

UNIV. OF
TORONTO
LIBRARY

BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE

ET

REVUE SUISSE

LAUSANNE — IMPRIMERIES RÉUNIES (S. A.)

F
B

BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE

ET
REVUE SUISSE

CENT-DIX-NEUVIÈME ANNÉE

TOME LXXVI

LAUSANNE

BUREAUX DE LA BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE

23, Avenue de la Gare, 23.

PARIS

CHEZ H. LE SOUDIER, 174 et 176, Boulevard Saint-Germain.

LONDRES

HACHETTE & Cie, 18, King William Street, Strand.

LEIPZIG

A. TWIETMEYER. — F.-A. BROCKHAUS.

NEW-YORK

G.-E. STECHERT & Co, 9 East, 16th Street.

1914

Tous droits réservés.

137802
10/2/16



Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa



LA POUDRIÈRE

Le camion attelé de chevaux blancs a emmené les dernières caisses de cartouches. La poudrière est vide et ses cases de ciment semblent les noires alvéoles d'une ruche abandonnée. Les soldats dormiront là sur une poignée de paille.

Leurs faisceaux et leurs sacs sont alignés dans l'herbe, dans l'enclos que font à cette maison sans fenêtre, entourée d'un haut mur, les peupliers, les bouleaux et les sapins. Le soir vient et cette demeure mystérieuse, avec son large toit que couronnent comme deux épis les lances des paratonnerres, est pareille à ces maisons de campagne mi-ferme, mi-château, dont le style ancien est adapté au pays. Le mur est tout autour, hérissé de tessons. Sur la large porte, les chevrons blancs et verts rappellent que l'Etat est ici le propriétaire.

Les cibles se dressent sur la plaine de roseaux, près du lac. La rivière borde la poudrière, dans le double rideau d'arbres qui coupe les prairies. On ne voit point d'habitations. Au-dessus de la route, d'où descend l'allée de cerisiers, il y a une crête ombragée d'acacias.

Ces hommes viennent d'être arrachés à leur vie cal-

mement ordonnée, à ces travaux qui sont une seconde existence. Hier soir le tambour a roulé lugubrement dans les villages et dans la petite ville. Ils ont sorti du grenier et de l'armoire le sac et l'uniforme, qui sentent le poivre ou la naphthaline. Ils se sont trouvés réunis, comme pour une grande inspection, sous les marronniers du parc. Mais les femmes étaient là, avec les enfants, et plusieurs pleuraient. Était-ce le vrai départ ? Personne ne savait où l'on allait ; les uns disaient vers Bâle, d'autres à Schaffhouse, vers cette frontière que le landsturm devait défendre avant l'élite qui serait prête dans deux jours seulement.

On leur a fait charger leur fusil en face de ce lac, qui avait l'air en fête. On leur a dit : « La guerre n'aura peut-être pas lieu. L'Angleterre se met du côté de la France et l'Italie ne marchera pas. » Maintenant, ils sentent les cartouches dans le fusil et le poids des balles dans la cartouchière. Ils savent que c'est la guerre.

On les a menés le long du lac, par un chemin d'ombre et de fraîcheur. Ils dormiront dans cette poudrière que les gendarmes ont commencé à vider. Ils restent ainsi près de leur ville, près de leurs champs. Ils en sont pourtant séparés, et qui sait pour combien de temps ?

Tous ces hommes de quarante ans sont encore pacifiques. Ils ont bien exprimé leur haine et leur colère contre Guillaume, qui est pour eux l'auteur de ce grand bouleversement. Ils l'ont menacé en termes énergiques et vains ; ils ont répété de faciles plaisanteries, sans passion. Il n'y a plus en eux cette sève de jeunesse qui monte au cerveau comme un vin violent et qui bouillonne d'un désir d'aventures. Ils sont d'une race lente à s'émouvoir, scrupuleuse et circonspecte ; mais leur neutralité n'impose

pas le silence à leurs sympathies. Ils savent qu'ils n'iront peut-être pas au feu et que leur tâche se réduira à des factions patientes dans les gares, à l'entrée des villes et sur les ponts. Ils n'agiront pas ; ils seront les témoins de ce drame depuis si longtemps annoncé et dont les hérauts claironnent dans toute l'Europe l'atroce argument.

Ils ne regardent pas encore le paysage avec des yeux de tacticiens, évaluant les distances, utilisant les plis et les cassures du terrain, en disposant les plans selon un ordre militaire. Ils ne disent pas encore : « On placera sur cette crête deux batteries, et voilà un champ pour un déploiement de tirailleurs. » Ils regardent ce pays connu, cette route qui tourne et ce coin de vigne près du stand, où chaque année ils vont faire leur tir réglementaire, avec des souvenirs d'intérêt et de sentiment. C'est là qu'ils auraient fait demain, avec leur famille, la promenade du dimanche.

Une ombre se dresse dans le champ. Voici le pourvoyeur de la section qui rapporte dans un panier des bouteilles d'un vin acide ; les soldats le boivent sans joie, malgré le plaisir de la maraude. C'est un devoir de boire le premier jour, pour affirmer cette dignité nouvelle de l'homme sous l'uniforme.

C'est le 1^{er} août. Ils regardent vers les montagnes pour voir s'allumer les feux de joie. Mais la ligne de feu ne se dessine pas sur le ciel, où monte splendidement la lune. Quelqu'un propose de chanter un chœur patriotique. Les voix refusent de s'unir, parce que les esprits sont lourds d'inquiétude. Elle pèse, froide et fluide, comme la rosée dont on sent l'humide frisson dans ce silence immobile, innombrable. Les moustiques ont cessé de harceler les hommes, qui attendent la nuit et qui rêvent.

Un ouvrier de la ville a montré la tache claire de la gravière dans les prés au bas de la route.

— On a bien trouvé des tombes par là. On avertissait le professeur quand on en avait déterré une. Quatre pierres levées et une pierre plate dessus. Il soulevait la pierre avec précaution, et dedans il y avait des os, des cruches et des piles d'assiettes qui fondaient comme du sable. C'était du temps des lacustres.

— Cela fait bien des années, des mille et des mille.

— Ils avaient mis leur cimetière là, au bord de l'eau. Tu vois comme le lac s'est retiré. Le professeur disait qu'on pouvait voir ici les trois grèves du lac, d'abord le crêt, puis la route et maintenant les roseaux.

— Qu'est-ce qu'il en reste de tous ces gens-là ?

Ils songent aux invasions et aux guerres qui ont accumulé leurs alluvions sur la rive de leur lac. Ils entrevoient aujourd'hui le mystère des générations, des successions de races, et combien de morts et de disparitions successives ont abouti à leur existence fragile et passagère.

Ce soir, la mort leur est présente et familière. Ce lac, c'est la frontière, et le mur du Jura est aussi la frontière. Là-bas, les armées marchent vers leur destinée. Le roulement du tambour, l'appel à cette furieuse danse macabre, est monté de la terre, comme l'approche de la convulsion qui tord de nouveau ces anciennes contrées. Il s'exhale des étangs comme des miasmes de pourriture. Toute vie est arrêtée. Cette terre n'est qu'un grand charnier, et de toutes ces civilisations il n'est resté qu'un cimetière, dont les casseurs de pierres et les savants remuent les tombes.

Les hommes se voient soudain perdus, isolés dans ce

pays qui a changé de visage. Ils rentrent dans l'enclos de la poudrière ; la barrière des sapins les protège contre cette nuit trop vaste, trop vide. Ils ont rangé derrière le bâtiment les faisceaux et les sacs. Avant de s'étendre dans cette cave noire, au fond de ces cases où ronflent déjà les dormeurs, sous la petite clarté d'un falot, quelques soldats fument un dernier cigare dans la première enceinte. Sous les sapins, des hommes étendus sur l'herbe sèche achèvent une bouteille.

La lune est montée dans un ciel uni, transparent. Elle lave de clarté le haut des peupliers qui s'élancent comme des colonnes d'argent et de bronze, hors du fourré noir des sapins et des bouleaux.

Le sergent est assis sur le banc près de la grille que garde la sentinelle. Il a des cheveux blancs, et un visage énergique et coloré que barre une moustache rude. Il dit gravement à son voisin, et on ne sait pas s'il est sérieux ou s'il plaisante :

— Hein, on se ferait poète !

L'autre répond.

— Aujourd'hui, c'est pas un métier.

— Le métier de vigneron non plus, réplique le sergent. Non ce n'est pas un métier, pourtant, je l'aime bien. C'est comme ça chez nous, de père en fils. A quinze ans, j'aurais voulu étudier pour être professeur. J'ai toujours eu le goût à ça, mais le père m'a dit : «Tiens, voilà un sécateur qui t'irait bien à la main.» J'ai mis le tablier, j'ai pris le sécateur. C'est vrai, il m'allait bien à la main, et le foussoir aussi. J'ai repris la hotte, j'ai été à la vigne avec le grand-père et j'ai appris le métier.... Ce n'est pas dire que je n'aie pas regretté. Non, mais j'ai été repris par le métier, et maintenant je ne pourrais

plus me passer des vignes. C'est qu'il faut être chimiste autant que vigneron. Tu es perpétuellement sur le qui-vive. Un moment d'inattention, et c'est trop tard. Voistu il faut savoir. Pour le mildiou, il faut sulfater trois semaines avant que le mal se déclare ou tu es perdu, les spores tombent sur les feuilles de dessous, et tu as beau faire la cuirasse de cuivre, c'est trop tard.

— La vigne n'a pas toujours eu toutes ces maladies.

— C'est qu'on l'a épuisée, vois-tu, on l'a trop taillée et trop fumée, c'est comme les hommes : ils ont eu trop de bien-être et d'instruction et de lecture. Il faut laisser agir la nature. Tout ce fumier qu'on met, ça ne fait que développer la feuille. La sève monte toute dans la pousse et ça épuise le cep. Regarde les forêts ; on n'y porte pas de fumier ; c'est la feuille qui tombe et la mousse et les branches sèches qui donnent la bonne terre, les arbres poussent bien droit.... Ainsi, chez moi, il y a une treille, qui vient bien, mais il y a une corne qui me donne chaque année des raisins gros comme le pouce. C'est la même treille, et cette corne n'est pas cultivée autrement, ni mieux exposée. C'est la nature qui l'a faite ainsi. Tu n'y peux rien.... Il faut laisser agir la nature.

Et la nature agit ce soir sur ces guerriers au repos. Ils ont repris le cours familial de leurs préoccupations et de leurs soucis quotidiens. Ils ne songent plus à la guerre qui tranche leur ancienne existence. Le vigneron entrevoit la récolte qu'il ne rentrera peut-être pas, comme le paysan regrette la moisson qu'il n'a pas finie et qu'auront engrangée les femmes et les vieillards. Ils en parlent avec cette sécurité grave, comme, le samedi soir, on revoit le travail de la semaine finie et l'on calcule la tâche de la semaine qui vient.

Mais demain, ce sont les mois rouges qui commencent, et les sanglantes vendanges. Ces hommes n'ont pas encore entendu le canon. Au seuil de la guerre, ce sont les travaux de la paix qui les occupent. Ils suivent la pente et l'accoutumance d'une vie déjà près de son déclin. Ils ne voient plus l'accident qui en a brusquement dévié la courbe. Ils n'ont pas encore revêtu l'âme simple, courageuse et insouciante, cette âme enfantine, toute à l'instant présent, entièrement soumise à la dure discipline, sacrifiant à l'ordre suprême tout avantage individuel, l'âme forte et désintéressée du soldat.

Ils sont vêtus à l'ancienne mode ; ils parlent comme des hommes de sens mûri, sans passion, sans crainte des réalités lointaines, rassurés pour les réalités immédiates. La poudrière leur apparaît comme une ferme endormie. Ils ont chargé les caisses pleines d'une semaille de mort et de destruction comme si elles étaient pleines de fruits ou d'épices.

Et maintenant cet enclos qu'illumine la lune est un bois sacré où des bergers des *Géorgiques* échangent des propos alternés sur les vins, sur la vigne, sur cette terre dont ils vivent, et que cette nuit ils gardent.

Là-bas, c'est la guerre.

RENÉ MORAX.



TERRE D'AFRIQUE

Septembre 19**.

Après cinq ans écoulés je n'ai qu'à fermer les yeux pour retrouver, aussi nette et aussi vive qu'au jour de l'arrivée, ma première visite de Conakry.

C'est d'abord un mélange confus de vert intense et d'or fauve : les grands rayons obliques du soleil couchant illuminant le dessous des grands arbres et la terre rouge. Or vert, or rouge, or jaune, or aux reflets bleuâtres sur la mer, très calme. Cela éblouit et repose la vue tout à la fois après les longs jours de traversée.

Peu à peu la vision se précise. Sous les arbres géants qui bordent la mer on voit surgir de petites maisons le long des allées vertes, des coins de brousse où les premières pluies ont fait pousser une végétation folle. De la terre monte une vapeur chaude qui vous détend et vous alanguit. Le vent est doux et humide, comme la caresse d'une fleur sur les lèvres. D'étranges senteurs flottent dans l'air avec des murmures : bruits vagues de tam-tam ou de querelles venant de la ville noire, brisement très doux des vagues sur la plage, accompagnant en sourdine les notes lointaines, pures et cristallines, d'un instrument de musique.

Tout cela, chaleur humide, senteurs étranges et bruissements de vie, c'est la douce existence des pays chauds enfin reprise. Des larmes de joie nous viennent aux yeux à la trouver si semblable, sur cette terre d'Afrique, à celle que nous avons vécue aux Indes ou en Océanie.

Ces couchers de soleil baignant de lumière la terre rouge et la verdure intense, nous les avons contemplés à la fin de mainte journée de joie ou de tristesse. Ces frémissements de vie étrange ont bercé des heures douces et des heures d'angoisse, et ces parfums de fleurs flottaient au-devant de nous, bien loin en mer, lorsque nous approchions Tahiti, l'île heureuse.

Rien n'éveille les souvenirs comme les sons et les parfums, et les mille impressions de dix années de bonheur sous le ciel des tropiques reviennent en foule à notre esprit comme pour faire cortège aux espoirs tremblants de ce recommencement de vie.

Depuis, j'ai débarqué bien des fois devant Conakry.

Arrivées aux matins bleus tout voilés de brume lumineuse.

Arrivées aux pleins midis où la mer est d'argent fondu sous le ciel aveuglant.

Mais jamais je n'ai retrouvé cette première impression, très douce et angoissante tout à la fois, de Conakry vu au coucher du soleil dans la splendeur verte d'un commencement d'hivernage. J'y reviens aujourd'hui après un court séjour en France. Quelle différence avec la première arrivée dans ce pays inconnu que rendaient si effrayant les légendes de fièvres vous guettant derrière chaque touffe d'arbres, avec les panthères et les serpents !

Cette fois-ci, c'est le retour aux endroits connus, aimés, la petite patrie retrouvée avec des amis très chers, et le soleil et tout le charme de la vie tranquille et douce dans quelque paisible coin de brousse. Le ciel s'est fait splendide pour ce revoir. Il a voilé d'argent les îles proches et la côte d'un bleu très pâle à travers la brume. Lentement le bateau contourne les trois îlots, glissant dans le bleu, flottant dans l'irréel.

De la rive, très lointaine, des barques se détachent déjà, avançant rapidement, et le sillage qu'elles laissent derrière elles fait, aux premiers rayons du soleil, un collier de diamants à la mer endormie.

Tout est fête pour les yeux et pour le cœur en ce beau matin de notre printemps de Guinée. Sur le wharf où nous abordons, la cohue des noirs se presse. Toute bariolee et, hélas ! peu odorante. Mais les bonnes figures épanouies expriment une curiosité si naïvement insolente, les voix de ceux qui nous reconnaissent résonnent si cordialement pour crier : « Boussour, mon Madame, » que, dans l'attendrissement de ce joyeux retour, j'aime de tout mon cœur ces braves noirs, comme j'aime leur pays.

Six heures du matin. Une épaisse calotte de nuages obscurcit notre ciel, si bleu la veille. Gros nuages noirs se détachant sur un fond gris très sombre et descendant là-bas, jusqu'à la mer, grise aussi, avec de mouvantes taches blanches. Noires, les silhouettes des îles, à peine visibles.

Au pied du wharf, le *Niger*, le petit vapeur, chauffe, prêt à nous emporter. A grand'peine on y descend nos bagages, et, après nos bagages, nous y descendons, je ne

sais trop comment, poussés, tirés, nous accrochant aux cordages que la pluie a rendus glissants. Du haut du wharf, la même foule qui hier nous regardait arriver contemple notre départ. Mais les loques multicolores dont se parent nos amis noirs sont d'un piteux effet, trempées de pluie. Transis, grelottants, ils croisent les bras sur leur poitrine, les deux mains remontées aux épaules.

Mon cuisinier, mon fidèle Seaga, manque à l'appel et le mécanicien siffle éperdument pour l'avertir. Enfin, il arrive, plus transi, plus grelottant, plus misérable que tous les autres, tremblant de fièvre, mais rayonnant quand même à l'idée de partir avec « Commandant et mon Madame. »

Tout de suite, à la sortie du port, notre bateau commence à s'agiter follement. Dans une déchirure de la brume on aperçoit des montagnes, et puis le voile retombe et on ne voit plus que la crête des vagues, ourlant d'écume le creux vert sombre qu'elles forment en venant sur nous. Pendant quatre heures nous naviguons ainsi, sous le ciel gris, sur la mer grise. Parfois on approche de la terre, indiquée par des bancs de sable, très dorés dans tout ce gris, et par la ligne sombre des montagnes.

À l'entrée de la rivière de Forécariah, encore dans l'estuaire, la navigation devient difficile. Il faut sonder constamment et souvent on entend le bruit sourd de la quille grattant le fond. Dans la demi-inconscience d'un affreux mal de mer, j'entends la chanson monotone du « laptot », du matelot indigène qui annonce les profondeurs : « Trois mètres. Quatre mètres cinquante. Un mètre soixante.... »

Le bateau ralentit, reprend sa marche, s'arrête un instant, à moitié ensablé, et repart de plus belle, tandis que la chanson monotone se déroule : « Cinq mètres. Quatre mètres trente.... » Au delà d'une plage de sable apparaissent les premiers palétuviers. Nous entrons dans la rivière et la danse effrénée de notre bateau se calme. Nous sommes entre deux sombres murs de verdure sous un ciel de plus en plus noir. La rivière se rétrécit, tourne et retourne en mille détours. Parfois on se croirait sur un lac sans issue, enfermé dans les grands arbres : un de ces étangs des légendes où se passent des drames horribles.

Des hautes branches des palétuviers descendent de longues racines droites, tendues comme les cordages d'un navire. En bas, c'est un fouillis inextricable de racines, de branches sortant de l'eau, de bois mort ou de lianes enlaçantes. Tout cela dans la vase noire qui s'étend de chaque côté de la rivière. Ça et là, une petite ouverture troue le fouillis. Un canal étroit serpente dans la vase, sous une impénétrable voûte de verdure, et des noirs circulent là-dedans, sur de minuscules pirogues, en se halant aux branches. Dans cette pénombre humide grouille tout un monde. Les caïmans d'abord, les rois de la rivière. Ils sont étendus, pareils à de vieux troncs d'arbres échoués sur la vase, où nos yeux d'Européens ne les distinguent pas.

Mais Ouagam, le patron du bateau, ne s'y trompe guère. Il a son fusil à côté de la roue du gouvernail et, de temps à autre, il épaula et tire. Doucement, dans un glissement presque imperceptible, on voit cinq ou six vieux troncs disparaître dans l'eau et Ouagam, avec un juron, constate qu'il a manqué son coup.

Après les caïmans, ces dessous sombres de forêts marécageuses recèlent mille bêtes hideuses : serpents roulés aux branches des arbres, crapauds énormes, rats géants.... Tout ce que la Nature a créé de laid, de répugnant, vit à l'aise dans cette boue et cette obscurité. Sur la rivière volent de grands oiseaux blancs, les aigrettes. Pauvres oiseaux charmants qu'on tue en masse, au moment de la ponte, pour les deux ou trois brins de plume dont s'orne leur dos.

Vers trois heures, la tornade éclate. Un violent coup de vent d'abord, puis les éclairs, le tonnerre et la pluie. Quelle pluie ! Elle tombe par nappes, comme si le gros nuage noir, là-haut, était une terre vagabonde, déversant sur nous le trop-plein de ses océans. La mince tente du bateau est immédiatement transpercée, et nous aussi, naturellement.

Mais, à vivre longtemps à la côte d'Afrique, on devient philosophe, plus que partout ailleurs, je crois. Philosophiquement nous nous laissons mouiller, prenant notre mal en patience devant la beauté du spectacle. De tous côtés, les éclairs sillonnent les nuages d'un trait tellement net, tellement étincelant, qu'on croirait voir, à travers les fentes d'un creuset gigantesque, briller un métal en fusion. Aveuglés par la pluie, assourdis par le bruit du tonnerre, nous passons, presque sans les voir, les derniers contours de la rivière. Des montagnes ont apparu dans le lointain, tout éclairées de soleil. Un peu de bleu se montre au-dessus, très pâle, comme déteint, lavé par l'averse. Un timide rayon de soleil s'aventure jusqu'à nous, faisant étinceler la pluie comme une cascade de diamants. Les palétuviers s'abaissent jusqu'à n'être plus que des buissons, pareils aux saules qui bordent les rivières

de France. De temps à autre un peu de terre ferme sort de la vase, avec deux ou trois cases en terre et chaume, sous l'ombre des manguiers. Quelques toits en tôle ondulée, un petit wharf : c'est Forécariah.

La rivière coule maintenant entre deux rives basses. De grosses roches émergent parmi les hautes herbes. Tout est mouillé, délicieusement frais et vert. Les derniers nuages s'enfuient vers l'horizon, doucement éclairés par un pâle soleil. Il pleut encore un peu : une de ces pluies de féerie qui sont des chaînes de perles toutes scintillantes de lumière.

L'eau reflète un ciel clair et doux, d'un bleu argenté, qui fait rêver à la tunique « couleur du temps » dont se parait Peau-d'Ane.

Heure inexprimablement douce et émotionnante. C'est là, dans ce petit coin perdu de l'Afrique que vont s'écouler bien des mois de notre vie. Quelles joies ou quels chagrins nous attendent ? Que seront les compagnons de cette quasi-solitude, les trois ou quatre blancs que nous apercevons au bout du petit wharf, au milieu de la foule bigarrée des noirs ? Nous avons trouvé des amis partout jusqu'ici. Ceux-là en seront-ils aussi ?

Toutes les mains se tendent, les visages sont accueillants, les souhaits de bienvenue pleins de cordialité. Mais taboulés, balafons, sonnettes et claquements de mains jouent une symphonie endiablée. On crie, on chante, des centaines de mains noires veulent saisir les nôtres et les miliciens essaient en vain de nous frayer passage dans ce tumulte. Et la pluie, tout à coup, se remet à tomber à torrents, tandis que nos porteurs de hamac nous entraînent vers notre « chez-nous. »

Pendant que se retirent les futurs amis qui nous ont accompagnés jusqu'à notre nouvelle demeure, et avant même d'inspecter cette demeure, je veux voir dehors, connaître le paysage où dorénavant vont s'encadrer mes rêveries, tristes ou gaies.

La Résidence est construite sur un plateau entouré de bois. Au delà des grands arbres, au delà du ciel noir, et sortant de la brume comme une vision magique, les montagnes lointaines sont toutes rosées de soleil couchant dans un ciel d'une transparence et d'une pureté infinies.

Octobre 19**

Ciel sans nuages. Quelques gouttes d'eau brillent encore au soleil levant sur les feuilles et les fleurs. Les montagnes sont vaporeuses, presque invisibles : une ligne un peu plus foncée que le bleu du ciel.

De grands rosiers fous tendent leurs bras chargés de fleurs, et le bois, derrière la maison, m'appelle de tous ses chants d'oiseaux et de tous ses parfums. La grande charmeuse qu'est la terre d'Afrique me reprend par toutes les fibres de mon être. Qui l'a aimée une fois lui revient fidèlement, ou bien la regrettera toujours. Et comme on la hait pourtant, à certains jours, l'ensorcelleuse, lorsque, sous ses ciels lourds et bas, sous ses pluies, on sent la fièvre user les forces, user la vie, lorsqu'on songe à l'éloignement où elle vous tient de tous les êtres chers, les chances qu'on a de ne les revoir jamais !...

On la hait, on la maudit, et puis, quand elle vous sourit de toute sa lumineuse beauté, on forge avec bonheur une maille de plus à la chaîne qui vous lie à elle.

Ce matin, elle est tout sourires, ma terre d'Afrique, ma

belle terre rouge, si chaude aux yeux, chaude au cœur. C'est pour moi, pour mieux me reprendre dès le premier jour, qu'elle distille ces parfums de fleurs et de verdure mouillée, pour moi qu'elle murmure si doucement, dans ses bois et ses hautes herbes, mille promesses de vie heureuse et calme. De ma fenêtre je la contemple, étendue à mes pieds, verte et riante jusqu'en ses lointains baignés de brume. Quelques toits rouges émergent de la verdure : les petites maisons des fonctionnaires blancs. Puis un bois épais, qui semble impénétrable, tellement sa masse de feuilles et de branches est compacte. C'est le bois sacré, à la lisière duquel les noirs enterrent leurs morts et où jamais ils ne pénètrent. Au delà, entre deux collines, la rivière se montre un instant, toute miroitante dans son cadre vert, pour disparaître à nouveau, du côté des montagnes bleues où elle prend sa source.

Autant les palmiers sont abondants autour de Conakry, autant ils sont rares dès qu'on s'éloigne de la mer. Du côté du village, cependant, quelques-uns profilent leur silhouette grêle sur le ciel, avec un maigre bouquet de feuilles. Quelle différence avec la splendeur des cocotiers de Tahiti ou de la côte malabare ! Tels qu'ils sont, ils donnent au paysage tout son cachet d'exotisme, et sans eux on pourrait presque se croire dans quelque campagne de France très fertile et très verte.

Dans la cour, c'est le va-et-vient des miliciens et des prisonniers portant l'eau, le bois, ou faisant la corvée du nettoyage. A part cela, le silence est absolu. Le village indigène est trop loin pour que parviennent jusqu'à nous les cris des enfants et les aboiements des chiens.

Oh ! la paix, la douce paix silencieuse de la « brousse »

africaine ! Comme ils s'y retremperaient, s'y retrouveraient eux-mêmes, les pauvres névrosés qu'use la vie effrénée des pays civilisés !

Mais le petit bois m'appelle de tous ses chants d'oiseaux, de toutes ses senteurs. A travers les hautes herbes, inclinées au-dessus de ma tête, je gagne l'étroit sentier taillé à coups de coupe-coupe dans les lianes et les buissons. C'est un couloir obscur entre deux parois de verdure, sous une voûte de verdure. Il y fait humide et chaud, et l'air trop parfumé vous oppresse. Sous les pieds, des racines, des plantes étranges se tordent comme de grands serpents. Des arbres morts sont écroulés et leurs troncs pourris disparaissent sous les lianes en fleurs ou les fougères délicates comme des dentelles.

Parfois une trouée se fait au-dessus de ma tête. On voit alors les cimes des arbres tout ensoleillées et, à travers le feuillage, des rayons de lumière viennent jusqu'au sentier. Une lumière verte, étrange, qui fait paraître plus mystérieux tout ce qu'elle éclaire. Ce silence et cette demi-obscurité ont quelque chose d'angoissant qui ramène la pensée aux pagodes de l'Inde, antres mystérieux où, dans l'obscurité que pique çà et là d'un point d'or un lumignon brûlant aux pieds d'une idole, se déroulent les rites de la religion brahmanique.

Nos forêts d'Europe, les grands bois de sapins aux troncs élancés entre lesquels la lumière se joue librement, semblent seuls les vrais temples du Dieu vivant, du Dieu de lumière et d'amour. La forêt africaine inspire la crainte plutôt que le recueillement. Elle est belle, mais on la sent pleine d'embûches et sa beauté sombre vous oppresse.

D'un arbre poussé là-haut, très haut vers le soleil, de grandes fleurs descendent en tournoyant jusque sur le sol qu'elles étoilent de blanc. Grandes étoiles à cinq pétales tordus comme les branches d'une hélice, très parfumées, elles sont la seule chose jolie dans toute l'angoissante beauté de mon petit bois.

Un singe, invisible dans les branches touffues, pousse un cri moqueur, impertinence qui déplaît fort à mes deux chiens. Alors commence, dans ce bois si paisible, la plus folle poursuite. Les chiens, furieux, font d'énormes bonds au-dessus des fourrés pour retomber avec un grand froissement de feuillage. Ils escaladent d'un saut des parois de rochers ou de gros arbres morts envahis de plantes. Et d'arbre en arbre on voit sauter les singes moqueurs.

Dans un fourré plus épais, il doit y avoir un corps-à-corps, car j'entends un bruit de lutte et les chiens passent devant moi, fous de rage, ne me reconnaissant pas.

Octobre 19**.

Ce soir l'atmosphère est lourde, chargée d'électricité. On est oppressé comme par l'approche d'un malheur. Il semble que l'air n'arrive plus aux poumons et que c'est la suffocation lente au sein de cette vapeur humide. Dans l'immobilité et le silence absolus, les sons du grammophone, seul instrument de musique que possède Forécariah, arrivent à moi nets, clairs, comme portés par les vagues de brume. C'est une marche américaine, piètre musique, mais entraînante, endiablée. Je l'ai entendue partout aux Etats-Unis, jouée par tous les orchestres et tous les pianos, sur le Pacifique, à bord d'un voilier où, pendant tout un mois, un matelot la jouait chaque soir sur un harmonica. On la jouait en

Nouvelle-Zélande, on n'entendait qu'elle à Sydney, à bord du paquebot de Marseille....

Mais, ce soir, c'est à Tahiti qu'elle m'emporte, la marche américaine. L'air est léger, humide un peu, tout parfumé. Sous les grands arbres de la place du Gouvernement, à Papeete, les jolies Tahitiennes dansent, vêtues de blanc, couronnées de fleurs. Autour de la place, les marchands ont éclairé de mauvaises lanternes leurs étalages parfumés : couronnes de fleurs ou de feuillage, *tiarés* aux pétales blancs qu'on pose sur l'oreille, dans la masse ondulée des cheveux.

Au loin, la mer chante sur le récif et le ciel est tout lumineux d'étoiles. Tout respire l'amour et le plaisir, la vie simple, sans besoins et sans soucis. Il n'y a qu'à se laisser vivre dans le charme de tout... à se laisser aimer. C'est le pays rêvé pour y venir vivre un jeune bonheur, le doubler de tout le bonheur, de toute la joie qui vous entourent.

Pendant bien des années la marche américaine, me transportant, comme ce soir, à ces jours lointains, me remplissait d'une immense mélancolie. On dit que les Tahitiens meurent très vite, transplantés loin de leur paradis. A vivre quelques années de cette vie de rêve, on l'aime comme eux, et on pleure lorsqu'un son ou une senteur vous ramènent là-bas....

Ce soir, j'ai revu l'île heureuse et mes yeux ne se sont pas voilés. Le mal du pays n'a pas gonflé mon cœur. C'est que, si Tahiti est la terre promise des jeunes amours, l'Afrique est la terre ingrate où il faut lutter, agir constamment, parfois souffrir. L'amour de rêve y devient l'affection profonde que mûrissent et augmentent les épreuves de la vie.

Terre d'Afrique, je t'aime de toutes les joies que tu donnes, de toutes les tristesses aussi de tes ciels bas et lourds, de tes pluies torrentielles, de tes fièvres usant les forces....

Terre d'Afrique, bien que tu aies été la fin du rêve, sois bénie !

Notre *boy*, notre pauvre petit Karamoko, est mort ce matin. Le cuisinier, avec Maliki et Ansoumani, les deux miliciens qui étaient ses camarades, sanglotent tous trois, accroupis devant la porte de la cuisine. Chagrin réel, mais chagrin d'enfant, que demain consolera.

Au coucher du soleil, le corps bien lavé, vêtu de son plus beau *boubou* et enveloppé d'une pièce de toile neuve, a été emporté au cimetière musulman, entouré d'une natte. Dans la fosse très peu profonde, les amis de Karamoko ont étendu le corps avec d'innombrables précautions. Ils l'ont recouvert de feuillage et, tous agenouillés, ils ont poussé la terre sur lui avec leurs mains, doucement, presque tendrement. Sur la première couche, le marabout a tracé du doigt le nom de Karamoko, afin qu'Allah le reconnaisse au jour de la résurrection.

D'un peu de terre et de quelques pierres on a formé un petit monticule. Les sépultures musulmanes n'ont jamais ni fleurs ni pierre funéraire. Le nom tracé sur le sable suffit à Allah. Pour le reste, qu'importe !

Et maintenant qu'il n'est plus là, je sens que je m'étais attachée à ce pauvre petit, peu intelligent, paresseux, mais plein de bonne volonté et de dévouement. Il est mort victime de l'ignorance, pour n'avoir pas osé nous montrer des plaies qu'il avait aux jambes. Un marabout consulté lui avait fait, sur la chair vive, des applications

de terre : de la terre ramassée n'importe où, fourmillant de microbes. Et en deux jours il est mort d'un empoisonnement du sang, déjà trop malade quand nous nous en sommes aperçus pour que le docteur pût tenter de le sauver.

Novembre 19**.

Ce matin, sous un ciel terne et gris, le petit bois, si doucement mystérieux à l'ordinaire, m'a paru sombre et triste, un peu lugubre. Le sentier se glisse sous les ramures, contourne un gros arbre, une pierre moussue, ou se fait tout petit entre deux vieilles souches couvertes de lianes et de fougères. Depuis deux mois bientôt que les prisonniers l'ont taillé dans « l'épais réseau des branches, » il est déjà tout envahi de verdure, tout obstrué de branches nouvelles.

Hier le soleil, filtrant à travers les feuilles, mettait partout des rayons, comme de grandes fleurs d'or. Aujourd'hui rien ne l'éclaire et j'hésite à m'y engager, comme on hésite devant l'entrée d'un souterrain.

L'air est lourd, chargé d'humidité avec les senteurs âpres de la terre mouillée et des végétaux en décomposition. Entre les arbres traînent des lambeaux de brume, fins, légers comme des esprits errant dans une forêt de rêve. Pas un bruit. Le silence est oppressant; il vous fait presque mal. Parfois une goutte de pluie attardée tombe, lourde, sur une feuille, et cela résonne dans tout ce silence comme un grand bruit un peu effrayant. De minuscules fleurettes blanches ont poussé entre les feuilles mortes et se brisent dès que le pied les effleure. Floraison malsaine de l'ombre et de l'humidité, fleurs ou champignons, elles sont toutes semblables, cependant, à cer-

taines frêles fleurs de corail entrevues dans la transparence bleue de la mer, sur les récifs d'Océanie.

Ma rêverie remonte aux premiers âges du monde, alors que les plantes seules vivaient. Sous les pluies lourdes et chaudes elles naissaient et se développaient avec une rapidité inouïe, puis se désagrégeaient pour donner naissance à d'autres plantes. Je me figure le monde finissant ainsi, toute vie éteinte, toute lumière peu à peu obscurcie par la végétation, et la marée verte montant, montant toujours pour m'étouffer.... Ces lianes, dont les tiges rampent sur le sol comme de longs serpents, se haussent jusqu'à moi, m'enveloppent lentement d'un effort continu.... De la voûte obscure où brillent les fleurs en étoiles d'autres tiges descendent avec de grandes fleurs étranges, aux senteurs de mort.... Elles s'enlacent, s'enroulent aux branches, forment un mur.... Et de partout la puissante poussée absorbe l'air, la lumière et l'espace.

Le sentier remonte. Là-bas, voici le soleil, le ciel bleu, les montagnes. La brume s'est dissipée. Tout rayonne de lumière et de vie intense et la vision d'angoisse s'évanouit.

Décembre 19**.

Vers cinq heures, le soir, le soleil commence à baisser et la chaleur est moins intense. Nous traversons le plateau allant vers le bois sacré où déjà l'ombre se fait épaisse dans les fourrés. Au parfum des fleurs se mêlent d'autres senteurs venues du bois qui sert à la fois de cimetière aux gens du village et de repaire à toutes les hyènes et les panthères des environs.

Du haut d'un arbre, une bande de singes s'enfuit en

poussant des cris stridents et, comme toujours, les chiens s'élancent après eux au plus épais du bois. Le grand fromager, à l'entrée du village, a perdu ses feuilles. Ses graines sont mûres et les enfants les récoltent pour remplir des oreillers. A coups de pierres, plus ou moins adroitement lancées, les gamins brisent la gangue verte, et la graine cotonneuse s'éparpille en neige, descend doucement en tournoyant. Des fillettes, vêtues seulement d'un gros cordon de verroterie autour de la taille, fines et élancées comme des statuettes de Tanagre, attrapent au vol le duvet blanc dans des corbeilles qu'elles élèvent au-dessus de leur tête, d'un geste infiniment gracieux.

Autant leurs aînées, les jeunes femmes, sont déjà disgracieuses et déformées par la maternité, autant les fillettes de sept à huit ans sont exquises de grâce et de finesse. Leurs petits corps, d'un bronze chaud et doré, se meuvent avec une souplesse parfaite. Leurs bras et leurs jambes, ornés de bracelets, sont minces sans maigreur, les mains et les pieds sont petits. Elles s'interrompent pour nous regarder passer, timides, s'écartant au bord de la route. Les plus audacieuses montrent toutes leurs dents blanches dans un joli rire qui est à la fois un salut et une gentille moquerie à l'adresse de ces blancs, si différents des gens de leur race.

Au détour du chemin voici la mosquée, une case ronde un peu plus grande que les autres. Sous la toiture de chaume qui descend très bas on aperçoit quelques hommes, déjà prosternés pour la prière du soir. L'aluramy, avec sa suite de marabouts et de conseillers y arrive justement et s'arrête pour échanger quelques mots avec nous, tandis qu'une procession de femmes, toutes les vieilles du village, le pagne cachant leurs cheveux et les

drapant étroitement, passent très vite, silencieuses, déjà recueillies.

Une paix infinie descend du ciel clair, des grands bois, sur la rivière limpide et calme dans son lit de verdure. Au loin, dans la plaine, de maigres silhouettes de palmiers se détachent, étrangement nettes et noires, sur la brume rosée. Le soleil n'est plus qu'un disque rouge, peu à peu entamé par le bord de l'horizon. Un rayon doré se répand un instant sur l'eau calme, éclaire le dessous des arbres et fait paraître la terre plus rouge, la verdure plus éclatante. Puis tout s'éteint, et très vite tombe la nuit sans crépuscule.

Nous remontons le long du bois sacré, qui n'est plus maintenant qu'une muraille d'ombre sur laquelle se meuvent des taches claires : les fidèles venant de la prière. C'est l'instant où la chaleur est plus accablante, l'air plus lourd, plus chargé de senteurs. De vagues rumeurs résonnent dans le bois et une inquiétude vous serre le cœur. On pense avec un peu d'angoisse au pays lointain où sont restés ceux qu'on aime, et on se sent comme en exil. La belle terre d'Afrique, si lumineuse au matin, redevient la terre de mystère et d'effroi.

Mais nous sortons du bois. Le plateau est encore baigné d'une vague clarté. Des étoiles brillent au ciel, des lampes s'allument dans les petites maisons basses. Tout au bout de la route, derrière les rosiers en fleurs, notre chez-nous nous attend. Le mal du pays, l'angoisse irraisonnée, les terreurs vagues sont restées là-bas, dans l'ombre du bois sacré, où rôdent les panthères. Et nous ne sentons plus que la paix infinie et douce qui descend du ciel clair.

Janvier 19**.

Trois heures de l'après-midi. Soleil ! Chaleur ! Vent sec et brûlant !

Les buissons bruissent comme si leurs feuilles étaient de fin métal que le moindre frôlement ferait résonner. Seul ce doux bruissement, avec le cri peu harmonieux d'un crapaud caché dans les herbes et, très loin, le chant monotone et plaintif d'un ramier, rompent le grand silence de la brousse où tout ce qui vit est accablé de chaleur.

Sous le toit, très bas, de la véranda, je vois juste assez de ciel pour jouir de son bleu lumineux et pâle, pas assez pour que la grande lumière soit pénible aux yeux. Audessus des arbres, les montagnes sont si lointaines, si voilées, qu'on les prendrait pour un banc de brume à l'horizon. Ce sont ces mêmes montagnes dont, il y a trois mois, à la fin de l'hivernage, on distinguait tous les détails, paroi de rochers, cascade ou pente verte.

En Guinée, c'est à la saison des pluies que l'atmosphère est la plus pure. En saison sèche, elle s'embrume des poussières levées par le vent, des fumées montant des feux de brousse. Ces poussières et ces fumées, lorsqu'elles sont légères comme aujourd'hui et toutes dorées de soleil, font les ciels infiniment doux, les horizons lointains et vaporeux. Aux jours où tout est en feu autour de nous, lorsque brûlent les hautes herbes, le ciel est bas et lourd. Lourd de fumées épaisses qu'aucun vent ne dissipe et de millions de brindilles d'herbes brûlées ou de cendres légères qui tombent lentement, en tourbillonnant, comme tombe la neige.

Mais les herbes, ici, sont brûlées depuis longtemps, et

les légères fumées qui engraisaient notre ciel aujourd'hui viennent de loin, de toute la Guinée où les noirs ont mis le feu aux prairies afin que, dans les cendres et malgré la sécheresse absolue, poussent les quelques brins d'herbe qui nourriront les troupeaux jusqu'aux premières pluies.

Février 19**.

Rien n'est délicieusement paisible et doux comme les premières heures du matin, maintenant que les nuages ont fui, nous laissant un ciel toujours clair. Le soleil commence à paraître derrière les grands arbres qui se dessinent encore en noir sur le bleu du ciel. Les montagnes, vivement éclairées, sont bleues aussi, mais d'un bleu plus brillant, plus vivant que celui du soir.

C'est le gai réveil de tout ce qui vit, les plantes comme les êtres. La rosée, très abondante, brille au bout de chaque brin d'herbe, bientôt absorbée par les rayons du soleil. De légères fumées planent au-dessus du village, sortant des cases dont on aperçoit les toits bruns, ronds et pointus comme des meules de blé. Un vent frais souffle des montagnes, encore chargé d'humidité, et agite doucement les herbes qui murmurent. Les cigales chantent éperdument leur joie de vivre et les oiseaux gazouillent dans le bois.

Et c'est exquis de penser que tout le jour sera paisible et doux comme ce clair matin, et que demain lui ressemblera, et tous les jours ensuite.

Jours de paix et de douces joies, jours monotones de simple et calme bonheur, vous passez trop vite à mon gré. Vous passez comme l'onde paisible de la rivière, glissant sur les roseaux. Chaque ride à la surface est semblable à la précédente, et celle qui suivra sera pareille.

L'eau a passé, pourtant, et la petite vague que le soleil dorait ce matin est déjà perdue dans l'océan.

Ainsi, chaque jour semblable à l'autre, nous ne sentons pas s'écouler notre vie. Les heures tombent sans bruit, et demain, peut-être, faudra-t-il renoncer à la paix que nous goûtons ici. Car nous sommes toujours un peu comme l'oiseau sur la branche, prêts à nous envoler sous d'autres cieux.

Depuis tant d'années que nous errons d'un hémisphère à l'autre, je n'ai jamais encore quitté sans regret ces nids d'une saison. A l'analyser, cependant, cette vie si simple et si douce, je crains que son charme ne soit fait de beaucoup d'égoïsme. Ici, on est heureux sans arrière-pensée, parce qu'il n'y a pas de malheureux ou que, du moins, nous ne savons pas les trouver. Dans les pays civilisés, il est impossible de ne pas souffrir des misères qu'on croise, de ne pas avoir faim avec ceux qui ont faim, froid avec ceux qui grelottent. On ne peut être complètement heureux quand tant des êtres qui vous entourent ne connaissent jamais un instant de bonheur.

Ici, rien de pareil. Personne n'a faim, personne n'a l'air de souffrir, et la misère est inconnue. Les noirs semblent parfaitement heureux. Leurs peines sont des chagrins d'enfant qu'une bonne parole apaise. Leurs maladies, il suffit parfois d'un cachet vide pour les guérir, tellement leur confiance est grande en la science des blancs. Et c'est délicieux d'être si facilement la petite Providence de tout ce monde, exquis de les voir venir à vous, confiants, leur peine déjà presque consolée à l'idée de vous la raconter.

Ce qu'il y a, en dessous de ces joies ou de ces chagrins d'enfants, nous n'avons su le découvrir encore. Nous

vivons avec les noirs sans rien connaître de leur mentalité. Nous les croyons heureux parce que nous ne cherchons pas à savoir ce qui se cache de réelles souffrances chez eux. Misères physiques, misères morales surtout, que nous ne pouvons ni voir ni comprendre parce que nous sommes d'une autre race et que rien ne nous est commun avec ces frères étrangers.

Alors, quand avec une bonne parole, un petit cadeau, nous avons fait épanouir pour un instant un pauvre être, il nous semble avoir conquis le droit d'être heureux à notre tour et, égoïstement, nous augmentons notre bonheur de la joie donnée à si peu de frais. Le ciel est toujours bleu et ceux qui nous entourent ont toujours l'air contents. Il n'en faut pas plus pour faire un paradis de notre terre d'Afrique.

VAHINE PAPAA.



M^{me} DE STAËL ET ÉTIENNE DUMONT

d'après des documents inédits ¹.

M^{me} de Staël n'aimait guère Genève. Du moins elle ne voulait pas qu'il fût dit qu'elle aimait la cité de son père. Mais elle concédait dans le détail ce qu'elle refusait à l'ensemble. Elle dédaignait peut-être la masse des Genevois. Elle recherchait, favorisait, flattait, elle chérissait même plusieurs Genevois, une ou deux Genevoises.

Elle n'a pas chéri Etienne Dumont. Elle ne l'a pas recherché comme Pictet de Rochemont. Elle n'a pas cultivé sa société autant que celle de Frédéric Lullin

¹ Ces pages sont extraites, avec quelques retouches et retranchements, d'un ouvrage intitulé *Madame de Staël et la Suisse, étude biographique et littéraire*, qui paraîtra prochainement chez MM. Payot & C^{ie} à Lausanne.

Il a paru opportun de supprimer ici la plupart des notes bibliographiques et explicatives qu'on trouvera dans le volume sur *Madame de Staël et la Suisse*. Les papiers inédits qui sont à la base de cette étude particulière sont conservés à la Bibliothèque publique de Genève (Mss. Dumont). L'auteur a consulté aussi les *Souvenirs sur Mirabeau et sur les deux premières Assemblées législatives*, œuvre posthume d'E. Dumont, des notices de Sismondi et d'A.-S. de Candolle sur leur compatriote, et quelques autres sources imprimées.

de Chateaueux ou de Sismondi. Un Pierre Prévost, par son universelle science, a été plus utile à la dame de Coppet que ne le fut Etienne Dumont. Mais celui-ci tient une si belle place dans la génération, féconde en esprits vigoureux, qui a fait la force et l'honneur de Genève il y a cent ans, qu'il n'est pas indifférent de savoir ce qu'il pensait de M^{me} de Staël ni ce qu'elle pensait de lui.

Né en 1753 d'un père qui avait eu des revers de fortune et qui mourut bientôt, Etienne Dumont ne connut pas l'enfance facile et presque fastueuse de ses camarades patriciens. Sa mère, une Vaudoise de la famille d'Allens, avait autant de caractère que d'intelligence. Elle ouvrit une école ; elle conquit de haute lutte l'indépendance matérielle pour elle et ses enfants. Son fils l'aïda de bonne heure, et la riche nature de ce garçon se trempa au courant de ces difficultés, sans y perdre en souplesse ce qu'elle gagnait en résistance. A l'auditoire de théologie, on remarqua son talent. Ordonné ministre de l'Eglise, son éloquence, où l'imagination et la sensibilité soutenaient l'esprit philosophique, attira la foule à ses sermons dès l'année de son début. Mais les troubles de 1782, terminés par la victoire des *négatifs*, c'est-à-dire des aristocrates, l'attristèrent. Tout jeune il s'était rangé du côté des *représentants*, qui demandaient des réformes démocratiques. Il quitta volontairement son pays, dont la liberté lui paraissait perdue. On le nomma pasteur de l'Eglise française réformée de Saint-Pétersbourg. Il eut dans ce nouveau poste de grands succès de prédicateur. Cependant, en 1785, il fut heureux de gagner l'Angleterre, où lord Landsdowne lui confiait l'éducation de ses fils. Traité en ami par ce grand seigneur, qui l'avait pris

à son service et qui lui procura bientôt une existence libre et large, Dumont, à Londres, se lia avec des hommes de première valeur. Le pays libéral qui l'accueillait si bien lui devint cher comme une seconde patrie.

Traversant Paris en 1788, notre Genevois y fit la connaissance de Mirabeau, « qui était lié, dit-il, avec tous les ennemis de M. Necker. » Il vécut quelque temps dans l'entourage du grand tribun, subissant l'extrême séduction de cette nature complexe sans cesser de la juger. Ses *Souvenirs sur Mirabeau* dévoilent les plagiats de l'habile orateur. Il trouve en lui « toute la réalité de la politesse et de la flatterie sous les dehors de la rudesse et quelquefois de la grossièreté. » L'intelligence fortement nourrie d'Etienne Dumont devait être un appui solide à l'homme dont il a dit : « Il n'y avait rien d'uniforme ou de soutenu chez lui ; son âme allait par sauts et par bonds, elle obéissait à plusieurs maîtres.... » Aussi le protégé de lord Landsdowne, ayant des loisirs, revint à Paris en 1789, et prit sa place dans le petit groupe de Genevois que Mirabeau faisait collaborer à sa gloire et à ses discours. On sait — les preuves en ont été publiées — qu'Etienne Dumont est l'auteur de plusieurs des harangues de son patron, et parmi les plus retentissantes.

Ses compatriotes Clavière, Duroveray et Reybaz travaillaient dans la même officine. Ils avaient tous dû quitter Genève aux événements de 1782. Tous démocrates, à des degrés, il est vrai, fort divers, ils s'intéressaient aux débuts de la Révolution et, satellites de Mirabeau, ils étaient par la force des choses opposés à Necker, que le tribun traitait de charlatan qu'il fallait « démasquer, éventrer. »

Dumont, dans ses séjours à Paris, de 1789 à 91, eut l'occasion de se heurter assez vivement au ministre de Louis XVI. En 89, Genève avait subi de nouveaux troubles intérieurs. Malgré quelques concessions de l'aristocratie, la situation restait précaire. Dumont, soucieux du bien de sa patrie, tenta d'intéresser en faveur de celle-ci le gouvernement français ou, peut-être, de faire valoir, aux yeux des ministres du roi, les droits du parti populaire et des bannis de 82. Il obtint audience de Necker. Mais il comprit d'abord « que la question de la garantie pour Genève ne serait pas facile à terminer.... L'affaire devait traîner en longueur. » Plus tard, repassant ses souvenirs de ce temps, Dumont notait : « J'ai vu quelquefois M. Necker, mais relativement à nos affaires de Genève et toujours comme ministre. J'ai eu même une correspondance avec lui, et j'ai là-dessus quelques anecdotes que j'écrirai à part. » Je ne sais s'il les a rédigées, mais j'ai retrouvé quelque chose de l'échange de lettres dont il parle. Le 28 décembre 1798, Necker répondait à Dumont, qui lui avait écrit sur les affaires de Genève, qu'il refusait d'entrer en discussion avec lui. Il jugeait inutile, probablement, de continuer une controverse qu'ils avaient commencée dans leurs précédentes entrevues. Dumont n'était pas d'humeur à se laisser imposer silence. Il écrivit au ministre une lettre de seize grandes pages dont il conserva le brouillon. Le fond de l'affaire est assez obscur. Mais Necker ayant déclaré qu'il était intervenu comme ministre français auprès de Genève, dans l'intention de calmer les inquiétudes du Conseil aristocratique, Dumont répliqua, en fougueux démocrate : « Tel s'est rendu odieux qui n'a rien dit de si révoltant ! »

Cette phrase incendiaire ne le brouilla pas toutefois avec son compatriote, ni avec M^{me} de Staël, qui n'était évidemment pas initiée aux mystères de cette polémique.

Lorsqu'il vit que la Constituante dégénérait dans la violence et quand sa collaboration avec Mirabeau lui attira des appréciations désobligeantes, Dumont, naturellement modéré et soucieux, en bon Genevois, de sa dignité personnelle, Dumont regagna l'Angleterre. La Révolution n'avait été qu'un bref épisode de sa vie, qu'une expérience. Il la résuma dans ses agréables *Souvenirs sur Mirabeau*, d'où le ton, distingué et même un peu détaché, du narrateur, n'exclut ni la simplicité ni l'enjouement.

Il reprit donc à Londres le train coutumier de son existence, et le temps affermissait les relations qu'il avait avec deux hommes éminents. Il s'était lié d'une intime amitié avec sir Samuel Romilly, le jurisconsulte. Il subissait l'ascendant de Jérémie Bentham, illustre comme théoricien politique et comme moraliste, et s'attachait à lui avec l'affectueux respect et l'active admiration qui donne aux grands maîtres des disciples dignes d'eux. A vrai dire, si Etienne Dumont, par une disposition de son caractère qui nous étonne, s'est subordonné à Bentham comme il s'était soumis à Mirabeau, il nous paraît presque aussi fort que le penseur dont il s'est fait l'apôtre.

Sismondi a défini heureusement la collaboration de ces deux hommes, qui est d'une espèce particulière : « Dumont ne se borna pas à traduire en français une partie des manuscrits obscurs et chaotiques que Bentham lui confiait ; mais se pénétrant de leurs idées mères, les re-

maniant, les recomposant, au point non seulement d'en changer entièrement le style, mais aussi l'argumentation, la distribution, quelquefois même les résultats ; supprimant beaucoup, ajoutant quelquefois, perfectionnant toujours, il a produit enfin ce système qui, développé successivement dans plusieurs ouvrages, a excité fortement la pensée et la réflexion dans toute l'Europe ¹. »

Ce système, qui eut le plus grand succès sous la Révolution et au début du dix-neuvième siècle, suppose chez son auteur, chez ses auteurs, à côté d'une réelle puissance de conception, une bonté assez naïve. Cette *philosophie de l'utilité* reconnaît comme base unique de la morale et de la société *la recherche du plus grand bien du plus grand nombre*. Et cette recherche n'est pas un effort vers le bien, commandé par le sentiment du devoir. Elle est inspirée par la raison même. Elle est une des conditions de l'entendement humain et individuel, qui, selon Bentham et Dumont, tend naturellement à l'intérêt de tous. La critique devait bientôt trouver le point faible de cette doctrine. Mais il semble que ce mélange de calcul scientifique et de généreuse illusion ne manqua pas de plaire d'abord à M^{me} de Staël. Le nom de Bentham se rencontre plus d'une fois sous sa plume, et spécialement dans le curieux ouvrage politique qu'elle ébauchait en 1799 ², où l'influence du jurisconsulte anglais est sensible en plusieurs passages. A vrai dire, sous la Révolution, Bentham avait en France

¹ Sismondi, *Notice nécrologique sur E. Dumont*.

² *Des circonstances actuelles qui peuvent terminer la Révolution, et des principes qui doivent fonder la République en France*, ouvrage publié pour la première fois en 1906.

la plus grande réputation. Et même la Législative lui avait décerné le droit de cité français, en reconnaissance des services qu'il avait rendus à la bonne cause. Mais dès 1797 Etienne Dumont avait publié dans la *Bibliothèque britannique* de Genève¹ une série d'articles sur les idées de son philosophe favori, et M^{me} de Staël avait pu lire dans la revue de ses amis, les frères Pictet, une *Lettre sur les ouvrages de Bentham* où le disciple donnait déjà une liste des études qu'il avait rédigées d'après les manuscrits inédits de son maître. Je laisse aux spécialistes le soin de rechercher si les fragments politiques que M^{me} de Staël écrivait en 1799 montrent un reflet de ces travaux de Dumont, ou si elle avait recouru aux quelques ouvrages originaux publiés en anglais par Bentham lui-même.

Mais il est certain qu'elle accueillit fort bien le penseur genevois à Paris, où il arriva dans l'automne de 1801, accompagnant son ancien élève, le jeune lord Henry Petty. Dumont venait diriger l'impression du *Traité de législation civile et pénale* par lequel il commença la série de ses œuvres selon Bentham. Le soin de cette publication lui laissa le loisir de voir les grands hommes du moment, auxquels sa vaste instruction devait plaire, et de fréquenter la société où sa physionomie ouverte, animée et presque imposante, sa gaiété douce, sa conversation agréable et facile et ses manières parfaites lui valaient un accueil distingué. Il vit beaucoup M^{me} de Staël et sa coterie, comme on disait alors. Il notait ses impressions toutes fraîches, au courant de la plume et sans souci de forme, dans ses carnets de voyage. Feuilletons-les :

¹ Devenue en 1816 la *Bibliothèque universelle*.

« Le 4 frimaire [25 novembre 1801]. J'ai dîné chez M^{me} de Staël en cercle nombreux ; plusieurs n'étaient pas connus ; j'ai distingué : Regnault de Saint-Jean d'Angely, de Vaines, Daunou, d'un âge mûr, qui m'a paru l'homme d'un grand sens, l'envoyé helvétique Stapfer, et Benj. Constant qui a parlé très peu et *qui a la confiance d'un homme établi dans la maison (on dit qu'il ne l'est plus* ¹.)

» M^{me} de Staël a un genre d'esprit qui ne se repose jamais, qui se remonte sans cesse, une facilité surprenante, une abondance de traits fins, de pensées ingénieuses dont on pourrait faire un ana, mais on n'y songe pas auprès d'elle parce que tout cet esprit de conversation ne lui coûte rien. Il ne faut pas examiner tout cet esprit-là de près. Elle a employé dans une heure ou deux vingt maximes générales spécieuses et très bien exprimées, dont il n'y avait peut-être pas une de vraie. Elle a très heureusement dit sur l'écrit de sa mère relatif au divorce ² qu'il prouvait très bien que les gens qui s'aiment ne doivent pas se séparer. Elle a beaucoup admiré un écrit de Villers sur la métaphysique de Kant et l'a très bien compris ; c'est beaucoup plus qu'on n'a fait en Angleterre, où je n'ai vu personne, excepté Lord Stanhope, qui y eût entendu quelque chose.

» On a parlé de Desmeuniers qu'on va porter au sénat. Elle m'a rappelé un mot heureux de M. de Talleyrand qui peignait l'excessif amour-propre de ce bonhomme. Il est le premier, disait-il, qui ait su dire *moi* en deux syllabes, *mô-a*. Il voulait en savourer, en prolonger le plaisir....

» 9 frimaire [30 novembre 1801]. La soirée chez M^{me} de Staël, en cercle nombreux.... Monnier était chez M^{me} de Staël : il est impossible qu'il y ait à Paris un homme dont on parle qu'elle ne voie pas, et tout de suite. Elle flatte beaucoup et se présente d'elle-même à la flatterie. Je regrette d'oublier une multitude de

¹ Cette parenthèse est peut-être une note particulière de Dumont.

² *Réflexions sur le divorce*, par M^{me} Necker. A Lausanne, chez Durand, Ravanel Comp. Libr. 1794 (*sic*).

mots saillants que j'admire à mesure qu'elle les jette et qui me serviraient à l'analyse de ce genre d'esprit de société, de son usage et de ses inconvénients....

» 21 frimaire [12 décembre 1801]. Dîner chez M^{me} de Staël, vingt-cinq personnes, les ambassadeurs, M. de Marcoff, Cobentzl, etc. ; on ne fait que voir M^{me} Récamier qui passe pour la première beauté de Paris, espèce de dignité très difficile à soutenir. Je suis resté longtemps, mais j'ai négligé mon journal trois jours et n'ai rien retenu. »

Etienne Dumont n'aimait pas que rien se perdît ; il avait l'intelligence économe. Ministre réformé, il avait des pudeurs de moraliste. Le ton de la société anglaise lui convenait ; il y a une grande analogie de caractère entre le Suisse romand et l'Anglais. Mais la vie parisienne l'effarouchait un peu, bien qu'il fût cosmopolite. M^{me} de Staël se distinguait des Français par la constante préoccupation morale qui hantait son esprit et inspirait ses œuvres. Elle étonnait les Genevois par la liberté de son attitude. On voit que sa position était intermédiaire et que, sur ce point de la morale, elle était Suisse en théorie et en intention plus qu'en pratique. Donc Dumont note, en pensant à elle :

« 26 frimaire [17 décembre 1801].... Il y a une chose qui m'étonnait d'abord, car j'avais oublié Paris ; c'est que devant des femmes dont les aventures sont connues et qui auraient bien honte si on supposait qu'elles peuvent en rougir, on parle de vertu, elles en parlent elles-mêmes avec plus de finesse et de nuances que ne feraient des femmes vertueuses. J'aurais cru que la politesse consistait à éloigner de la conversation toutes ces idées.... On est convenu, ce semble, de parler de vice et de vertu comme de deux personnages dramatiques dont on a besoin pour donner du relief à la conversation.

» M^{me} de St[aël].... Je l'ai entendue disséquer un pauvre homme d'esprit avec grande sévérité. Son premier tort, celui qui avait fait tous les autres, c'est qu'il *n'écoute pas avec plaisir*.

» Je pensais d'elle qu'elle montait un grand coursier, et qu'elle faisait cinquante lieues pour se retrouver à la même place. C'est un esprit à grand mouvement sans progression. On s'élève et on retombe dans son aire. C'est l'esprit de Paris.... L'esprit anglais est très différent. On est moins brillant, mais on avance.

» 29 [20 décembre 1801]. J'ai vu la célèbre M^{me} d'Houdetot, les amours de Rousseau et de Saint-Lambert ; elle est en décrépitude, mais offre encore un certain agrément.... Elle disait que la conversation de M^{me} de Staël lui rappelait ce vers de La Fontaine :

Il me faut du nouveau, n'en fût-il plus au monde.

» 2 nivose [23 décembre 1801]. Visite à M^{me} de Staël dont la conversation est toujours étonnante, mais ses idées se succèdent si rapidement qu'elles s'effacent de mon souvenir. Elle nous a conté que Bon[aparte] avait dit que « la Religion était un venin qu'il fallait inoculer » ; sur quoi on lui dit : « Passons à la vaccine ! » Elle a fait la critique de la constitution....

» 5 nivôse [26 décembre 1801]. — Je suis allé avec Benj. Constant chez M^{me} de Staël. Je lui disais qu'à Londres en général l'esprit était un instrument de la raison ; à Paris un luxe qui se termine en lui-même. On dépense son feu de cuisine en feu d'artifice.

» Cercle de cent personnes. Lecture de Le Texier¹. *Le malade imaginaire*. Singeries de représentation mêlées à la lecture, contraires au bon goût. Caraccioli, qui aimait la conversation, n'aimait pas ce personnage qui la suspendait....

» M^{me} de Staël s'ennuya de cette lecture, peut-être pour la même cause que Caraccioli. Elle dit ensuite « que nous avions plus d'esprit que Molière, qu'il serait obligé s'il revenait aujourd-

¹ Il s'agit probablement de Texier, célèbre lecteur.

d'hui de mettre plus de finesse et de choix dans ses pièces ; qu'il y avait des scènes de Picard qui valaient mieux. » On ne fut pas de son avis, mais elle n'a peur ni d'un paradoxe ni d'une assemblée de cent personnes. Il faut avouer que le *Malade imaginaire* n'est pas la meilleure pièce parmi celles de second ordre. Mais c'est la nature observée dans tous les caractères ; et M^{me} de Staël n'a pas le loisir d'observer ; elle ne connaît ni Toinette, ni la petite Suzon, ni le malade imaginaire, ni Diafoirus. Le morceau où celui-ci rend compte de l'éducation de son fils est un chef-d'œuvre. « Ces plaisanteries, dit-elle, sont usées ; » c'est qu'elles étaient bonnes, c'est qu'elles ont corrigé les médecins.... »

Ce témoignage de Dumont est précieux : M^{me} de Staël parlait mal de Molière. Certes elle n'a pas reproduit dans ses œuvres cette critique sévère du grand comique. Et même, dans le livre *De la littérature*, elle oppose à la moquerie corrosive de Voltaire « l'observation juste et fine des passions et des caractères » dont « le génie de Molière est le plus sublime modèle. » Cependant elle reprend à son compte le grief de son maître Jean-Jacques : « Dans le *Misanthrope*, c'est Philinte qui est l'homme raisonnable, et c'est d'Alceste que l'on rit. » Nulle part elle n'analyse à fond ce génie auquel elle décerne des éloges généraux. Elle ne fait pas représenter ses pièces sur le théâtre de Coppet. Si l'on en croit Dumont, elle reprochait au maître de manquer de finesse et de choix, c'est-à-dire de n'être pas assez mondain.

Est-ce seulement son goût, formé dans les salons, qui empêchait M^{me} de Staël d'apprécier Molière à sa juste valeur ? Il me semble qu'il devait surtout n'être pas assez sentimental pour elle. Il avait dédaigné les orne-

ments ingénieux et galants; il avait plus encore ignoré le charme de la brumeuse mélancolie. Peut-être une certaine sentimentalité helvétique a-t-elle empêché la fille des Necker, sinon de comprendre l'esprit français, du moins de sentir l'esprit gaulois.

Dumont note encore :

« Le 28 nivôse [18 janvier 1802]. — Soirée chez M^{me} Suard. M^{me} de Staël a parlé du roman de M^{me} de Flahaut¹, louant le style; mais le sentiment, dit-elle, y marche tout doucement comme quelqu'un qui se glisse dans une chambre avec des souliers de feutre. Elle croit aller en litière et il lui faut des sentiments vifs. J'ai observé que M^{me} de Fl. avait une grande vérité dans les détails, qu'elle intéressait par de petites observations fines et qu'elle semblait prendre dans une passion ce qui était oublié par les autres. On en est revenu à l'éternel sujet de la Révolution. Elle en a fait ou elle en veut faire des mémoires; on lui a demandé beaucoup de détails historiques : elle ne les croit pas nécessaires; il faut, dit-elle, la philosophie des anecdotes; ce n'est pas tel ou tel qui a fait tel ou tel événement; on avait besoin de lui, tout autre aurait fait la chose à sa place. Ce qui a détruit les gouvernements l'un après l'autre, c'est qu'ils avaient sapé l'opinion et qu'ils se sont écroulés quand cet appui leur a manqué. Or les anecdotes ne sont intéressantes qu'autant qu'elles marquent ce progrès.... M^{me} de Staël en parlant contre les détails historiques a cité les anciens, Salluste, par exemple dans la *Conjuration de Catilina*. Qui peut douter qu'il n'y eût une infinité de personnages subalternes, et qu'a-t-on perdu à ne les pas connaître? »

On voit que les *Considérations sur la Révolution française* ont été conçues quinze ans au moins avant d'être écrites, et que M^{me} de Staël définissait, en 1802 déjà, et

¹ Probablement *Charles et Marie*, qui est de 1801.

d'une façon très exacte, le système historique fondé sur un demi-déterminisme, et le procédé de développement, philosophique plutôt que narratif et dialectique plutôt que pittoresque, que nous trouvons en effet dans son grand ouvrage posthume.

Du journal de Dumont :

« Le 11 pluviôse, dimanche [31 janvier 1802]. — Visite chez M^{me} de Staël.... M^{me} St. nous a fait en petit comité une peinture de l'Europe et de l'affaissement général des esprits, de cette disposition à se soumettre à tout ; il lui semble que tout marche avec des souliers de feutre, comme le silence, tant on a peur de se réveiller ; il n'y a plus de génie, plus de pensée ; on croirait que les hommes n'habitent plus que dans des huttes, qu'on ne voit rien pointer en dehors, que Bonap. a escamoté l'Europe et qu'il existe seul....

» M^{me} de Staël est très observée et les propos tenus dans sa maison sont un objet d'attention. M^{me} de Fl. m'a conté un trait qu'elle tient de M^{me} Bonap. elle-même et *sur lequel elle m'a recommandé le secret*. L'année passée Bonaparte rentrant chez lui pour se coucher, un papier à la main, dit qu'il avait enfin expédié l'ordre pour se débarrasser de cette intrigante dange-reuse.

» — Mon Dieu, mon ami, tu me fais peur !

» — Comment donc ?

» — J'ai cru ton gouvernement bien établi, mais si tu peux craindre une femme, il faut qu'il ait bien peu de solidité.

» Elle vit Bonaparte mettre la feuille de papier en rouleau, la tordre et la jeter au feu. »

Ainsi se marquait l'opposition du plus grand homme et de la première femme de France. Elle le harcelait d'épigrammes, tout en l'admirant encore ; lui, faisait le poing dans l'ombre et se préparait au grand geste brutal qui devait écraser sa trop spirituelle adversaire.

Du journal de Dumont :

« Le 2 ventôse, [dimanche 21 février 1802]. — Dîner chez M^{me} de Staël avec Benj. Constant et Hochet. Elle s'est moquée des politiques prétendant aimer l'agriculture et les champs. Elle veut bien se retirer avant sa vieillesse, dit-elle, mais la solitude est l'antichambre de la mort. On va jouer une pièce de l'*Anti-chambre*¹; elle lui paraît très convenable à la nation dans ce moment-ci. Elle a dit de Bonaparte qu'il avait mis la tranquillité sur sa tête et la liberté sous ses pieds. En parlant du Directoire : on n'a fait que souffler dessus pour le détruire.

» Assemblée chez M^{me} Récamier, concert et bal; assemblée de trois ou quatre cents personnes. On ne parle que du luxe des appartements, de l'élégance des lits, de la beauté des meubles....

» On m'a cité une réponse très fine de M^{me} d'Hamelin à M^{me} de Staël; celle-ci la rencontrant dans une assemblée lui a fait beaucoup de questions indiscrètes sur sa parure, ses diamants, etc. M^{me} d'Hamelin, qui est dans les intrigues, s'est trouvée embarrassée à répondre. M^{me} de Staël a senti son tort et a fait des excuses :

» — Je vous demande pardon de mon indiscretion, mais je suis si curieuse.

» — Vous m'étonnez, madame, c'est un défaut de notre sexe.»

Le 29 mai 1802, Etienne Dumont quittait Paris, escortant son jeune lord. Jusqu'au dernier moment, il notait avec plaisir les mots que l'on décochait à M^{me} de Staël. Il ne s'était donc pas épris d'elle ni de son talent. Mais il admirait son prodigieux esprit, autant qu'un homme impartial pouvait le faire avant la publication de *Delphine*, de *Corinne* et de l'*Allemagne*. Elle lui

¹ Titre d'une pièce de Dupaty, avec des allusions politiques qui attirèrent sur l'auteur les foudres de Bonaparte.

plaisait autant qu'elle devait plaire à un Genevois arrivant de Londres, et qui n'avait pas éprouvé dans l'intimité l'active bonté de son cœur.

Le jeune lord et son mentor vinrent en Suisse dans l'été de 1802, parcoururent les Alpes, « la vallée d'Hasli si célèbre, » s'arrêtèrent à toutes les cascades décrites par les voyageurs et observèrent, avec sagacité, le peuple mieux encore que le paysage.

« Le *Contrat social* de Rousseau, notait Dumont en passant à Schwytz, n'est autre chose que l'abstraction de ces petits gouvernements. Ce n'est pas un roman, comme on l'a cru, mais c'est une société de bergers cachés dans les montagnes, que Rousseau a proposée comme modèle universel à toutes les nations du monde. »

Mais l'ancien collaborateur de Mirabeau prit surtout plaisir à visiter à Coppet l'ex-ministre de Louis XVI. Plus de dix ans, en s'écoulant, avaient effacé le souvenir du différend qui les avait mis un instant aux prises. Dumont notait :

« M. Necker, que je vis souvent à Coppet en 1802, me parut un homme très heureux, en qui la vieillesse ne marquait point sous le rapport de l'activité de l'esprit. Je ne doute pas qu'il ne dût beaucoup de son bonheur à la pureté de ses souvenirs ; sa conscience lui rendait bon témoignage de lui, mais il faut ajouter que son amour-propre ne paraissait nullement froissé par le démenti que les événements avaient donné à toutes ses vues politiques. L'équilibre un moment dérangé était bientôt rétabli. Il était au-dessus des inquiétudes de la vanité, comme s'il eût été déjà canonisé. Il ne semblait pas flatté des louanges, elles ne lui apprenaient rien ; il les écoutait comme les saints écoutent les hymnes, les litanies, qui sauvent ceux qui les prononcent.

Je crois que jamais homme, au moins jamais politique, n'a eu moins de fiel. »

Necker s'en alla dans un monde meilleur entendre avec la phalange des saints les hymnes qui montent de la terre. Sa fille écrivit de beaux ouvrages ; l'Europe l'applaudit. Etienne Dumont, grandi par ses propres travaux, attacha plus de prix à l'intelligence de cette illustre compatriote. M^{me} de Staël fut heureuse de découvrir chez ce Genevois, qu'on avait vu plusieurs mois durant dans son salon, un esprit plus puissant qu'elle n'avait pu le supposer. Elle l'accueillit à Coppet, semblait-il, en 1808.

Cependant, si elle rendait justice au penseur, elle était plus capable que jadis de juger sa doctrine et de la critiquer. Le commerce des métaphysiciens allemands les plus ardens avait développé en elle l'intelligence des abstractions. Animée d'un besoin plus vif de perfection morale, elle démasquait les motifs impurs, et pourchassait la philosophie de l'intérêt personnel en toutes ses incarnations. Or Bentham et Dumont professaient, on s'en souvient, une théorie de l'*utilité* qui, malgré l'entier désintéressement de ses auteurs, pouvait servir de masque à certains esprits plus égoïstes et moins naïfs. M^{me} de Staël s'en avise et fait le procès à cette doctrine dans une note de l'*Allemagne*¹ :

« Dans l'ouvrage de Bentham sur la *Législation*, publié, ou plutôt illustré par M. Dumont, il y a divers raisonnements sur le principe de l'utilité, d'accord, à plusieurs égards, avec le

¹ Quand elle louait Bentham dans ses premiers écrits, M^{me} de Staël était disciple des philosophes du dix-huitième siècle ; quand elle attaquait dans l'*Allemagne* la doctrine de Dumont, elle avait rompu avec le sensualisme franco-anglais.

système qui fonde la morale sur l'intérêt personnel. L'anecdote connue d'Aristide, qui fit rejeter un projet de Thémistocle, en disant seulement aux Athéniens *que ce projet était avantageux, mais injuste*, est citée par M. Dumont ; mais il rapporte les conséquences qu'on peut tirer de ce trait, ainsi que de plusieurs autres, à l'utilité générale admise par Bentham comme la base de tous les devoirs. L'utilité de chacun, dit-il, doit être sacrifiée à l'utilité de tous, et celle du moment présent, à l'avenir ; en faisant un pas de plus, on pourrait convenir que la vertu consiste dans le sacrifice du temps à l'éternité, et ce genre de calcul ne serait sûrement pas blâmé par les partisans de l'enthousiasme ; mais quelque effort que puisse tenter un homme aussi supérieur que M. Dumont pour étendre le sens de l'utilité, il ne pourra jamais faire que ce mot soit synonyme de celui de dévouement. Il dit que le premier mobile des actions des hommes, c'est le plaisir et la douleur, et il suppose alors que le plaisir des âmes nobles consiste à s'exposer volontiers aux souffrances matérielles, pour acquérir des satisfactions d'un ordre plus relevé. Sans doute, il est aisé de faire de chaque parole un miroir qui réfléchisse toutes les idées ; mais, si l'on veut s'en tenir à la signification naturelle de chaque terme, on verra que l'homme à qui l'on dit que son propre bonheur doit être le but de toutes ses actions ne peut être détourné de faire le mal qui lui convient que par la crainte ou le danger d'être puni, crainte que la passion fait braver, danger auquel un esprit habile peut se flatter d'échapper....

» Pour être vraiment et religieusement honnête, il faut avoir toujours en vue le culte du beau moral, indépendamment de toutes les circonstances qui peuvent en résulter. L'utilité est nécessairement modifiée par les circonstances ; la vertu ne doit jamais l'être. »

M^{me} de Staël oppose donc l'honnêteté traditionnelle et la sanction religieuse à cette utilité désintéressée, assez malaisée à concevoir, qui devait, selon Bentham, gui-

der les progrès de la société. Mais elle traite Dumont d'« homme supérieur », et ce n'était pas là sans doute une parole en l'air.

Il était à Londres quand elle y débarqua en 1813, après sa grande fuite à travers l'Europe. Lord Lansdowne reçut la glorieuse persécutée dans sa propriété de Bowood ; elle y trouva le Genevois Dumont très bien en cour dans la maison de son protecteur, et l'égal, par l'esprit et les manières, de son ami sir Samuel Romilly, et des autres notables qu'on avait réunis pour fêter l'auteur de *Corinne*.

L'année 1814 rendit à Genève l'indépendance, et l'on vit bien alors que l'apôtre de Bentham n'avait pas oublié dans les délices de son pays d'adoption l'amour de sa première, de son unique patrie. Il renonça aux avantages d'une position brillante en Angleterre ; il rentra dans sa ville natale ; il prit part à la réorganisation nationale. Bien que certains aristocrates lui aient montré par leur méfiance que les vieilles haines de parti avaient survécu à l'ancien régime, Etienne Dumont put, sinon faire de sa cité la république modèle qu'il rêvait, du moins élaborer le règlement du Conseil représentatif, et proposer des mesures constitutionnelles et des institutions administratives dont on dut reconnaître la supériorité.

Dès son retour à Genève, il était devenu un des hôtes habituels du salon de M^{me} de Staël. Sismondi, qui s'était pris d'affection pour ce frère de sa pensée, écrivait à M^{me} d'Albany :

« C'est l'homme de beaucoup le plus spirituel de Genève, et ce n'est pas assez dire, car, pendant plus de vingt ans qu'il a passés en Angleterre, il y a aussi été regardé comme l'un du

cercle le plus étroit des hommes les plus spirituels d'Angleterre.

» Je ne doute pas que vous ne le voyiez à son passage, [Dumont partait pour l'Italie], d'autant plus que M^{me} de Staël, qui l'aime beaucoup, n'aura pas manqué de lui donner des lettres pour vous. »

Donc elle l'aimait beaucoup maintenant. Un jeune Genevois, Pictet de Sergy, qui se trouva avec lui à Coppet, un jour d'août en 1815, dit : « Son esprit fin et discret avait un attrait particulier pour M^{me} de Staël. » On peut penser qu'elle profitait des hautes leçons de politique et de législation du disciple de Bentham, au moment où la rédaction de son ouvrage sur la Révolution l'obligeait à revoir, à vérifier, à retoucher ses idées sur les affaires publiques, et sur les crises que les gouvernements de l'Europe avaient traversées sous ses yeux vingt-cinq années durant.

En février 1816, Sismondi était à Pise auprès de M^{me} de Staël, qui mariait sa fille Albertine au duc de Broglie. Il écrivit à Dumont, qui venait de publier une *Tactique des assemblées législatives*, ou du moins le premier volume de ce traité :

« Monsieur Dumont, membre du Conseil souverain,
» à Genève.

» ... Quand on a été une fois accoutumé à [votre] conversation si sérieuse et si nourrie, on ne se contente pas facilement de la futilité italienne, et je vous regrette doublement, et dans les maisons où il n'entre jamais ni pensées justes ni sentiments profonds, parce que vous m'y tiendriez lieu de tout le reste, et dans celle de M^{me} de Staël, parce que vous y seriez à votre place....

» Au milieu de l'agitation de ces fêtes... nous avons tous trouvé le temps de lire le volume que vous aviez remis à M. de

Broglie, et de nous en entretenir souvent ensemble. Je n'en avais lu, comme vous savez, que des parties en manuscrit, et je vous avais témoigné dès lors combien il avait éclairé mes idées sur toutes ces questions et combien il m'en avait fait sentir l'importance. Il paraît qu'il a produit le même effet sur M^{me} de Staël, sur son fils et sur M. de Broglie; cependant je n'ai pas pu m'empêcher de leur dire que vous m'aviez paru non seulement plus entraînant, mais plus complet et produisant une impression plus profonde dans vos discours. Je me chagrine toujours de ce que, le sujet étant une fois donné, vous ne vouliez pas voler absolument de vos propres ailes. En vous associant Bentham, vous vous chargez d'un fardeau qui ralentit votre vol. Tout ce que j'ai entendu critiquer était de lui, tout ce que j'ai entendu louer le plus était ce que vous aviez tellement digéré que vous en aviez fait votre propre substance. Mais il est resté de lui sur l'ensemble du livre quelque chose de trop scolastique, de trop méthodique encore, et qui, présentant trop tous les objets sur la même ligne, laisse trop oublier l'importance infinie de quelques-uns d'entre eux. Le volume est petit, la préface n'est pas encore faite, et je voudrais que cette préface, que j'appellerais plutôt introduction, réparât complètement ce qui me paraît manquer à l'ouvrage; je voudrais que ce fût un discours tel que vous les savez faire, tel que nous en avons entendu plusieurs de vous sur l'importance de cette règle fondamentale de protéger en tout la minorité.... Je voudrais que vous montrassiez que tout l'art réglementaire se rattache à cette seule idée, et que vous donnassiez ainsi à votre livre ce point de vue d'unité que M^{me} de Staël, l'un des meilleurs lecteurs sans doute que vous puissiez avoir, n'avait point saisi....¹ »

Il faut croire que Dumont corrigea les défauts de son livre dans le second volume ou dans le tirage définitif, car M^{me} de Staël, ce « meilleur lecteur », accorda à l'ou-

¹ *Bibl. publ. Gen. M.* ¹¹ Dumont, 33, IV 29. Inédit, semble-t-il.

vrage et à l'auteur, dans une note des *Considérations*, un de ces vifs éloges que l'amitié lui inspirait du reste autant que l'admiration.

« Un ouvrage excellent, écrit-elle, intitulé *Tactique des assemblées délibérantes*, rédigé par M. Dumont, de Genève, et contenant en partie les idées de M. Bentham, jurisconsulte anglais, penseur très profond, devrait être sans cesse consulté par nos législateurs. Car il ne suffit pas d'enlever une délibération dans une chambre, il faut que le parti le plus faible ait été patiemment entendu : tel est l'avantage et le droit du gouvernement représentatif. »

M^{me} de Staël aimait à inscrire ainsi au bas des pages de ses œuvres diverses le nom des amis dont elle était fière. Etienne Dumont, de Genève, a tenu sa place dans la vie de l'auteur des *Considérations*; elle lui a fait une petite place aussi dans le livre sur lequel il avait probablement exercé quelque influence, par sa conversation plus encore que par ses écrits.

PIERRE KOHLER.



A TRAVERS LES RUINES

Lorsque, aux temps troublés de la Révolution française, de farouches apôtres de la liberté détruisirent tant d'édifices du moyen âge ou se rendirent complices d'irréparables désastres en mutilant les nobles cathédrales qu'ils auraient dû entourer d'un respect filial, un homme osa se dresser devant ces actes de vandalisme et fit graver, sur la façade de la grandiose basilique de Reims, cette sentence de salut : « Le peuple français croit à l'existence de Dieu et à l'immortalité de l'âme. »

Cet homme se nommait Robespierre.

Quel parallèle, à cette heure, s'impose à tous les esprits en songeant au geste du chef de la Terreur sur qui, d'autre part, pèse le fardeau de tant de crimes, mais dont l'âme latine demeurerait sensible à la toute-puissance de la beauté, et les auteurs de l'abominable destruction d'une des plus glorieuses cathédrales françaises ?

De quels mots flétrir un attentat aussi odieux ? Car ce bombardement a été voulu, tout le confirme, rien n'en peut contester l'effrayante certitude, et c'est avec une douleur sans consolation possible que toutes les âmes élevées pleureront la disparition de l'œuvre magistrale

qu'un maître anonyme, Jean d'Orbais, Bernard de Soissons, Robert de Coucy peut-être, avait conçue¹.

Il serait oiseux de retracer ici l'image de Notre-Dame de Reims. La splendeur de cette reine des cathédrales gothiques a été chantée par les poètes et les littérateurs aussi bien que par les artistes. Sa grande façade, véritable cosmos, création sublime où les multiples lignes de l'architecture se fondaient dans une unité harmonieuse, qui semblait être l'expression suprême, le chef-d'œuvre de l'art français, évoquait, par sa sculpture hors de pair, un monde de sensations, de pensées, de souvenirs.... Et l'incomparable beauté de l'intérieur surpassait encore l'admirable frontispice.

L'édifice du XIII^e siècle se dessinait dans les profondeurs de sa grande nef avec un rythme et une vigueur d'un style parfait. L'une des plus vastes du monde, cette nef mesurait près de cent quarante mètres de longueur ; les clefs de voûte s'épanouissaient en corolles de pierre à trente-huit mètres au-dessus du dallage.

Seules, les cathédrales de Beauvais, de Cologne, d'Amiens ou de Saint-Quentin, quelques autres encore peut-être, accusent un chiffre plus élevé dans leurs dimensions. Aucune ne pouvait lui disputer la première place dans l'admirable dispositif des piliers puissants, cantonnés de quatre colonnes engagées, qui faisaient de ce prodigieux vaisseau un tableau saisissant de grandeur et de majesté.

Les poètes, les littérateurs, les artistes ont épuisé leurs vocables les plus lyriques dans la description de Notre-Dame de Reims. « L'homme qui a composé et édifié

¹ M. Louis Demaison paraît avoir démontré que Jean d'Orbais serait l'auteur du plan primitif, que ses successeurs ont plus ou moins suivi.

une telle construction, s'écrie l'un d'eux, était un géant ! » Pour Viollet-le-Duc, « la cathédrale de Reims avait toute la force de la cathédrale de Chartres sans en avoir la lourdeur ; elle réunissait enfin les véritables conditions de la beauté dans les arts : la force et la grâce. Admiration de conception, elle était de plus construite en matériaux de choix. »

Qui mesurera la grandeur d'une telle perte, arrachant au patrimoine artistique de l'humanité un de ses plus précieux joyaux ?

L'histoire de Notre-Dame de Reims est aussi connue que l'édifice l'est lui-même. Succédant à une vieille basilique construite sous Louis le Débonnaire, la première pierre en fut posée le 6 mai 1212 par Albéric, évêque de Reims. En 1215, le chœur était solennellement inauguré et, malgré les interruptions fréquentes, l'édifice était assez complet en 1241 pour que le chapitre métropolitain en prit possession. La célèbre façade, tout en portant les signes de l'art du XIII^e siècle, ne fut guère achevée que dans le courant du XIV^e. Malgré les incendies, les guerres, les remaniements, la cathédrale de Reims donnait l'impression d'un édifice construit d'un seul jet. Elle était, et cela fera saisir déjà l'importance de la perte douloureuse, « la superbe expression des inventions antérieures des constructeurs de l'Aquitaine et de l'Anjou réunies à celles des architectes de l'Ile de France. »

Plus encore ; sans admettre d'une manière absolue, à la façon de certains archéologues, les divisions et le classement des écoles gothiques au XIII^e siècle, lesquelles possèdent toujours entre elles des liens de parenté et ne diffèrent souvent que par des détails de structure ou d'ornementation, il faut néanmoins reconnaître, avec M. Louis

Gonse, que « la cathédrale de Reims représentait et résu-
mait dans tout son éclat cette grande école de Cham-
pagne qui, après avoir un peu hésité à se laisser conquérir
au style nouveau, a été ensuite plus loin qu'aucune autre
dans les déductions extrêmes de la construction gothi-
que. » En effet, on peut retrouver ce style champenois
dans beaucoup de constructions hardies de la région,
Troyes ou Metz, par exemple ; surprendre son influence
sur le portail de la cathédrale de Toul ; contrôler son
essor à l'est de la France et dans le bassin de la Moselle,
y compris Trèves. Les sculpteurs champenois ont fait
école à Strasbourg et à Bamberg.

En détruisant le sanctuaire vénéré, les Allemands ont
anéanti l'église mère à laquelle leurs propres édifices de-
vaient une large part de leur beauté.

L'odieux vandalisme sera-t-il la seule rançon de la
tourmente effroyable qui se déchaîne actuellement sur
l'Europe centrale et en particulier sur la France ? Tout
à l'heure nous dirons quelques mots des ravages qui se
sont exercés sur les monuments de la Belgique. Qu'on
veuille bien nous permettre auparavant d'exprimer nos
angoisses à l'égard des multiples petites églises dont les
campaniles se dressent sur la contrée qui s'étend au nord
de Paris, dans le vieux pays de l'Oise, dans le Beau-
vaisis, dans le Noyonnais et sur les lieux mêmes souil-
lés par un barbare envahisseur.

Dans toute cette partie de la France, que de hameaux
ignorés où nous pourrions toucher du doigt les origines
de l'art gothique ! Que de témoins archéologiques d'un
immense intérêt, que de trésors presque inconnus, chaî-
nons qui relient l'art roman au style du XIII^e siècle et

dont l'importance est capitale pour l'histoire de l'art ! Qui nous dira le sort de la petite église de Morienvall, perdue dans un coin de nature sauvage aux environs de Compiègne, exemple le plus ancien de l'arc brisé en France ?

Chaque jour, ou presque, les reporters décrivent les champs de bataille où la tempête vient de passer, et leurs récits rapportent invariablement la destruction d'une ville, d'un village : « Le toit de l'église est enfoncé ; la lumière entre de tous côtés dans le petit temple gothique ; aux grandes fenêtres à l'arc aigu, des rubans de plomb, suspendus et oscillants, serpentent et s'entre-croisent dans l'air, retenant encore çà et là des débris de vitraux historiés.... » (L. Barzini).

Avant que sur la terre française ces sacrilèges, auxquels on se refuse à croire, s'accomplissent ainsi et que les ravages s'exerçassent sur les monuments si nombreux de l'époque romane¹ et de la belle période gothique, là-bas, dans les Flandres, pour que le lugubre tableau soit complet, les boulets allemands avaient pris comme cibles, quelques semaines auparavant, les édifices publics et les maisons privées d'un autre âge. Louvain et Malines, Termonde et Dinant appartiennent, en effet, à ces contrées où la splendeur du gothique flamboyant s'affirme dans les somptueux hôtels de ville, dans les majestueux beffrois « dont chaque pierre dit la fierté, » dans les édifices religieux, attestant l'ardeur de la foi, dans une quantité de constructions privées si curieuses, si pittoresques.

¹ L'église Saint-Rémy de Reims (xii^e siècle) a été également atteinte par le bombardement.

C'est dans les Flandres que le gothique du xv^e siècle a trouvé le terrain éminemment favorable à son développement, et la Belgique, aujourd'hui encore, est prodigieusement riche en monuments de cette époque. Les Pays-Bas, durant les xiv^e et xv^e siècles, avaient atteint un degré de prospérité extraordinaire. Les villes regorgeaient de richesses dues à un commerce intense; elles construisaient sans compter : les arts marchant de pair avec le commerce. Nous ne ferons que rappeler ici l'éclat que jette alors la peinture avec les deux van Eyck, les Roger van der Weiden, les Memling ou les Quentin Massys. Si, en architecture, les édifices religieux restent encore indécis et semblent s'abandonner tour à tour à l'influence des formes françaises ou allemandes, en revanche l'originalité éclate et triomphe dans ces hôtels de ville et dans ces beffrois élevés particulièrement, nous le répétons, au déclin du xv^e et à l'aurore du xvi^e siècle. Ces constructions suffisent à montrer le génie et le goût avec lequel les architectes de ce temps savent tirer parti du programme qui leur est imposé par les municipalités.

A l'inverse des cathédrales ou des églises, les constructions civiles se parent d'une richesse décorative extérieure éblouissante. Les façades s'animent de tourelles et de poivrières; le style gothique, rajeuni, s'exalte et couvre de figurations sculptées l'édifice qui doit être la maison commune, la manifestation monumentale de l'autorité et de la juridiction communale.

L'architecture des maisons particulières est entraînée dans le même courant; le style des habitations, le pittoresque, la nature même de celles-ci s'harmonisent merveilleusement avec l'édifice public, avec le sol, avec le

climat. On connaît d'ailleurs, au moins de réputation, les maisons de ville ou les maisons privées de Bruges, de Bruxelles, de Louvain, de Malines. Les Flandres, à cet instant de leur histoire, ont trouvé la formule d'un gothique personnel, comme elles vont bientôt atteindre leur idéal, à la fin du XVI^e siècle, dans l'architecture de la Renaissance.

Et maintenant une soldatesque qu'aucun scrupule n'arrête foule un sol où s'épanouit une floraison monumentale si exceptionnelle et si particulière. Avec quel frémissement ne suit-on pas leur marche, et de quel cri d'indignation n'a-t-on pas salué l'annonce du désastre de la malheureuse Louvain ! Là s'élevaient le célèbre hôtel de ville, la cathédrale de Saint-Pierre, l'université. On nous dit que la maison communale a été sauvée. C'est un miracle, mais sa fragilité, la délicatesse presque excessive de ses dentelles de pierre ont dû cruellement souffrir de l'incendie qui détruisit l'échafaudage dressé contre sa façade pour quelque restauration. Et quel désastre irréparable que cet anéantissement de la vieille université !

L'hôtel de ville de Louvain est, vis-à-vis des constructions du même genre de la Belgique, ce que la cathédrale de Reims était pour les grandes basiliques du XIII^e siècle en France. C'est le spécimen le plus élégant de toutes les maisons communales, et les dommages qu'il a dû nécessairement souffrir seront peut-être sans remèdes possibles.

Construit par Matthieu de Layens, de 1448 à 1463, il rappelle Bruges par son architecture couverte d'ornements. Sa disposition générale a la gravité impressive d'un édifice religieux. De forme rectangulaire, il possède

trois étages percés de fenêtres en arc brisé d'une extrême richesse décorative ; il est couvert d'un grand comble aigu dont les pignons sont couronnés de sveltes tourelles, surmontées elles-mêmes de délicates pyramides.

Que reste-t-il de cette fleur de pierre ? L'anxiété serre le cœur de tous les artistes qui attendent, dans la fièvre, que le terrible fléau se soit éloigné pour être ou rassurés ou accablés !

Accablés, nous ne le sommes que trop, déjà, devant les certitudes établies, devant les aveux mêmes de l'envahisseur. Saint-Pierre de Louvain, exemple de gothique fleuri, n'est plus qu'un monceau de ruines ; si cette perte n'a pas l'importance et la grandeur de celle de Reims, elle n'en est pas moins cruelle pour l'art. La salle basse des Halles, où fut l'université, s'est effondrée dans les flammes avec sa bibliothèque ; ainsi disparaît un témoin de ces vieilles constructions gothiques flamandes, déjà très rares, aux arcades en plein cintre, aux piliers trapus ornés de chapiteaux sculptés avec robustesse.

Il est sans doute difficile de savoir exactement dans quel état se trouvent les monuments actuellement entre les mains de l'armée allemande, et par suite de mesurer l'étendue des ravages commis. Nous pouvons néanmoins établir ce lamentable bilan : l'art du XIII^e siècle français vient de subir une perte aussi grave que l'art grec lorsque, en 1687, le Parthénon fut anéanti.... L'art flamand est-il aussi éprouvé ? Nous le saurons lorsqu'on aura pu nous faire connaître exactement le sort de toutes ces merveilles dont la liste serait si éloquente : à Malines, c'est l'église Saint-Rombaud avec sa tour si délicatement travaillée ; Notre-Dame et l'église Saint-Jean avec leurs trésors intérieurs ; la jolie maison des Poissonniers, por-

tant encore l'écu de la corporation et dont l'architecture bien flamande accuse déjà la Renaissance ; la maison du Saumon, si connue par sa façade étroite et resserrée semblable à celle des vieilles habitations gothiques, mais qui se revêt extérieurement et intérieurement d'une coquette parure presque italienne. Puis c'est Termonde, Dinant, d'autres encore....

Elle serait moins difficile que longue à établir, cette liste des édifices chers aux cœurs belges, au monde civilisé. Mais à quoi servirait-elle ?

Douloureusement impressionnés, inclinons-nous devant l'irréparable, et conservons quelque espoir au fond du cœur, malgré l'attente anxieuse des événements de demain.

RAPHAEL LUGEON.

Lausanne, septembre 1914.



AUTOUR DE LA GUERRE¹

Tout est sombre, tout est vague.... Non pas que les nouvelles manquent : des agences télégraphiques, dont c'est le métier unique, en inondent l'Europe. Mais leur but est moins de renseigner que de créer des mouvements d'opinion : les unes appellent victoire ce que d'autres considèrent comme une défaite ; elles se renvoient des accusations fort laides de cruauté et de mauvaise foi, polémisent âprement, se contredisent furieusement. Et le bon public interloqué prend le parti de ne plus croire que ce qui lui plaît et laisse libre cours à ses sympathies et à ses antipathies.

Pourtant la carte est là sur laquelle chacun peut lire et, de la situation qu'occupent les armées, une chose au moins ressort et une chose capitale : le fameux projet allemand d'écraser la France en une seule campagne

¹ J'aurais voulu assurer aux lecteurs de la *Bibliothèque universelle* une série d'articles sur les opérations de guerre qui, de mois en mois, leur auraient permis de suivre les péripéties de l'extraordinaire conflit d'aujourd'hui. Mais l'écrivain militaire très habile auquel je me suis adressé m'a répondu que le moment n'était pas venu. Aucune des grandes phases de la lutte n'est encore terminée. Il n'est pas possible d'écrire avec un peu de recul un article de revue. Nos lecteurs voudront donc bien prendre patience. Ils ne perdront rien pour attendre.

prompte, foudroyante, irrésistible, ce projet pour la réussite duquel on risquait tout, l'invasion de la Belgique et la guerre avec l'Angleterre, a décidément échoué.

On avait bien commencé, cependant : les armées allemandes s'allongeaient sur une ligne verticale allant de la trouée des Vosges aux premiers forts d'Anvers ; la ligne fléchissait, s'abattait, pivotant sur sa gauche et décrivant, par son aile droite, un vaste arc de cercle. Rien ne semblait de force à arrêter ce prodigieux mouvement. Déjà elle s'étalait de l'est à l'ouest, raccourcissait, s'incurvait, dessinait un croissant redoutable autour des troupes françaises qui reculaient devant elle, pour saisir et étouffer les unes, rejeter les autres vers l'est.

Mais les généraux allemands ont été trop hardis ; ils ne voyaient pas ou ils ne voulaient pas voir que les rangs de leur infanterie s'éclaircissaient, que les approvisionnements devenaient difficiles, que leurs troupes, obligées de fournir des marches quotidiennes de 45 ou 50 kilomètres, se fatiguaient. Ils s'imaginaient, comme naguère les Bulgares, qu'ils n'auraient qu'à rencontrer l'ennemi pour le battre. Ils négligeaient la forte armée appuyée sur le camp retranché de Paris qu'ils laissaient sur leur droite.... Le passage de la Marne a été leur dernier succès ; au delà, dans la région entre Marne et Seine, ils ont subi un vigoureux « coup d'arrêt. » La redoutable ligne a repris son mouvement, pivotant de nouveau sur sa base, mais vers le nord cette fois.

Les Allemands ne sont pas vaincus. Ils conservent le bénéfice de leur offensive stratégique, puisqu'ils restent en pays ennemi. Le soin avec lequel ils ont fait préparer par leurs arrière-lignes de solides positions de repli est une preuve de plus de la précision avec laquelle ils

mènent cette guerre. Accrochés au terrain, ils se défendent à leur tour, comptant bien épuiser l'adversaire et reprendre leur marche en avant. Mais les jours et les semaines se sont écoulés ; le grand projet du début : la guerre foudroyante et successive sur les deux fronts, contre les Français d'abord, contre les Russes ensuite, doit être abandonné. Déjà l'autre ennemi est là ; il attaque avec toutes ses forces.

La mobilisation de la Russie a été, paraît-il, plus rapide qu'on ne le pensait généralement. Dès le milieu d'août, ses troupes exerçaient une pression sur les frontières de Prusse et de Galicie ; depuis, leur nombre a été augmentant sans cesse, et la libéralité avec laquelle les généraux dépensent leurs soldats prouve qu'ils puisent dans un réservoir intarissable.

A vrai dire, ceux qui attendaient des résultats immédiats et décisifs de l'entrée en scène de cette formidable armée sont un peu déçus. Ils auraient dû consulter l'histoire : la Russie a toujours été lourde et lente dans ses guerres offensives ; les vices de la préparation de paix, la maladresse de l'intendance, pour ne rien dire autre, suffisent à l'expliquer. A la longue, grâce à la persévérance du commandement et à l'extrême endurance des soldats, les lacunes se comblent et des résultats s'obtiennent. Cette fois, les Russes ont été vainqueurs en Galicie et vaincus dans la Prusse orientale. Laquelle de ces opérations de guerre était la plus importante ? Celle de Galicie, dit-on généralement ; mais peut-être y met-on quelque partialité ; dans le chaos de dépêches contradictoires qui nous arrivent, mieux vaut réserver son jugement.

Un fait apparaît, cependant : la Russie n'est qu'au

début de son effort et son attaque trouble profondément l'Allemagne. En admettant même que jusqu'ici les réserves du centre de l'empire aient suffi à l'arrêter, qu'aucun corps d'armée n'ait été rappelé de l'Occident, cette situation ne saurait se prolonger beaucoup et l'Autriche, qui se débat sous l'étreinte des Slaves du sud et des Slaves de l'est, ne peut tarder à faire appel à son alliée.

Nous sommes donc bien loin de cette promenade triomphante du germanisme que les cercles militaires allemands, fiers d'un siècle de victoires, annonçaient aux peuples comme la bonne nouvelle. C'est la longue guerre qui s'impose : batailles près des frontières ou défense du territoire, la guerre avec cette circonstance aggravante qu'il faut combattre sur plusieurs fronts, que l'ennemi se renouvelle sans cesse et que, à moins d'un coup de théâtre imprévu, la fermeture des ports condamne le pays à l'appauvrissement et à la disette.

Tels sont les faits qui nous paraissent acquis après sept semaines d'effroyables tueries. Mais si, faisant abstraction des opérations militaires, nous regardons la masse confuse des nations, que de choses remarquables dans cette guerre, quel jour ne jette-t-elle pas sur une situation européenne que nous connaissions mal, quelle révélation d'ambitions et d'espérances !



Il est probable que si j'avais à refaire un article sur les origines de la guerre, je chargerais la part des responsabilités allemandes. On nous dit, aujourd'hui, que c'est le parti militaire prussien bien plus que la diplomatie du Ballplatz qui a inspiré ou réclamé le coup de force contre la Serbie, que le texte de l'ultimatum a été rédigé par l'ambassadeur d'Allemagne à Vienne, M. de

Tschirsky, que, jusqu'au dernier moment, on ne craignait rien tant, parmi les promoteurs de la guerre, qu'un accord entre l'Autriche et la Russie.

Ces renseignements nous viennent d'Italie, où l'on est au courant des choses. Ils manquent jusqu'ici de confirmation, aucun acte officiel ne les corrobore et, jusqu'à plus ample informé, nous ne devons pas en tenir compte. Mais une autre preuve s'impose : qu'on compare l'attitude des deux puissances.... Dès que le conflit s'annonce, dès que le terrain est déblayé des dernières subtilités diplomatiques, l'Allemagne procède avec une netteté et une hauteur incomparables ; son entrée en scène a quelque chose de triomphal : elle fixe ses ennemis, lance ses ultimatums et ses déclarations de guerre avec une précision mathématique ; on a l'impression qu'elle est seule en jeu. Tandis que l'Autriche s'efface comme effarée du tumulte qu'elle a provoqué, tandis qu'elle se met maladroitement en état de défense du côté de l'est et se révèle incapable de donner même une leçon aux Serbes, les armées allemandes vont prendre avec une exactitude admirable leurs postes de combat, elles s'ébranlent pour la guerre de conquête. Est-ce là le geste d'une puissance qui ne joue que le second rôle, qui applique loyalement le *casus fœderis* au profit d'une alliée qui l'entraîne ? N'a-t-elle pas la grande allure souveraine, son gouvernement n'a-t-il pas été le maître de l'heure ?

Mais cela, la nation allemande refuse énergiquement de l'admettre : elle veut avoir été attaquée. Elle laisse systématiquement de côté tous les événements qui ont précédé le 31 juillet : l'ultimatum de l'Autriche à la Serbie qui a ébranlé l'Europe comme un coup de foudre, la déclaration de guerre approuvée par l'Allemagne, le

refus de la chancellerie impériale d'exercer avec les autres gouvernements une action sur l'Autriche.... Elle ne tient aucun compte de l'attitude nettement offensive de l'Allemagne le 1^{er} août et les jours suivants, de la série des déclarations de guerre.... Elle ne veut savoir qu'une chose : le 31 juillet la Russie mobilisait, ou du moins on a prétendu qu'elle le faisait. D'autres au même moment mobilisaient aussi; mais il se trouve que l'acte de la Russie était marqué d'une particulière mauvaise foi, qu'il rendait la guerre inévitable !

Pour la nation allemande la lutte est donc défensive. C'est la barbarie slave qui menace le germanisme, c'est même un assemblage de barbaries, car le fait que d'autres Etats ont pu s'associer à la Russie dans une aussi mauvaise œuvre indique un niveau moral et intellectuel encore inférieur à celui de leur alliée. Et cela autorise une foule de choses.

D'abord tous les procédés de défense deviennent légitimes. L'Allemagne, dans sa noble entreprise, a le droit d'envahir la Belgique, de rançonner ses villes, de prendre des otages, d'incendier pour l'effet moral ou de détruire les cathédrales qui gênent les lignes de tir. Tout au plus, en face du scandale produit, invoque-t-on à Berlin la méchanceté des habitants des régions occupées qui se défendent contre les soldats.... et l'éternelle discussion recommence. Les publicistes allemands font bon marché des conventions de La Haye qui fixent les devoirs des soldats et les droits des non-combattants; ils ont l'air d'oublier aussi les grands faits de leur histoire nationale : le soulèvement contre l'étranger en 1813, l'appel à la levée en masse, les manifestes des souverains et les chansons des poètes.... Ou peut-être ce qui est noble et sacré en Allemagne est-il criminel chez d'autres peuples.

Il y a plus : l'Allemagne attaquée par la barbarie défend la civilisation.... Cette idée est soutenue dans une foule de journaux et de revues, des professeurs de philosophie et d'histoire lui prêtent l'autorité de leurs noms. On cherche à en imprégner les masses, à faire comprendre au peuple qu'au-dessus de la patrie il a une tâche sacrée à accomplir pour l'humanité tout entière.

Et Dieu ne saurait rester indifférent à tant d'efforts. La conception d'un Dieu qui étend sur l'Allemagne sa protection spéciale ressort de presque tous les discours de Guillaume II. Elle est proclamée aujourd'hui, non seulement par les ecclésiastiques, mais par des intellectuels de toute sorte. Je viens de lire, dans une revue de l'Allemagne du sud, un article intitulé *Der deutsche Gott* et signé d'un docte professeur.... C'est une idée d'autrefois, contemporaine des premiers Israélites, mais qui, en pleine lumière du vingtième siècle, ne laisse pas d'exercer sur le peuple une action réconfortante.

L'Allemagne, j'entends l'Allemagne des purs Allemands, est unanime dans sa conviction. Cet empire de formation tardive, produit de la conquête autant que de l'accord librement consenti, sans unité religieuse, sans histoire commune, sans limites naturelles, est aujourd'hui plus compact, plus uni qu'il ne l'a jamais été. Tandis que les soldats combattent, les intellectuels justifient : tous les actes de la défense nationale se parent de vertu et s'auréolent de gloire ; tous les procédés de l'adversaire s'inspirent de méchanceté, d'envie, d'aveuglement. Ils signalent comme une anomalie criminelle le resserrement de l'alliance qui leur est opposée et déclarent aussitôt que cet entêtement dans la résistance légitime toutes les exigences et tous les châtiments. Au corps de nation correspond un code juridique, une

morale, une foi. La croyance est si ferme que l'Allemagne s'étonne et s'indigne que chacun ne la partage pas ; elle veut au moins gagner l'opinion des neutres.... Après les journaux d'outre-Rhin, qui me sont arrivés par ballots, sont venues des circulaires et puis des lettres personnelles. Toujours on s'étonne de mon ignorance des choses, on me recommande de m'amender.



Il y a là une situation étrange.

Je ne suis pas de ceux qui, dès le début de la guerre actuelle, ont proclamé des sympathies et des antipathies, souhaité passionnément le triomphe des uns, poussé contre les autres des cris de colère et de haine. L'empire germanique moderne n'a point été un mauvais voisin pour nous ; il ne nous a pas cherché de querelles, il n'a pas abusé de sa force ; nous avons avec lui des rapports incessants, économiques et intellectuels. Attaquer systématiquement l'Allemagne peut répondre à l'exaltation de certains caractères ; de la part d'un Suisse modéré, c'est une maladresse et une injustice. Pourtant, je n'hésite pas à le dire : l'Allemagne telle que nous la voyons penser et agir aujourd'hui est un danger.

Ce qu'on appelle le système européen, expression impropre peut-être, repose sur une série d'engagements. En plus des contrats passés entre deux ou plusieurs gouvernements, il y a des traités internationaux qui assurent la neutralité de certains Etats, fixent le régime politique d'autres pays, établissent les conditions de navigation de mers, de détroits, de fleuves, et une multitude d'autres choses encore. Il y a des conventions aussi qui règlent le droit des gens. Depuis un certain nombre d'années, depuis les conférences de La Haye surtout, le nombre et l'importance des traités et conventions se sont accrus

à tel point que des gens au cœur pur ont pu caresser l'espoir que la guerre allait être désormais proscrite de notre continent ; d'autres, plus réalistes, se sont contentés de la quasi-certitude qu'un conflit armé ne provoquerait plus dans l'avenir ni dévastations, ni cruautés. Ainsi l'Europe s'est élevée à un haut degré de civilisation, tandis que la barbarie persistait ailleurs.

Mais quel changement si une puissance, pour peu qu'elle soit menacée, se déclare au-dessus de tous ces actes et conventions, si elle envahit des Etats neutres, prélève des otages, rend les populations responsables de faits individuels, détruit, incendie, massacre au premier prétexte ; cet étrange code de guerre comportant bien entendu le bombardement des maisons d'une ville et la projection de bombes du haut de dirigeables ! Et cette nation fait cela dans le plein sentiment de son droit, persuadée qu'elle remplit une mission sacrée, que tous les peuples non aveuglés par la haine lui doivent de la reconnaissance. Elle cherche à inculquer ces notions par la persuasion, en attendant que, le ciel ayant assuré le triomphe de ses armes, tout se taise devant le prodigieux déploiement de sa force.

N'est-ce pas un malheur pour le temps présent et une menace pour l'avenir ? Ceux-là même que d'étroites affinités de langue, d'intérêts et d'idées unissent à l'Allemagne et qui lui vouent de sincères sympathies ne se rendent-ils pas compte qu'il y a là un danger pour l'autonomie des peuples ? La tyrannie morale qui menace ne serait-elle pas aussi lourde à supporter qu'aucune tyrannie politique ? Pour moi, mon opinion est faite : si une victoire du second empire français en 1870 eût été un malheur pour la Suisse, le complet triomphe de l'Allemagne d'aujourd'hui serait un malheur encore plus grand.



C'est bien le sentiment d'un immense danger et d'une redoutable tâche à accomplir qui soutient le camp adverse. Sans doute les ambitions politiques de la Russie dans la péninsule des Balkans sont à peu près de même essence que celles de l'Autriche-Hongrie et l'on peut croire que l'Angleterre, quand elle prenait les armes pour châtier la violation du territoire belge, s'inspirait aussi de quelques autres raisons de nature plus utilitaire. Mais seule l'inquiétude en face de la prodigieuse puissance allemande et de l'allure hautaine du germanisme a pu entraîner les masses et imprimer à la résistance européenne une résolution inébranlable.

Les publicistes d'outre-Rhin dénoncent avec indignation et mépris le bloc disparate des trois grandes puissances ennemies.... L'argument pourrait se retourner contre eux : il faut autre chose que des ambitions mesquines pour unir étroitement dans une même cause un empire autocratique, une monarchie historique teintée de démocratie et une république radicale à tendance socialisante. Cela d'autant plus que les intérêts divergent : une victoire sur tous les fronts des immenses armées russes, pour ne parler que de cela, provoquerait en Angleterre de singuliers embarras.... Pourtant, sous la menace d'hégémonie, le miracle s'est réalisé : le bloc est compact ; il s'est resserré au moment le plus tragique, alors que les Allemands envahissaient la France, chassant tout devant eux. On dirait la grande ligue d'Augsbourg qui balança la fortune de Louis XIV tout-puissant ou l'alliance de tous les Etats qui brisa Napoléon.... Et il en est toujours ainsi en Europe. Tandis que l'Asie est la région des grands empires et qu'une puissance qui a dépassé certaines limites ne rencontre plus de contre-

poïds et n'attend sa destruction que du temps, l'Europe est le continent des peuples autonomes ; ils se groupent contre ceux qui deviennent trop forts et la résistance croît en raison du danger.

Le but de la Triple-Entente est nettement exprimé. Personne ne parle de conquêtes territoriales : il faut abattre le militarisme prussien, rétablir par des moyens de guerre l'équilibre qui s'était déplacé dans la paix, rendre à l'Europe une vie normale basée sur l'autonomie des Etats. Et si, avec le succès, d'autres ambitions surgissent, c'est que l'alliance aura dévié de son principe.

L'immensité des ressources donne à ce conflit des proportions gigantesques inconnues de l'histoire. La Russie pousse ses contingents épais des confins de l'Asie sur les champs de bataille d'Autriche ou de Prusse. L'Angleterre a fourni une preuve magnifique de sa puissance ¹ : elle a balayé l'océan du pavillon ennemi, jeté sur terre de France ses robustes soldats à elle, son armée des Indes, les troupes africaines, sans parler de ces Russes fantômes, que les uns disent avoir vus, qui n'existent pas selon les autres. Cependant on se bat sur d'autres continents, aux frontières des colonies ; dans les lointains *dominions* des armées s'organisent, qui toutes doivent aboutir au même point, concourir au même but.

La vieille Europe, berceau de la civilisation, est devenue un champ de bataille. D'elle sont partis les colons qui sont allés partout utiliser le monde. Maintenant, cha-

¹ La destruction de trois croiseurs britanniques par des sous-marins allemands va diminuer la sûreté de l'action anglaise. Provoquera-t-elle un changement dans la situation maritime ? C'est douteux. L'Angleterre a assez de ressources pour combattre l'ennemi par tous les moyens. Elle ne sera tenue qu'à un peu plus de prudence. Après cela, la sortie en masse des cuirassés allemands contre la flotte anglaise fatiguée par une longue navigation reste une des redoutables inconnues de cette guerre.

que peuple rappelle les siens : ils reviennent, par un mouvement réflexe, mais pour s'entr'égorguer et mourir. Car la guerre a changé : autrefois une ou deux batailles où tombaient vingt ou trente mille hommes décidaient du sort d'un empire ; aujourd'hui l'on se bat sur des lignes infinies, avec d'extraordinaires moyens de destruction ; on marche, on s'épuise, on combat ; combien en revient-il de ceux qui ont été des semaines sur les fronts ?



Mais si la nature du conflit est bien telle, si les combattants n'ont qu'une idée, qu'une passion : faire triompher leur cause et leur droit, d'autres regardent sans haine et sans hâte, prêts à réaliser des rêves d'autrefois ou des ambitions récentes. Car, de par l'ampleur même du conflit, toutes les questions se rouvrent ; les frontières des Etats se confondent avec la zone d'occupation des troupes ; et, sous le souffle de destruction qui passe, cette limite se déplace sans cesse, selon la force ou la faiblesse, la fatigue d'un camp ou le sursaut de l'adversaire. Quelle magnifique occasion d'entrer en scène avec des ressources intactes !

L'Italie n'a pas voulu servir de second dans une guerre de suprématie. L'imprudence ou la maladresse de ses alliés lui avait laissé les mains libres. Après quelques semaines d'une attente très digne, sorte de quart d'heure de politesse, elle songe à réaliser ses intérêts. Les journaux nous parlent de manifestations bruyantes en faveur de la guerre et de rudes répressions policières. A y regarder d'un peu près, il semble que gouvernants et manifestants s'entendent assez bien, les uns ne demandant pas mieux que de se laisser forcer la main par les autres. Mais il y a la question du moment qui exige beaucoup de délicatesse.... Quant au lieu où doit porter le coup,

aucune hésitation n'existe : c'est Trente, c'est Trieste, c'est l'*Italia irredenta* qui attend et qui espère. A l'exécution du projet populaire se mêlent des visions de grandeur : des îles de la côte d'Illyrie, Vallona et sa rade magnifique, l'Italie solidement campée sur les deux rives de l'Adriatique, *mare nostrum*.... Tout cela sera peut-être une réalité demain.

La Roumanie s'agite aussi. Là, le conflit est plus sérieux. Le roi, un Hohenzollern, ne peut rompre avec l'Autriche et l'Allemagne ; le peuple prête l'oreille aux bruits des victoires russes et veut pénétrer le premier, par les vallées et les cols, dans cette région transylvaine où l'attendent ses frères de race. Encore une fois, c'est l'empire décrépît des Habsbourg, celui qui s'est jeté le premier dans la guerre, qui doit faire les frais de la paix.

Ailleurs, parmi les peuples mécontents et asservis, une agitation se dessine. Les Slaves du sud prêtent l'oreille au grondement du canon serbo-monténégrin ; les Polonais commentent les manifestes du tsar : tous les opprimés attentent et espèrent. Sans doute ils ont déjà espéré bien souvent, et leurs déceptions ne se comptent plus ; mais leur sort actuel est mauvais, leur idéal national élevé... mieux vaut croire en l'avenir que de gémir sur le présent. Ainsi de vieilles questions de nationalités se posent à nouveau. L'Europe cherchait à les oublier, car elles troublaient son repos ; elle y revient dans le branle-bas de la guerre qui, si elle est le triomphe de la force, peut aussi réparer l'injustice.

Notre génération, qui aura vu la plus colossale des luttes, n'assistera-t-elle pas au plus extraordinaire des règlements de comptes ? Mais que c'est loin encore, tout cela !

ED. ROSSIER.

VARIÉTÉS

BROUILLE DE SAVANTS

CHARLES STURM, PETIT-SENN ET ARAGO

d'après des lettres inédites.

A la mort du chimiste Darcet, la section de chimie de l'Institut de France présenta, le 4 novembre 1844, à l'Académie des Sciences, dans l'ordre, MM. Frémy, Balard et Péligot. Desservi, prétendait-il, par Berzélius, Péligot se désista. Huit jours plus tard, le lundi 11, par 28 voix contre 26 à Frémy, Balard était élu. Jeune encore, le nouvel académicien avait eu une carrière modeste, laborieuse et féconde. Pharmacien à Montpellier, puis préparateur à la Faculté des sciences et à l'Ecole de pharmacie, la découverte du brome, en 1826, lui donnait la gloire : successeur de Thénard à la Sorbonne et au Collège de France, il obtint enfin une maîtrise de conférences à l'Ecole normale.

Or, son élection à l'Académie — témoin le partage presque égal des voix — n'alla point sans quelque tapage, et l'épisode le plus notable de la lutte fut la brouille inattendue de Charles Sturm et de François Arago.

Sturm avait, en toute simplicité, promis sa voix à Balard, car il l'estimait comme un travailleur consciencieux et un grand

savant. Celui-ci fut-il trop bavard, et, fier d'un suffrage qui était tout à son honneur, ne sut-il retenir une indiscretion ? L'avant-veille de l'élection, tout le monde savait sur quel appui il pouvait compter. — Arago, l'apprenant, entra en fureur. Il était pourtant lié à Sturm d'une belle amitié d'homme et de savant, amitié faite, chez Arago, d'admiration sans jalousie pour les belles découvertes de son jeune collègue, chez Sturm, de respect pour un maître et de reconnaissance à celui qui avait guidé ses débuts à Paris. En 1823, en effet, abandonnant le préceptorat qui lui avait donné comme élève le fils de M^{me} de Staël, Sturm s'installait dans un modeste appartement de la place de l'Estrapade. Muni d'une lettre du géomètre genevois Simon Lhuillier, accueilli de la plus cordiale façon par M. Gerono, il est présenté à Ampère, à Fourier, à François Arago : celui-ci, se souvenant des excellents essais que Sturm avait signés dans les *Annales* de Gergonne, le reçoit en ami, lui procure de précieuses répétitions, et, lorsqu'en 1829 la découverte du théorème en eut fait une célébrité scientifique, obtient pour lui la chaire de mathématiques du collège Rollin. Alors naquit aussi l'amitié qui unira jusqu'à la fin Sturm et Liouville, et, en décembre 1855, inspirera à Liouville, sur la tombe de son collègue, de magnifiques paroles d'une gravité émue et affectueuse.

Où sont donc les motifs du différend qui va mettre aux prises Arago et Sturm ? Au vrai, ils sont de plusieurs sortes. — Un certain M. Donné, qui « faisait » l'Académie des Sciences au *Journal des Débats*, y avait entretenu avec Arago une polémique âpre et discourtoise ; la compagnie elle-même s'était divisée en faveur de l'un et de l'autre camp : se prononcer pour l'un était se faire l'ennemi de l'autre. Or, tandis que Donné soutenait Balard pour chagriner Arago, Sturm le défendait, le considérant comme le plus digne : si bien qu'en votant pour lui, il avait, aux yeux d'Arago, trahi les devoirs de la reconnaissance et de l'amitié.

Mais il y avait aussi, à l'Académie, un « parti Libri » puissant et bien organisé. Arago, par sa protection peu réfléchie

peut-être, trop bienveillante en tout cas, avait été l'un des complices inconscients de la fortune extraordinaire du savant et inquiétant aventurier italien. A côté d'Arago, d'autres, comme Thénard et peut-être Gay-Lussac, se laissaient volontiers compter au nombre des amis et admirateurs de Libri. Pour Sturm, il se méfiait, et, dans sa prudence de Genevois avisé, répugnait à se laisser embrigader. Dédaignant de s'informer du candidat Libri, il contribua à l'échec de Frémy. Arago, tout naturellement, en faisait à la fois une question personnelle, et presque une petite affaire politique. L'attitude de Sturm, où il n'y avait pourtant ni malice ni partialité, l'irrita ; et comme il lui en avait marqué sa mauvaise humeur, Sturm, le dimanche 10, veille de l'élection, lui répondit :

« Monsieur,

» En vous quittant hier, je voulais voir M. Balard, et lui demander une explication sur l'inconvenance avec laquelle il vous aurait annoncé mon vote. Mais un instant de réflexion m'a convaincu que cette démarche serait ridicule et compromettante, en ce qu'il pourrait supposer que je n'ai pas ma liberté de jugement et d'action. D'ailleurs, s'il est battu, vous ne ferez plus que rire de cette innocente bravade.

» Pour moi, Monsieur, l'affaire est plus grave. J'ai promis ma voix à M. Balard mercredi passé, et, si je manquais à ma promesse, je serais considéré comme un mannequin et un homme sans parole. Jusqu'ici j'ai toujours voté comme vous, avec conscience et de bon cœur, — dans les élections de vingt-deux membres de l'Académie, — sans jamais user de la finesse vulgaire de me faire prier dans les cas douteux, ni de marchander mon vote pour mieux m'assurer de votre faveur, car je déteste toute espèce de charlatanisme et de calcul personnel. Je suis encore assez simple et novice pour ne voir dans une nomination académique qu'une affaire de science et non une lutte de partis. Je ne trouve pas à l'Académie les deux camps dont vous me parliez : la tactique qui peut y être de mise n'est pas précisé-

ment celle d'un régiment ou des trois cents Spartiates. Mes votes, passés ou futurs, vous prouveront, Monsieur, que je ne me sépare pas à jamais de vous et de mes amis parce qu'il m'arrive, pour la première fois, de donner ma voix à un collègue, homme simple et modeste, que j'honore, et envers qui j'ai un ancien tort à réparer. Un chimiste ordinaire eût-il été soutenu avec tant de chaleur et de conviction par des juges si éminents, et faut-il considérer l'absence de M. Gay-Lussac comme une circonstance insignifiante? Vous reprochez à M. Balard le suffrage de M. Donné des *Débats* : mais tout candidat qui ne sera pas le vôtre sera toujours exposé aux éloges de ce monsieur.

» Quant au *parti Libri dans l'Académie*, il ne me fait plus une si grande peur que hier. Je crois même que son estimable chef est encore en Italie, pour sa santé. M. Thénard l'aurait donc abandonné définitivement, comme vous croyez que je déserte aujourd'hui le vôtre. Il n'y a pas trois mois que j'ai vu l'illustre chimiste prendre les mains de M. Libri et se promener avec lui, en s'appuyant sur son bras, dans la salle d'entrée de l'Institut, en présence de tout le monde.

» Je finis, Monsieur, en vous priant de pardonner à mon trouble les paroles qui ont pu vous offenser dans ma triste défense. Quel que soit le résultat de l'élection, croyez toujours, Monsieur, à ma reconnaissance respectueuse et désintéressée.

» CH. STURM. »

En dépit des formules atténuées, la rupture était accomplie.

Quelques mois après, Charles Sturm recevait une lettre de son compatriote et ami, l'écrivain Petit-Senn. Sa réputation d'ironiste aimable, et, comme l'appelait Chateaubriand, « d'auteur qui sait rire avec grâce », était allée jusqu'à Paris : si son journal *le Fantasque*, dont il avait été le seul rédacteur pendant cinq ans, avait surtout ému et amusé le public suisse, on avait lu en France ses articles du *Magasin pittoresque*, son *Épître à*

Lamartine et surtout son joli poème sur *Nice*. En 1845, non content de son rôle d'« amuseur attitré de Genève », il veut devenir une célébrité parisienne, et confie à Reybaud qui, deux ans auparavant avait connu le prodigieux succès de *Jérôme Paturot*, la publication de ses *Bluettes et Boutades*, un court volume, où il y avait des pages gentiment émues parfois, des pochades drôles, et, avec beaucoup de bienveillance, souvent de l'esprit. « Où est située la mine d'où vous tirez tant de choses délicieuses ? » lui demandait Eugène Sue. Un mois environ avant l'apparition du livre, Petit-Senn écrit à son ami le mathématicien :

« Mon cher Sturm,

» Mon ami Louis Reybaud a bien voulu publier un volume de mes œuvres, à Paris, sous son patronage, et sous le titre de *Bluettes et Boutades*. Il ne paraîtra — quoique déjà prêt — qu'en octobre prochain, chez M. Michel Lévy, libraire, rue Vivienne, n° 1. Veuillez passer chez ces Messieurs, que j'ai prévenus de votre visite et de la demande que vous leur ferez de ma part de deux exemplaires de mon livre, qu'ils vous remettront. Une fois ces volumes en votre pouvoir, gardez-en un pour vous, lisez-le, puis veuillez, cher Sturm, me dire ce que vous en pensez. Quant à l'autre, veuillez l'offrir de ma part à M. Arago, pour qui je professe un respect si vrai que je saisis cette occasion de lui en donner une mince preuve. Vous écrirez pour moi sur la première page : « Hommage de l'hysope au cèdre. » Puis, si vous croyez que votre protection puisse favoriser l'essor futur de mes *Bluettes*, parlez-en à vos amis et connaissances, — et faites ce que votre bonté vous dictera pour moi en cette occasion.

» Etes-vous toujours gros et gras ? Moi, je suis chétif toujours et souffrant, trop visité surtout par des fâcheux que j'échangerais tous pour vous, brave ami que je ne vois et ne verrai probablement plus.

» Comment se porte Madame votre mère, et votre sœur ?

L'auréole de gloire qui vous entoure rayonne sur elles, j'en suis certain, et contribue aux charmes qu'elles doivent trouver à la vie parisienne. Présentez-leur mon volume, qui peut-être les fera sourire ; et vous, gros et bon homme de génie, veuillez recevoir une poignée de main et mon embrassade. Votre très vieux et très souffrant ami

» J. PETIT-SENN.

» Genève, 15 septembre 1845.

» P.-S. — Je voudrais apprendre que l'hyménée a touché votre seuil. Dans ce cas, je ferais l'épithalame.

» N'auriez-vous pas à votre dévotion quelque feuille pour y annoncer mes bluettes ? Cela m'aiderait beaucoup. Mon succès à Paris est pour moi un problème que vous pourriez m'aider à résoudre. »

Sturm fut assez embarrassé de ce rôle d'intermédiaire. Outre qu'il ne fréquentait guère les salles de rédaction, il lui était malaisé de transmettre cet hommage « de l'hysope au cèdre. » Peiné de ne pouvoir rendre à Petit-Senn le service demandé, il reculait devant une démarche qui, à ses yeux, prenait la tournure d'une « avance » faite à Arago. Il prit un moyen terme et s'abstint : il ne répondit pas à Genève, et ne fit point parvenir l'ouvrage à son adresse. Le « bon gros homme de génie » n'y mit point de malice : écrire une lettre était pour lui une torture ; en écrire une — une lettre d'hommage — à Arago, lui semblait presque une bassesse.

Six mois passèrent. Alors M^{me} Sturm, sa mère, la femme vaillante et cultivée qui l'entoura de la plus douce des affections et lui créa un foyer, eut des remords pour lui, et, le 14 mars, elle répondit à Petit-Senn :

« Je ne sais, Monsieur, ce que vous pensez de nous : il y a si longtemps que mon fils a reçu de vous la plus aimable lettre, et l'hommage d'un joli ouvrage, qui a fait nos délices, comme tout ce qui sort de la plume du plus spirituel de nos compatriotes. Soyez indulgent, et ne nous croyez pas une race d'in-

grats. Mon fils est pour écrire d'une paresse incurable : il aime mieux résoudre un problème que faire une lettre ! C'est chez lui une vieille maladie. Naguère, quand j'étais à Genève, lui à Paris, il fallait que sa plume se mît quelquefois en émoi : maintenant, la sotte ne fait plus que des *x* et des *y*. Ah ! Monsieur, que la vôtre est plus aimable !

» Je dois pourtant vous faire part de quelques circonstances atténuantes : mon fils n'a pas pu s'acquitter de votre commission comme il l'aurait voulu. Il est malheureusement en froid avec M. Arago, depuis bien longtemps, à l'occasion d'une nomination à l'Académie, pour laquelle leurs opinions n'étaient pas d'accord. M. Arago garde rancune et lui tient rigueur. Il en a beaucoup de peine. Un autre aurait peut-être saisi l'occasion d'un rapprochement en lui remettant lui-même votre livre, mais, malgré moi, il ne l'a pas fait. Vous, Monsieur, qui connaissez le cœur humain, vous saurez le pourquoi !

» Quand votre ouvrage a été imprimé, M. Arago venait de perdre sa mère. Nous avons laissé passer le temps d'une grande affliction, et je le remis chez lui avec un petit billet explicatif. Je pensais en recevoir un mot : n'en ayant point, je pense qu'il aura remercié l'auteur directement.

» Nous avons retrouvé dans ce volume quelques articles du *Fantasque* qui nous ont fait un nouveau plaisir. Mais j'aime surtout vos pensées ; il en est qui valent des volumes de morale. C'est un miroir pour la conscience. Nous désirons vivement le succès d'un si bon livre ; nous en parlons à nos amis : on trouve parfois quelques personnes de bon goût, mais en général le monde parisien est si léger et frivole que le mérite solide y a peu d'écho. Il faut espérer qu'il y reviendra. Quelques bons auteurs le tiennent en haleine, comme M. Reybaud et quelques autres qui ont de l'esprit, du naturel et du sens commun. — Adieu, Monsieur, vous savez que notre amitié est de la vieille roche.

» V^{ve} STURM.

» Paris, 14 mars 1846.

» P.-S. — Mon fils n'est pas chez lui aujourd'hui ; je ne lui dirai pas que je vous ai écrit, pour voir s'il saura se mettre à l'œuvre. »

A la vérité, il paraît qu'il ne s'y mit point, et si M^{me} Sturm et sa fille lui servirent quelquefois de secrétaire, il se refusa à gratifier Petit-Senn du moindre autographe : et pourtant Dieu sait si celui-ci en était friand. Dans sa paisible demeure de Chêne-Thônex, il amusait sa vieillesse de cette innocente manie, et quelques lignes d'une gloire parisienne étaient sa joie la plus douce. Et l'une de ses dernières rancunes fut contre Scribe, — « ironie des noms propres, » disait-il, — qui lui refusa toujours le plus bref billet de sa plume. Quatre ans plus tard, Petit-Senn écrivait à Sturm une lettre qui dut être la dernière :

« Dans la vapeur lointaine de mes souvenirs, j'entrevois, grâce à ses formes très amples et très opaques, un gros professeur bien réjoui, homme d'esprit, homme de génie, lequel, il y a quelques années, remplissait de sa taille — et de sa basse-taille — mon petit ermitage, tout en sablant de mon meilleur vin. Cet excellent mortel avait promis de m'écrire, et j'aurais dû compter sur la parole d'un homme d'un si grand poids, mais ce n'est que grâce à sa bonne tante, M^{lle} Gremai, que nous avons appris le bonheur qu'il avait eu, lui si gros, de passer au travers des balles et des boulets de juin 1848, sans en être effleuré, bien qu'habitant en face du Panthéon, où l'on pourra bien le porter une fois, mais pas un jour d'émeute.

» Maintenant, comme vous n'avez dû avoir de mes nouvelles qu'en lisant le *Corsaire*, le *Magasin pittoresque* ou l'*Artiste*, — si tant est que vous les lisiez, — je viens vous en adresser de directes : je vis encore, malingre et souffreteux, quoique beaucoup de gens et moi-même n'en voyions pas très bien la nécessité. Toutefois, je passe le moins lugubrement possible ces quelques jours, entre une chanson que je rime et une blquette que je compose ; puis en recevant force amis, au nombre desquels je vous distinguerais si vous étiez ici.

» Faites mes compliments affectueux à Madame votre mère, et assurez-la que nous avons bien pensé à elle durant les crises terribles de Paris. J'attends votre réponse et suis votre vieux et affectionné serviteur.

» J. PETIT-SENN.

» Genève, 15 mars 1850. »

Sturm se décida-t-il à répondre ? Nous ne le savons. Quelques mois après, au début de 1851, il ressentait les premières atteintes du terrible mal qui allait briser ses forces intellectuelles avant d'épuiser son corps. Le 18 décembre 1855, son âme fut définitivement délivrée. Petit-Senn devait lui survivre de quinze ans. Les choses ne s'arrangèrent jamais tout à fait entre Arago et Sturm : le Genevois était une nature trop fière et trop susceptible pour consentir à quoi que ce soit qui pût ressembler à des excuses. Arago, de son côté, ne prit pas les devants, et ne marqua point son désir d'une réconciliation. Il y avait eu des dignités heurtées, des vanités atteintes : or, « l'amour-propre, dit Petit-Senn, est le plus délicat et le plus vivace de nos défauts : un rien le blesse, mais rien ne le tue. »

ANDRÉ MORIZE.



CHRONIQUE RUSSE

La guerre. — Le poète belge Verhaeren en Russie. — Une phrase qui fait couler beaucoup d'encre. — La guerre et l'union nationale. — Anecdote. — Résurrection de la Pologne. — Les droits civils et politiques des Israélites. — Un livre sur l'évolution de la Russie. — Curieuse statistique. — Enseignement du français et de l'allemand dans les écoles russes. — Le thaumaturge Raspoutine. — Vœux et souhaits.

D'autres, plus compétents que moi, étudieront, sans doute, dans la *Bibliothèque universelle*, la guerre effroyable dans laquelle des fous et des criminels ont jeté l'Europe ; ils fixeront la part qui revient à la Russie dans cette tuerie épique. Moi, depuis les premières hostilités, je n'arrive pas à chasser une vision que je dois à l'impression produite sur moi jadis par le tableau du célèbre peintre russe Verestchaguine, disparu pendant la guerre russo-japonaise. La toile représente des crânes, des crânes, des crânes.... Je vois des amputés et des malades, et des poitrines arrachées et des yeux brillants de fièvre, et des mourants qui se tordent et gémissent plus encore à cause du martyre moral que de la souffrance physique qu'ils endurent.... Et je pense aux *Souvenirs de Sébastopol* de Tolstoï.... Vous vous rappelez cette page ? « Des milliers de corps mutilés, fraîchement ensanglantés qui, deux heures avant, étaient pleins d'espérance et de volontés diverses, sublimes ou mesquines, gisent, les membres raidis, dans la vallée fleurie et baignée de rosée qui sépare le bastion de la tranchée, ou sur le sol uni de la petite chapelle des morts dans Sébastopol ; les lèvres desséchées de tous ces hommes murmurent des prières, des malédictions ; ils se retournent sur le flanc, les uns abandonnés parmi les cadavres

de la vallée en fleur, les autres sur les brancards, les lits et le plancher humide de l'ambulance ; malgré cela, tout comme aux jours précédents, le ciel s'embrase de lueurs d'aurore, les étoiles scintillantes pâlissent, un brouillard blanchâtre se lève sur la houle sombre et plaintive de la mer, l'aube empourpre l'orient, de longs nuages de flamme courent sur l'horizon d'azur ; comme aux jours précédents, le grand flambeau monte lentement, puissant et superbe, promettant au monde ranimé la joie, l'amour et le bonheur.... »

Mais est-ce le moment de disserter ? Malgré la répulsion naturelle, la révolte que nous inspire le torrent de sang répandu, il est impossible, hélas ! de ne pas accepter le fait brutal : le canon tonne, les hommes tombent.... Au lieu de raisonner ou de gémir, ne vaut-il pas mieux chercher à faire son devoir, chacun dans son domaine ?

J'écris ces lignes à Paris en état de siège et cependant paivoisé, Paris si beau moralement à l'heure actuelle, où l'on vit des instants inoubliables, faits d'angoisse et d'espérance. Tout en étant d'origine russe, j'appartiens à l'armée française et j'attends d'un moment à l'autre mon appel à l'activité ; je ne sais même pas s'il me sera donné de terminer cette chronique et de la faire parvenir à sa destination. Et sur quoi écrire ? Partout, tout est à la guerre et les événements d'hier semblent si petits et si lointains ! Qui sait de quoi demain sera fait ?

— Le poète belge Verhaeren a fait, quelque temps avant les premiers bruits de guerre, un voyage en Russie. Il a visité Moscou en même temps qu'un célèbre « roi du cinéma. » Le succès de ce dernier fut considérable, on le porta en triomphe, tandis que les deux conférences de Verhaeren sur l'*Enthousiasme* et sur la *Flandre* n'obtinrent qu'un succès d'estime. Un poète russe avait bien annoncé une causerie sur *Verhaeren et la poésie de l'avenir*, mais la police, bien entendu, mit son veto.

Dans ses interviews Verhaeren laissa échapper une phrase qui fournit matière à de nombreuses discussions : « Je salue,

dit-il, la race russe, *en train de devenir* une grande nation. » — « Et Tolstoï? et Dostoïevsky? s'écrièrent les Russes, et nos rues qui ne se distinguent en rien de celles des grandes villes occidentales, et nos élégantes mondaines qui s'habillent avec tant d'art à Paris, comme toutes les Européennes qui se respectent, et nos hôtels munis de tout le confort moderne?... » Les échos de cet émoi ne sont pas encore calmés. Une femme de lettres russe s'indigne, dans une revue belge. Les railleries que Verhaeren a inspirées aux périodiques illustrés et aux jeunes revues ne l'étonnent pas. « S'il avait parlé en philosophe, s'il avait défendu un système, — encore qu'on ne puisse réclamer un système à un poète! — il eût eu plus de succès auprès des Russes! » Un système! Le mot est caractéristique. Ils réclament des systèmes à tout prix. Celui qui n'a pas de système complet capable de trancher nettement tous les problèmes qui ont tourmenté l'humanité depuis la naissance du monde, celui-là est tout au plus digne d'être un Européen, mais il ne lui est pas donné de pénétrer les mystères de l'âme russe.

« On ne considère donc pas encore la Russie comme un pays civilisé? » se demande un publiciste connu, dans l'avant-dernière livraison d'une grave revue russe. Cela dépend. Pour ma part, je détermine le degré de civilisation d'un pays non d'après l'éclat extérieur de ses rues, mais suivant le sentiment de tolérance, de liberté individuelle enraciné dans le cœur de ses habitants. Le pâtre suisse qui, isolé pendant des mois entiers à la haute montagne, porte en lui la conscience instinctive de sa dignité d'homme, est un civilisé. Sans réflexion ni analyse, il admet la liberté pour les autres, comme pour lui-même; il est toujours prêt à partager son pain dur et son fromage, sans demander à celui qui frappe à la porte de sa cabane quelle est la divinité devant laquelle il se prosterne. Les moujiks de Kiew qui ont acquitté Beilis, malgré tous les mensonges accumulés autour du procès, ont mérité le titre de civilisés. Tolstoï et Dostoïevsky sont des génies et il y a beaucoup de civilisés en

Russie ; mais jusqu'à présent il y existait encore bien des barbares, hélas ! La guerre actuelle qui englobe la Russie dans la lutte pour la vraie civilisation apprendra, à coup sûr, à tous les Russes le vrai sens des mots tolérance, liberté individuelle et sociale.

— Pour le moment, tout est à l'union nationale et si les prisonniers politiques ne restaient pas toujours dans leurs cachots, cette union serait complète. Les grèves ont cessé, on s'embrasse dans les rues, tout le monde s'enrôle et l'on crie déjà *victoire !* Certains prétendent que c'est à l'amour de ses fonctionnaires pour le pot-de-vin que la Russie dut sa défaite dans la guerre avec le Japon. Soyons persuadés que dans la guerre actuelle l'habitude de « prendre » ne jouera aucun rôle. Malgré les tristesses du moment, permettez-moi de vous raconter, à ce propos, une anecdote.

Un Anglais, pour obtenir une concession, avait besoin de disposer en sa faveur un ministre russe. Il se présenta chez ce dernier, au mois de juillet, par un temps splendide, avec un immense parapluie sous le bras. Etonnement du ministre :

— Il fait si beau !

— Je parie dix mille roubles qu'il pleuvra dans une demi-heure. Le pari fut accepté et gagné.

— Le rescrit sur la reconstitution éventuelle de la Pologne a produit, naturellement, en Russie plus qu'ailleurs, un retentissement considérable. Les ennemis mêmes des Polonais, et ils sont encore nombreux dans le pays des tsars, se sont tus. Ils savent que le moment serait mal choisi pour discuter l'autonomie et aussi la question de la délimitation, question grave, qui se posera, à coup sûr, au moment donné, comme celle des provinces mixtes, où les populations sont mélangées. Si la Galicie et la Silésie, par exemple, doivent, sans aucun doute, revenir à la Pologne, certaines régions de la Podolie, de la Wolhynie, de la Russie-Blanche seront certainement laissées en dehors du royaume unifié. Nous n'en sommes pas encore là.

Dans la proclamation du grand-duc Nicolas, généralissime des armées russes, faisant suite au manifeste du tsar, une phrase a paru obscure aux non-initiés : « Le glaive qui frappa les ennemis auprès de Grünewald n'est pas encore rouillé. » C'est une allusion à l'une des victoires les plus célèbres de l'histoire de la Pologne. Grünewald, en Prusse, aux environs de Königsberg, fut le théâtre d'une bataille livrée le 15 juin 1410, entre les Polonais commandés par Wladislaw Jagellon et les Chevaliers teutoniques. Les Chevaliers perdirent 70 000 prisonniers ; le grand-maître Ulrich de Jungingen fut capturé ; cinquante-deux étendards furent pris et suspendus dans la cathédrale de Cracovie. Ce fut la fin de la puissance de l'Etat chevaleresque. La victoire de Grünewald entraîna la prise de Thorn, assura le pays de Dobrzyń à la Pologne et la Samogitie à la Lithuanie.

La France et l'Angleterre ne sont pas étrangères à la promesse si habilement faite aux Polonais par Nicolas II, elles sont également pour beaucoup dans la proclamation, qu'on dit très prochaine, accordant aux Israélites les mêmes droits civils et politiques qu'aux autres sujets de l'empire. Cette proclamation sera, peut-être, chose faite quand ces pages parviendront en Suisse. Une personne très autorisée m'affirme que c'est une question de jours¹. Attendons !... La veille de la déclaration de guerre on était sur le point d'expulser de Kiew cinq mille familles juives, pour la plupart composées d'artisans ! Les universités vont s'ouvrir pour tous et aucun Russe n'aura plus besoin d'aller demander l'hospitalité à l'étranger. La Russie a bien des souvenirs à effacer du cœur des Polonais et des Israélites.

— L'ère nouvelle qui s'annonce sera le couronnement des événements si caractéristiques de ces dix dernières années. Il a surgi une littérature abondante relative à l'histoire de cette époque, mais s'il y a des livres qui projettent quelque lu-

¹ Ne soyons cependant pas étonnés si ce manifeste tarde à venir. Les circonstances nous permettent même de faire crédit au gouvernement jusqu'à la fin de la guerre.

mière sur tel ou tel problème particulier, aucun ne nous donne un tableau complet et fidèle. La tâche est lourde et les questions à étudier, embrouillées. La première chose qu'on constate quand on parcourt les ouvrages sur cette époque, ce sont les contradictions des historiens. Chez beaucoup les récits des mêmes événements ne s'accordent nullement. La lutte des passions est encore trop chaude pour que les écrivains puissent envisager leur sujet d'une manière objective. Le livre de M. Adolf Törngren (Finlandais), *l'Evolution de la Russie pendant 1904-1907*, est une tentative honorable, mais il manque à l'auteur, comme à beaucoup d'autres, le coup d'œil général indispensable. D'autre part, il prétend fonder son exposé sur des documents et publications d'une valeur indiscutable et même avoir été lui-même témoin de certains événements. Or, la bibliographie qu'il donne à la fin du volume est très pauvre, on y trouve des ouvrages datant de 1885, mais des travaux récents manquent.

Je retrouve chez M. Törngren une curieuse statistique sur les principales sources de revenus en Russie pendant les années 1902-1907 ; elle illustre ce que je disais sur l'alcoolisme dans ma dernière chronique ¹.

Année	Droits de douane Roubles	Monopole de l'eau-de-vie Roubles	Chemins de fer de l'État Roubles
1902	224 990 120	484 557 923	407 911 954
1903	241 466 152	542 288 341	453 253 541
1904	218 794 401	543 483 991	454 588 041
1905	212 794 731	609 364 980	431 502 958
1906	241 270 463	697 503 833	490 884 686
1907	260 477 300	707 141 404	510 338 376

On remarque qu'en 1905, année de la crise politique à laquelle on donne le nom de révolution, les droits de douane et

¹ Une erreur typographique s'est glissée dans cette chronique, p. 195, poésie de Lermontov ; au lieu de « solitaire » il faut lire : *salutaire*.

les revenus des chemins de fer ont diminué, tandis que le bénéfice du monopole de l'eau-de-vie a augmenté considérablement.

— M. Lannes, lecteur français à l'université de Moscou, étudiant dans le dernier bulletin de l'Alliance française à Moscou l'état actuel de la langue française en Russie, en tant que langue scientifique et instrument de travail pour l'enseignement supérieur, constate qu'elle subit une crise, au profit de l'allemand. Ainsi, parmi les ouvrages de référence en langues étrangères mentionnés dans les programmes de l'université, les ouvrages français n'occupent qu'une place minime. A la faculté historico-philologique, l'allemand est obligatoire pour tous les étudiants, dès la première année ; tandis que le français figure à côté de l'italien et de l'anglais, comme « seconde langue. » L'auteur voit la cause principale de ce recul du français dans l'organisation des universités et, d'une façon générale, de l'instruction, sur le type allemand. On sait que les premiers professeurs des universités russes ont été des Allemands ; l'Allemagne est toujours restée le modèle. Les pères allaient à Heidelberg et à Goettingue, les fils vont se perfectionner à Berlin. Les Russes font valoir une autre cause : la production scientifique de l'Allemagne, non seulement en travaux originaux, mais surtout en traductions, est supérieure à la production française. Cette remarque n'étonne pas ceux qui savent combien les Russes aiment les traductions. Ils traduisent énormément, d'abord parce qu'ils produisent eux-mêmes peu, ensuite parce que tout le monde en Russie, jusqu'en ces derniers temps, avait le droit de ravager les écrivains étrangers. Enfin, les Russes sont portés vers les productions allemandes en raison de leur indifférence absolue pour la composition, le plan, la forme littéraire. Ils sont, à tort, persuadés que « les côtés brillants » dans les œuvres françaises ont parfois pour rançon le manque de profondeur et d'érudition.

Déjà, en 1901, j'avais signalé ¹ la crise du français en Russie ;

¹ *Le Figaro*, 7 janvier 1901.

il est très facile de comprendre pourquoi cette crise s'est accentuée. Les Allemands, soucieux de répandre leur langue en Russie, y avaient organisé des écoles où l'on n'enseignait que l'allemand. On trouve de ces écoles dans toutes les principales villes russes. Il y a même des lycées allemands. Avant la guerre, dans certaines écoles de l'Etat, l'allemand était obligatoire; dans les gymnases l'élève avait le droit de choisir entre le français et l'allemand, et le 70 % choisissait l'allemand. Même constatation en ce qui concerne les écoles de commerce. Les Russes regrettent bien maintenant leur inclination inavouée pour l'Allemagne, ils voient ce que cachaient les « sympathies » allemandes.

— Malgré les terribles événements, le fameux thaumaturge Raspoutine est encore à l'ordre du jour. L'opinion ne cesse de s'occuper de lui. Il est presque rétabli de deux coups de couteau qu'une fanatique lui octroya dans l'abdomen, il y a deux mois. On le crut mort. On crie maintenant au miracle, à la résurrection. Les journaux citent les noms de grandes dames qui viennent se prosterner devant le ressuscité et le supplier de prier pour la victoire des armes russes. Si cela continue, il est impossible de prévoir jusqu'où ira la glorification de ce paysan illettré. Quelle figure curieuse que ce moujik de Sibérie ! A l'âge de trente ans, il quitte son village natal où il est méprisé et haï, parce que fainéant et ivrogne. Il va pieds nus de monastère en monastère et aboutit à Saint-Pétersbourg. La rencontre fortuite d'une dame très, très haut placée, décide de sa fortune, vraiment extraordinaire. Il est introduit à la cour et, dès ses premiers pas, il jouit d'une grande influence. Rien ne se fait désormais sans lui. Il traite d'égal à égal avec les ministres, qu'il tutoie. Dispensateur de charges et de faveurs, c'est lui qui fait nommer évêques et généraux. Les plus hauts personnages s'inclinent devant lui et prêtent une oreille attentive à ses prédications et à ses avis dans les questions politiques les plus graves. Sur un signe de lui, la cour se déplace, en grande

pompe, pour aller sanctifier les restes d'un martyr, trouvés, paraît-il, dans une forêt lointaine. Le comte Witte considère Raspoutine comme un « surhomme » et à la Douma on s'insurge ouvertement contre l'ingérence suspecte de « cet homme de la nature, » dans les conseils de l'Etat on parle « d'envoûtement inexplicable et plein de danger. » Le leader octobriste, M. Goutchkov, — il y a trois ans, — porte à la tribune du parlement des protestations contre ce prophète, et de nombreux orateurs — il y a à peine trois mois — viennent dénoncer son rôle néfaste, le vice et la dissolution qu'il répand dans les familles. Tout en portant la soutane noire, à laquelle il n'a pas droit, car le saint synode lui refuse l'ordination que de puissants protecteurs et protectrices prétendent obtenir de lui, ce quasi-inspiré sait admirablement faire ses propres affaires. En 1909, à la suite de faits qui n'ont aucun rapport avec la sainteté, Raspoutine connut pourtant la disgrâce. Sur l'initiative du président du conseil, et pendant deux ans, il ne parut pas à Saint-Pétersbourg, mais cela ne l'empêcha pas de suivre la famille impériale dans ses villégiatures et de l'accompagner en Crimée. En 1911 les rives de la Néva le virent revenir plus influent que jamais.

Dès que l'attentat du mois de juillet dernier fut connu à Saint-Pétersbourg, un véritable exode de grands personnages s'organisa pour Pokrovskoïé, lieu du crime, village de Sibérie où Raspoutine était allé visiter sa famille. Un train spécial bondé de grandes dames amena « le saint » dans la capitale. Il faudrait un numéro spécial de la *Bibliothèque universelle* pour expliquer le cas Raspoutine. C'est un verbomane, possédant un grand pouvoir de persuasion, un observateur qui a compris sur quelles bases fluides est fondé le mysticisme des sphères dirigeantes ; en favorisant les Raspoutine, la haute société se donne l'illusion d'être en contact avec le peuple. Je ne dirai rien des hystériques trop heureuses de saisir une occasion de manifester leur exaltation pathologique. Ce qui est triste, ce n'est pas tant

l'histoire de Raspoutine que l'état de mysticisme morbide des uns et la courtisanerie des autres. Ce sont des choses d'hier et qui paraissent déjà si vieilles !...

Faisons des vœux pour que le sang innocent qui coule à flots lave à jamais toutes les souillures du passé et pour que la Russie entre franchement, loyalement et définitivement dans le mouvement du vrai progrès et de la vraie civilisation. Souhaitons également que cette sinistre guerre soit le dernier vestige de la barbarie polie et qu'une nouvelle aurore, aux plus belles teintes de beauté, s'élève enfin sur l'humanité souffrante !

OSSIP LOURIÉ.

CHRONIQUE ALLEMANDE

La guerre. — Opinions allemandes et opinions françaises. — Pangermanistes et coloniaux. — Théorie zoologique de l'histoire. — Les idées de M. Alfred Kerr. — Un roman militaire. — Nouveau livre de Frédéric Naumann. — Une confession de Bismarck. — La femme de Bismarck.

Le mot de Moltke « la paix éternelle est un rêve » vient de recevoir une éclatante confirmation. En avons-nous fait, ces dernières années, des rêves pacifistes ! Il semblait impossible qu'une grande guerre vînt de nouveau ensanglanter cette Europe occidentale, terre d'élection de la civilisation. La guerre, c'était bon pour les Jaunes en mal de croissance ou pour les Balkaniques, à peine dégrossis. Mais l'Allemagne, mais l'Autriche, mais la France, mais l'Angleterre ! Et la croyance était générale : « La guerre entre la France et l'Allemagne, disait à un reporter du *Figaro* le professeur Schiemann qui ne passe pourtant pas pour un pacifiste, la guerre entre la France et l'Allemagne, mais ce serait une guerre européenne, quelque chose de monstrueux et

qui dépasserait en horreur tout ce que le monde a jamais vu ! Allons, monsieur, il n'est que des fous pour désirer ou envisager une telle calamité. » Le prince Hatzfeldt n'était pas moins affirmatif : « Une guerre serait aujourd'hui quelque chose de si effroyable que je n'y crois pas. » Maximilien Harden donnait à cette opinion la raison qu'une telle guerre, si elle avait lieu, « loin d'être une liquidation, ne serait qu'un recommencement. » « Les canons redevenus silencieux, disait-il, on verrait le vaincu, quel qu'il soit, méditer sa revanche. Et pourquoi ? Pour sa propre gloire, pour sa vie ? Non pas ; mais pour le délice et le profit du *tertius gaudens*, de l'Américain d'abord, du Jaune plus tard. Et nous assisterions alors à la faillite, à l'abdication définitive de la vieille Europe. »

En France, les gens sensés ne tenaient pas un autre langage. Quelques esprits inquiets disaient bien que les armements formidables auxquels l'Allemagne, la première, donnait le branle conduiraient nécessairement à une catastrophe, le fardeau étant trop écrasant pour que les peuples pussent longtemps le supporter, mais la majorité de la nation continuait à croire à la paix. « Une guerre générale, disait au même reporter du *Figaro* un grand financier français, déchaînerait sur toutes les nations européennes une terrible crise économique et financière, où la plus riche ne serait pas la moins éprouvée. Dans le monde ébranlé, les Etats-Unis seraient seuls à faire de bonnes affaires, et sur notre dos. » Et sa conclusion était : « Pas de guerre, il ne faut pas de guerre ! »

Et pourtant cette guerre, que des hommes intelligents et sensés s'efforçaient de conjurer, a brusquement éclaté. En un tour de main les peuples se sont rués les uns sur les autres, comme au temps de la barbarie primitive. Des races s'affrontent pour vider de longues querelles. Et nul ne peut prévoir l'issue de ce formidable choc. On pressent seulement qu'il sera long et que d'immenses bouleversements politiques, économiques et sociaux suivront. C'est qu'en effet aujourd'hui tous les peuples sont soli-

dares. Ce qui touche l'un touche l'autre. En anéantissant son voisin, on se suicide soi-même. Et puis, quand l'heure du règlement des comptes sonnera, il faudra bien s'expliquer. « Derrière toute guerre de l'avenir, disait Bebel, une révolution est tapie. » Aujourd'hui, tous les socialistes sont dans le rang, les barricades russes sont tombées comme par enchantement et l'on ne promène plus le drapeau rouge. Mais ce n'est que partie remise. La démocratie qui aura lutté voudra être récompensée de sa peine et elle espère bien sortir grandie du conflit. Est-ce là ce qu'ont voulu les diplomates et les militaires qui ont préparé la guerre? « Il y a dans le monde, disait Victor Cherbuliez, une puissance mystérieuse pleine d'artifices et de ruses, qui se joue des plus grands politiques et tire de leurs plus savantes entreprises des conséquences qu'ils n'avaient ni désirées ni prévues. »

— Le moment n'est pas encore venu d'établir les responsabilités de cette guerre. Je veux seulement retenir deux affirmations d'hommes politiques allemands considérables, M. de Bethmann-Hollweg et M. de Kiderlen-Wächter. « Les guerres d'aujourd'hui, a dit M. de Bethmann-Hollweg, ne sont plus voulues par les gouvernements, mais elles sont allumées par des minorités bruyantes et fanatiques. » Et M. de Kiderlen-Wächter : « Les guerres sont toujours l'ouvrage des minorités. » Je crois bien qu'en l'espèce cette minorité bruyante est la fraction pangermaniste ou coloniale du parti militaire. Ses adhérents n'ont jamais fait mystère qu'ils voulaient et recherchaient la guerre. M. Georges Bourdon qui, après Agadir, était allé en Allemagne pour se rendre compte sur place de l'état des esprits, en rapporta un témoignage éclatant qu'il donne dans son livre *L'énigme allemande* (Paris, Plon); paru quelques mois avant la guerre et auquel les événements prêtent un regain d'actualité. M. de Kiderlen-Wächter disait à M. Bourdon que ce parti bruyant, qui depuis quelques années avait envahi les sphères gouvernementales, s'était installé au palais du prince héritier, avait acquis de l'in-

fluence jusqu'au ministère des affaires étrangères et dans l'entourage immédiat de l'empereur, était fort redoutable parce qu'il avait de l'argent et des amis puissants. « Pour cent cinquante kilomètres de sable, disait-il, ils font un charivari du diable. » Pour ces hommes, l'armée n'était point un instrument de défense, mais une promesse d'empire. Et leur chef avéré, le général Keim, ne le cachait point à M. Bourdon.

« L'Allemagne, lui disait-il, se trouve forcée de pratiquer une politique coloniale en grand, si elle ne veut pas, comme on dit vulgairement, étouffer dans sa graisse. »

La philosophie des pangermanistes et coloniaux est celle que Renan appelait la théorie zoologique de l'histoire. Elle a été admirablement codifiée par Frédéric le Grand qui, sans souci des bienséances, s'est écrié un jour : « Dieu ne parle plus aux princes par des prophètes et par des songes ; mais il y a vocation divine partout où se présente une occasion favorable d'attaquer un voisin et d'étendre ses propres frontières. » Et Treitschke, qui célébra sur un ton lyrique les grandes boucheries humaines, résume cette philosophie en disant : « Si le fort l'emporte sur le faible, c'est une loi inéluctable de la vie. »

— On sait combien ces théories, éloquemment développées par Nietzsche, sont aujourd'hui en faveur chez les jeunes écrivains. Un de leurs interprètes les plus francs est Alfred Kerr, écrivain fin et âpre, imaginatif et précis, critique subtil et impitoyable. « La paix du monde, disait-il récemment, c'est de posséder des colonies.... C'est une loi de l'histoire que les sociétés vieilles cèdent la place à de plus jeunes et cette loi est la condition du perpétuel rajeunissement de l'humanité.... Nul ne peut rien contre les fatalités historiques. Le Germain arrive avec son sang riche, et je crois que son heure est venue. La loi de la vie veut que les moins forts soient éliminés, et les vrais conquérants ce sont les affamés. Vous dites : « La guerre, la violence, la conquête, tout cela est bien démodé, bien vieux jeu. » Moi je vous réponds : « Ce n'est pas démodé, ce sera demain ! »

Boutades, jeux d'esprit d'écrivains, direz-vous. Pas tant que cela, car ils sont beaucoup parmi ceux qu'on nomme « la toute jeune Allemagne » qui raisonnent ainsi.

— Un tout autre esprit anime un roman militaire, *Les vainqueurs*, de Max Ludwig¹, qui, publié quelques semaines avant la guerre, a pris à la suite des événements une singulière actualité. Ce roman militaire a cela de particulier qu'il donne moins un récit de faits guerriers — bien que ceux-ci ne manquent pas — qu'une vue politique de ce que l'Allemagne serait lorsqu'elle sortirait victorieuse d'une guerre.

On retrouve là les idées que Gerhart Hauptmann a émises dans sa lettre à Bergson et à Mæterlinck : « Si le ciel permet que nous sortions renouvelés de l'épreuve, une tâche sainte nous incombera, c'est de nous montrer dignes de cette renaissance. Par la victoire complète des armes allemandes, l'indépendance de l'Europe serait assurée. Il s'agira de faire comprendre aux peuples du continent que cette guerre mondiale doit être la dernière entre eux.... Pour nous la victoire équivaldrait à l'obligation de répandre partout les bienfaits des œuvres sociales. En outre, notre victoire garantirait l'existence des peuples germaniques pour le salut du monde. »

Dans son roman, M. Ludwig ne cite aucun nom, ne fait allusion à aucun pays. Pour donner plus de poids à sa démonstration, il reste dans les généralités. Ce qu'il veut montrer, c'est l'usage que l'Allemagne, forcée à une guerre, fera de sa victoire. L'Allemagne, dans son idée, est un grand pays industriel et commercial, de nature essentiellement pacifique. Mais précisément parce que son commerce et son industrie sont en pleine floraison, elle excite la jalousie de ses voisins. Ils se coalisent contre elle et l'obligent, bien malgré elle, à sortir l'épée du fourreau. De cette guerre, après force vicissitudes, elle sort finalement victorieuse. Alors elle peut désarmer et donner au

¹ *Die Sieger*. München, Albert Lang.

monde non plus une paix, mais la paix, analogue à la *pax romana* du puissant empire des Césars.

A dessein, l'auteur a choisi comme héros de son roman non un militaire, mais un industriel. Hegenau est un grand bourgeois sorti du peuple qui, par son travail et l'énergie de son persévérant effort, est arrivé à l'une des plus hautes situations de son pays. Sorte de Krupp, il emploie tout son génie à assurer la primauté économique de l'Allemagne. Sans lui, celle-ci ne posséderait pas de flotte et pas de colonies. Au moment où la guerre éclate, il est major de landwehr et c'est en qualité de major qu'il fait la campagne. A l'encontre des militaires qui voudraient une lutte sans merci, lui est d'avis de conclure la paix après les premiers succès. Il a gagné la confiance de l'empereur, qui partage sa manière de voir, mais le parti militaire, tout-puissant, contrecarre ses vues. Il est évincé et la lutte continue. Mais le gouvernement ne tarde pas à se rendre compte qu'il fait fausse route. Le nombre des ennemis n'a cessé de croître depuis la reprise de la guerre ; l'Allemagne s'affaiblit, et si elle ne veut pas sombrer, elle doit s'arrêter. Le major Hegenau est appelé à conjurer le désastre d'abord comme ministre, puis comme chancelier de l'empire. La tâche est pleine de périls. D'une part il est en butte aux intrigues et aux attaques sournoises des militaires, d'autre part la révolution sociale gronde à la porte. Grâce à son énergie, il fait face au double péril et, conduisant prudemment le vaisseau de l'Etat au milieu de la mer orageuse, il l'amène à bon port. La paix est conclue et une nouvelle ère — une ère de paix et de liberté — s'ouvre pour sa patrie. Pour panser les blessures, le chancelier fait appel à toutes les bonnes volontés de la nation, surtout à la bourgeoisie trop longtemps tenue en dehors des affaires par l'exclusivisme de la caste aristocratique et militaire. L'Allemagne devient une grande puissance libérale et démocratique dont le développement économique dépasse toutes les espérances : enfin, elle peut donner au monde le modèle de l'Etat moderne capable d'assurer l'indépendance de l'Europe.

— Ce roman, très curieux, n'est en somme que l'application par la fiction des idées que Frédéric Naumann, l'impérialiste pacifiste, le libéral et le démocrate convaincu, ne cesse de répandre dans ses écrits. Nous avons analysé ici les deux plus célèbres de ceux-ci, *Démocratie et empire* et *La politique économique de l'Allemagne nouvelle*. Dans un troisième qu'il vient de publier, *Le livre bleu de la patrie et de la liberté*, il développe avec une éloquence plus grande encore le thème qui lui est cher, à savoir la création d'un empire libéral et démocratique, à l'élaboration duquel seraient conviées toutes les forces vives de la nation.

Ce rêve d'intellectuels est très beau, mais croient-ils vraiment qu'une victoire de l'Allemagne militaire pourrait le réaliser? On sait en quel mépris la caste régnante a toujours tenu leurs idées. Et M. Gerhart Hauptmann n'en a-t-il pas lui-même fait le premier l'expérience lorsque l'autorité militaire interdit le *Festspiel* patriotique et pacifique qu'il faisait représenter à Breslau?

— Si dans la guerre actuelle les militaires allemands n'ont pas été au-dessous de leurs prédécesseurs, on n'en peut dire autant des diplomates. Les successeurs de Bismarck ont été moins habiles et moins prudents que lui. Ils ont cessé de surveiller l'Europe et de prévenir ses desseins. Ont-ils été assez maladroits dans l'affaire marocaine! Grâce à leur imprévoyance, à leur légèreté, à leurs négligences, à l'incohérence de leurs desseins ils ont fait de l'Allemagne un objet de défiance, ont diminué sa force morale et abaissé son crédit dans le monde. Et quand la situation se trouble à propos de la question de Serbie, son grand geste n'est accompagné que d'une préparation diplomatique dérisoire. En voyant la façon dont le prince Lichnowsky accomplit sa mission à Londres, les assurances qu'il donne à son gouvernement que la Grande-Bretagne, à cause du *home rule*, est pour longtemps hors d'état matériellement et moralement de s'engager dans une guerre internationale et que même la violation de la neutralité de la Belgique ne la fera pas sortir de sa réserve, en voyant tant d'insuffisance

unie à tant de légèreté, on se dit que les os de Bismarck ont dû frémir dans sa tombe. Justement j'ai relu sa correspondance diplomatique et les *Lettres à sa fiancée et à sa femme*, dont l'éditeur Cotta vient de donner une édition populaire. Quel coup d'œil génial, quel art d'endormir les soupçons de l'adversaire et de pénétrer son jeu ! En 1865, au moment de signer la convention de Gastein, il raconte qu'il invita son partenaire Blome à jouer aux cartes avec lui. « Je me livrai au *quinze*, dit-il, avec une folie apparente qui stupéfia la galerie. Mais je savais bien ce que je faisais. Blome avait entendu dire que ce jeu fournissait la meilleure occasion de découvrir la nature vraie d'un homme, et il voulait l'expérimenter sur moi. « Ah ! c'est ainsi, pensai-je, eh bien, voilà pour vous ! » Et je perdis quelques centaines de thalers, que j'aurais vraiment pu réclamer comme ayant été dépensés au service de Sa Majesté. J'avais mis Blome sur une fausse piste ; il me prit pour un casse-cou et s'égara. »

Et chez cet homme si maître de lui, si prêt à exploiter la bêtise de l'adversaire, quelle grandeur, quelle simplicité géniale, quel sens aigu des misères de la vie ! Au lendemain de Sadowa il ne savoure pas vaniteusement la joie de cette victoire, à laquelle il a eu une part si grande ; il rentre en lui-même et avec l'accent d'un prophète de l'Ancien-Testament, il s'écrie : « Que la volonté de Dieu soit faite ! Tout n'est ici-bas qu'une question de temps ; les races et les individus, la folie et la sagesse, la paix et la guerre vont et viennent comme les vagues, et la mer demeure. Il n'y a sur la terre qu'hypocrisie et jonglerie ! Que ce masque de chair nous soit arraché par la fièvre ou par une balle, il faut qu'il tombe tôt ou tard ; alors apparaîtra entre un Prussien et un Autrichien une ressemblance qui rendra très difficile de les distinguer l'un de l'autre. »

Et en lisant cette lettre et d'autres non moins admirables, je me disais : « Comme Bismarck paraît grand à côté des pygmées d'aujourd'hui ! »

— Une chose étrange dans la vie de cet homme de fer qui

n'acceptait aucun joug et ne tolérait aucun frein, c'est qu'il fut l'époux docile d'une femme aux idées très arrêtées, mais souvent bornées. M^{me} de Bismarck avait certes des qualités morales fort grandes, mais sa vertu principale était d'être une ménagère accomplie. Elle appartenait à la vieille noblesse poméranienne qui ne semblait guère apprécier les dons intellectuels. Epouse diligente, elle se consacra tout entière à son mari, maudissant la vie publique qui l'éloignait si souvent de son foyer. Ce qu'elle aurait voulu, — elle le dit cent fois dans ses lettres, — c'est le garder auprès d'elle avec ses trois enfants, menant l'existence obscure d'un gentilhomme campagnard, qui s'occupe pratiquement de l'administration de ses terres, rend visite aux amis des châteaux du voisinage et coule paisiblement une vie exempte de soucis. Elle avoue que quand son mari dut quitter la campagne pour aller à Francfort représenter la Prusse à la diète germanique, elle pleura pendant trois jours. Quand Bismarck devient ministre du roi Guillaume, puis chancelier de la Confédération de l'Allemagne du nord, sa tristesse redouble. « Si seulement, écrivait-elle alors, il voulait secouer de ses pieds la poussière de tout ce tourbillon insensé et envoyer promener toutes ces fadaïses auxquelles son caractère honnête, noble, distingué ne parvient pas à se plier, comme nous serions heureux ! Mais il ne le fera malheureusement pas, parce qu'il s'imagine qu'il doit mettre ses talents au service de sa chère patrie, ce que moi je considère comme tout à fait inutile. »

Evidemment M^{me} de Bismarck était un peu pot-au-feu, et il est plaisant de constater qu'elle vient de trouver son biographe en une intellectuelle, M^{me} Sophie-Charlotte de Sell, qui ne cesse de s'étonner qu'un homme aussi supérieur que Bismarck ait pu vivre heureux avec une nature aussi primitive. « L'union d'Otto de Bismarck avec M^{lle} de Puttkamer, dit-elle, a manqué essentiellement de ce que l'on considère aujourd'hui comme le principal fondement du mariage dans les intérêts de la vie les plus élevés. » Et elle énumère toutes les lacunes de cette femme qui

n'avait pour elle que son talent de musicienne. Elle était, dit-elle, d'une piété rigide, étroite et inquiète, qui se traduisait surtout en formules bibliques. Elle considérait la danse comme un péché et les robes trop ouvertes comme une chose inconvenante. Le monde était borné pour elle à son mari et à ses enfants. L'amour qu'elle avait pour son mari ressemblait à celui des femmes de l'ancien temps qui s'effaçaient toujours devant leur seigneur et maître. Elle allaita elle-même ses enfants et ne les quittait pas d'une semelle. Quand ses deux fils partirent pour la guerre, elle n'eut pas l'âme d'une Cornélie qui fait d'avance le sacrifice de leur vie à la patrie, elle se lamenta, anxieuse, sur leur sort. En dehors de ce groupe étroit de la famille, elle ne tolérait que les parents et les amis. Quand des admirateurs venaient à Varzin ou à Friedrichsruhe, elle s'écriait : « Ils sont si comiques ; ils ouvrent de grands yeux, une grande bouche, ne disent pas un mot, et quand Bismarck est assez bon pour leur adresser quelques paroles, ils n'en comprennent que la moitié qu'ils vont colporter ensuite dans les journaux avec un tas de non-sens et de calembredaines. »

Tous ceux qui ont approché M^{me} de Bismarck vantent ses qualités de maîtresse de maison. M^{me} de Sell n'y contredit pas, mais pour atténuer l'éloge, elle ajoute : « M^{me} de Bismarck passait de longues heures devant ses livres de comptes, toute fière que ses additions concordassent, sans s'enquérir jamais du prix des denrées et sans s'étonner si un jour la cuisinière marquait l'usage de soixante œufs à la fois. »

Ah ! comme on sent dans ce portrait combien ce bas-bleu est persuadé qu'une femme dite supérieure eût bien mieux assuré le bonheur de Bismarck que la simple et rustique M^{lle} de Puttkamer ! Mais c'est précisément parce qu'elle était simple et rustique que Bismarck, qui comme Molière, ne prisait chez la femme rien tant que le naturel, aima et épousa M^{lle} de Puttkamer. Renan n'a-t-il pas dit très joliment : « Plus l'homme se développe par la tête, plus il rêve le pôle contraire, c'est-à-dire

l'irrationnel, le repos dans la complète ignorance, la femme qui n'est que femme, l'être instinctif qui n'agit que par l'impulsion d'une conscience obscure.... Le cerveau brûlé par l'action a soif de simplicité, comme le désert a soif d'eau pure. »

ANTOINE GUILLAND.

CHRONIQUE SUISSE ROMANDE

L'été tragique. — Le mémorial de l'Instruction publique neuchâteloise. — Un poète à ses débuts, M. P.-L. Matthey. — La Suisse romande et la guerre.

Il faut du courage pour publier des livres en ce moment ; il en faut aussi pour parler de ceux qui paraissent et même pour lire ce qu'on en dit.

A quoi bon, cependant, nous abandonner ou céder à l'horreur des événements ? Assez de difficultés nous attendent, assez de questions graves se posent ou vont se poser pour que nous sentions le besoin de nous ressaisir chaque jour et de défendre chaque jour, contre l'influence des faits et contre nous-mêmes, la liberté et la fermeté de notre pensée. C'est un des moyens de dominer les préoccupations qui nous hantent que d'y opposer celles dont nous nous étions fait une laborieuse habitude. Sur son lit de mort, l'empereur Septime Sévère donnait ce mot d'ordre à ses troupes : « Travaillons... *laboremus*. » Quel autre et meilleur nous imposerions-nous dans cette crise qui peut être l'agonie de notre civilisation ? *Laboremus* !

Cet été qui choit avec une fureur sinistre dans le sang et dans le vandalisme, qu'il s'annonçait, chez nous, magnifique et pur ! C'était la saison jubilaire. L'Exposition nationale de Berne venait de s'ouvrir. Genève sortait de ses fêtes de juin et de juillet. Neuchâtel aussi commémorait son entrée dans la Confédération hel-

vétique. L'université neuchâteloise rappelait la tradition scientifique de l'académie et en renouvelait le lustre en organisant un congrès d'ethnographie remarquable par la richesse de la documentation et par la nouveauté des vues qui y furent émises, sinon par l'accord des savants. Lausanne fêtait la Société pédagogique de la Suisse romande, qui célébrait son cinquantième, résumant en son histoire les transformations profondes et les grands progrès de l'enseignement dans les trois cantons.

— J'ai déjà parlé de quelques-uns des ouvrages que Genève a vus paraître à l'occasion de son centenaire. Neuchâtel ne demeure pas en reste avec elle. Je ne songe point à résumer ni même à qualifier selon son mérite l'*Histoire de l'Instruction publique dans le canton de Neuchâtel*, de l'origine à nos jours, par laquelle le gouvernement neuchâtelois a voulu consacrer utilement un si heureux anniversaire ¹.

Monument un peu austère, mais des plus dignes d'intérêt. On y voit retracée l'évolution de l'enseignement dans ses trois ordres, et l'on y admire, plus encore que les sacrifices consentis, l'ingéniosité, l'esprit d'initiative, la souplesse d'adaptation dont nos confédérés de Neuchâtel ne cessent de faire preuve. Il y a deux grandes dates dans leur histoire scolaire, comme dans la nôtre et dans celle de Genève, ou à peu près : à l'origine, la Réformation ; dans l'époque contemporaine, 1848 chez eux, 1845, 1846 chez nous et à Genève.

L'université obtient, en ce livre d'or, 70 pages sur 780 ; ce n'est point excessif, mais on n'a voulu traiter que de l'organisation et je le regrette. Il valait la peine d'esquisser l'histoire des sciences et des lettres, l'histoire de la culture supérieure dans le canton de Neuchâtel. Sur quel anniversaire faudra-t-il compter pour qu'on nous donne un tableau d'ensemble de la vie intellectuelle chez nos voisins et amis ? Cet ouvrage existe pour

¹ *Histoire de l'Instruction publique dans le canton de Neuchâtel*, de l'origine à nos jours, avec 200 illustrations dans le texte. Publié par le Département de l'Instruction publique. Neuchâtel, Attinger, 1914.

ce qui est de Genève et en quelque mesure pour ce qui est du canton de Vaud. Il est de l'intérêt de la Suisse romande d'attester sa vitalité dans tous les domaines de l'activité intellectuelle, économique et sociale, afin de se faire reconnaître de plus en plus sa part légitime d'influence et son rôle naturel dans les affaires et dans les conseils de la nation suisse.

En matière scolaire, les Neuchâtelois sont pourvus d'un système, j'allais dire d'un réseau très délié d'institutions, tout ensemble calculées pour l'utilité immédiate et organisées en vue d'une extension progressive. Ils ont l'école enfantine, l'école primaire, l'école secondaire, — ou primaire supérieure, — le collège classique, avec option facultative entre le grec et les langues modernes, le gymnase et l'université. Je n'insiste pas sur la caractéristique de leur organisation et de leur programme. A chacune des étapes principales l'élève voit s'ouvrir des perspectives variées ; c'est là proprement la conquête de ce dernier demi-siècle ; écoles professionnelles, écoles ménagères pour les jeunes filles, écoles techniques, écoles de commerce et d'administration. De plus, il y a une philanthropie scolaire : classes d'anormaux, classes pour les arriérés ; écoles en forêt pour les valétudinaires ; deux policliniques scolaires ; des secours aux élèves indigents : soupes, vêtements ; l'éducation de la prévoyance, à l'aide des caisses d'épargne scolaires. Dans l'ensemble, quel aspect florissant, et quel changement radical de la conception qu'on se faisait de l'enseignement ! C'est bien l'entreprise de la nation pour se former et se réformer elle-même, prendre en quelque sorte la conduite de sa destinée, diminuer, sinon éliminer pour les jeunes les chances d'insuccès dans la vie, accroître leurs forces physiques, leur valeur intellectuelle et morale, leur puissance économique. Ni les déceptions inévitables, ni la lenteur des résultats, ni les démentis violents que la barbarie nous inflige ne terniront la noblesse d'un tel effort et n'en détourneront notre esprit.

— C'est pourquoi M. P.-L. Matthey, poète, ferait bien de mé-

diter l'histoire scolaire neuchâteloise, et plus généralement l'histoire contemporaine de nos cantons suisses. Ce spectacle, s'il le comprend, pourrait être son salut, la résolution — je prends le mot au sens médical — d'un individualisme dévié¹. Comment se fait-il qu'aucun poète n'ait senti les beautés vraies de notre civilisation, assez, du moins, pour y attacher son imagination et ses enthousiasmes? Verhaeren lui-même n'en a transcrit que l'aspect extérieur. Faudra-t-il qu'elle ait sombré sous le talon brutal du crime pour qu'on sache enfin regretter ce qu'on aurait dû y reconnaître de grandeur et de justice, de labeur et de bonté?

On ne dicte pas aux poètes leur inspiration. M. P.-L. Matthey ne regarde qu'en lui-même, il s'y enferme à double tour et ce qu'il y découvre lui cause une étrange obsession. C'est bien pis qu'une hantise de pessimisme, c'est une épouvante horrifiée et macabre.

Cette forme du lyrisme m'était inconnue. Il y a là quelque chose du frisson de Baudelaire, dans l'expression relâchée et spasmodique des poètes du jour. Mais Baudelaire se donnait ses hallucinations du dehors, si je puis dire ainsi, au contact d'objets concrets. M. P.-L. Matthey les fait surgir, aussi singulières, presque plus inquiétantes, d'une contemplation assidue de ses états intimes.

En son fond, cette humeur, à laquelle on ne peut assigner une raison suffisante, vient d'une crise d'âge. M. P.-L. Matthey est un poète fort jeune, plus jeune encore que son état civil. Ces mornes désespoirs, ces attentes éperdues, ces appels funèbres, tous les lyriques de vingt ans nous en ont fait entendre l'écho, mais avec de tout autres intonations et dans une traduction verbale toute différente.

Ce qui rend le cas de M. Matthey curieux et intéressant, c'est l'intensité de ses sensations. Je dis sensations et non sentiments.

¹ 7^e *Cahier vaudois. Seize à vingt. Poésies*, par P.-L. Matthey. Lausanne, Tarin, 1914.

La sensation est passive, nous la subissons comme une secousse. Elles lui arrivent en ouragans, à pleins tourbillons. Il en a l'âme meurtrie, déjetée, convulsée. Et c'est avec cela qu'il essaie de se faire une personnalité. Effort contradictoire ! On ne devient quelqu'un qu'en sortant de soi.

Il a du talent ; je dirais qu'il a beaucoup de talent si, dans l'état où je le vois, d'après ses vers, je ne craignais de lui faire du mal. Il faudrait d'ailleurs un autre mot. Le talent, c'est l'aptitude à tirer parti d'une matière. Or, ce que M. P.-L. Matthey possède en propre, c'est la matière et non la manière. A cause de cela, pour ma part, je lui passe tout, ses cauchemars, ses incohérences, ses affectations, son *explicit*, qu'il va chercher dans la basse latinité, pour ne pas dire « fin », qui serait trop simple et, d'ailleurs, superflu ; ses « Gabryelles », ses « asyles », tous ses *y*. Et je lui passerais bien d'autres choses, en souhaitant qu'il s'en défasse, à la chaleur du premier succès, comme le serpent laisse tomber sa vieille peau au premier soleil.

Supposez que le verbe « houer » existe : monter à larges ondes, comme une houle ; laissez les gaucheries : ma passion.... « dont retentit mon crâne. » Et lisez ces vers de l'*Adagio d'un soir* :

Houle, ma passion ! afflux quotidien
dont sonnent mes deux tempes ! dont retentit mon crâne !
Toujours au même lieu monte assourdir mon âme
en lui criant dans les oreilles : « J'ai faim ! j'ai faim ! »

Je n'ai à moi qu'un désespoir de symphonie
qui sauvage m'étend le long du sombre soir
où j'ai l'affreux courage de prêter à ma vie
une âme qu'elle humilie et qu'elle ne comprend pas.

De ces vers de vraie poésie, forte, pleine, j'en rencontre plus d'un au tournant des pages. Voici l'*Impérissable allée* :

Le royal chemin...
est l'acheminement recueilli dans l'air tendre
d'une amitié vers l'autre....

Mille cœurs inventés attendent ta douleur
le long de l'allée douce où personne n'est seul....

Que les fantômes pâles de tes larmes y viennent
revivre une amitié et ses douceurs certaines.

M. P.-L. Matthey, certainement, est poète ; il n'est pas artiste. Il ne soupçonne pas que la manière décousue des versificateurs récents exige plus de sens musical, plus de rythme que toute autre. Le malheur de nos jeunes gens, quand ils se mettent à l'école chez les écrivains du moment, est de leur prendre leurs licences sans voir comment ils les ménagent, sans en remarquer l'intention et le lieu, sans en démêler la raison. Faute de discerner les habiletés chez les habiles, ils font figure d'imitateurs, tandis qu'ils auraient pu choisir et mettre ces ressources d'emprunt au service de leur propre tempérament.

Mais M. P.-L. Matthey a versé dans son recueil assez de vraie poésie pour que je le croie capable de faire œuvre d'art. Il y a en lui une source d'inspiration. S'il se forme l'instrument qui lui manque, peut-être ce qui nous manque depuis trop longtemps nous viendra-t-il par lui : une création poétique originale et savoureuse.

Que nous en aurions grand besoin ! Des âmes visitées par le rayon d'or de la poésie ne seraient-elles pas moins sujettes aux vertiges de l'heure, au trouble mesquin, et, dominées par de plus hauts soucis, ne domineraient-elles pas mieux les surprises de la vie ?

— Faut-il ou ne faut-il pas avouer que, depuis le mois d'août, l'impassibilité héroïque nous a fait quelque peu défaut ? On n'apprend à se connaître que devant le péril, réel ou présumé. Il en faudra revenir de notre confiance dans le calme et dans la solidité de l'esprit commun en Suisse.

Ce qui s'est passé dans la Suisse romande s'est passé à Berne tout semblablement, et à Zurich, et à Saint-Gall, ailleurs encore. Mais je n'ai à m'occuper que de notre région. Le mot « affolement » serait trop fort, inquiétude serait trop faible ; panique

convient assez. Il y a eu chez nous une phase préparatoire, une période de surexcitation latente, due aux débats sensationnels de l'affaire Caillaux. Un signe révèle ces états de tension de l'opinion publique, c'est la naissance et la propagation de bruits vagues, de rumeurs mal fondées. Le 31 juillet on faisait circuler la nouvelle de l'assassinat de M. Caillaux à Evian. Aussitôt après le décret de mobilisation l'on racontait que des inconnus avaient tenté de faire sauter le tunnel de Chexbres et de faire rouler des blocs de pierre contre une locomotive. Des inventions absurdes, dont une au moins, odieuse, ont fait le tour de la Suisse. Alors commença la seconde phase, celle de la peur. On ne craignait pas tant une invasion que la famine et la pénurie d'argent. Il n'y eut d'invasion que celle des épiceries, mais celle-là fut torrentielle. Elle a eu pour résultat de faire accroire à l'étranger, notamment dans les Etats-Unis d'Amérique, que nous mourons de faim et que, présentement, notre pays n'est point habitable.

Ce déséquilibre de l'opinion ne vient pas de la gravité des événements, mais de la soudaineté du choc ; on en a raison par des mesures d'ordre. En instituant ce despotisme éclairé qui s'appelle le régime militaire, en interdisant les manifestations, on a empêché la contagion de la terreur ; on a calmé les esprits en faisant connaître nos ressources et en nous assurant de nouveaux approvisionnements ; on a conjuré jusqu'à présent les effets les plus funestes de la crise économique par une sage allocation des secours aux indigents. Nos services publics, mis à rude épreuve, ont vaincu les difficultés immédiates. Nous avons pu constater l'excellence de notre organisation militaire ; nous avons admiré notre administration des chemins de fer, dont l'exemple ne laissera pas de stimuler celle des postes. Nos services financiers ont été lents à se débrouiller. Honnêtes, solides, prudents comme ils le sont, peut-être leur a-t-il manqué quelques rouages dont la nécessité ne s'était pas encore fait sentir. Ce n'est pas l'armée seulement, ce sont toutes les forces vives, toutes les institutions du pays qui sont mises à contribution en temps de

guerre ; voilà de quoi nous nous apercevons. Cette mobilisation universelle est une expérience coûteuse et pénible, mais salutaire ; elle nous conduira sans doute à une revision sérieuse en certaines parties de notre mécanisme économique et social.

C'est aussi une expérience morale. Quelle allait être notre attitude envers les belligérants ? Il s'est fait une sorte de consultation générale, par les conversations, par correspondance, dans la presse surtout. Et ç'a été la troisième phase, où nous sommes encore. Le débat n'a pas tardé, dans la Suisse romande, à se circonscrire autour de deux thèses, dont aucune ne nous entraînerait à nous départir de la neutralité, mais qui s'opposent nettement entre elles. La première porte un nom, c'est la thèse dite de la neutralité morale. L'autre pourrait être appelée la thèse de la neutralité active.

Qu'on les désigne par l'épithète qu'on voudra. Ce qui est intéressant, c'est de suivre et d'observer le courant de l'opinion. Il a semblé d'abord que la doctrine de la neutralité morale l'emportait : s'abstenir, taire ses sympathies, plaindre et secourir les malheureux, les réfugiés, les blessés de tous partis, mais ne rien savoir des causes de la guerre, et surtout ne pas juger.

Les autorités, la presse, des conseillers officieux, mais écoutés, faisaient appel à notre esprit de concorde, à notre prudence. On les avait peut-être mal compris, et peut-être la formule de la neutralité morale n'exprimait-elle pas exactement leur pensée.

Cette attitude ne nous a point réussi. Nous vivions dans une gêne que nos confédérés ne s'imposaient nullement. Nous ne respirions pas à notre aise. Une réaction s'est faite : il était temps.

Neutralité, disent ceux de l'autre bord, ne veut pas dire abstention, mais impartialité. Il est plus beau, plus difficile et plus rare de juger sans passion que de ne point juger. Recueillons, confrontons, discutons les faits, pesons les témoignages. C'est là le premier point. Nos journaux ont eu une idée heureuse et

un juste sentiment de la méthode en instruisant le public à plusieurs reprises des attaques que les agences télégraphiques ont avec les divers gouvernements et en publiant la liste de ces agences avec la mention de leur nationalité. On pourrait faire plus.

Certains faits nous révèlent un véritable système de pénétration organisé par certaines puissances, un mécanisme admirablement monté pour exercer une pression considérable sur l'esprit des neutres, chez nous, en Hollande, en Italie, aux États-Unis d'Amérique. Il y aurait une curieuse enquête à instruire pour découvrir l'agencement secret de cette machine. L'enquête se fait d'elle-même, petit à petit.

Neutralité signifie impartialité ; impartialité ne veut pas dire abdication de la conscience, tel est le second point. Il y a des lois de la guerre, lois consenties par les belligérants et qui n'ont d'autre sanction que la protestation des honnêtes gens. Cette protestation, tout nous le montre, n'est pas vaine puisqu'on la redoute et qu'on s'efforce de la prévenir ou de l'affaiblir. Chercher le moyen de l'éclairer, ou la fonder sur la connaissance exacte des faits, pour stigmatiser les barbares quels qu'ils soient, qui se chargerait de cette tâche, sinon les neutres ?

Le spectacle des misères affreuses que cette guerre engendre devrait désarmer les haines ; il ne doit pas énerver le sentiment de la justice. Notre pays a prouvé pendant ces deux mois tragiques, que secourir les malheureux sans distinction de parti et condamner sans faiblesse les actes de vandalisme ne sont pas deux entreprises contradictoires. Un comité international a été institué à Genève pour recueillir chez les belligérants et transmettre des informations sur les prisonniers de guerre. C'est là un complément précieux de l'œuvre de la Croix-Rouge.

Non pas l'abstention, mais la recherche de la vérité ; la vérité pour la justice ; et par delà la justice, la charité.

MAURICE MILLIoud.

CHRONIQUE SCIENTIFIQUE

Poudres et explosifs.

Caractères généraux des explosifs. — La production subite de gaz. — Caractère endothermique des explosifs. — Ce que le dégagement de chaleur ajoute. — Explosions lentes et rapides. — Poudres brisantes, et poudres brisantes atténuées. — Effet balistique et poudres lentes. — Les gaz de l'explosion. — Classification des poudres. — Principaux types; corps employés dans leur confection. — Propriétés diverses. — Poudres sans fumée. — Détonateurs. — Poudres doubles.

Poudres, explosifs, rien n'est plus d'actualité. Et on entend souvent demander ce qu'est tel ou tel composé, vanté pour sa puissance destructive ou balistique.

Il ne saurait être question, ici, de les nommer tous. Songez que le *Dictionnaire des explosifs*, de Cundill, en citait déjà plus d'un millier, il y a quinze ans. Et depuis on en a imaginé de nouveaux. Et n'oublions pas que la composition de plusieurs est gardée secrète. Mais quelques notions générales sur les explosifs ne seront pas sans utilité à l'heure présente.

Un explosif, qu'il soit poudre, c'est-à-dire pulvérulent, ou non, est essentiellement un composé capable de produire subitement un volume considérable de gaz, dont l'expansion peut être employée soit à lancer des projectiles (effet de projection ou balistique), soit à briser par éclatement les parois de l'engin qui le contient (effet de destruction, ou brisant).

Ce volume de gaz subitement produit, on peut l'obtenir par des gaz liquéfiés ou comprimés, dont on permet ou provoque la vaporisation, mais c'est généralement aux corps explosants qu'on le demande, parce que la réaction chimique qui accompagne leur explosion entraîne un dégagement de chaleur qui dilate encore les gaz et leur donne plus d'expansibilité. Cette chaleur accroît beaucoup la puissance, car tel corps qui a,

à l'état solide, un volume 1, a un volume 400 à l'état gazeux, et un volume 1200 à l'état dilaté résultant de l'échauffement.

On conçoit dès lors qu'un explosif est essentiellement un corps endothermique, c'est-à-dire dégageant de la chaleur. Il y a des réactions chimiques s'effectuant avec absorption de chaleur, avec réfrigération par conséquent ; d'autres avec dégagement, production de chaleur, avec échauffement. Ce dernier cas est celui des explosifs. Sur toute la question de la thermo-chimie, des réactions endothermiques et exothermiques, on sait que Berthelot a laissé des travaux définitifs.

Une autre caractéristique des explosifs est leur instabilité, la facilité avec laquelle ils se décomposent sous l'influence d'un choc, de l'échauffement, parfois même du simple frottement (par la chaleur qui en résulte).

Mais le caractère de l'explosion n'est pas le même dans tous les cas. Il peut y avoir une explosion instantanée, généralement due à un choc, et une explosion lente, qui résulte d'une inflammation.

La plupart des poudres peuvent exploser des deux façons, la première étant celle qui produit les effets les plus énergiques : ainsi, la classique poudre à canon, sous l'influence de nitroglycérine explosant à côté d'elle, subit l'explosion instantanée.

Encore faut-il observer qu'il y a des degrés dans la vitesse de l'explosion lente, par inflammation, tenant à ce que le mélange entre plus ou moins vite en combustion. En effet, si le feu prend vite, la poudre est brisante ; s'il prend lentement, elle est dite lente, ou progressive. La poudre brisante est employée pour l'obtention d'effets d'écrasement ou éclatement, pour charger les obus, torpilles et mines, pour faire sauter les ponts, etc. ; la poudre lente est exclusivement employée dans les armes à feu, pour projeter balles et obus. La brisante ferait éclater l'arme, en effet. On remarquera toutefois que la poudre brisante des obus, par exemple, ne doit pas l'être trop. En ce cas elle pulvériserait l'obus ; il faut une poudre moins vive, qui le brise en morceaux

de taille appropriée, une poudre tenant le milieu entre la brisante et la lente : la mélinite est dans ce cas.

De même, dans les mines de pierre ou de charbon, où l'on veut obtenir des morceaux d'une certaine taille, on emploie des poudres Brisantes atténuées, pas trop Brisantes.

Il ne faut pas oublier que tous les gaz engendrés par l'explosion sont irrespirables. Certains sont vénéneux, toxiques : ils ajoutent au danger des explosifs.

Les différentes poudres connues ont donc des propriétés diverses, et par suite des applications diverses selon le but poursuivi. Chacune a son emploi : aucune ne les a tous.

On les classe selon la nature de l'élément comburant. On les distingue en nitratées (azotate de potassium ou salpêtre), chloratées (chlorate de potassium), nitroglycérinées ou dynamites, nitrocellulosées (pyroxyle ou coton-poudre), nitrobenzolées, nitrophénalées ou picratées (acide picrique), fulminatées (union d'un métal avec un acide fulminique hypothétique).

Comme poudres nitratées, il y a la poudre noire bien connue et classique, l'ancienne poudre à canon, poudre de chasse, poudre de pyrotechnie. Parmi les chloratées, on peut citer la poudre Turpin. Généralement on les atténue pour en diminuer la sensibilité au choc, par l'addition de substances inertes. L'humidité les rend plus sensibles. Elles sont très Brisantes et servent surtout dans les cas où l'on cherche à obtenir des effets destructeurs.

Les poudres nitroglycérinées sont assez nombreuses : elles sont à base de nitroglycérine (résultant de l'action de l'acide nitrique sur la glycérine en présence de l'acide sulfurique). La nitroglycérine est liquide, très sensible et dangereuse à manier. Elle peut exploser spontanément. Il est plus pratique de l'employer à l'état de dynamite, c'est-à-dire additionnée d'un solide ou bien inerte, ou bien actif, c'est-à-dire combustible, et donnant des gaz et de la chaleur. A cette catégorie appartiennent les diverses dynamites, la grisoutite, la fulgurite et nombre de corps similaires.

Les poudres nitrocellulosées ont pour corps essentiel de la cellulose (de bois, paille, coton, etc.) traitée par l'acide nitrique ou azotique. Elles sont Brisantes, comme les précédentes, mais on peut en atténuer l'effet brisant et les rendre propres à la balistique, à l'emploi comme poudres progressives. Le nombre en est considérable : le coton-poudre, la poudre Schultze, la cellulöidine de Turpin, la xyloïdine et le groupe des poudres pyroxylées auquel appartiennent les poudres sans fumée. Celles-ci consistent en coton-poudre aggloméré, moins rapidement combustible, moins brisant, moins sensible, et qui conserve sa propriété de brûler sans produire de fumée. Ce sont toutes des poudres à base de substance très brisante rendue plus lente par l'addition de corps divers, ou par des tours de main qu'on ne raconte naturellement pas. La poudre Vieille, ou poudre française, appartient à ce groupe, ainsi que d'autres poudres sans fumée dont une des premières, si ce n'est la première, a été la cellulöidine de Turpin. L'Etat français fabrique diverses autres poudres pyroxylées du même type. Et avec le pyroxyle on a fait divers explosifs en y ajoutant de la nitroglycérine (gélatine détonante, dynamite-gomme, balistite, cordite, forcite, etc.).

Les poudres sans fumée ne produisent qu'une légère buée ; elles ont beaucoup de force, quoique ne donnant pas de recul, n'explodent pas à l'air libre et ne font guère de bruit.

Les poudres nitrobenzolées ont pour base le benzol et l'acide nitrique ; elles sont d'autant plus fortes que plus nitrées : la roburite appartient à cette catégorie.

Les nitrophénolées ou picratées ont pour corps principal le trinitrophénol ou acide picrique : exemple, la poudre Abel, la mélinite, la poudre verte. Ce sont des poudres très brisantes.

Très brisants aussi les fulminates, dont le fulminate de mercure est le plus employé. Ils servent surtout à faire les amorces, c'est-à-dire à provoquer une explosion restreinte qui détermine l'explosion du corps employé ; presque tous les détonateurs contiennent du fulminate de mercure. Comme on le sait, ils ser-

vent à produire une petite explosion qui déclanche la grande.

En dehors des différentes catégories de poudres dont il vient d'être parlé, il y a encore celle des poudres doubles, résultant du mélange de deux sortes de substances, l'une comburante, l'autre combustible, qui, isolées, sont inoffensives, mais une fois en présence explosent, soit par choc, soit par inflammation.

Les panclastites sont du nombre. Le comburant est le peroxyde d'azote ; le combustible varie : ce peut être du sulfure de carbone, un hydrocarbure (huile de pétrole, benzol, etc.), un corps gras (huile ou graisse, animale ou végétale), ou encore un dérivé nitré (nitrobenzine, etc.).

On ne prépare la panclastite qu'au moment de s'en servir, en mélangeant les deux liquides dans la cartouche. Elle ne détone que par l'explosion d'un autre corps : cette dernière est obtenue par le fulminate ou autrement. On peut bien faire le mélange d'avance et y incorporer un corps inerte, comme pour la nitroglycérine, mais il présente des dangers et moins de puissance explosive. La panclastite constitue un explosif plus puissant que la dynamite.

A côté de la panclastite, il y a plusieurs autres poudres doubles, analogues.

CHRONIQUE POLITIQUE

Les nouvelles de la guerre. — Changements dans quelques pays. — Les neutres. — Les Jeunes-Turcs et les capitulations. — Un nouveau pape. — En Suisse : l'état de guerre.

N'est-ce pas, dans le pitoyable recul de la civilisation qui correspond à la crise actuelle, comme un dernier hommage à la morale que cette préoccupation de chacun des belligérants de rejeter sur l'adversaire tout l'odieux de la guerre et la responsa-

bilité des violences, et n'avons-nous pas lieu d'être fiers, nous autres Suisses, de la peine que l'on prend pour gagner notre opinion?

Peut-être ; mais il y a tant de massacres, tant de ruines, tant de sang que nous sommes très peu touchés par les explications tardives. Et puis, le plus clair de notre attention va ailleurs : c'est la bataille en cours qui nous intéresse. Ses proportions nous déconcertent et sa lenteur nous déçoit. Chaque matin nous ouvrons notre journal avec un léger tremblement. Nous constatons avec regret que « la situation est inchangée ; » nous nous demandons si l'on fait bien tout ce qu'il y a à faire pour décider la victoire et, un peu d'imagination inspirant notre stratégie en chambre, nous rêvons d'extraordinaires marches tournantes qui doivent assurer le triomphe de l'un et la déroute de l'autre. Les journaux de l'après-midi ne calment pas notre impatience : rien ou presque rien de nouveau. Et le soir, persuadés que quelque chose a dû se passer quand même, nous nous laissons aller à acheter dans la rue l'une ou l'autre de ces feuilles volantes qui ont poussé sous le souffle de la guerre comme poussent les champignons dans une haleine de pluie, mais qui, nous en avons été bien avertis, sont incapables de rien nous dire que nous ne sachions déjà.

— Cette impression de perpétuelle attente n'encourage pas le travail intellectuel. Et c'est dommage.... Quel riche champ d'étude cette guerre ne présente-t-elle pas ! Quelles observations intéressantes ne pourrions-nous pas déjà faire sur l'état d'âme nouveau des pays qui nous entourent !

En Allemagne, aucune surprise. Depuis longtemps la nation s'était révélée à tous ceux qui avaient bien voulu se donner la peine de l'étudier. Le grand mouvement d'opinion qui avait succédé aux événements de Saverne, quand les masses, incapables de résister au prestige de l'uniforme, avaient désavoué ceux mêmes qui essayaient de les protéger contre le régime du sabre, achevait de nous fixer. L'Allemagne a cru tout ce que

lui disaient ses maîtres sur les origines de la guerre, elle admire aujourd'hui tout ce que font ses soldats et elle attend des événements décisifs qui ne sauraient tarder.

Mais l'Angleterre... quelle transformation depuis deux mois dans le langage de ses orateurs et le ton de ses journaux ! Alors, on traversait la crise intérieure la plus intense que le pays eût connue depuis le temps des grandes luttes entre whigs et jacobites, on parlait de guerre civile et ce mot effrayait à peine ; l'Irlande allait devenir un champ de bataille. Soudain, l'intérêt national apparaît et tout le reste devient secondaire. L'Angleterre libérale et pacifiste a accepté l'état de guerre dans l'esprit même où l'ancienne *gentry* avait entrepris la lutte contre Napoléon. On croyait le pays transformé par la démocratie ; il n'avait jamais été plus respectueux de la tradition. Et le but qu'il s'est fixé est bien celui des grandes guerres d'autrefois, avec cette différence que ce n'est pas une classe dirigeante de quelques centaines de milliers d'âmes qui le voit, mais une nation immense qui couvre un quart de la terre. On veut briser l'ennemi qui menace l'Anglo-Saxon dans sa puissance et sa richesse et on dit : « Nous irons jusqu'au bout. »

En France le changement est plus remarquable encore. Reconnaissons-le : l'Etat, au moment du procès Caillaux, nous paraissait en décomposition. Nous avions beau nous dire que la France politique n'est pas la vraie France, nous rappeler les admirables qualités de bon sens, de travail et d'épargne des classes qui font peu parler d'elles, mais qui assurent la vie du pays, il nous semblait qu'une nation qui persiste à soutenir de ses suffrages une caste de politiciens sans principes et sans scrupules n'est plus digne de la vie politique. Ce n'était pas la violence des partis qui nous effrayait ; mais que, au cours des luttes, tous les principes de justice, d'ordre, d'organisation sociale soient délibérément méconnus, c'est l'indice trop certain d'une société qui se désagrège. Brusquement, à l'appel de la patrie, les discordantes clameurs se sont tues : la nation a fait

face, tout ce qui pouvait nuire à la défense commune a été oublié.

Qui donc se préoccupe aujourd'hui des déclamations de ce pauvre Jaurès, lâchement assassiné au moment où il aurait dû ouvrir ses yeux à l'évidence et reconnaître ses erreurs? Que reste-t-il des partis?... Les hommes qui les représentent ne songent qu'à faire leur devoir, rivalisant de zèle pour le salut commun. Le ministère radical-socialiste, mal reconstitué au début de la guerre, s'est reformé une seconde fois; il a voulu résumer la France et maintenant, nous le voyons bien, à quelques exceptions près l'homme juste se trouve à la juste place. La ville de Paris, si nerveuse, si autoritaire, si bruyante, a laissé partir le gouvernement sans mot dire, parce qu'elle a compris que c'était nécessaire.... La France s'est miraculeusement retrempée dans cette terrible épreuve; il est dommage qu'elle lui coûte tant de sang.

— D'autres constatations sont moins édifiantes, mais caractéristiques aussi. Dans le grand bouleversement de l'Europe, toutes les espérances sont permises et nombreux sont ceux qui espèrent. Il y a parmi les neutres des Etats à qui la neutralité pèse : c'est une occasion unique d'agir. Pourtant certaines formes sont nécessaires et certaines précautions utiles. Quand une situation est acquise et que rien ne la menace, on ne peut tout risquer sur un coup de dés. Il importe donc d'attendre pour voir de quel côté penche la fortune; mais il faut aussi ne pas partir trop tard pour éviter d'être exclu lors du partage des dépouilles. Et tandis que les foules s'agitent et manifestent, comme c'est leur nature, les gouvernements se réservent et observent, comme c'est leur devoir.

Parmi ces gouvernements, l'un est déjà entré en action, mais de façon assez particulière. Les Jeunes-Turcs de Constantinople ont pu constater depuis quelques années que les coups de force réussissaient assez bien à leurs adversaires. Ils ont voulu en essayer aussi et, brusquement, profitant de ce que cinq sur six

des puissances signataires des grands traités européens étaient en train de se déchirer, ils ont proclamé, pour le 1^{er} octobre prochain, l'abrogation des capitulations. Le coup est rude ; le régime des capitulations fonctionne depuis près de quatre siècles. Parmi les nombreux avantages qu'il assure aux étrangers, l'un surtout, la substitution de la justice consulaire aux tribunaux locaux, est d'une importance capitale ; car les juges ottomans n'ont jamais eu bonne renommée.

L'Europe a protesté, comme c'était inévitable ; mais que vaut la protestation collective de gens qui se battent ? Tout de suite des différences se sont dessinées : l'alliance austro-allemande réclamait moins fort, la Triple-Entente unie à l'Italie plus fort. Déjà la Turquie recueille le bénéfice de sa décision : il est admis, même par les plus fougueux défenseurs du régime dénoncé, que les capitulations ne seront que partiellement rétablies. Le seront-elles dans une mesure quelconque ?

Mise en goût par ce premier succès et par le triomphe du Croissant dans l'Albanie abandonnée par le triste prince de Wied, une partie du gouvernement jeune-turc voudrait aller plus loin. On dit qu'Enver pacha se démène terriblement pour jeter son pays dans la guerre aux côtés de l'Allemagne et de l'Autriche. Comme il serait un peu difficile de faire paraître des troupes sur les champs de bataille de Galicie ou de Lorraine, ce serait la Grèce qu'on attaquerait et peut-être la Serbie aussi. D'autres ministres résistent : ils jugent les risques trop gros. Cependant les diplomates interviennent, chacun plaidant sa cause, faisant ses offres et proférant ses menaces. Il se joue là-bas une partie serrée qui intéresserait grandement l'Europe, si l'attention n'était absorbée par des spectacles plus tragiques.

— Est-il vrai que le pape Pie X, chargé d'ans et de mauvaise santé, ait succombé sous le coup de l'émotion provoquée par la terrible guerre ? Si oui, il n'a fait que suivre l'exemple de nombreux prédécesseurs, pontifes au cœur droit, persuadés de leur sainte mission, qui n'ont pu supporter l'opposition entre l'idéal.

de paix et d'amour qu'ils proclamaient et les horreurs du siècle, et que le désespoir a brisés.

Donc, en pleine guerre, le conclave a déployé son cérémonial archaïque ; la foule romaine s'est amassée sur la place Saint-Pierre, attentive à la *sfumata* qui élevait sa spirale grise au-dessus de la cheminée de la chapelle Sixtine ; puis est venue la proclamation du pape nouveau : *Annuntio vobis gaudium magnum : habemus pontificem....*

Que sera le pape Benoît XV ? La plupart des journaux l'ont déjà jaugé. C'est un homme de conciliation, a-t-on dit, qui cherchera à rendre sa fonction aimable. C'est un modernisant et non plus un intégriste : avec lui l'Eglise va renouer alliance avec la culture moderne. C'est l'esprit de Léon XIII et du cardinal Rampolla qui reparait par opposition à celui du dernier règne.... Peut-être ; mais les hommes ne se jugent qu'à leurs actes. A l'avènement de Pie X est née et s'est propagée la légende du pape curé de campagne, inoffensif, sans volonté, destiné à se laisser guider par son entourage ; et le pontife défunt a été l'un des souverains les plus autoritaires, les plus inébranlables qu'ait connus l'Eglise. Le cardinal della Chiesa, Benoît XV de son nom de pape, est une intelligence, c'est aujourd'hui ce qu'on en peut dire. Il a toute la finesse d'un Gênois de vieille race, toute la culture d'un fin lettré, toute la conviction d'un apôtre. Il a été diplomate ; il connaît le Vatican, l'Eglise, les trônes et les républiques, la chrétienté tout entière. Il ne se laissera guider par personne, il choisira sa voie ; il sera un grand pape si, dans notre siècle de fer, il reste une place pour une force d'opinion et pour une grandeur morale.

Notre Suisse tend vers l'absolutisme. Les chambres fédérales ont voté des pleins pouvoirs au Conseil fédéral, la plupart des assemblées cantonales en ont fait de même à l'égard des Conseils d'Etat, les villes vivent sous un régime mixte, partage imprécis de puissance entre les commandants de place et les

pouvoirs municipaux. Disons-le tout de suite : nos autorités, à tous les degrés, ont fait preuve de modération et de bon sens et, sauf quelques détails extérieurs, beaucoup de gens ignoreraient qu'il y a quelque chose de changé chez nous si on ne le leur disait pas.

Ce régime autoritaire a fait ce qu'on attendait de lui. Il a réagi contre la crise financière, pourvu aux approvisionnements, décrété la vie simple, sévi contre les accapareurs et assuré l'ordre partout. Il a surtout pris toutes les mesures possibles pour doter notre pays du maximum réalisable de force militaire et faire respecter sa neutralité par l'étranger. Ainsi la Suisse est restée comme un îlot paisible au milieu des armées immenses qui battent ses frontières, inappréciable bienfait qui, espérons-le, nous sera accordé jusqu'au bout.

Ne devons-nous pas admettre une part de chance ? Peut-être. Supposons que la Suisse, à la place de vallées et de montagnes, présente de vastes plaines, qu'au lieu d'occuper une situation excentrique elle s'étale droit sur le passage des armées, que Paris s'élève, non pas sur la Seine moyenne, mais au confluent de la Saône et du Rhône... alors nous aurions pu voir des choses étranges et terribles et les têtes de colonnes allemandes qui, au lieu d'envahir le Luxembourg, se seraient présentées le 2 août sur nos frontières, ne se seraient pas laissé arrêter par les quelques compagnies de landsturm qui en formaient la seule défense. Mais nos ressources militaires en ont imposé aussi. Admettons que, par notre activité, nous avons complété l'œuvre de la nature et que le résultat se partage à mérite égal... j'espère que tout le monde sera content.

Et nous qui bénéficions d'une existence presque inchangée, nous devons à nos soldats une reconnaissance profonde. Ils ont été arrachés du jour au lendemain aux occupations civiles. Depuis des semaines, des mois, ils couvrent les frontières ou stationnent en seconde ligne comme réserve. Ils mènent une rude vie, ne comptant ni leur peine, ni leur fatigue, de jour, de nuit,

veillant ou marchant, quel que soit l'état du ciel et de l'air... Et derrière eux le pays travaille ou se repose dans la confiance et dans la paix.

Devons-nous croire après cela que tout est pour le mieux dans la meilleure des républiques, que l'effort militaire et national est strictement dosé, que les ressources du pays sont soigneusement ménagées, qu'aucun abus, aucune exagération n'apparaît nulle part, qu'on n'impose aux troupes que les fatigues indispensables, qu'on ne néglige rien pour entretenir leur moral au cours d'une rude et dure campagne qui n'a pas la bataille pour stimulant et pour but, qu'on se souvient toujours que le soldat est un citoyen et que les citoyens forment le peuple roi, que toutes les classes de la nation sont l'objet au même titre de la sollicitude du gouvernement, condition nécessaire d'un petit pays de qui l'on réclame des sacrifices?... Il y aurait bien, peut-être, quelque chose à dire à ce propos : mais le moment n'est pas venu de dire toutes ces choses.

Lausanne, 25 septembre 1914.



BULLETIN LITTÉRAIRE

ET BIBLIOGRAPHIQUE

EDOUARD SCHURÉ, SON ŒUVRE ET SA PENSÉE, par *Alphonse Roux et Robert Veyssié*. — 1 vol. in-16. Paris, Perrin & Cie.

Nous avons eu l'occasion de parler ici-même des livres de M. Edouard Schuré, tout récemment encore à propos de l'*Evolution divine*, — et nous ne ferons pas à nos lecteurs l'injure de croire qu'ils n'ont point parcouru son œuvre maîtresse : *Les grands initiés*. Car M. Schuré est peut-être le plus représentatif et le plus praticable, si l'on me permet ce qualificatif, des écrivains qui, depuis un quart de siècle, à la fois et tantôt plus, tantôt moins, penseurs, artistes, vulgarisateurs, avant tout âmes religieuses, ont collaboré dans des domaines divers : théosophie, esthétique, roman, drame ou études d'occultisme, à la renaissance du spiritualisme extra-officiel si visible aujourd'hui autour de nous.

C'est pourquoi l'étude de MM. Roux et Veyssié sera, parmi les amis de M. Edouard Schuré, la bienvenue. Ils y trouveront l'exposé objectif de sa doctrine, développée sous la riche diversité des modes d'expression qui rendent si difficile, pour ne pas dire impossible, de classer dans une catégorie déterminée le philosophe subtil et le lyrique débordant. Cette étude est écrite avec sympathie et elle est précédée d'une *Confession philosophique* de Schuré lui-même ou, si vous préférez, une manière de raccourci de sa carrière, un tableau ramassé de sa vie religieuse, intellectuelle et morale, puisque chez lui les trois n'en font qu'une, harmonieusement fondue et d'une grave beauté.

R. F.

UNE FAMILLE. LES D'ALÈGRE. (Récits du temps des troubles),
par *Pierre de Vaissière*. — 1 vol. in-8° Paris, Emile-Paul, 1914.

M. Pierre de Vaissière poursuit ses investigations dans le XVI^e siècle. Le nouvel ouvrage qu'il présente au public rappelle la vie mouvementée des marquis d'Alègre et de leur entourage. Coups d'épée, arquebusades, assassinats, vengeances, les d'Alègre se prêtèrent à toutes ces violences et en furent victimes. La fin misérable d'Yves IV et de la marquise d'Estrées, mère de Gabrielle, la répression d'une sédition à Issoire sont l'occasion pour M. de Vaissière d'évoquer avec clarté et concision des drames que l'histoire n'avait point encore définis.

D'admirables crayons d'après les originaux de la Bibliothèque nationale ornent ce volume fort bien documenté.

ED. CH.

LES ORIGINES POLITIQUES DES GUERRES DE RELIGION. Tome II,
par *Lucien Romier*. — 1 vol. in-8°, Paris, Perrin & C^{ie}.

Ce second volume porte comme sous-titre : *La fin de la magnificence extérieure. Le roi contre les protestants*. C'est, en effet, de l'abandon de la politique italienne qu'il s'agit. Entraîné encore une fois par les Italiens, par le pape Paul IV Caraffa, par l'ambition du cardinal de Lorraine, Henri II tente une nouvelle expédition en Italie. Dans les derniers jours de 1556 le duc François de Guise se met en route. Trahi par les Italiens, manquant de ressources indispensables, le meilleur général français, malgré son génie militaire, aboutit à un échec lamentable, et pendant cette aventure coûteuse et inutile l'ennemi entrainait en France, où le duc de Savoie, Emmanuel-Philibert, remportait la brillante victoire de Saint-Quentin (10 août 1557).

« Les événements de l'année 1557 ramenèrent l'attention du Roi sur ses propres Etats, » dit M. Romier. « Il vit alors la gravité de certaines manifestations qui, dans l'accablement de la défaite, parurent plus sonores et plus étendues qu'auparavant. Quelques mois après le désastre de Saint-Quentin Henri II éprouva pour la première fois une sensation d'insécurité religieuse et politique, la peur de l'hérésie qui l'envahit chaque jour davantage. »

Dès lors sa grande préoccupation va être de faire la paix, à n'importe quelles conditions, pour pouvoir tourner toutes ses forces contre les protestants qui deviennent trop nombreux. C'est dans ces dispositions d'esprit qu'il signa la paix de Cateau-Cambrésis; il allait se mettre à l'œuvre quand il mourut. C. G.

SWÉDENBORG, par *Charles Byse*. Tome V. Cours treize et quatorze : *La foi qui sauve*. — *La psychologie de Swédenborg*. — 1 vol. in-16. Lausanne, Léon Martinet; Paris, Fischbacher.

S'il est intéressant de comparer l'enseignement de Swédenborg sur la foi et le salut par la foi aux modernes doctrines fidéistes, — que M. Byse juge bien inférieures, — c'est néanmoins l'exposé de la psychologie swédenborgienne qui fait le principal attrait du présent volume, le dernier de la série. Œuvre à la fois d'un savant habitué à scruter les choses et d'un voyant dont les visions et les doctrines forment un inséparable tout, cette psychologie est on ne peut plus digne d'étude. Mais pourquoi M. Byse tient-il si fort à prouver que son héros « ne fut pas un mystique dans le sens habituel de ce mot? » Si l'on entend par là un halluciné incapable de critique, c'est contre la fausseté de cette idée qu'il conviendrait de s'élever. Il est singulièrement abusif de mettre sur la même ligne une sainte Thérèse, à l'inspection si profonde et si fine, et une Bernadette de Lourdes. Swédenborg unit à un degré éminent l'aptitude philosophique et le don de seconde vue. Son cas, cependant, ne nous apparaît pas absolument isolé. Tous les grands mystiques sont plus ou moins enclins à faire la théorie de leurs révélations, à les ordonner en un système.

Quoi qu'il en soit, les cinq volumes de M. Byse resteront le précieux vade-mecum de tous ceux qui voudront étudier après lui la vie et l'œuvre du « prophète du Nord. » Dans l'intérêt passionné et dans la fervente confiance que Swédenborg inspire à son disciple de Lausanne, nous voyons une des plus respectables manifestations du besoin d'idéalisme positif qui pousse tant de gens vers les formules et les sectes du jour, — spiritisme, occultisme, revivalisme, science chrétienne ou théosophie.

E. L.

LONDRES ET LES OUVRIERS DE LONDRES, par *D. Pasquet*. —
1 vol. in-8°. Paris, Colin.

Cette étude volumineuse, écrite avec clarté et un réel souci de vérité, montre la situation extraordinairement misérable d'une grande partie des ouvriers londoniens et explique les difficultés que rencontrent les entreprises d'amélioration sociale ou morale.

La physionomie des quartiers de l'East End et de Whitechapel est dépeinte de façon saisissante ; on y voit le rôle que jouent les problèmes de l'habitation ouvrière et du surpeuplement. Mais la partie importante de ce travail est celle où l'auteur établit que le but essentiel de Londres est d'être un grand entrepôt plutôt qu'une ville industrielle. De là les intermittences fréquentes dans le travail et l'exploitation de la main-d'œuvre à bon marché.

La mutuelle dépendance des phénomènes sociaux ressort une fois de plus avec évidence de cette œuvre à la fois d'un historien, d'un sociologue et d'un philosophe. L.

SOUVENIRS POLITIQUES ET PARLEMENTAIRES D'UN TÉMOIN. LE
PRINCIPAT DE M. THIERS, 1871-1873, par *Anatole Claveau*. —
1 vol. in-16. Paris, Plon, 1914.

Nous avons déjà exprimé ici même notre opinion sur le remarquable ouvrage entrepris par M. Claveau. Le tome II ne le cède en rien au tome I^{er} comme intérêt. Le drame de la Commune s'y déroule avec une netteté émouvante et l'intérêt historique ne s'affaiblit pas un instant, grâce au talent avec lequel l'auteur fait revivre la figure de M. Thiers et des hommes qui jouèrent à côté de lui un rôle en vue. ED. CH.

ERRATUM

M. Louis Leger n'ayant pas pu recevoir les épreuves de son article sur la *Psychologie des peuples slaves* (livraison de septembre), il s'y est glissé quelques erreurs. Lire en particulier, à la page 450, ligne 2, l'empereur *Maurice* et non *Keravice*.

LE PLAN DE GUERRE

AUSTRO-ALLEMAND

On n'écrit pas l'histoire d'une guerre pendant la guerre même. Toute donnée positive vous échappe. On croit discerner des apparences, mais rien n'est plus fallacieux. Depuis trois mois bientôt les hostilités ont été engagées, à l'orient et à l'occident de l'Europe ; des batailles formidables ont été livrées, comme aucun siècle n'en vit jamais ; elles ont mis en présence des combattants par millions, sur des étendues de territoire invraisemblables, pendant des semaines successives entières, et l'on ne sait pour ainsi dire rien. Nul ne pourrait affirmer avec assurance ni la composition des armées, ni leurs zones de réunion, ni les missions qui leur furent assignées, ni les combats heureux ou malheureux qu'elles ont menés. On ignore même leurs chefs, à certaines d'entre elles. Et l'on écrirait la réalité sur ces documents incertains ? Laissons à la presse quotidienne le soin d'échafauder les hypothèses que l'avenir démentira. L'heure des historiens n'a pas encore sonné.

Pourtant certains traits se dégagent que l'on peut fixer au passage, et qui, sans être la certitude, méritent l'at-

tention. Ce sont des points d'interrogation, mais les points d'interrogation ont l'avantage de marquer les questions auxquelles la documentation future devra répondre.

Pas n'est besoin de se demander, pour cette étude-là, qui a voulu la guerre. On peut mettre les adversaires sur le pied de l'égalité, et admettre, sinon que tous l'aient voulue avec le même empressement, du moins que tous l'ont préparée avec la même attention. Et cette préparation a envisagé, en premier lieu, la même hypothèse, celle de la rencontre du bloc austro-allemand avec l'alliance franco-russe. Au point de vue stratégique, c'est-à-dire des opérations des armées à la recherche les unes des autres pour la bataille, les interventions de la Belgique et de l'Angleterre n'ont été que des conséquences, et celle de la Serbie un accident, une manifestation en quelque sorte accessoire.

Ce départ politique pose nettement le départ stratégique. Il fait voir deux adversaires dans deux situations tout à fait opposées : ici une armée dont tous les éléments sont en liaison, l'armée austro-allemande ; là, trois armées sans communication entre elles, les armées française, russe et serbe.

Cet état de fait n'est pas une nouveauté dans l'histoire des guerres. Les campagnes du premier Empire en offrent plus d'un exemple. Napoléon I^{er} n'aurait pas dédaigné de commander le bloc austro-allemand, lui qui si volontiers rechercha les positions centrales et s'appliqua à les créer. La situation stratégique de Guillaume II aurait souri à son génie. Elle lui aurait rappelé son entrée de jeu en 1796, alors que, général Bonaparte, il se jetait entre les Piémontais de Colli et les Autrichiens

de Beaulieu, les battant successivement, lui concentré, eux séparés. Elle lui aurait rappelé sa radieuse campagne de 1814, alors que seul contre l'Europe, seul contre la France elle-même, il galvanisait ses derniers combattants, une poignée d'hommes, pour chasser devant lui Schwarzenberg après Blücher, puis Blücher après Schwarzenberg. Elle lui aurait rappelé enfin le déclin, Ligny, Waterloo, la même manœuvre, et qu'une fois de plus la victoire aurait couronnée, si Bonaparte avait survécu dans le cerveau fatigué de l'empereur.

Cent ans après, l'armée austro-allemande a repris la manœuvre à son compte. Mais combien amplifiée ! Huit cents kilomètres séparent ses adversaires et, de part et d'autre, les combattants se chiffrent par millions.

Mais les moyens se sont perfectionnés concurremment. De sa frontière du Rhin à sa frontière de l'Oder et de la Vistule, l'Allemagne dispose en son réseau de chemins de fer d'un instrument d'une admirable souplesse, qui lui permet d'établir la navette de l'est à l'ouest et inversement, avec un minimum de difficulté et un maximum de vitesse.

On peut arrêter les données générales suivantes :

Le transport d'un corps d'armée de 40 000 hommes, avec ses équipages, exige 120 trains. Un chemin de fer à double voie et à faibles déclivités peut acheminer environ 40 trains successifs par jour, à la vitesse moyenne de 25 km. à l'heure, ce qui permet, haltes-repas déduites, un parcours de 500 km. par jour. Le transport d'un corps d'armée allemand, d'une frontière à l'autre, par une ligne unique à double voie, nécessitera donc 5 jours au maximum, durée des embarquements et des débarquements comprise. Ce corps d'armée, transporté

par trois lignes, sera réuni dans sa région de destination, à 800 kilomètres de ses quais de départ, au maximum 3 jours après la mise en wagons de ses premiers éléments. Sous Napoléon, il aurait parcouru 60 km. seulement pendant le même temps.

La proportion des combattants en mesure de participer aux premières grandes batailles est tout à l'avantage aussi de l'armée centrale de 1914. On peut admettre, en chiffre rond, la mise en ligne, pendant le premier mois des hostilités, de 3 millions d'hommes dans chaque camp, un écart ne pouvant s'accroître en faveur des franco-russes que vers la fin du deuxième mois. Napoléon entra en action, en 1796, avec 40 000 hommes contre 65 000 ; en 1814, à la fin de janvier, avec 50 000 contre 200 000 ; et en 1815, sur la Sambre, avec 124 000 contre 220 000.

Il se heurta à une troisième difficulté, celle de réaliser et de maintenir la séparation de ses adversaires au moyen de ses seules ressources personnelles. En 1796, tandis qu'il franchissait les Alpes maritimes, les Autrichiens étaient à Gênes et les Piémontais à Mondovì, soit à peu près sur le même alignement. En 1814, tandis que de Troyes il guettait les alliés, Blücher descendait la Marne et Schwarzenberg la Seine. Et en 1815, Anglais et Prussiens joignaient leurs avant-postes au sud de Charleroi. Dans ces trois cas, il suffisait aux alliés de chercher leur jonction à une marche ou deux en arrière pour opposer leurs armées réunies à l'ennemi. Le commandement austro-allemand est en meilleure posture que ne le fut Napoléon ; les armées française et russe n'ont aucun moyen de se soutenir mutuellement ; elles sont irrémédiablement séparées.

Enfin, quatrième différence, encore à la défaveur du grand homme de guerre. Il fut chaque fois en présence d'adversaires en mesure d'être prêts l'un et l'autre dès le début des hostilités. Rien de pareil en 1914. La Russie, d'après le calcul des états-majors, ne devait être en état d'agir de façon efficace qu'un mois après la France. D'autre part, compensation partielle, l'Autriche ne pouvait marcher que quinze jours après l'Allemagne. Quant à cette dernière, elle devait être prête, dans l'hypothèse la moins favorable, le même jour que la France, avec chances d'une avance d'un jour ou deux au cas d'une organisation plus minutieusement agencée.

Quant au principe de la manœuvre, aucun changement ne l'altère. Il consiste, comme toujours, à grouper ses forces de telle sorte que leur moindre partie contienne un des adversaires, pendant que la grosse fraction réalisant la supériorité numérique sur l'autre adversaire, ou au moins l'égalité, le bat pour se retourner ensuite contre le premier. « J'ai adopté comme principe général dans cette campagne, écrit Napoléon en 1815, de diviser mon armée en deux ailes et une réserve.... La garde formera la réserve et je me porterai sur l'une ou l'autre aile suivant les circonstances.... Selon les circonstances, j'affaiblirai l'une ou l'autre aile en augmentant la réserve. »

30 000 hommes, sous Grouchy, marchent à droite contre les Prussiens ; 35 000 sous Ney, à gauche, contre les Anglais. L'empereur est au centre, avec 60 000 hommes. Il joint d'abord Grouchy, et bat Blücher à égalité, car un corps prussien est en retard. C'est la victoire de Ligny. Puis, laissant à Grouchy le soin de la poursuite, il rejoint Ney, et attaquera Wellington, à égalité de

nouveau. Mais il y a malentendu entre l'empereur et Grouchy; ce dernier ne saisit pas l'importance de son mouvement; il laisse Blücher se réunir aux Anglais. Waterloo détruit ce que Ligny avait amorcé.

Entre les Russes et les Français, l'armée austro-allemande de 1914 doit monter une manœuvre analogue. Comment la règlera-t-elle? Deux résolutions préalables devront être arrêtées : 1° déterminer celui des deux adversaires auquel devront être portés les premiers coups décisifs, l'autre étant jusque-là considéré comme secondaire; 2° prévoir le groupement des forces à opposer, pendant cette première phase, à chaque adversaire.

L'événement a montré que les Français ont été l'ennemi estimé par les Impériaux le plus immédiatement dangereux, donc celui qu'il convenait de réduire le premier à l'impuissance. Ils ont eu de bons motifs pour en juger ainsi.

Les Français pouvant être prêts sans retard, les coups les plus rapides viendraient de leur part. Qu'ils l'emportassent au début contre des forces inférieures, ne disposant que d'une puissance défensive, les hostilités ne tarderaient pas à se poursuivre sur territoire allemand. Le vaincu de 1870 paraîtrait l'emporter, ce qui risquerait d'être une grave atteinte à la confiance des populations. Celles-ci comprendraient d'autant moins que le champ ait été laissé libre à l'ennemi français que l'insuffisance matérielle et morale de celui-ci, comparé à l'état-major et à l'armée allemands, ont passé, en Allemagne, à l'état de dogme ou d'axiome. Non seulement la littérature allemande en a convaincu chacun, mais tout le système de l'instruction des soldats a tendu à affermir leur conviction de l'infériorité française. Or, qui dit le soldat dit le peuple.

Quiconque a suivi d'un peu près cette instruction a pu s'en rendre compte. Un lieutenant ou un capitaine enseigne les qualités du fusil à ses fantassins : « La balle française n'est pas pareille à la nôtre, expliquera-t-il ; sa forme la rend moins stable aux petites distances. Il est vrai que, plus lourde, elle trouve mieux que la nôtre la stabilité aux longues portées, mais on ne tire pas à ces portées-là. Les Français se leurrent d'un avantage illusoire. *Das ist echt französisch.* »

Un capitaine d'artillerie fait la théorie à ses canoniers : « Les Français ont une haute opinion de leur canon de 75 ; ils prétendent que leur projectile est plus efficace que le nôtre. Mais la chose importante pour une artillerie de campagne est la mobilité, donc la légèreté de la bouche à feu. Le projectile français a pour conséquence une bouche à feu pesante. La grande efficacité doit être demandée à l'artillerie lourde de campagne, comme notre obusier de 105. On dispose alors de l'efficacité à côté de la mobilité. Les Français n'ont pas vu cette distinction logique. Ils se contentent de chanter sur tous les tons leur merveilleux canon de 75. *Französische Prahlerei! Bei uns, die deutsche Gründlichkeit.* »

Des années durant, ce refrain est sorti de la bouche de centaines et de milliers d'officiers. Comment supposer qu'un adversaire aussi inférieur par l'intelligence et les procédés ne soit pas voué à une défaite aussi rapide qu'irréversible ?

L'ajourner, pour chercher un succès qui peut plus facilement attendre, s'expliquerait d'autant moins que tous les moyens techniques viennent en aide à la supériorité intellectuelle et morale. Un réseau de lignes admirablement adapté aux buts militaires assure une

concentration prompte et complète sur la frontière française. En Alsace, dans la direction des Vosges, en Lorraine vers la Moselle, et même vers la Meuse, par les frontières luxembourgeoise et belge, des chemins de fer offensifs garantissent le transport et le débarquement d'un maximum de forces en un minimum de temps. Partout des doubles, des triples, voire des quadruples voies ; partout des quais spacieux, partout des voies d'évitement prolongées. La concentration sur la frontière, minutieusement préparée et supérieurement agencée, peut être d'une rapidité foudroyante, et le déploiement stratégique suivre instantanément.

La suite de l'opération ne se présente pas d'une manière moins favorable. Elle conduit les colonnes dans des contrées peuplées, très cultivées, abondantes en ressources et riches en voies de communication. Les armées peuvent s'y nourrir, combattre et subsister mieux que nulle part ailleurs.

Enfin, les distances sont relativement courtes pour joindre l'adversaire. Très tôt après le commencement des hostilités, il sera contraint d'accepter la bataille décisive. Qu'il soit abordé résolument et soudainement, par une supériorité numérique imposante, c'est, dès le début, la campagne aux trois quarts résolue, et le chemin de la capitale ouvert. Pour contraindre celle-ci à ouvrir ses portes, on démasquera la lourde artillerie de siège ; elle fera merveille ; cette *ultima ratio* ne sera pas la moindre surprise d'une campagne de si puissante allure.

Une fois ces résultats obtenus, ce ne sera pas la fin absolue, mais le coup aura été assez solidement asséné pour qu'on puisse souffler en occident et mener à bien la suite en orient. On pourra ne laisser en France que

les troupes nécessaires à l'achèvement des armées de seconde ligne, qui, démoralisées, pourront retarder la conclusion, mais non plus conjurer le sort. Le gros des forces, les meilleures troupes, rejoindront les éléments défensifs du front de la Vistule, pour jouer en Pologne les ultimes coups décisifs de la campagne.

Les conditions du théâtre oriental des hostilités renforcent les arguments tirés du front ouest à l'appui de ce projet de guerre. Ce ne sont que vastes territoires boisés, marécageux, médiocres en ressources, mal servis par des routes peu nombreuses et d'insuffisants chemins de fer, coupés de larges rivières aux rives inhospitalières. Il faudrait y chercher la première victoire à l'aide de marches prolongées, rendues plus fatigantes par la difficulté de ravitailler des colonnes profondes, espacées sur un immense front. Et c'est dans ces conditions-là qu'on paraîtrait laisser à l'ennemi d'occident les avantages d'une offensive ?

Au contraire, les mêmes mouvements, mais succédant à la victoire en France, bénéficieront de l'exaltation des troupes. Ce sera le dernier coup de collier ; le dernier coup de massue aussi, car l'ennemi d'orient est plus que l'autre d'une infériorité technique certaine. Il se sera d'ailleurs rapproché, quoique contenu par nos éléments défensifs, et plus ne sera besoin de le chercher aussi loin pour le vaincre.

Tel semble avoir été, dénué d'expressions techniques et de calculs d'états-majors, le raisonnement des chefs de l'armée austro-allemande. Se demandant à laquelle des deux opérations il convenait de donner le pas, il conclut à l'opération d'occident. La frontière française constituerait le front de l'offensive principale et immédiate,

la frontière russe le front défensif ou d'offensive décisive ajournée.

Ce point acquis, comment convenait-il de partager les forces ?

Une première donnée était fournie par les époques de préparation des diverses armées. Les Allemands devant être prêts les premiers et les Autrichiens les seconds ; dans l'autre camp, les Français à peu près en même temps que les Allemands, et les Russes les derniers de tous, il était naturel de grouper immédiatement le gros des forces allemandes pour la première offensive. A ces conditions de temps s'unissaient les conditions géographiques, l'Allemagne voisinant la France. Les unes et les autres s'accordaient pour lancer contre les Français le maximum de troupes possible, c'est-à-dire toutes celles qu'il n'était pas indispensable de laisser face aux Russes.

Pour cette détermination-ci, le facteur autrichien acquérait une importance marquée. L'armée austro-hongroise devant être prête plusieurs jours avant les Russes, on pensait lui abandonner la mission orientale, d'un caractère suspensif, pendant que l'empire allemand assumait la mission occidentale. Une seule exception était imposée par la situation géographique de la Prusse orientale, saillant très prononcé dans le territoire russe. Il fallait maintenir là les effectifs indispensables pour protéger les populations contre les insultes des troupes de couverture ennemies. Ce soin ne pouvait être laissé aux soldats autrichiens, trop éloignés ; mais, en compensation, l'Autriche-Hongrie pourrait prêter à l'armée offensive allemande ce qui ne serait pas nécessaire sur le front défensif. Ce complément permettrait d'activer

l'opération principale, au bénéfice d'un plus rapide retour à l'opération subsidiaire.

Si l'on reprend l'effectif admis plus haut, on traduira ce raisonnement par les chiffres approximatifs suivants :

L'Allemagne dispose dans ses 25 corps d'armée actifs et ses 25 corps d'armée de réserve de 2 millions de combattants de premières levées. L'Autriche-Hongrie, qui possède 16 corps d'armée actifs et des formations de réserve également, peut disposer, dès le début, de 1 200 000 à 1 500 000 hommes. Laissons les centaines de mille face aux Serbes, reste le million. Si l'Allemagne renonce à 200 000 hommes sur le Rhin en faveur du front russe, l'Autriche-Hongrie peut renoncer à un effectif correspondant en faveur du front français, et le partage des forces s'établit à raison d'un tiers, soit 1 million au service de la mission momentanément défensive, et de deux tiers, soit 2 millions, au service de la mission offensive. Une fois celle-ci accomplie, ou du moins entrée dans la période d'achèvement sur des forces françaises amoindries, un million au moins de combattants peuvent être transportés sur le front oriental, accru des secondes levées allemandes et autrichiennes, si bien que l'état-major allemand se retrouve pour l'opération de Pologne à la tête de 2 1/2 à 3 millions d'hommes, au moins, grandis par le prestige du succès.

Si l'on se réfère à la campagne de 1815 esquissée ci-dessus, on relèvera une différence. Pas n'était besoin, en 1914, d'une réserve centrale importante. Napoléon la constitua parce qu'il ne pouvait prévoir la direction où il pousserait sa première offensive. Quel allait être l'adversaire le plus immédiatement dangereux ? Les Prussiens arrivant de Liège ? Les Anglais qui se basaient sur An-

vers ? L'événement le lui dirait et lui dicterait le premier emploi du corps central. Pour les Austro-Allemands, cette inconnue a été élucidée dès le temps de paix. Conformément à la résolution arrêtée, la masse de navette a été portée d'emblée à l'aile occidentale.

Tel a donc été le plan, semble-t-il. Comment l'application est-elle apparue ?

Elle s'est trouvée subordonnée, naturellement, à l'élaboration de deux autres plans d'opérations, que l'on pourrait appeler du deuxième degré : le plan de la manœuvre orientale et celui de la manœuvre occidentale. Il s'agissait d'arrêter l'emploi des forces prévues sur chacun des deux théâtres d'hostilité.

En orient, un obstacle a immédiatement surgi, propre à toutes les guerres d'Etats alliés : la difficulté d'établir l'unité de direction, ce qui signifie l'unité de manœuvre. Si les armées autrichienne et prussienne avaient fait bloc sur le théâtre oriental, sous un seul chef, peut-être aurait-on assisté là aussi à une conception analogue à celle de Napoléon dans les Pays-Bas : des ailes défensives dans la Prusse orientale et en Galicie, et une masse centrale prête à assurer la victoire de l'une ou de l'autre suivant les circonstances.

En fait, il semble que chacun des Etats, tout en suivant un plan convenu, a fait entrer dans l'établissement de ce plan ses convenances particulières. Deux théâtres d'opérations ont été adoptés, sans liaison entre eux, et répondant aux frontières de chacun des Etats intéressés. Les Prussiens ont défendu la Prusse, les Austro-Hongrois la Galicie, chacun chez soi, chacun pour soi et chacun selon ses vues à soi.

A cette infériorité relative s'ajouta une surprise. Les

armées russes de première ligne furent prêtes plus tôt qu'on ne l'attendait. Si bien qu'au moment où l'Autriche allait être en mesure d'effectuer ses transports de concentration, elle estima n'avoir pas trop de tout son monde pour la défense de son territoire. Le plan général subit ainsi une première atteinte, pour autant toutefois qu'une coopération autrichienne en occident avait été convenue, comme on peut le supposer. Les corps d'armée qui devaient la fournir furent dirigés vers l'est.

Mais les effectifs de l'empire allemand étaient suffisants pour la manœuvre occidentale. La Prusse orientale, entre autres, dont le territoire offre des ressources défensives précieuses à des troupes qui le connaissent pour s'y être constamment exercées, pouvait même se contenter de deux de ses corps actifs pour former le noyau de son armée. L'Allemagne disposait ainsi, dès les premiers jours, de 1 700 000 à 1 800 000 hommes à jeter sur la France.

C'était une supériorité numérique notable. Des 22 corps actifs français, il était permis d'en décompter au minimum 3, pendant les premiers temps du moins, les 14^e et 15^e sur les Alpes et le 19^e en Afrique, que l'Italie retiendrait. Car, même si l'Allemagne ne comptait guère sur une participation active de l'alliée italienne à la guerre, la non-participation n'irait pas jusqu'à laisser à la France des coudées entièrement franches. On pouvait prévoir aussi que certaines troupes resteraient employées à la police de Paris. Enfin le détachement d'occupation au Maroc exigerait du temps pour rejoindre, à supposer qu'il pût être retiré. Il y avait tout lieu de croire ainsi que la première mise française ne dépasserait guère de 1 200 000 à 1 300 000 hommes.

L'Allemagne était fondée encore à espérer une avance grâce à ses qualités de méthode et d'organisation, l'impeccable régularité de son exploitation ferroviaire, la minutieuse préparation de tous les services qui travaillent derrière le front, et dont l'activité et la conscience techniques sont d'une influence capitale sur la rapidité d'une mobilisation et d'une concentration.

Le grand état-major allemand n'a sûrement pas trop préjugé ses moyens à ce dernier égard. En revanche, il s'est leurré d'une illusion complète en ce qui concerne l'Italie. De ce côté-là, la diplomatie allemande s'est trouvée en défaut, certainement beaucoup plus qu'elle ne l'aurait imaginé si elle avait eu la pensée de le supposer. L'Italie n'a pas eu de peine à discerner que ses partenaires n'avaient pas tenu leurs engagements vis-à-vis d'elle ; elle se vit, en conséquence, déliée des siens vis-à-vis d'eux. Et comme d'emblée l'opinion populaire italienne manifesta non seulement son absolue répulsion à marcher aux côtés de l'Autriche, mais son espérance du malheur de cette alliée, l'état-major français put, sans hésitation, disposer de l'armée des Alpes et des troupes d'Afrique. Ce fut une seconde atteinte à l'application du plan initial.

Le passage par la Belgique, notamment par la rive gauche de la Meuse, semble lui avoir porté la troisième. Elle déploya un triple effet : un amoindrissement de la supériorité numérique ; une perte de temps ; une indication à l'adversaire de l'intention de l'assaillant.

Il semble, toutefois, qu'au premier moment les Français n'aient pas discerné cette intention dans toute son ampleur. Il va sans dire que ce n'est là qu'une hypothèse car on en sait trop peu de leur concentration initiale et

de leurs premiers mouvements pour affirmer autre chose que des impressions. On a eu celle que, malgré l'attaque de Liège, ils n'ont pas cru que les Allemands donneraient à leur tentative d'enveloppement une pareille envergure. Ils paraissent les avoir attendus par la rive droite de la Meuse surtout ; et comme, d'autre part, ils ont eux-mêmes débuté par une offensive en Alsace et en Lorraine, on est conduit à leur prêter une concentration et un déploiement qui ne devaient pas contre-carrer le principal effort de leur adversaire.

La conséquence en a été aussi que la perte de temps soufferte par ce dernier n'a pas servi autant aux Français qu'on aurait pu croire. Elle s'est manifestée essentiellement par le retard causé à la mise en jeu des armées allemandes les plus rapprochées du pivot, les armées de Lorraine et du Luxembourg, obligées d'attendre que l'aile marchante eût gagné l'alignement. Les Français n'en ont pas moins pu accentuer leur offensive au nord de la Meuse française, ce qui a pu atténuer quelque peu le caractère foudroyant que devait revêtir l'attaque allemande.

En revanche, l'atteinte au plan germain causée par un amoindrissement du déséquilibre des forces a été immédiate. L'état-major allemand a jeté l'armée belge dans le camp ennemi. Il a procuré 150 000 hommes à ce dernier, tout en subissant des pertes avant même qu'il fût en mesure de l'aborder. Et ce qui a imprimé à cette faute sa véritable signification, — je me borne à l'examen des fautes militaires, à l'exclusion de celles qui relèvent de la morale, — c'est la méconnaissance que l'état-major allemand a montrée de la valeur technique et morale du nouvel adversaire qu'il se mettait bénévolement sur

les bras. Certes, les troupes allemandes ont bénéficié, au début surtout, de leur supériorité d'instruction et d'éducation militaires. Mais cette supériorité n'a pas été telle que l'état-major allemand pût faire fi de son modeste adversaire. Il a été obligé d'en tenir compte, de détacher contre lui des forces relativement importantes, pour, finalement, après dix semaines d'opérations, le voir lui échapper.

Enfin, par voie de conséquence, la troisième atteinte au plan austro-allemand a entraîné la quatrième. La violation de la neutralité belge a procuré à la France un troisième appoint, s'ajoutant à la neutralité de l'Italie et à l'alliance militaire de la Belgique : l'appoint formidable de la Grande-Bretagne.

L'état-major allemand s'en est montré fort indigné. Toute sa colère se tourne aujourd'hui contre les Anglais. C'est puéril. Que ne s'indigne-t-il contre lui-même, car, autant qu'on en peut juger en l'état actuel de la documentation, il est seul responsable, et nul autre, des atouts successifs dont il a dégarni son jeu. L'Italie n'a pas pris l'avis de l'Angleterre pour laisser le champ libre aux corps d'armée français ; il lui a suffi d'entendre l'empereur Guillaume proclamer qu'il allait établir l'hégémonie allemande sur le monde. Et l'Angleterre n'est pour rien dans la résolution des généraux allemands de violer la Belgique au mépris de tout droit.

L'intervention des Anglais n'a du reste pas transformé notablement, au début, l'équilibre des forces. Au moment de son entrée en ligne, l'armée du général French ne paraît pas avoir dépassé les 50 000 hommes, et il semblerait qu'elle soit arrivée à la dernière minute. Ce n'en a pas moins été une atteinte au plan de l'assaillant.

Que sur la base des chiffres très approximatifs admis

plus haut, on apprécie en effectifs la valeur des atteintes, on obtient pour les trois ou quatre premières semaines de la guerre, le compte suivant :

	Hommes.
Effectif allemand	1 700 000-1 800 000
» français présumé.	1 200 000-1 300 000
Différence en faveur de l'armée allemande	500 000
	Hommes.
Appoint de l'armée des Alpes et d'Algérie .	100 000
» des forces belges	150 000
» de l'armée britannique	50 000
	300 000

La supériorité numérique en faveur de l'armée allemande s'abaisse de 500 000 à 200 000 hommes.

Telle semble avoir été, sous réserve des chiffres vrais, la transformation des données du plan général austro-allemand. Son étude est intéressante en ce qu'elle éclaire très nettement une des faces de l'intimité qui règne entre la politique et la stratégie. Les erreurs, les causes de la transformation, ont toutes été des erreurs politiques, soit des défaites de la diplomatie allemande, et chaque atout politique qu'elle a perdu a été un atout stratégique gagné par l'adversaire.

Il ne faut pas se montrer trop surpris de ce résultat. Les ennemis de l'Allemagne lui reprochent entre autres, à l'heure présente, son gouvernement militaire qu'ils rendent responsable de l'ouragan qui nous entraîne. L'histoire vérifiera ce qui, dans ce reproche, est fondé. Probablement ajoutera-t-elle de nombreuses autres causes. Mais on peut s'attendre à ce qu'elle ne conteste pas que, si le gouvernement de l'empire a essuyé les

défaites diplomatiques ci-dessus énumérées, il le doit à l'erreur d'avoir cédé aux suggestions stratégiques de son état-major au lieu de subordonner ces suggestions aux exigences de sa politique. En ce sens, l'état-major a bien été le gouvernement ; il a guidé où il aurait dû suivre.

Dernièrement, certains journaux suisses ont invoqué comme preuve des mauvais desseins de l'empire allemand à l'égard de la Confédération un plan de passage du Rhin par une armée entre Stein et Eglisau. Sur quoi, d'autres journaux se sont déclarés heureux de laver l'empire de cette accusation en faisant observer que ce plan datait du conflit avec la Prusse, en 1856.

L'excuse et le reproche ont la même valeur : nulle. Il serait extraordinaire qu'il n'existât pas dans les cartons du grand état-major allemand comme ailleurs un plan d'opérations par la Suisse, analogue à celui qui vient d'être exécuté contre la Belgique. A quoi s'imagine-t-on que servent les états-majors ? Reprochera-t-on à un cor donnier de fabriquer des chaussures et à un chirurgien de pratiquer l'anatomie ? Les états-majors ont précisé-ment la mission d'établir des plans de guerre qui s'adaptent aux multiples situations militaires que peuvent créer les combinaisons politiques de leur Etat. Où commence l'abus, c'est quand le travail de l'état-major dicte son attitude au gouvernement, et le plan stratégique ses convenances à la politique. Car, à ce moment, les Bethmann-Hollweg se lèvent pour proclamer que la nécessité militaire ne connaît pas de loi.

Mais la conséquence est prompte. L'histoire l'a toujours enregistrée, et chaque fois la même, le chef de l'état-major fût-il un Napoléon. Le peuple paie la faute.

Il ne faut pas sortir les militaires de leur métier ; ils sont rarement capables d'autre chose. Lorsque l'étude documentée du plan de guerre austro-allemand deviendra possible, elle ne contredira pas, sans doute, cette vieille vérité.

Il a échoué. Pourquoi ? Il faudrait examiner son exécution pour le dire, et cet examen ne saurait être entrepris dans l'ignorance presque complète où l'on est des faits même les plus essentiels. Qui sait aujourd'hui, hors de l'état-major en chef allemand et austro-hongrois, dans quelle mesure et comment les opérations d'un des fronts ont réagi sur l'autre ? Il faut laisser à l'avenir les tâches qui lui appartiennent ; le présent ne peut que constater l'échec. La victoire décisive en France, à laquelle tout était subordonné, n'a pas été obtenue. Dès la cinquième semaine des hostilités, l'armée allemande a commencé à reculer. Sauf à renoncer au plan lui-même ou à ce qui pourrait en rester, elle n'a pu se priver ni d'un homme ni d'un canon. Elle a dû, au contraire, combler ses vides. Et le temps travaille pour les Alliés.

Colonel F. FEYLER.



LE TRAITEMENT

DES

BLESSURES DE GUERRE

Des millions d'hommes s'entre-tuent à l'heure présente, ceux-ci avec les procédés des nations civilisées, ceux-là dans des conditions à déshonorer Clausewitz lui-même, ce qui est beaucoup dire. D'autres vont par les champs de bataille, trop souvent victimes de leur dévouement, car la croix rouge de Genève est devenue une cible de prédilection pour certains belligérants, assurés qu'ils sont de ne rien risquer à ce geste héroïque. Et de la ligne de feu jusqu'au fond du pays, ambulances et hôpitaux abondent, où médecins et chirurgiens rivalisent de zèle pour soigner les blessés.

Comment s'y prennent-ils, et quels sont les principes directeurs de la chirurgie de guerre, telle qu'on la pratique, présentement, modifiée et ajustée d'après l'expérience acquise au cours des guerres récentes? Telle est la question qu'il s'agit d'étudier rapidement, non pas de façon théorique, mais en exposant la manière de faire réelle, adoptée, d'après mes constatations, en France, à l'égard des blessés, français ou allemands. Je ne prétends point qu'elle soit absolument uniforme, mais je crois suffisamment représentatives les pratiques dont je suis

quotidiennement le témoin très intéressé dans le vaste hôpital militaire qu'est devenu Vichy.

Beaucoup de villes, en France comme de l'autre côté du Rhin, ont, on le sait, été aménagées en hôpitaux militaires : celles-là surtout où existe un hôpital militaire, naturellement, et qui fournissent un noyau administratif et un personnel tout préparés ; les stations thermales et balnéaires aussi, où l'autorité militaire a réquisitionné les hôtels désertés par la clientèle habituelle pour y installer des médecins et chirurgiens militaires et militarisés, des infirmiers et infirmières de bonne volonté.

Vichy est dans ce cas. Ses hôtels contiennent déjà 6000 blessés environ, et pourront en recevoir davantage. Un hôpital militaire y existe, et, en outre, les blessés y bénéficient de l'habileté et de l'expérience d'un chirurgien de premier ordre, le chirurgien en chef de l'hôpital civil, devenu par nécessité un chirurgien militaire ayant au plus haut degré les qualités requises, de promptitude, et de décision : un maître-homme, extraordinaire de ressources, qui s'appelle Léon Maire.

Les cas sérieux d'une partie des hôtels lui sont envoyés ; à suivre son service, on voit défiler tous les accidents occasionnés par la bataille qui ne contre-indiquent pas un voyage en chemin de fer.

Une partie, encore, est confiée aux soins d'un autre opérateur fort distingué, le Dr Guinard de St-Etienne, assisté de M. Bonnel.

Mais, bien entendu, on ne voit pas dans les hôpitaux de l'arrière, comme ceux de Vichy, tous les accidents du champ de bataille.

On ne voit pas ces horribles délabrements par éclats d'obus qui tuent en quelques minutes, quelques heures au plus : écrasements, mutilations, arrachements de mem-

bres, broiements, éventrations. De tels blessés ne sont pas transportables. Le plus souvent sans doute, on ne les transporte même pas. On n'arrive pas à temps. L'hémorragie, à elle seule, suffit à les tuer. Et à supposer qu'on pût les avoir, moins de cinq minutes après la blessure, sur la table d'opérations, que pourrait-on faire pour eux, utilement ? Le temps manque, la liberté d'esprit aussi ; on ne sait jamais s'il ne faudra pas évacuer dans quelques minutes, puisque les ambulances ne sont pas le terrain sacré, l'asile inviolable qu'elles devraient être. Et le temps qu'on donnerait à ces grands blessés, qu'il est à peu près impossible de sauver, on le dépenserait au détriment d'autres blessés moins gravement atteints, qu'on peut assez facilement sauver, ou, en tout cas, mettre dans la bonne voie.

Aussi faut-il bien se dire que si c'est sur la ligne de feu, seule, que le chirurgien peut être témoin de la totalité des horreurs de la guerre, c'est là qu'en réalité il fait le moins de besogne : non par sa volonté, mais en raison de l'ambiance et des conditions.

Les interventions qui lui sont permises sont très limitées. Et il lui est expressément recommandé de s'en tenir à celles-ci : dans l'intérêt du blessé lui-même. Une ambulance de première ligne n'est pas la salle d'opérations d'un hôpital moderne. L'asepsie ne peut y être maintenue. Et dès lors toute exploration, toute intervention présentent des dangers.

En somme, il y a trois interventions permises, et recommandées en première ligne. Il va de soi que si les brancardiers par ses compagnons apportent un blessé qui, par un coup de feu ayant sectionné des artères ou veines importantes, par un éclat d'obus ayant emporté un membre ou déterminé de quelque autre façon une

hémorragie considérable, se trouve en danger de mort par perte de sang, il y a indication formelle de pratiquer aussitôt la ligature des vaisseaux, où l'on peut, et au mieux. Ou bien encore, une plaie au cou risque de faire périr le blessé par asphyxie. En ce cas, il faut être prêt à pratiquer la trachéotomie. Ou, enfin, il s'agit d'une fracture compliquée, avec saillie des os hors de la peau. Il faut régulariser les choses : rentrer les os, les immobiliser à peu près et ne point laisser le blessé dans l'état où on l'a trouvé. Mais on ne peut faire davantage. Une fois la ligature ou la trachéotomie faites, une fois la fracture régularisée ou le bandage de contention posé, c'est fini, comme intervention. On panse rapidement, de façon antiseptique, naturellement, on met un bandage solide et c'est tout.

Dans la majorité des cas, dans toutes les blessures des membres, sans exception, on s'en tient là : on se contente d'empaqueter la plaie, de la mettre à l'abri des causes d'infection. Et après avoir nourri et désaltéré le blessé, on l'évacue au plus vite.

N'explorer aucune plaie, — car on risquerait trop de l'infecter ; — s'abstenir de toute manœuvre, — car le temps manque, et ce n'est point le lieu ; — reposer le blessé, l'empaqueter sous un pansement, et l'évacuer à distance, telle est la fonction des ambulances. La besogne du chirurgien y est peu de chose : en tout cas, chose peu variée ; mais elle a son importance.

Aucun blessé ne peut être conservé dans une ambulance de première ligne. On n'a pas le temps de s'occuper de lui. On n'est ni assez nombreux, ni assez tranquilles. Et sans cesse arrive le flot des blessés nouveaux, dont il faut s'occuper.

Tous les blessés sont donc évacués vers l'arrière.

Avant de quitter la ligne de feu, toutefois, il convient de dire un mot d'une intervention qui, dans beaucoup de cas, précède celle des ambulanciers. Je veux parler des soins que les blessés se donnent eux-mêmes. Car beaucoup arrivent tout seuls à l'ambulance, déjà pansés : beaucoup qui ont une blessure à la main, au bras, à la jambe ou à la tête. Ceux-là se sont servis de leur « paquet individuel », du paquet d'objets de pansement que chaque soldat emporte avec lui. Seuls, ou avec l'aide d'un camarade, selon le cas, les uns presque aussitôt après avoir été blessés, d'autres après un quart d'heure ou une demi-heure, selon les possibilités, ils ont pansé leur plaie. On le leur a expressément recommandé : à aucun prix ne laver la blessure avec de l'eau, même d'excellente apparence. Et de façon générale, je le constate, les blessés ont utilisé leur pansement. Ils ont étalé la gaze stérilisée sur la plaie, placé le coton hydrophile ensuite, et fixé le tout avec la bande. Ils ont même si bien opéré, dans plusieurs cas, qu'on a jugé inutile, à l'ambulance, sur leur rapport, et à l'inspection du pansement, de défaire ce dernier pour le remplacer par un autre, et j'ai vu de ces blessés arriver à Vichy, quatre ou cinq jours après le combat, avec leur paquet individuel en place, sous lequel la plaie se présentait dans d'excellentes conditions. Le plus souvent, cependant, à l'ambulance, on substitue au premier pansement fait par le blessé lui-même un autre plus professionnel, et solide.

Ceci dit, en passant, et pour constater que les soldats ont bien compris l'importance du paquet individuel, j'en reviens à l'évacuation des blessés. Pourtant une observation s'impose, avant d'aller plus loin. Elle a trait aux hémorragies, et à la nécessité de lier les artères.

Cette nécessité est assurément moins fréquente qu'au-

trefois, du moins dans les blessures par balles ; mais dans les blessures par obus, ou par les armes blanches, il n'y a rien de changé. On a beaucoup dit que les balles modernes seraient moins aptes à refouler les tissus et les vaisseaux, d'où une proportion plus élevée de plaies artérielles. La vérité semble être autre. Les artères sont souvent blessées, mais, en raison de la petitesse du calibre des balles modernes, la guérison est fréquente. Au Transvaal, en Mandchourie, aux Balkans, on a souvent observé des plaies en séton des artères, des cas de double perforation de la fémorale, de l'iliaque externe, de la carotide primitive. Elles n'ont pas tué le blessé. Celui-ci a souvent guéri aussi de plaies latérales et même de plaies complètes, c'est-à-dire de la section en deux fragments de vaisseaux importants.

L'hémorragie primitive, autrefois considérée comme une cause fréquente de mort sur les champs de bataille (75 % d'après Morand), est certainement devenue plus rare. Déjà Legouest donnait le chiffre de 18 %, et de l'avis des chirurgiens de guerre modernes, — Reverdin par exemple, — la mort par anémie traumatique est à coup sûr plus rare. Sans doute le blessé à qui une balle a perforé des vaisseaux des viscères thoraciques ou abdominaux meurt souvent d'hémorragie interne, qu'il est impossible de traiter dans les ambulances. Mais les blessures des vaisseaux des membres saignent moins : durant la guerre des Boers, et durant la guerre russo-turque, on a constamment vu évoluer les plaies artérielles sans hémorragie importante, et constaté la rareté des cas nécessitant la ligature des vaisseaux.

Cela tiendrait à la petitesse des orifices des plaies faites par les projectiles modernes. Le sang, ne trouvant pas une large issue à travers les tissus, s'infiltre dans les pa-

rois du petit conduit oblitéré déjà par le resserrement de ceux-ci, et s'y coagule, empêchant l'hémorragie primitive. Le blessé échappe donc plus souvent que jadis à l'hémorragie traumatique. Par contre, il est plus exposé, naturellement, aux anévrismes artériels et artérioso-veineux, qui sont effectivement plus fréquents qu'autrefois. Et il est exposé encore aux hémorragies retardées et secondaires, survenant, les unes durant les trois premiers jours, les autres plus tard, vers le dixième jour. J'aurai à reparler de celles-ci plus loin. Retenons seulement que l'hémorragie primitive mortelle par plaies artérielles des membres, dues à des balles, est probablement plus rare aujourd'hui.

Reprenons où nous en étions.

Les blessés sont, au plus vite, évacués à distance des lignes de feu, pour être soignés à loisir, et pour faire place aux autres blessés qui déjà frappent à la porte.

Il est évident qu'en composant un train d'évacuation de blessés, ou un convoi, selon les conditions, on doit faire un triage rapide. Il ne peut être parfait, à coup sûr, car une blessure ne présente pas toujours au premier aspect toute la gravité qu'elle comporte : on peut se tromper beaucoup sur le pronostic probable. On n'a pas le temps de chercher où est la balle, qui peut aussi bien être sous la peau que dans le milieu de l'abdomen ou du thorax ; on n'a pas d'installation radioscopique à portée. Il faut juger au mieux, avec les données que l'on possède.

Evidemment, les plaies des membres sont celles qui peuvent le plus aisément attendre, même s'il y a fracture. Car avec des attelles de fortune et un bon pansement antiseptique, le blessé peut supporter un assez long trajet. On met donc ensemble, dans les wagons qui iront

aux hôpitaux de l'arrière, les sujets atteints de blessures aux membres. Et on réunit dans les voitures destinées aux hôpitaux de campagne, situés à moindre distance, à 50 ou 100 kilomètres, les sujets moins aptes à supporter les fatigues du trajet, et pour qui une intervention chirurgicale est plus urgente.

Ces sujets, à en juger par élimination, à en juger par ceux qu'on évacue dans les hôpitaux de l'arrière, sont, essentiellement, ceux qui ont subi de vastes mutilations des membres, des arrachements ou écrasements, et ceux qui ont des blessures de la tête, du thorax et de l'abdomen. Car, si j'ai vu quelques, et même d'assez — de trop — nombreux crânes parmi les blessés de l'arrière, je n'ai pour ainsi dire rencontré ni thorax ni ventres. Il est certain que les blessés atteints au ventre ou au thorax sont réservés aux hôpitaux les plus rapprochés de la ligne de feu. Ceux-là, il faut les remuer le moins possible.

Beaucoup guérissent, d'ailleurs. Tout chirurgien ayant suivi les dernières guerres a, comme M. Willems, de l'ambulance gantoise en Serbie, vu guérir des sujets ayant eu la poitrine traversée de part en part par une balle. Si le cœur n'est pas touché, le pronostic est très favorable. Sans doute il se produit souvent de l'hémithorax, de l'épanchement de sang dans la plèvre, mais les blessés guérissent par centaines si le poumon est seul intéressé. L'infection est très rare. Le plus souvent, le chirurgien n'intervient pas : l'abstention est même commandée, comme le répétait Lucas-Championnière l'an dernier, à propos des enseignements chirurgicaux de la guerre de Thrace. Le tout est de panser antiseptiquement — car l'asepsie ne suffit pas — et d'éviter les mouvements, qui compromettent la cicatrisation. La teinture d'iode, tant prônée par le regretté Paul Reclus ces dernières années,

paraît être l'antiseptique préféré de beaucoup par tous les chirurgiens.

Même règle de l'abstention en ce qui concerne les ventres. Que ferait-on, utilement, dans le cas de lésion du foie, des reins, de la rate ? Avec les tirs à courtes distances, ces organes explosent, en effet, et sont réduits en fragments, ou en bouillie plutôt. Ces plaies ne peuvent guère être traitées, même par les plus habiles....

Quant aux balles dans le ventre, qu'on peut supposer avoir respecté les viscères abdominaux, la règle est à peu près la même. Les effets varient selon les conditions physiques de l'estomac et des intestins. Il peut arriver que la balle ne lèse aucune anse intestinale, et alors la guérison est assurée, se produisant même rapidement. Mais souvent elle en blesse, et même plusieurs, sans compter les dégâts du côté des vaisseaux. Et dans ce cas la balle, si elle était stérile en entrant, a dû se contaminer au contact du contenu de l'intestin, et infecter le péritoine. Va-t-on faire la laparotomie ? Ce n'est pas l'avis du chirurgien de guerre. L'un d'eux, Kütter, dit que « la guérison facile de nombreuses plaies de l'abdomen par le traitement conservateur est ce que la guerre actuelle (celle du Transvaal) a montré de plus étonnant. » On obtient plus de survies en n'intervenant pas qu'en opérant. On a moins de décès en se tenant tranquille qu'en intervenant. Willems le dit expressément : « l'abstention donne une mortalité moindre que la laparotomie immédiate. » Et Delorme n'est pas moins catégorique. « Si l'on discute, dit-il, sur l'opportunité de la laparotomie large dans les blessures abdomino-intestinales de la pratique journalière, il n'en est pas de même pour celle de la chirurgie de guerre. *En principe, la laparotomie immédiate est à rejeter.* Les guerres les plus récentes,

celles du Transvaal, de Mandchourie, des Balkans, *ont affirmé sa nocivité.* » Donc pas d'opération. Du repos, la diète absolue, pendant quelques jours. S'il y a infection péritonéale, l'incision de Murphy, au-dessus de l'arcade du pubis, pour drainer la cavité pelvienne, qui a donné à Harris dix-sept succès sur dix-sept cas, opération simple, facile, se faisant par simple anesthésie locale, après désinfection de la peau par l'iode; opération qu'un chirurgien peut sans fatigue faire vingt fois dans le temps qu'il met à pratiquer — avec une équipe de collaborateurs expérimentés — une seule laparotomie.

Au total, les mesures qui viennent d'être indiquées, pour les ventres. Pour les thorax, occlusion antiseptique de la plèvre et immobilisation de la région.

Et les crânes qui, pour la plupart, restent dans les hôpitaux de campagne, que doit-on faire pour eux ?

Assurément les blessures du crâne sont graves. Quand la balle vient de près, c'est l'explosion de la boîte crânienne, tout simplement. Sous l'influence de l'augmentation de pression déterminée par l'arrivée de la balle, le contenu presque liquide et incompressible se dilate et fait éclater le crâne, qui se fend, et va même jusqu'à voler en éclats. Faire « sauter la cervelle » n'est pas une métaphore littéraire : c'est une réalité. Les phénomènes explosifs se produisent encore à 4 et 500 mètres. A 1000 mètres il n'y a plus que des fissures radiées, et à 2500 ou 3000 mètres on constate un ou deux orifices (entrée et sortie) sans fissures.

Ne parlons pas des crânes éclatés. C'est la mort sur le coup ou rapidement après, sans qu'on puisse rien faire pour la conjurer. Mais quand le projectile vient de loin, c'est autre chose. Les désordres sont moins graves quand la balle, venant de 2000 ou 3000 mètres, a traversé le

cerveau ou y est restée. On peut très bien être vivant huit ou dix jours après avoir reçu deux balles dans le cerveau. J'ai vu ce cas à Vichy. Evidemment, lors du triage des blessés, celui-ci ne présentait pas de symptômes alarmants : on pouvait croire à une blessure n'intéressant que les téguments.

Que deviennent ces blessés ? Sans doute leur cas est sérieux. Willems a noté la fréquence de l'infection. Et cela signifie abcès du cerveau, c'est-à-dire quelque chose de très grave. Pas nécessairement mortel, il est vrai : mais la blessure du cerveau est assez souvent une cause de folie par la suite. Que peut-on faire ? Trépaner, ouvrir l'abcès, désinfecter. Assurément des blessures du crâne ne devraient pas voyager au loin ; elles devraient rester dans les hôpitaux de campagne et ne pas être expédiées à l'arrière, ce qui implique un voyage souvent long et toujours fatigant. Mais, je le répète, il est parfois difficile de discerner la gravité d'une blessure du crâne : on peut s'y tromper.

Je n'en veux pour preuve que les cas assez nombreux — trop nombreux aussi — que j'ai observés à Vichy : cas qui paraissaient simples et bénins quand se fit le triage des blessés, qui parurent encore tels quelques jours, puis prirent une mauvaise tournure, ce qui fit renvoyer les blessés, de l'hôpital temporaire où ils étaient hospitalisés, à l'hôpital civil, où les recueillait M. Léon Maire, l'éminent chirurgien en chef de l'hôpital civil de Vichy.

Quels symptômes présentaient-ils ? Celui-ci une parésie, celui-là une paralysie d'un membre ou d'un groupe musculaire ; un autre, de la torpeur, des troubles mentaux, etc. Avec cela, de la fièvre souvent. Conclusion : infection, du pus dans les méninges ou le cerveau même,

une lésion beaucoup plus sérieuse qu'on ne l'avait pensé d'abord.

La méthode adoptée par M. Léon Maire, en pareil cas, est évidemment celle qui mérite d'être préconisée. Sans doute d'autres y ont-ils recours aussi. Mais je n'ai pas vu tous les hôpitaux pour blessés militaires....

D'abord une radiographie. Les hôpitaux improvisés n'ont pas de service radiographique, mais à Vichy il y en a un à l'hôpital civil, un autre, de premier ordre, dirigé par un spécialiste bien connu, M. Belot, de l'hôpital St-Louis à Paris, organisé pour l'hôpital militaire, à l'établissement thermal. La radiographie a pour but de faire voir s'il reste un projectile dans le cerveau, et où. Puis on opère. Les phénomènes observés peuvent être dus à de la compression : il faut débrider, donner du jour, ouvrir un passage au pus. Mais cela ne suffit pas. La compression peut être due à un enfoncement localisé de l'os. Et la radiographie ne fait guère voir cet enfoncement. La conclusion logique est qu'il faut aller voir, de façon complète.

Agrandir la plaie du cuir chevelu d'abord, puis mettre l'os à nu et voir s'il y a effondrement ; agrandir l'orifice crânien, évacuer le contenu de la plaie, sang ou pus ; voir où en sont les méninges ; si le projectile est resté dans la tête, et à faible distance, l'extraire, évacuer le contenu de l'abcès, et désinfecter, telle est la pratique à adopter. L'intervention du chirurgien varie selon le cas ; ici, il se contente d'un élargissement de l'orifice osseux ; là, c'est la trépanation en règle, avec soulèvement d'un volet crânien permettant de voir une large surface des méninges et du cerveau, une des opérations les plus impressionnantes de la chirurgie moderne.

Un fait est évident, toutefois, d'après ce que j'ai vu.

C'est qu'il faut tenir pour probablement grave toute lésion du crâne. Plusieurs blessés sont arrivés à Vichy avec une blessure en sillon, tangentielle, du cuir chevelu. Aucun symptôme pour commencer. Mais au bout de quelques jours il s'en présentait, du genre de ceux que j'ai cités plus haut, et il fallait avoir recours au chirurgien. Celui-ci examinait la plaie, débridait, agrandissait et constatait un petit suintement. Il allait jusqu'à l'os et le trouvait fêlé. Il agrandissait la fêlure, et, dessous, il trouvait une écaille de la table interne, détachée, ayant glissé sous la voûte et comprimant le cerveau, ou bien du pus indiquant de la méningite et nécessitant une intervention plus importante et urgente.

Notez d'ailleurs que la radiographie peut ne guère donner de renseignement ni rien faire voir de l'abcès, du moment où la balle a frôlé l'os sans entrer dans le crâne.

En réalité, toute plaie du crâne doit être tenue pour grave. Et comme elle a beaucoup de chances d'être infectée, à cause du cuir chevelu, il serait sage, à l'ambulance de première ligne, d'avoir la précaution d'agrandir un peu la plaie et d'y mettre de la teinture d'iode (teinture du codex dédoublée par addition d'un volume égal d'alcool) avant d'appliquer le pansement. L'idée n'est point de moi, mais du D^r Léon Maire, et elle est trop raisonnable pour ne point s'imposer. C'est déjà très sérieux, une plaie du crâne aseptique; il faut donc, en usant d'iode, ou de tel autre antiseptique efficace, tâcher d'éviter la redoutable complication qu'est l'infection et qui est si fréquente dans les traumatismes de cette région : presque la règle invariable.

Récapitulons.

Aux ambulances, tout et rien. On voit tout, on panse tout et on évacue tout. Ce que le chirurgien fait se ré-

duit à peu de chose. Les conditions n'y sont pas. D'un instant à l'autre il peut arriver des obus, ou bien il faudra évacuer en hâte les blessés pour empêcher qu'ils soient brûlés, comme à Reims, ou massacrés comme en tant de localités dont le nom sera retenu. Aux hôpitaux de campagne, plus éloignés de la ligne de feu, et dignes de leur nom, viennent aboutir les très grands blessés, ceux qui ont de grands délabrements, ceux qui sont atteints au thorax et à l'abdomen, et ceux qui sont blessés au crâne devraient s'arrêter là aussi. Le mouvement et la fatigue ne leur valent rien.

Aux hôpitaux de l'arrière, répartis dans tout le pays, ce qui arrive, ce sont tous les blessés atteints aux membres, toutes les plaies des parties molles, avec ou sans fractures.

Trois principes y sont dominants.

Le premier est avant tout d'aller au plus pressé, qui est de conserver la vie au blessé. Les deux autres, qui lui sont subordonnés, sont l'antisepsie, opposée à l'asepsie, et la conservation, la répugnance à l'amputation et aux grandes opérations qui ne sont pas rigoureusement nécessaires. Ces opérations pourront se faire plus tard, à froid et à loisir, sur des sujets ayant repris leurs forces et avec le temps et la tranquillité d'esprit nécessaires, sur des sujets qu'il ne sera pas urgent de remettre sur pied tels quels pour donner leurs lits à des blessés nouveaux.

« A l'heure actuelle, a dit Delorme, la chirurgie de guerre doit être conservatrice dans la majorité des cas, dans la presque totalité des blessures par les balles. » C'est le principe adopté à Vichy. Les amputations y sont très rares : on ne les pratique que si elles sont rendues indispensables, inévitables, par la gangrène par exemple,

quand la vitalité du membre est compromise. Et dans le service chirurgical du D^r Maire, parfaitement organisé, grâce à une équipe de religieuses devenues fort expertes — même en chirurgie opératoire — et d'infirmières professionnelles et volontaires admirablement dressées, toujours à leur poste et sachant toujours ce qu'elles ont à faire, je n'ai pour ainsi dire pas vu d'amputations. Pas dix sur plus de six cents opérations dans un mois. Nous voici bien loin des myriades d'amputations qui se firent en 1866 et encore en 1870.

Le traitement des blessés dans les hôpitaux de l'arrière est confié aux médecins et chirurgiens militaires ou militarisés. Les opérations, dès qu'elles sortent du domaine de la petite chirurgie, sont confiées aux chirurgiens de profession et d'expérience.

Arrivant à destination, par chemin de fer, les blessés sont répartis entre les nombreux hôtels réquisitionnés par le service sanitaire et transformés en hôpitaux temporaires. Le mobilier des chambres a été réduit au strict nécessaire ; les salons et halls sont garnis de lits aussi. On y installe les blessés, on les couche et on les laisse dormir, après les avoir nourris. En route, du reste, ils ont reçu aliments et boissons en suffisance — si ce n'est même en abondance, presque en excès — aux arrêts dans les gares. Les cas graves vont directement à l'hôpital militaire ou à l'hôpital civil, les autres dans les hôtels formant les annexes de l'hôpital militaire, sous la surveillance de médecins militaires ou militarisés, aidés d'infirmiers et infirmières. Il faut le reconnaître, le nombre des chirurgiens professionnels est insuffisant. Mais comment en serait-il autrement ? En temps normal il y a dans le pays x cas de chirurgie, suffisant à occuper y chirurgiens. En temps de guerre il y a 10 ou 20 x cas de

chirurgie, subitement. Vous n'improviserez jamais 10 ou 20 y chirurgiens. D'autre part les médecins civils, même les praticiens de campagne qui font un peu de chirurgie, normalement, ne sont pas en état de s'improviser chirurgiens ; encore moins les médecins de villes ou de stations thermales, à clientèle exclusivement médicale. Il faudrait un plus grand nombre de chirurgiens de carrière, sinon pour opérer, au moins pour voir les blessés et indiquer à leurs confrères les médecins les cas suspects ou dangereux qui seraient plus vite confiés aux opérateurs. Il faudrait encore des installations radiographiques en état de fournir un plus grand nombre de clichés. Mais on n'improvise pas ces stations, et on n'accumule pas d'avance les plaques. Car il faudrait avoir des provisions : en temps de guerre on ne fait pas venir ce que l'on veut, comme marchandises. J'indique les desiderata : ils sont inévitables. Et il est bien difficile d'y porter remède.

Quelques heures au plus tard après leur arrivée, les blessés sont pansés. Il y en a qui ont encore leur premier pansement, celui qu'ils se sont fait eux-mêmes sur le champ de bataille. C'est le cas pour les petites plaies des parties molles. Une balle a traversé la cuisse ou le bras, sans rien casser ; elle a éraflé le thorax ; elle est sortie, évidemment. Le pansement sur place a tenu ; on n'a pas jugé nécessaire d'en faire un autre à l'ambulance, et le blessé arrive donc avec son premier pansement. Il est souvent quasiment guéri. Pas d'infection : aux orifices deux croûtes dures. On le garde quelques jours pour le reposer et on le réexpédie au dépôt. Le cas est fréquent.

Le plus souvent, toutefois, les choses se passent moins simplement.

La plaie est infectée : c'est la règle pour les plaies de guerre, des microbes s'y sont introduits. Sans doute, on peut tenir les projectiles eux-mêmes, s'ils n'ont pas ricoché d'abord sur le sol, les pierres ou les édifices, pour aseptiques, ou à peu près tels, d'après toutes les recherches faites. Mais la peau même n'est pas aseptique : la balle a pu, en la trouant, y prendre des germes. Les vêtements, en tous cas, ne le sont pas, et souvent le projectile chasse devant lui dans la plaie, où il les abandonne, des fragments de chemise, de capote, que le chirurgien retrouve dans le phlegmon déterminé par eux. On se trouve donc en présence d'une plaie dont l'infection est évidente, inévitable presque : on voit qu'il y a du gonflement, de la douleur, etc., de la fièvre parfois. Plus la plaie est longue et profonde, avec petits orifices (ou orifice unique), et plus il faut craindre un phlegmon. Celui-ci est encore plus à redouter quand il y a en outre fracture, et surtout fracture comminutive, c'est-à-dire avec production de fragments. Le chirurgien, en ce cas, aura sûrement à intervenir. Après radiographie, faisant voir s'il reste ou non un projectile et où il se trouve, et montrant aussi la nature de la fracture, l'opérateur débride la plaie, agrandit l'incision, fait une contre-ouverture, si nécessaire, pour évacuer le pus, va chercher le projectile et l'extrait, évacue les esquilles s'il y en a, pratique un curage et un grattage, puis nettoie à la teinture d'iode dédoublée ou bien à l'eau oxygénée, s'il y a forte infection. Une mèche est introduite et on applique un pansement aseptique et sec. On renouvellera le pansement au bout d'un temps variable selon le cas et les indications, et c'est seulement après atténuation des symptômes d'inflammation et d'infection qu'on s'occupera de la fracture que l'on se contente d'abord d'immobiliser.

Dès que la plaie a été mise en bonne voie par l'antisepsie (iode ou eau oxygénée), on fabrique un appareil de contention et d'immobilisation approprié, n'empêchant pas la surveillance de la plaie, après avoir fixé le membre en bonne position. Il va de soi qu'on ne peut pas toujours se livrer à une intervention définitive, en raison des conditions et de la nature du dégât. En ce cas on fait pour le mieux : les chirurgiens pourront plus tard, à loisir, faire des opérations délicates, difficiles, de longue durée, des rectifications de consolidation, des articulations nouvelles, etc., auxquelles on ne peut pas songer en temps de guerre.

Les amputations, le chirurgien moderne ne les pratique que s'il ne peut pas faire autrement : si la partie est déjà en partie morte. La chirurgie de guerre est essentiellement conservatrice. Elle tient à conserver les membres, sachant que la chirurgie civile pourra plus tard, à froid, les arranger et adapter, ce qu'elle n'a pas le temps de faire avec le flot montant des blessés.

Il y a des cas, toutefois, où l'amputation devient nécessaire : la fracture est trop étendue, les vaisseaux sont broyés, la gangrène s'y met. Alors le chirurgien se résigne. Mais autant que j'en ai pu juger par le service du Dr Léon Maire, à Vichy, c'est avec beaucoup de regret et véritablement à la dernière extrémité et si la vie du blessé est réellement en danger.

Doit-on rechercher la balle ou le projectile, quel qu'il soit ? Oui et non. Cela dépend du cas. Quand elle est profonde et ne gêne pas, autant la laisser tranquille. Pourquoi risquer de prolonger le séjour à l'hôpital et de faire une plaie ayant des chances de s'infecter ? Il sera toujours temps. Laissons-la en place. Quand elle est sensible et gênante, ou quand la radiographie la fait voir au bout

d'une longue plaie en cul-de-sac, déterminant autour d'elle de l'inflammation, l'incision est indiquée : on ouvre au niveau du corps étranger, autant pour désinfecter le trajet et donner de l'air que pour extraire la cause du mal. Naturellement il faut se servir largement des rayons X : ils sont précieux, en révélant à l'occasion des faits dont on ne se douterait pas. Ainsi l'autre jour, sur un blessé ayant reçu une balle à la cheville, et non expulsée, probablement, car il n'y avait qu'un seul orifice, la radiographie fit voir la balle dans le creux poplité, déterminant un commencement de phlegmon, derrière le genou, où on n'aurait guère songé à l'aller chercher. On ne sait jamais où peut se loger une balle.

En ce qui concerne les pansements, il est évident qu'on en est revenu à l'antisepsie. « La chirurgie de guerre sera antiseptique, ou elle ne sera pas, » disait, il y a quelques mois encore, le regretté Lucas-Championnière. Autant que j'en puis juger, elle est antiseptique. Comme l'a dit Delorme, dans ses *Conseils aux chirurgiens* (Acad. des Sciences du 10 août), « si la guérison d'un grand nombre de plaies peut être obtenue par l'asepsie, celle de beaucoup d'autres ne peut être assurée que par l'antisepsie. » Remarquez qu'en temps de guerre, même dans les hôpitaux de l'arrière, il est illusoire de croire à l'asepsie d'une salle d'opérations où défilent chaque jour 20 ou 30 blessés, avec leurs vêtements. On n'est pas à l'hôpital ou dans une clinique, où le sujet pénètre aseptisé. C'est donc à l'antisepsie que l'on a recours. Et c'est la teinture d'iode qui semble être l'antiseptique par excellence, celui dont on use le plus, conformément aux conseils donnés par Paul Reclus ces dernières années. La méthode employée à Vichy, en tout

cas, consiste à employer largement la teinture d'iode (celle du codex, dédoublée, soit 1 de teinture additionné de 1 d'alcool, pour la désinfection du champ opératoire, c'est-à-dire du pourtour de la plaie, avant l'intervention, et pour le nettoyage et la protection de la plaie même, après débridement ou autre opération, si la plaie est non infectée ou peu infectée. Par-dessus, compresse stérilisée et coton hydrophile. Si la plaie est infectée, c'est l'eau oxygénée qui est employée dans la plaie même.

Bien entendu, l'infection reste le grand obstacle. Mais elle est plus rare qu'en 1870. Les plaies des parties molles guérissent, le plus souvent, sans aucune difficulté.

Les fractures qui, il y a quarante ans, indiquaient l'amputation, guérissent beaucoup plus sans intervention radicale. Cela tient à ce que les projectiles modernes produisent moins de lésions mortelles des artères et aux bienfaits de l'antisepsie. La suppuration se produit moins souvent et on a pour lutter contre elle des moyens beaucoup plus efficaces. On sait la combattre et on sait le moyen de ne pas la propager : on sait tout ce qu'il faut faire et tout ce qu'il ne faut pas faire, ce qui est tout aussi important ; car bien des blessés, naguère, sont morts encore plus de leur chirurgien et de ses interventions septiques que de leur blessure.

La vie du blessé est beaucoup moins en jeu : cela est certain d'après tous les faits recueillis au cours des dernières guerres.

Pourtant l'infection reste possible et se présente toujours dans trop de cas. Il serait présomptueux de penser l'éviter. Admettons même que la balle soit aseptique de nature, ou rendue telle par le frottement dans le fusil ou par la chaleur. Admettons encore qu'elle frappe directe-

ment le sujet, sans ricocher à terre, sur un rocher, sur du bois, sur un édifice, où elle pourrait en se déformant ramasser des microbes qu'elle introduirait sans peine dans une plaie plus large, plus déchiquetée. Admettons les circonstances les plus favorables à l'asepsie du projectile : il reste évident que le sujet n'ayant été ni flambé, ni stérilisé quant à sa peau, la balle troue un tégument largement pourvu de microbes et en récolte au passage avec lesquels il enseme la profondeur des tissus. Le vêtement non plus n'est nullement stérile. La balle le traverse et en entraîne bien souvent des fragments. Quiconque a soigné des blessés a retrouvé dans les plaies des morceaux de capote, de chemise. Et observez que les vêtements, s'ils sont relativement stériles au début de la guerre, le deviennent de moins en moins, à mesure que la campagne se prolonge. Souillés de boue dans les tranchées, les vêtements se contaminent de plus en plus.

Impossible, par conséquent, d'obtenir la plaie aseptique. Mais on sait traiter la plaie infectée : on sait la nécessité de la surveiller, de débrider s'il y a indice de formation de pus, de pratiquer la contre-ouverture si le trajet est long, et enfin de faire usage d'antiseptiques, largement.

Il faut vraiment qu'une blessure soit bien grave pour que le chirurgien se résigne immédiatement à l'amputation. Celle-ci est très rare. Les fractures compliquées, comminutives, c'est-à-dire consistant en une fragmentation des os en 10 ou 20 esquilles et morceaux, ces fractures articulaires encore qui, naguère, étaient uniformément traitées par l'amputation, on les soigne tout autrement. On ouvre largement, pour éviter les foyers profonds de suppuration ; on extrait le projectile, s'il est là, on extrait les fragments qui, séparés de leurs con-

nexions naturelles, formeraient bientôt des corps étrangers, morts et putrides ; on désinfecte largement et on immobilise sommairement. Si la plaie va bien, on pratique l'immobilisation classique, avec des gouttières permettant de panser la plaie. Assurément, le membre conservé ne sera point parfait : bien des choses pourront être faites pour l'améliorer, esthétiquement et fonctionnellement ; mais on les fera aussi bien, et même beaucoup mieux, plus tard, à froid, dans des conditions infiniment plus favorables. Avant tout conserver la vie au blessé : tel est le principe. On verra plus tard à arranger son membre.

« La conservation doit être la règle du traitement des fractures par balles, a dit Delorme. Elle assure la guérison dans l'immense majorité des cas, quels que soient l'os atteint, l'étendue et le degré de comminution du dégât osseux. » Aussi ne voit-on pour ainsi dire pas d'amputations dans les hôpitaux de l'arrière. Mais à coup sûr il doit s'en faire dans les ambulances et les hôpitaux de campagne : il y a des cas où le chirurgien doit achever l'œuvre commencée brutalement, par un éclat d'obus, par exemple, qui a arraché une partie de bras ou de jambe.

Il est une complication pour ainsi dire normale qui, sans assombrir précisément le pronostic des blessures de guerre, et en particulier des fractures, doit être toujours présente à l'esprit du chirurgien et l'inciter à une surveillance constante de ses blessés. Je veux parler des hémorragies secondaires.

Les balles modernes, animées d'une vitesse beaucoup plus grande, ne peuvent être considérées comme écartant les artères, au lieu de les perforer, ainsi qu'on le fai-

sait autrefois. Elles les blessent certainement. Même si la blessure consiste simplement en une contusion, il se produit de la thrombose : c'est-à-dire qu'il se forme un caillot par coagulation du sang au niveau de la partie lésée. En elle-même cette thrombose n'est pas bien grave ; si elle arrête le cours du sang, elle ne suffit généralement pas à déterminer la mortification, la gangrène. Mais si la plaie est infectée, la thrombose prend une gravité particulière. Le caillot, le thrombus se ramollit ; les parois artérielles adjacentes font de même, et sous l'influence de sa pression, le sang s'échappe, une hémorragie se produit, soit dans la plaie, si celle-ci est encore ouverte, soit dans les tissus environnants, si la plaie est déjà fermée. L'accident est grave, si le blessé ne se trouve pas sous la surveillance d'un chirurgien expérimenté. Car, en cette circonstance, il n'y a qu'un remède. On peut bien, en attendant, opérer la compression des vaisseaux en amont de la lésion ; mais il faudra toujours finir, et le plus tôt sera le mieux, par un acte chirurgical, par la ligature du vaisseau qui s'est ouvert, opération exigeant la présence d'un chirurgien. Les premiers jours d'une campagne, on ne voit pas de ces hémorragies secondaires, comme on les appelle ; mais au bout d'une quinzaine, elles font leur apparition. Et dans ces conditions il faut être toujours prêt, dans un hôpital de l'arrière, à avoir à faire la ligature d'urgence de la fémorale, de la tibiale, de l'humérale, de la carotide même, sans compter toutes les artères de moindre importance, capables, d'un moment à l'autre, de se mettre à saigner au fond d'une plaie, d'ailleurs en bonne voie.

D'autres fois, quand deux vaisseaux collatéraux, l'artère et la veine, ont été lésés, il se produit un anévrisme artériel ou artérioso-veineux. C'est là un accident assez

fréquent, avec les projectiles modernes. La chirurgie y porte remède, assurément, mais il retarde la guérison finale.

Est-il besoin de signaler, ne fût-ce qu'en passant, le grand intérêt de la radiographie pour le diagnostic des blessures par projectiles ? Il n'est pas de chirurgien qui n'en fasse usage. Grâce à elle, il sait, de façon certaine, s'il y a un projectile dans la plaie ou bien aux alentours ; et il sait, non moins certainement, en variant les attitudes du membre ou de la partie qu'il fait radiographier, où elle se trouve, très exactement. Il sait où aller la chercher à coup sûr, et aussi où la laisser, s'il la voit trop éloignée et placée de façon ne présentant pas d'inconvénients. Car on laisse souvent la balle en place, quand rien ne commande l'extraction, et surtout l'extraction immédiate. En bien des cas cette extraction peut ne se faire que plus tard, et assez souvent elle n'a pas été faite, ce qui n'a présenté aucun inconvénient.

En réalité, pour bien faire, dans les centres où se trouvent de nombreux blessés, il faudrait double installation de radioscopie et de radiographie. Et si l'on ne pouvait en avoir qu'une, il faudrait probablement préférer la radioscopie à la radiographie.

Le radioscope, en effet, manié par un opérateur expérimenté, permet de donner rapidement les indications nécessaires au chirurgien, en lui montrant la direction où se trouve le projectile, par des marques faites sur le tégument, la radioscopie étant pratiquée dans deux plans perpendiculaires l'un à l'autre et la localisation exacte étant fournie par le recoupement des deux indications.

Il n'est pas possible de parler des blessures de guerre sans dire un mot d'une complication qui se présente dans

un certain nombre de cas, je veux parler du tétanos. De tout temps le tétanos a été la cause de la mort d'une proportion trop élevée de blessés. Il survient principalement chez les sujets blessés aux pieds ou à la jambe, et chez ceux qu'ont atteint des projectiles ayant ricoché. La raison en est maintenant bien connue. Le bacille spécifique se rencontre dans la boue, la poussière, dans le sol en général, surtout au voisinage des chevaux qui l'abritent dans leur tube digestif et l'expulsent avec le crottin. La terre contaminée infecte à son tour les chaussures, le bas des pantalons. Les balles ayant ricoché sur le sol ont ramassé des débris de terre et des microbes. Et voilà le mal inoculé par la blessure même. Il ne pardonne guère, hélas.... De façon générale, les blessés qui présentent des symptômes de tétanos pendant les premiers jours, avant le dixième jour environ, ne s'en tirent pas. Ils sont perdus. Si l'éclosion est plus tardive, ils ont quelques chances de guérir : le tétanos se manifestant au dixième ou au quinzième jour, ou plus tard encore, est moins souvent fatal.

Mais, dira-t-on, le sérum antitétanique a bien son efficacité. Sans doute. Seulement, il est préventif, non pas curatif. Et pour agir il doit être injecté en même temps que se fait l'inoculation : c'est-à-dire le jour même où a lieu la blessure. Plus tard, quand éclatent les symptômes, c'est inutile. L'injection dans le cerveau même ne sert à rien, d'après les expériences faites. Inoculer préventivement tous les blessés, ou tout au moins ceux qui paraissent avoir été blessés dans des conditions plus favorables à l'inoculation du tétanos ? Songez à la quantité de sérum dont il faudrait disposer dans les ambulances. C'est bien difficile pour le présent.

Le malheur est qu'en dehors du sérum il n'y a pas de

traitement efficace du tétanos. Tout ce qu'on peut faire est d'employer les bromures et le chloral à haute dose. Cela réussit quelquefois.... Il y a des sujets qui guérissent, mais bien peu. La thérapeutique du tétanos déclaré n'a pas fait un pas en avant depuis quarante ans. La constatation est regrettable, mais elle s'impose.

Et les blessures par balles explosibles, demandera-t-on ? Il n'est pas de guerre où les belligérants ne s'accusent mutuellement d'employer des balles explosibles. Je n'ai point qualité pour prendre parti. Mais il faut bien qu'on sache, tout d'abord, qu'il n'est pas question de balles explosant comme des obus par déflagration d'un explosif contenu à leur intérieur, mais de balles déterminant des effets explosifs, agissant comme si elles étaient explosibles. Et en second lieu il faut qu'on sache que toute balle est capable de déterminer ces effets. Ce qu'on appelle des effets explosifs, ce sont les lésions, osseuses principalement, dues à l'écrasement contre les os de balles en plomb, molles, et qui, arrêtées dans leur course, se déforment en tête de champignon. Or les balles de guerre actuelles, faites d'un noyau de plomb antimoné entouré d'une chemise en métal rigide (maillechort, fer, etc.) peuvent très bien se déshabiller en route, et arriver réduites à la partie en plomb seule. Elles s'écrasent contre l'os et font du dégât dans les tissus mous ambiants. Il se peut encore que la chemise rigide soit trop mince, ou bien qu'elle soit amincie par le frottement dans le fusil. Et alors la partie en plomb, quand la balle frappe un os, fait éclater la chemise, formant hernie par les fissures latérales.

Rien de plus naturel que les effets explosifs des balles. Remarquons au reste que ces effets sont particulièrement marqués au pied et à la main, où la balle, en péné-

trant dans les petits os épais de la région, désagrège ceux-ci, et bouleverse toutes les connexions avec les os voisins, en produisant une lésion étendue, qui donne en effet l'impression d'une explosion.

Pour terminer, il convient de dire quelques mots du pronostic des blessures de guerre, c'est-à-dire de la mortalité.

Il est bien certain, comme le fait observer J.-L. Reverdin, dans ses *Leçons de chirurgie de guerre*, de 1910, que « le pronostic des plaies par balles de guerre s'est considérablement amélioré de nos jours. Cet heureux changement ressort en effet de tout ce que nous savons des dernières campagnes. Les blessés relevés vivants du champ de bataille, convenablement traités suivant les méthodes modernes, sont exposés à une mortalité bien moindre qu'autrefois, à condition que l'infection ne soit pas déjà installée dans leurs plaies. »

Actuellement, les plaies des parties molles guérissent presque sans exception, alors qu'en 1870 encore la pysémie et la septicémie étaient fréquentes. Les fractures, et les plaies articulaires ne commandent qu'exceptionnellement l'amputation, et guérissent, malgré l'infection. Les plaies des artères guérissent plus souvent : la fréquence plus grande des anévrismes traumatiques le démontre. Si les plaies du crâne restent graves, celles du thorax sont souvent bénignes ; celles de l'abdomen sont également loin de présenter maintenant la gravité qu'elles avaient autrefois.

Ceci tient à la diminution du calibre des balles. Et à l'antisepsie. Le chirurgien japonais Haga a eu l'occasion de comparer la mortalité par balles cuirassées à la mortalité par balles non cuirassées, de calibre plus élevé, et voici les chiffres :

	Guérisons.	Morts.	Invalides.
Balles cuirassées (7,9 et 8,0 mm.) .	70,6 %	9,2 %	20,2 %
Balles de plomb (11 mm.) . . .	60,9 %	12,3 %	26,8 %

Les guerres modernes sont moins meurtrières. Les pertes, par rapport à l'effectif, étaient de 30 à 40 % sous Napoléon I^{er} ; en 1870, elle ont varié de 15 à 20 ; dans la guerre des Boers elles ont été de moins de 10 %.

D'autre part la proportion des morts aux blessés a diminué ; au lieu d'être de 1 mort pour deux ou trois blessés, elle a été, au Transvaal, de 1 mort pour quatre ou cinq blessés.

Plus de blessés, et moins de morts ; et plus de blessés guérissables, tel est le bilan.

Et pourtant, les armes ont été perfectionnées et multipliées. Pourquoi cette amélioration des statistiques ?

La diminution du nombre des morts tient probablement à ce que, avec les fusils modernes, non seulement les dégâts sont plus circonscrits, mais les blessures moins graves parce que l'on se bat de plus loin, en raison de la portée plus étendue des armes. Les blessures les plus graves se font à petite distance ; or le plus souvent on se bat à grande distance, et même sans se voir réciproquement. En outre, les combattants se protègent davantage, et profitent de tous les abris. Cela est le cas pour les Allemands surtout ; mais leurs adversaires ont compris tous les avantages de la tactique protectrice, et en usent beaucoup plus largement, en évitant de s'exposer inutilement. La guerre n'est pas une affaire de courage personnel : c'est chose scientifique et méthodique, et pour la faire avantageusement, il faut tout autant se protéger que porter des coups à l'adversaire.

Est-il besoin de dire que les pages précédentes ne

résumant que les principes généraux du traitement des blessures de guerre ?

Le lecteur le devine : les blessés qui guérissent — et ils sont nombreux — n'arrivent pas sans accrocs à la guérison. Beaucoup de fractures en font des estropiés ; la chirurgie civile, une fois la paix rétablie, en « arrangera » quelques-uns ; d'autres « s'arrangeront » d'un membre qui n'est plus fonctionnellement, ni esthétiquement, ce qu'il était. Et encore, pour en arriver à la guérison, il leur faudra connaître bien des ennuis, subir souvent des interventions pénibles.

Les fractures comminutives, s'accompagnant de la production d'esquilles nombreuses, ont souvent une évolution longue et douloureuse. Il faut aller ouvrir des foyers purulents profonds, extraire des esquilles entretenant l'irritation et l'infection et empêchant la consolidation.

Les fractures des différents os sont de types divers, offrant des complications et des difficultés spéciales : il ne peut être question d'énumérer celles-ci, avec les moyens d'y parer. Les blessures des différentes régions présentent toutes des particularités spéciales, comme complications et conséquences. Et il y en a qui, après avoir bien marché un certain temps, tournent mal. Cela a toujours existé et existera toujours.

Mais certainement les progrès de l'art de guérir l'emportent sur ceux de l'art de tuer ; on l'a bien vu dans les récentes guerres et les statistiques de celle de 1914 confirmeront assurément cette conclusion.

HENRY DE VARIGNY.

LE CHASSEUR TUÉ DANS LA MONTAGNE

D'abord il fallut qu'ils allassent le chercher, parce qu'il était tombé dans la montagne, tandis qu'il allait tourner les chamois, et eux deux avaient pris le poste.

Tille et Nicollerat avaient pris le poste, lui « tournait, » comme on dit chez nous, et voilà qu'une motte s'était détachée sous son pied, dans un mauvais endroit très raide.

Maintenant ils allaient donc le chercher, l'ayant transporté la veille au soir dans un chalet où ils avaient passé la nuit, puis ils étaient descendus au village ; et ils remontaient maintenant, qui étaient donc les deux, et avec eux le juge, le greffier, un gendarme et encore un homme du village qu'ils avaient pris pour les aider en cas de besoin.

Ils suivirent la route de la vallée, ils prirent à travers la forêt. Le juge, le greffier et Nicollerat allaient devant ; le gendarme et l'homme venaient ensuite ; Tille montait seul derrière eux.

Ils mirent près de deux heures pour traverser la forêt, qui forme comme un premier étage, dont l'escarpement

doit être franchi avant qu'on arrive à l'espace libre, qui est occupé par des pâturages, et plus en arrière seulement se dresse sur le ciel la muraille à pic des rochers.

Ils virent pourtant, tout à coup, le soleil briller par une ouverture, et la grande lumière éclata autour d'eux à mesure qu'ils arrivaient hors du couvert de la forêt.

Cela les frappa par devant ; ils n'eurent qu'à lever la tête, et Nicollerat, tout de suite, put leur montrer où Tille et lui avaient passé la veille, quand ils avaient été prendre le poste.

De la distance où on était, cela se distinguait à peine, qui était, tout en haut de l'immense muraille et régnant au milieu de l'air, une de ces étroites corniches nommées vires, qui servent aux chasseurs de chamois.

C'est, entre deux assises, dont souvent l'une est surplombante, justé la largeur de roc nu qu'il faut pour poser le pied, et on chemine là comme équilibriste sur sa corde, à part la paroi qu'on a d'un côté, mais qui est une gêne, le plus souvent, bien plus qu'une aide.

Tous deux pourtant avaient passé par là sans peine ; pourquoi fallait-il qu'au même moment, dans un endroit bien moins dangereux, ce Jean Favre fût tombé ?

Mais ce sont des questions qu'on ne se pose même pas, parce qu'il n'y a pas de réponse à y faire ; et c'était seulement à titre de renseignement que Nicollerat montrait cette vire au juge, faisant aller son bras de droite à gauche pour indiquer la direction suivie.

Où ils avaient à aller, c'était ailleurs. Ils se remirent en marche. Il faisait beau et chaud encore, bien qu'on fût en octobre. Un rayonnement d'air venait, tremblotant autour d'eux à la cime des hautes gentianes, restées seules debout parmi tout ce gazon brouté ras par les vaches ; et, de moment en moment, passait, roulant sur

elle-même, une bouffée de vent tombée d'en haut de la paroi.

Ils allaient dedans, et dans la lumière. Quelquefois le bas de leurs vestes se soulevait, ou bien ils renfonçaient, d'un coup donné à plat, leurs chapeaux sur leurs têtes.

Mais on vit Nicollerat s'arrêter de nouveau, et ce qu'il montrait à présent, c'était l'autre extrémité de la chaîne.

On voyait, au-dessous d'éboulis, une abrupte pente rocheuse, coupée de bandes vertes, disposées horizontalement, qui faisaient penser à une peau de bête ; et Nicollerat dit :

— C'est là !

Il se retourna, semblant attendre que Tille les eût rejoints ; ce que voyant, Tille pressa le pas.

— N'es-tu pas d'avis qu'on devrait d'abord aller voir là-bas, ensuite on descendrait au chalet ?

Tille fut bien de cet avis, le juge aussi ; et ils se dirigèrent donc de ce côté-là, prenant obliquement à travers les pâturages, laissant ainsi au-dessous d'eux le chalet, dont le grand toit d'un gris mat, à mesure qu'ils s'élevaient, semblait s'aplatir davantage contre le sol.

La pente où ils allaient commençait de devenir raide ; de distance en distance, elle était coupée d'un ressaut ; de gros quartiers de roc, pareils à des maisons aux arêtes usées, s'y hérissaient de mousses folles et de touffes de rhododendron ; ils furent dans un de ces champs de rhododendrons et y enfoncèrent jusqu'à la ceinture, puis en ressortirent ; et ce nouveau pan de gazon, déroulé vers eux du pied d'un rocher, heureusement que les sabots des vaches y avaient taillé des sentiers, dont la superposition faisait comme des marches, sans quoi ils eussent eu de la peine à s'y tenir debout.

Cependant ils n'étaient plus loin du lieu où ils devaient aboutir ; ils se taisaient tous maintenant.

Ils virent au-dessus d'eux la cassure encore fraîche ; il y avait de grosses mottes, recouvertes de gazon, qui débordaient un peu les saillies où elles s'accrochaient, trompant ainsi celui qui les voyait d'en haut ; l'une d'elles s'était détachée.

Pauvre Favre ! il avait roulé avec elle. Ils suivaient de l'œil le chemin parcouru, de ressaut en ressaut, de petit étage en petit étage, jusqu'à ce talus qui venait dessous, et il leur semblait sentir chaque choc, chaque coup reçu, chaque meurtrissure. Ils n'eurent que peu de pas à faire : quelques débris là, comme ils virent, des cailloux qui avaient roulé, un peu de terre aussi où des racines restaient prises, mais aucune trace de sang.

— Il n'a pas saigné, dit Nicollerat.

Il y eut un silence ; il reprit :

— J'ai trouvé son fusil à une dizaine de pas plus loin ; il s'était cassé en deux au-dessus de la crosse.

Les mots tombèrent un à un. Et tous se tenaient là, ayant formé le cercle, qui baissaient la tête, regardant à terre, et qui se taisaient.

— On a retrouvé aussi son chapeau, recommença Nicollerat, mais on a tout descendu au chalet ; alors... alors il faudrait peut-être y aller, si on veut être rentrés avant la nuit.

Ils virent que Nicollerat avait raison. L'endroit fut quitté. Le soleil s'étant enfoncé derrière la crête, une ombre le couvrait déjà, cet endroit ; on aurait dit qu'elle étendait dessus un voile, voulant signifier la sorte d'endroit que c'était.

Quant à eux, s'étant retournés encore une fois, ayant fait encore une fois ce mouvement de tête, déjà ils

s'étaient mis à descendre, et l'endroit disparut derrière un épaulement.

Ils refaisaient le chemin que Tille et Nicollerat avaient fait la veille, mais les deux, alors, n'allaient pas si vite, à cause d'un fardeau qu'ils avaient à porter.

Ils virent de nouveau paraître le toit du chalet, qui semblait posé à même le sol, un long toit nu, sans ouverture : à mesure qu'ils descendaient, lui paraissait se soulever.

Peu à peu se montrèrent les murs, il est vrai très bas et de pierre sèche, mais ils s'indiquèrent bientôt tout entiers ; et, après les avoir eu au-dessous d'eux, ceux qui venaient les eurent en face d'eux.

Dans celui de devant, deux portes étaient percées, l'une qui était celle de l'étable, l'autre celle de la pièce où on fait le fromage : c'est vers celle-ci qu'ils se dirigeaient ; mais, étrangement, plus ils s'approchaient, plus ils ralentissaient le pas.

Il leur fallut pourtant aller jusqu'au bout, comme ils firent. Il y avait un loquet intérieur, avec un secret : Nicollerat le fit se déclancher, puis s'effaça ; mais le juge lui dit :

— Entrez seulement le premier.

Alors Nicollerat ôta son chapeau et entra ; et Tille, ayant ôté lui aussi son chapeau, entra en même temps que lui.

Il faisait presque nuit dans la grande pièce, parce qu'elle était sans fenêtres. Les seules ouvertures par où le jour pût pénétrer étaient la cheminée et la porte. Aussi leur fallut-il un moment avant de pouvoir distinguer la grande table où on l'avait couché.

Pourtant, leurs yeux s'habituerent peu à peu à l'obscurité : alors ils virent sortir ce corps, comme si quelqu'un

dormait là. A cause qu'ils étaient en avant et le plus en lumière, les pieds paraissaient immenses, tandis que les jambes et le buste semblaient très courts. Mais où leurs yeux avaient été tout de suite, c'était encore plus en arrière, et là se levait une autre saillie, celle du menton, après quoi venaient deux narines et, plus en avant, le long cou nu, noir de barbe, qu'ils reconnurent bien.

Tous les six s'étaient découverts. Jamais le silence n'avait paru si grand.

Un coup de vent vint, qui claqua, et des débris roulaient sur la pente du toit, avec un petit bruit pareil à celui que font des pattes d'oiseau.

Puis on entendit Nicollerat dire : « Voilà ! » et il y eut un grand soupir, le sien, suivi d'un autre grand soupir, et c'était Tille.

Ensuite, le juge s'avança, à cause des constatations.

Ils virent que la figure était luisante, comme ces ouvrages de cire qu'on voit, dans des caisses de verre, pendus aux murs de nos chalets ; un mouchoir était noué tout autour, la peau était étrangement tendue, les yeux pas tout à fait fermés, et sous la moustache tombante on devinait la bouche un peu tordue. Mais on n'apercevait, en effet, aucune trace de blessure ; la rupture avait dû se faire en dedans. Un choc à la nuque et tout casse, parce que là est le nœud de la vie. Le juge soupesa cette nuque ; elle cédait mollement sous ses doigts.

Il dit :

— Il doit avoir été tué du premier coup ; heureusement.

Tout de suite ils se mirent aux préparatifs. Ils s'étaient munis de cordes, ils trouvèrent deux perches ; il y avait une couverture ; de nouveau leurs gestes étaient vifs et aisés.

Ils s'occupèrent à faire une sorte de civière, de manière à pouvoir le descendre facilement, et nouèrent les cordes aux perches, fixèrent entre les perches la couverture.

Le jour entrait mal par la porte, c'est pourquoi ils s'étaient avancés jusque sur le seuil, et ils travaillaient là, pendant que le soleil descendait de plus en plus vers la montagne, et les franges de glace qu'on y voyait pendre par places, se colorant en rose, annonçaient la venue du soir.

Mais ils avaient presque fini. A ce moment, le gendarme et l'homme s'approchèrent : Tille les écarta du geste.

Ce n'était pas eux que ça regardait. .

Il fit signe à Nicollerat, et ce fut à eux deux qu'ils le soulevèrent, puis, avec de grandes précautions, à cause du respect qu'on doit aux morts, le couchèrent sur la civière, Nicollerat l'ayant pris par les pieds, Tille par-dessous les bras.

Le juge, le greffier et l'homme sortirent ; le gendarme resta en arrière, étant chargé de fermer la porte.

Eux s'avançaient pendant ce temps ; la chose qu'ils portaient était une chose très lourde.

Le grand jour tomba sur Nicollerat, qui allait devant, il glissa le long du mort, il vint sur Tille ; comme Tille se baissait pour passer la porte, cette main droite qui pendait heurta la saillie du seuil.



Cependant, là-bas, on les attendait.

La cuisine était pleine, la chambre aussi ; il y avait des femmes devant la porte ; ce furent elles, les premières, qui virent venir le char à bancs.

Une fois arrivés à la route, Tille et Nicollerat avaient, en effet, demandé, au patron d'une auberge qui se trouve

là, d'atteler ; on avait mis de la paille dans le fond du char, on avait couvert le corps d'une couverture.

A présent ils venaient et durent faire un assez grand détour, parce que la maison était un peu au-dessus du village.

On met les choses comme elles viennent : il y avait eu cette journée, il y eut ensuite ce soir.

Il faisait presque nuit déjà, pourtant aucune lampe n'était allumée, ni dans la chambre, ni dans la cuisine.

D'abord, elle (qui était la mère) avait terriblement crié et s'était roulée ; il avait fallu que plusieurs personnes s'y employassent pour l'obliger à se coucher ; puis elle n'avait plus rien dit.

Vers midi, pourtant, elle avait voulu se lever.

— Il ne faut pas qu'*il* me trouve couchée, avait-elle dit.

Il n'y avait pas de raison pour qu'on s'y opposât. Elle s'était donc levée et s'était habillée avec soin, comme si c'eût été un dimanche, ou bien si elle eût eu une visite à faire ; hélas ! cette visite, elle avait à la recevoir.

Elle avait refusé de manger, elle avait été s'asseoir devant la fenêtre ; elle se tenait là dans un grand vieux fauteuil de paille, mais sans s'appuyer contre le dossier, raide et tout à fait sur le bord, les mains jointes, la tête droite, et qui regardait on ne savait où.

De nouveau elle s'était tue pendant une heure ou deux, puis elle avait dit :

— Peut-être que ce n'est pas vrai !

On comprit, on ne répondit pas. Et elle, alors, tout doucement, avec un mouvement obstiné de la tête, comme on voit une branche, dépouillée de ses feuilles, quand un courant d'air s'établit :

— C'est qu'il arrive qu'on se trompe, même ça arrive

souvent !... S'il allait entrer, quand même, quel désordre il trouverait !...

C'était cela qui la préoccupait.

— C'est qu'il n'y est pas habitué, continuait-elle.... Et ils disent qu'il est tombé, mais est-ce qu'on tombe?...

Et, à cet endroit-là, le mouvement de sa tête changeait, qui devenait un mouvement de côté, comme on fait quand on veut dire non ; puis, tout aussi brusquement :

— Mon pauvre enfant ! mon pauvre enfant !

Mais elle n'avait plus de larmes : ainsi, lorsque la terre est trop sèche, aucune source ne sourd plus.

Le temps s'écoulait cependant ; c'était le moment où les autres étaient là-haut, dans le chalet, et travaillaient à la civière, et puis ils étaient descendus.

Elle ne vit pas le convoi venir, la fenêtre n'étant pas tournée de ce côté-là, et les femmes, regardant toujours, se demandaient : « Comment faire pour la prévenir ? Car, si on ne la prévient pas, l'émotion va être trop forte. »

Déjà la voiture montait, s'étant attaquée à la côte, après le tournant pris sur la place de l'église d'où part le chemin et, comme il est très raide, malgré les lacets qu'il fait, le cheval avait de la peine.

Il se lançait soudain, engageant tout entier dans le collier son cou qu'il tendait en avant ; il faisait ainsi quelques pas, courant presque, puis s'arrêtait ; alors un des hommes mettait une grosse pierre sous la roue.

Il faut que celui qui est là dorme bien fort pour qu'il n'ait pas été réveillé par les secousses. On voyait sous la couverture l'espèce de corne que faisaient les pieds pencher tout entière, puis se redresser, car que d'ornières ! et que de cailloux ! et le peu de largeur du chemin entre les barrières, et les coups de collier du cheval :

pourtant celui qui était là ne s'éveillait point, ne s'était point mis assis, continuant de rester couché sur sa litière de paille, et c'était sa couche qui venait pour lui.

Il s'approchait : deux ou trois des femmes rentrèrent, deux ou trois autres, au contraire, sortirent, et il se faisait ainsi un mouvement de va-et-vient.

On n'eut pas besoin de la prévenir, comme on voulait faire ; tandis qu'on discutait encore sur la façon dont on devait s'y prendre, quelque chose vint à travers l'air jusqu'à elle, avant même le bruit des roues, sans qu'elle eût rien vu, sans qu'elle eût rien entendu ; tout à coup elle se leva, et semblait très calme, et dit :

— C'est lui, n'est-ce pas ?

Ses deux nièces (qui étaient près d'elle) n'eurent qu'à baisser la tête : déjà elle s'acheminait.

Elles se contentèrent de la soutenir et c'est ainsi qu'elle gagna la porte de la chambre, puis s'avança dans la cuisine, où tout le monde s'écarta de devant elle, cependant que tout se taisait ; et, dehors, on parlait encore, mais presque à ce même moment tout se tut dehors aussi.

Alors vint un craquement, comme quand une pierre éclate ; puis le froulement des quatre sabots et ce cahotement particulier de la charge, quand elle est inerte ; il n'y eut rien d'autre, parce qu'ils n'avaient pas mis de grelottière au cheval.

Cela monta et vint à vous du milieu de la nuit, qui était devenue tout à fait sombre, c'est pourquoi maintenant le reflet d'une lanterne entrait par les petits carreaux ; mais, elle, où elle allait, c'était à cette seconde porte et, en même temps qu'elle l'ouvrait, la chose s'arrêta devant.

Elle n'eut qu'à s'avancer encore un peu ; à la lueur de

la lanterne, on vit Nicollerat et Tille qui se tenaient de l'autre côté du char à bancs, et le patron de l'auberge se tenait à la tête du cheval.

Elle ne disait toujours rien, ses yeux tout de suite avaient été où il fallait qu'ils allassent, et comme la branche de lierre qui s'enracine à tout ce qu'elle touche, de même il semblait que ses yeux, à peine s'y étaient-ils posés, ne pussent plus se détacher de là.

Tout alla pourtant plus facilement qu'on n'aurait cru ; il y avait beaucoup de monde, on put s'aider.

L'aubergiste continuait à tenir le cheval par le mors, vu que c'était un cheval un peu vif et cette montée l'avait énervé ; Tille et Nicollerat savaient ce qu'ils avaient à faire.

Cette fois, ils se mirent à quatre, deux à la tête et deux aux pieds ; comme ils soulevaient le corps, la couverture glissa : alors on entendit un long gémissement.

Ses nièces la maintenaient ; elle entra derrière le corps, les autres personnes suivaient.

Les quatre porteurs marchaient un peu baissés, ils étaient tous les quatre tête nue, on avait tiré de côté la table et tout ce qui pouvait empêcher de passer.

Ils se dirigèrent vers cette autre chambre où il n'y avait qu'un lit de sapin, une vieille chaise et, devant un petit miroir, un pot à eau ; là, il se trouva qu'il était chez lui.

Et là aussi ils prirent les plus grandes précautions, le couchant sur ce lit où il avait toujours couché, qui n'était plus un lieu étranger pour sa tête.

« Encore un peu de temps seulement, songeaient-ils pendant qu'ils se penchaient en avant, mais du moins là est-il chez lui et il y sera plus au tendre. »

Là-dessus ils se redressèrent, et ils virent qu'elle était

venue ; mais, à ce moment non plus, rien de ce qu'ils attendaient et de ce dont ils avaient peur ne se passa, car elle ne dit rien, et ne cria pas, et ne pleura pas : seulement ces grands yeux toujours fixés sur le même point et autour sa vieille figure, comme morte d'être immobile.

Un sourd piétinement venait de la cuisine par la porte restée entr'ouverte, et des chuchotements confus ; on vit Nicollerat, qui s'était reculé, parler à l'oreille de Tille, mais Tille gardait la tête baissée et Tille ne répondit rien.

Ils ne surent plus bien que faire, les quatre hommes, et sortirent enfin un à un, sans rien dire, et Tille sortit le dernier, et lui se retourna encore, et il se retourna une seconde fois.

Alors des femmes parurent ; elles dirent aux nièces :

— Ne la laissez pas là, on fera tout ce qu'il faut faire.

Mais elles eurent beau parler bas, l'autre avait entendu ; elle dit :

— Je veux rester !

C'est la nuit, maintenant, partout sur la montagne ; il y a, maintenant, plus d'un jour qu'il est mort ; demain on l'enterrera. Et, à l'endroit qu'il est tombé, là aussi la nuit est venue, plus épaisse peut-être encore à cause de l'escarpement.

Un silence était descendu, et il pendait autour de la maison, collé exactement aux murs, comme une lourde étoffe de laine.

On s'en allait cependant, la cuisine s'était peu à peu vidée ; il ne resta que celles qui étaient nécessaires, et il y avait aussi celle qui avait voulu rester là.

Elle se tenait debout devant *lui*, ne pouvant se lasser

de le considérer, ne se rassasiant pas de sa vue ; ses nièces lui avaient dit :

— Il vous faut au moins vous asseoir.

Elle n'avait pas paru comprendre.

On alla chercher le fauteuil, on l'y mit ; elle se laissait faire, elle se tenait toujours très raide, comme si un tuteur, une barre de fer, intérieurement, l'eût maintenue debout.

Il fallut qu'elle assistât à tout. Ainsi elle vit qu'on l'avait changé et lavé et, au lieu de ses habits de chasseur en gros drap brun, durci de sang par places (et il y a derrière une large poche carrée), on lui avait mis des habits noirs.

On lui avait mis aussi une chemise propre ; il se laissait faire, comme sa mère ; mollement ses bras et ses jambes allaient, qu'on n'avait qu'à toucher pour qu'ils se déplaçassent ; et elles étaient trois ou quatre, de celles qui ont l'habitude, qui sont celles qui viennent également pour les naissances, à cause d'une symétrie qu'il y a.

Et tout fut fait, qui fut bien fait, et maintenant il était tard. Les douze coups avaient sonné, à la suite de quoi il n'y en eut plus qu'un et il tomba lourdement, comme quand un fruit trop mûr se détache de l'arbre.

Les femmes allèrent boire du café.

La vieille Catherine n'avait rien voulu prendre, et elle continuait de ne rien dire, et elle continuait de ne pas bouger.



C'est ainsi que parut l'aube, qui marqua le commencement de cette nouvelle journée, et, comme la veille, un grand soleil se montra bientôt.

Au-dessous de soi on apercevait le village, avec ses toits presque rejoints, quelques-uns consolidés par d'énormes pierres posées dessus, les autres couverts de bardaux neufs qui brillaient comme de l'argent.

On voyait aussi la vallée, qui baignait comme dans du lait; la pente vis-à-vis était enveloppée d'une ombre, et cette ombre était d'un bleu noir aux places où étaient des bois, d'un bleu très doux et transparent où étaient les prés et les pâturages.

On devait se réunir à deux heures, et le menuisier n'eut que juste le temps, seulement il se dépêcha.

Il vint avec son aide; ils attendirent un moment dehors; pendant ce temps, on cherchait à faire sortir la vieille Catherine: de nouveau, elle refusa de sortir.

Elle ne parlait toujours point, mais quand le menuisier parut, et qu'à cause de son vide, heurtant le montant de la porte, la caisse fit entendre un bruit retentissant, alors les paroles lui revinrent, elle se leva brusquement, elle disait:

— N'entrez pas!

A peine eut-on le temps de la retenir, parce qu'on vit qu'elle allait se précipiter sur ceux qui entraient; et les femmes qui étaient avec elle ne la lâchaient plus, à présent.

Il y avait encore cette besogne à faire, et comme elle pleurait et recommençait de crier, elles l'emmenèrent de force.

Elle se tut alors, elle dit:

— Laissez-moi le regarder encore une fois, rien que le regarder! Je vous promets qu'ensuite je ferai tout ce que vous voudrez.

Et, comme une petite fille qui n'a pas été sage:

— Je vous promets, je vous promets !

— Est-ce bien sûr ?

Elle hocha la tête, et on la ramena, et longtemps elle regarda, puis, en effet, ne se défendit plus, s'étant laissée tomber dans le coin, près de la fenêtre, où elle se tenait déjà la veille, quand il n'était pas encore là.

Elle avait levé les mains à sa figure, et la suite fut qu'ainsi elle gardait ses mains serrées contre sa figure, tandis que par moments quelque chose la secouait sous les épaules et dans le dos.

Et ses mains étaient des très vieilles mains, avec des taches dessus comme on voit sur la peau des fruits qui ont souffert de la grêle ; elles étaient tellement maigres qu'elles paraissaient aussi larges au poignet que plus haut.

Le menuisier fit le moins de bruit possible, encore qu'il n'eût que des clous, mais, comme on le lui avait recommandé, il avait percé les trous d'avance : ainsi il n'eût qu'à appuyer sur les clous pour les enfoncer. Et bien sûr que, de cette façon-là, le couvercle ne devait pas tenir bien solidement, mais les morts ne se lèveront que quand ils seront appelés.

Le menuisier fit donc sa besogne, à la suite de quoi le lit se trouva vide ; il y avait, en revanche, posée à chaque bout sur un tabouret, s'allongeant tout à côté du lit comme un autre lit plus étroit, la caisse fraîchement peinte en noir.

Entendit-elle ? se douta-t-elle de quelque chose ? On ne sut pas ; elle continuait de tenir sa tête dans ses mains, près de la fenêtre ; les femmes disaient :

— Il ne faut pas qu'on la dérange, ça lui fait du bien de pleurer.

Il n'est pas dans les habitudes de sonner les cloches, chez nous ; il n'est pas dans les habitudes, non plus, de porter les morts à l'église ; tout se passe sans cierges, sans musique, sans ornements ; on se contente de lire dans le Livre.

On dit, chez nous, que les choses de la mort sont Esprit, et les yeux et les sens, ce qui est de voir et d'entendre, ce qui est satisfait par de riches vêtements ou la beauté d'une couleur, ces choses-là n'ont pas à intervenir, n'étant pas choses de l'Esprit.

C'est ainsi que, s'étant abordés toute la matinée dans le village pour se faire part de l'événement ou en discuter (et on disait : « Vous savez que Jean Favre s'est tué », on disait : « On l'a descendu hier soir », on disait : « C'est une terrible chose pour sa mère, qui n'avait que lui au monde ») ; après ces échanges de paroles, l'heure étant venue, ils montèrent simplement à la maison, hommes et femmes et, remplissant la cuisine et la chambre, là le Livre fut lu.

Et ce fut tout, et on sortit. Les femmes restèrent, les hommes partirent pour le cimetière.

Il y eut encore ce cri qui vint, puis un second terrible grand cri, mais presque aussitôt étouffé, comme par une porte qui se serait fermée ; et déjà le brancard allait.

Ainsi, la civière d'abord, puis le char à bancs, enfin le brancard.

C'était un brancard de bois noir, et on ne voyait pas ce qui était dessus, à cause d'un drap, noir également.

Ils descendirent, puis ils allèrent à plat ; il faisait toujours très beau, on voyait fumer la montagne.

En haut des pointes blanches qui régnaient à l'horizon, il y avait partout des petits nuages posés ; ils se soule-

vaient peu à peu ; ils étaient poussés d'en-dessous ; ils glissaient lentement de côté, ne tenant plus que par un bout aux rochers couverts de neige : et c'est alors qu'on dit que la montagne fume, ce qui est signe que le temps va changer.



Ils se trouvèrent une dizaine ensemble à la sortie du cimetière, et ils sentaient que le moment n'était pas encore venu pour eux de se quitter.

Tous les dix étaient des chasseurs, ou l'avaient été ; ils marchaient les uns derrière les autres, par petits groupes.

Ils s'assirent autour de la grande table peinte en brun, au-dessus de laquelle pendait une lampe à pétrole, et, quand le patron vint leur demander ce qu'ils voulaient boire, au lieu de plaisanter, comme il faisait d'ordinaire, il leur posa simplement la question.

On apporta le vin dans des litres en verre blanc, et quelqu'un remplit les verres, mais ils n'y touchèrent pas tout d'abord.

On entendait parler sur la place ; de temps en temps, quelqu'un passant devant la fenêtre à petits rideaux, tenus relevés par des attaches rouges, son ombre glissait sur ceux qui étaient assis à l'intérieur.

Il y avait Nicollerat et Tille ; Tille était sec et déjà sur l'âge, avec une barbiche qui commençait à grisonner. Nicollerat, quoique plus jeune, était court et assez ventru.

Et ce fut lui, comme les autres avaient trinqué, et ayant bu chacun une bonne gorgée, ils se regardaient maintenant, car à quoi bon être ensemble si on ne dit rien ?— ce fut lui qui parla le premier :

— Eh bien, oui, c'est fini ! dit-il, et il soupira.

Tout le monde hocha la tête, quelques-uns s'étaient mis à fumer. Et, curieux quand même, et parce que certains n'étaient pas renseignés, ils se tournaient vers lui, attendant une suite à cette première phrase.

Elle ne vint pas de si vite ; deux ou trois minutes passèrent avant que Nicollerat reprît :

— Qui l'aurait cru ? dans un endroit pareil ! un chasseur comme lui !

— Ça, c'est vrai ! disait-on, il n'avait pas son pareil.

Alors la barbiche de Tille se mit à bouger, et elle bougea ainsi un instant, sans que les mots vinsent encore.

— Meilleur que nous tous ! dit-il enfin sourdement.

Et tous, de nouveau, hochèrent la tête, mais plus longuement cette fois, et d'une façon plus marquée, pour bien montrer qu'ils étaient de son avis.

On s'était tourné vers Tille, mais il s'était tu ; il ne regardait plus personne ; on le vit faire machinalement le geste d'aller prendre sa pipe dans sa poche, mais il ne mena pas son geste jusqu'au bout, bien qu'il ne cessât pas, pour ainsi dire, de fumer ; et, ramenant enfin sa main, il les croisa l'une sur l'autre.

Un grand regret venait, la cause en ayant été précisée ; ils revoyaient soudain ce Favre, un long maigre garçon, à figure couleur de vieille poutre, les épaules un peu voûtées, qui marchait la tête en avant, mais il n'y avait personne de plus adroit que lui au tir, personne de plus adroit que lui, non plus, à courir dans les rochers, personne de plus résistant que lui à la fatigue.

Voilà que plus jamais il ne rôderait la montagne, plus jamais on ne le verrait sautant dans les éboulis, tout en rechargeant sa carabine ; jamais plus, le soir, il ne revien-

drait avec deux chamois pendus dans le dos, comme il lui était arrivé plusieurs fois : alors les femmes sortaient sur le pas des portes et les enfants lui couraient après.

Jamais plus ! c'est ce qu'ils se disaient, tandis que Nicollerat avait recommencé à parler.

Il raconta ce qu'on a vu, c'est-à-dire comment il était tombé, comment ils étaient montés le chercher, comment ils l'avaient descendu, et, encore une fois, comment c'était à peine croyable, un homme comme lui, dans un endroit pareil !

Mais il suffit d'un instant d'inattention, et les meilleurs y passent, où les pires s'en tirent sans peine, — et les éloges revenaient, et, parmi ceux qui l'entouraient Nicollerat, l'un se mit à dire : « C'est quand même triste ! » un autre : « C'est vrai que c'est triste ! » et quelqu'un dit encore : « On ne sait jamais rien de rien ! »

Et c'est à ce moment que Tille de nouveau parla, qui hocha de nouveau la tête, cependant que sa barbiche, déjà grise par places, se balançait au bas de son menton :

— C'est vrai qu'on ne sait rien ; ah ! misère de nous !

Ils se turent tous, une fois de plus ; la pendule, une belle pendule neuve, dont le patron était très fier, sonna quatre heures, à deux reprises.

Il fit un petit peu moins clair sur la place, parce que le soleil était descendu derrière les maisons.

Ils se regardèrent encore, pourtant la soif venait, et ils trinquèrent de nouveau.

Ça ne fait rien, le goût du vin est agréable ; il n'y avait que Tille qui n'eût pas bu encore, son verre restait plein.

— Voyons, Tille, dit Nicollerat.

Mais il n'eut pas de succès. Tille, simplement, avait

levé la tête ; Tille le considéra, sa tête retombait déjà. Et puis, comme s'il comprenait qu'il lui fallait pourtant dire quelque chose, mais parler lui était pénible, il bougea un peu ses mains devant lui, il les remonta, et on vit la pomme d'Adam monter en même temps le long de son cou maigre, comme quand on a de la difficulté à avaler.

Il ouvrit ensuite la bouche, mais il n'en sortit qu'un soupir, et, tout ce qu'il put faire, fut de recommencer :

— Misère, misère de nous !

On se détourna de lui, parce qu'on voyait que le mieux était pour le moment de le laisser tranquille, et puis la vie vous a repris. Ils buvaient ferme maintenant, on avait rapporté des litres, et plusieurs conversations s'étaient engagées à la fois entre voisins, où on reprenait l'événement, on le retournait, on le commentait.

Les voix s'élevaient de plus en plus, on donnait des coups de poing sur la table ; par moments, la porte s'ouvrait, quelqu'un entraît et ce quelqu'un-là venait prendre place parmi ceux qui étaient déjà installés.

Déjà on oubliait, et il le faut bien, sans quoi on ne pourrait pas vivre.

Il faut laisser les morts dormir, parce qu'ils n'ont rien d'autre à faire, et nous, nous avons autre chose à faire. Nous avons nos femmes et nos enfants, nous avons notre travail, nous avons nos soucis, nous avons aussi nos plaisirs, nous avons que, pour l'instant, nous sommes entre amis et en train de boire, — alors savourons ce goût frais du vin qui ne reste pas longtemps sur la langue et n'y reviendra peut-être pas de sitôt.

Même Tille, comme ils virent, le regardant du coin de l'œil, même Tille pour finir s'était décidé ; il secoua tout à coup la tête comme un cheval qui est tourmenté par les mouches et vida son verre d'un trait.

Puis on le vit sortir sa pipe, une vieille pipe à couvercle de cuivre, dont le tuyau de buis, savamment recourbé, était garni d'ornements tournés en plein bois.

Il la bourra lentement, tirant fil à fil d'une grosse blague de cuir un tabac noir, grossièrement haché, et à mesure, de l'index et du pouce, il le tassait dans le fourneau.

Quelqu'un se mit à rire très fort. Puis, brusquement, parmi le bruit, on entendit venir le son grêle et tremblé d'une musique à bouche ; c'était un grand garçon à cheveux blonds, les bras nus, une hotte en fer sur le dos, celles dans lesquelles on porte le lait, — il passa devant l'auberge et, des deux mains, il tenait appliqué sur sa bouche le petit instrument nickelé, soufflant dedans un air de danse, qui s'affaiblissait déjà dans l'éloignement, et, peu à peu, se tut tout à fait.

C.-F. RAMUZ.



IDÉOLOGIE DE CASTE

Les humanitaires les plus enfoncés dans leur rêve se rendent avec stupeur à l'évidence du fait : la guerre européenne était possible, puisque la voilà. Et même la guerre mondiale, car tous les continents sont représentés dans la mêlée. Des millions d'hommes, de part et d'autre, s'échelonnent sur des fronts de bataille qui vont jusqu'à cinq cents, jusqu'à mille kilomètres ! Nous assistons à un déplacement de masses humaines qui n'a de comparable que les formidables convulsions des âges géologiques.

Le monde était alors en formation. Est-ce une nouvelle Europe, une nouvelle société, une humanité nouvelle qui se forme par l'ébranlement prodigieux dont notre imagination demeure confondue ?

Que rebâtira-t-on, à qui appartiendra-t-il de rebâtir sur tant de ruines ? Nous voudrions compenser cette vision sinistre par une certitude de progrès, détourner un instant les spirales de l'incendie, la rafale des obus, oublier la guerre et ses horribles attributs, les exactions, les déportations, les exécutions sommaires et les étendues semées de cadavres, ces tranchées pleines de sang et d'agonies, la destruction de l'outillage industriel, l'anéan-

tissement des cultures, les foyers dévastés où le deuil tremblant s'assied en face de la misère. Nous voudrions qu'un rayon d'espoir s'y glissât par les murs fendus, qu'une promesse de liberté et de justice vînt à fleurir sur les décombres de ce vieux monde. Pensée incertaine et timide que nous n'osons accueillir.

Nous pouvons, du moins, essayer de comprendre ce que nous sommes hors d'état d'empêcher.

Cette guerre n'était pas fatale, mais elle était prévue depuis longtemps. Quelles sont les forces qui ont mis en mouvement tant de nations ? Je ne cherche point à établir les responsabilités. Quels qu'ils soient, ceux qui ont déchaîné le conflit ont derrière eux des peuples unanimes. Voilà peut-être ce qu'il y a de plus surprenant dans une époque où les intérêts économiques, sociaux, moraux, s'enchevêtrent tellement de l'une à l'autre extrémité du globe, que le vainqueur lui-même souffrira cruellement de la ruine du vaincu.

Que de théories cet ouragan détache de l'arbre de la science et balaie comme des feuilles mortes ! Le développement du commerce et de l'industrie, nous disait-on, aura pour effet immanquable d'ouvrir l'ère des luttes pacifiques, de clore celle des entreprises militaires et de substituer des rapports de droit aux conflits violents. Qu'Herbert Spencer est heureux de n'avoir pas vécu les journées d'août et de septembre et de n'avoir point à vivre celles que nous attendons ! Il devrait célébrer les funérailles de ses plus chères conceptions.

Ceux qui font la guerre déclarent qu'ils y ont été forcés ; c'est bien le moins. Mais le peuple les suit d'une volonté ardente, enthousiaste. Encore que les masses ne se représentent guère l'immensité d'une pareille conflagration, elles ne laissent pas d'en entrevoir les consé-

quences immédiates. Y a-t-il donc dans l'homme quelque instinct ancestral, une férocité atavique qui se réveille par intervalles, irrésistible et d'autant plus brutale qu'on l'a comprimée plus longtemps ?

Les gouvernements ont décidé du jour et de l'heure ; ils ne l'auraient pas pu, ils ne l'auraient pas fait contre la volonté manifeste de la nation. Le vœu public les a secondés. Il se prononce ouvertement contre la paix dans plusieurs pays épargnés jusqu'à présent grâce à la prudence du pouvoir. Qu'est-ce donc qui dresse l'homme hors de son repos, le pousse à désertir son gain, sa maison, la sécurité d'une vie régulière, et le rend jaloux de courir les sanglantes aventures ?

Ce problème comporte des solutions diverses, parce qu'il comprend plusieurs cas. Entre les Russes, les Français, les Anglais, les Allemands, il y a parité de vouloir ; il n'y a pas, ce semble, analogie des sentiments. C'est le cas de l'Allemagne que j'entreprends d'analyser. Il est d'un singulier intérêt par son importance, par sa netteté, par les comparaisons auxquelles il conduit et par les réflexions qu'il suggère. Des faits nombreux, aisés à vérifier et, pour une partie, récents, nous permettent de l'éclaircir et nous offrent une garantie contre les conjectures hasardeuses.



On appelle caste un groupe d'hommes liés entre eux par une solidarité de fonctions dans la société. Les brahmanes de l'Inde, la noblesse féodale étaient des castes. Je prends le mot dans un sens général, équivalant à peu près à celui du mot « classe dirigeante ». Cependant le mot caste désigne quelque chose de plus fixe et de plus distinct. Une classe dirigeante n'est pas toujours une

caste. Elle le devient quand elle se ferme, se crée un droit particulier, s'arroge des privilèges, se réserve certains honneurs, et enfin se superpose au reste du peuple comme si elle avait une existence indépendante dans l'ensemble de la nation.

La classe dirigeante peut être une caste ; elle peut n'en pas être une ; elle peut se composer d'une caste et d'un autre élément encore ou de quelques autres. On voit tout de suite qu'il importe essentiellement de connaître la composition de la classe dirigeante pour comprendre l'évolution d'un peuple.

De grands journaux, en France et en Angleterre, ont émis l'opinion que l'Allemagne a été entraînée à la guerre par une caste féodale et militariste. Cette thèse a été soutenue, dans les pays de la Triple-Entente, par des hommes compétents et même par des personnages consulaires. Le but de la guerre serait, pour les alliés, de renverser cette caste malfaisante et de rendre le peuple allemand à sa vraie nature, l'Allemagne à son véritable génie. Affranchie du militarisme qui l'étreint et qui fait d'elle un danger public, nul doute qu'elle ne se ressaisisse pour courir à de nouvelles destinées et collaborer avec toutes les nations libres à l'œuvre pacifique de la civilisation.

Est-ce dans un dessein politique qu'on a imaginé de distinguer entre le peuple allemand et ses chefs ? Est-ce pour ébranler sa confiance, pour gagner celle des neutres, pour rassurer les socialistes et les antimilitaristes français, anglais et autres ? Quand on parle de briser le militarisme allemand, veut-on dire qu'on se propose de réduire l'Allemagne à l'impuissance en limitant ses armements, comme Napoléon avait fait à l'égard de la Prusse après

Iéna ? S'agit-il seulement d'écarter du pouvoir la noblesse et les chefs militaires, de favoriser le mouvement démocratique au delà du Rhin ?

Autant de questions que l'événement seul résoudra. On ne voit pas bien comment une féodalité militaire maintiendrait sa domination dans un vaste empire où l'industrie, le commerce, la production économique sous toutes ses formes sont devenus la préoccupation majeure de soixante-dix millions d'hommes. Ce n'est rien saisir de la réalité que de croire les Allemands engagés malgré eux dans un conflit qu'ils réprouvent. Un immense élan les emporte et cet acquiescement de la nation aux entreprises de la classe dirigeante est assez manifeste pour que nous ayons à en chercher l'explication. C'est là un nouveau problème qui vient compliquer l'autre.

Il vaut la peine de citer in extenso l'article qui a entraîné la suspension momentanée du *Vorwärts*, le journal du parti socialiste allemand. Article d'une rare hardiesse, car il admet implicitement que la responsabilité de la guerre retombe sur l'Allemagne. Je n'ai pas besoin de dire que le vrai sens se lit entre les lignes. Le capitalisme, tel serait l'auteur et le fauteur du conflit. Or, capitalisme et bourgeoisie sont des termes synonymes. Ce serait donc la haute bourgeoisie financière qui aurait créé l'impérialisme belliqueux de ces dernières années ; ce serait elle qui formerait la classe dirigeante en Prusse et dans l'empire¹ :

« L'Allemagne jouissant, pendant les dernières dix années, d'une prospérité économique sans pareille, cela signifie, dans la société capitaliste, la recrudescence des tendances impériales que les intéressés ne se sont pas gênés d'exprimer par trop claire-

¹ Je cite d'après la traduction publiée dans la *Guerre Sociale* et reproduite dans le *Journal de Genève* du 14 octobre 1914.

ment. A l'étranger, ce fait provoquait les suspicions, un fort mécontentement, un sentiment d'inquiétude, au moins dans les milieux capitalistes qui, de leur côté, faisaient tout pour communiquer cette inquiétude aux masses.

» Les chauvins au delà des frontières n'auraient cependant pu avoir tant de succès avec leur propagande sans le concours de la circonstance que voici : ce pays d'un si grand développement économique est en même temps celui qui a donné comme cadeau à sa classe ouvrière la loi contre les socialistes, et après la chute de cette loi, un régime policier riche de chicanes. L'égalité civile n'existait que sur le papier.

» Il est vrai que le régime russe était encore pire. Mais la Russie est loin et poursuit ses intérêts plutôt dans l'Orient, se rapprochant politiquement des puissances d'Occident. Et la révolution de 1905 a montré que ses classes dominantes ne sont pas bien assises.

» Il a paru à l'étranger, ainsi qu'aux classes ouvrières allemandes, que l'Allemagne est surtout la puissance du militarisme et de l'oppression politique.

» C'est ainsi qu'elle a pu difficilement acquérir les sympathies des pays neutres. Ceci explique aussi que, même dans les milieux ouvriers étrangers, ont eu lieu des manifestations regrettables. Et on doit le regretter pour cette raison qu'on rend le peuple allemand responsable, comme collectivité, de ce qui n'est que l'œuvre d'une classe.

» Aussi avons-nous lu avec douleur, dans un journal italien, que les Allemands sont tous des brigands, et nous avons pu constater qu'on répandait cette fable stupide que les troupes allemandes se faisaient précéder par des vieillards et des enfants, se servant d'eux comme d'un bouclier vivant.

» Les camarades étrangers peuvent être assurés que la classe ouvrière allemande désapprouve encore aujourd'hui toute politique de proie, ainsi qu'elle l'a toujours fait, et qu'elle est décidée à combattre, autant que le permettent les circonstances, la mainmise aventureuse sur les peuples étrangers.

» Les camarades étrangers peuvent être assurés que, si les travailleurs allemands défendent leur patrie, ils n'oublieront pas pour cela que leurs intérêts sont les mêmes que ceux des prolétaires des autres pays qui, comme eux-mêmes, contre leur volonté, en dépit même de leurs démonstrations pacifiques répétées et formelles, ont été entraînés dans la guerre et y font leur devoir. »

Aristocratie militaire ou bourgeoisie capitaliste ? Car il faut exclure l'hypothèse d'un accident personnel, d'un coup de tête du chef de l'Etat. L'Allemagne était prête. Ses visées belliqueuses dataient de loin. Elle avait menacé plus d'une fois, notamment à Tanger, à Agadir. Un parti puissant et bruyant poussait à la guerre. D'où venait son influence, quels intérêts servait-il ?

Ici, nous ne pouvons nous dispenser de recourir à l'histoire.

La classe dominante est composée, en Allemagne, d'une aristocratie de naissance pour une part, et de capitalistes bourgeois, plus ou moins anoblis, pour une autre part. La politique intérieure de l'Allemagne, depuis 1871 et même depuis 1866, s'explique par les rapports, tantôt bienveillants, tantôt hostiles, de ces deux catégories de personnes, par l'opposition ou la conjonction de ces deux influences, et non par la lutte de la classe dominante contre la masse socialiste. Car cette lutte, qui est en France et qui devient en Angleterre un fait d'une gravité essentielle, n'a été en Allemagne qu'un phénomène d'une importance secondaire. Elle n'a déterminé ni l'évolution profonde de la vie nationale, ni les principales décisions du gouvernement.

En Allemagne, on le sait, l'abolition de l'ancien régime n'a pas eu lieu brusquement comme en France. Après la Révolution, après l'occupation française, la

caste nobiliaire avait ressaisi tous ses privilèges. Elle les a perdus peu à peu, non pas encore entièrement. Même la liquidation du régime féodal de la propriété n'a été achevée que vers 1850. Napoléon avait pratiqué des coupes sombres parmi les petites souverainetés, mais, de 1813 à 1815, les familles princières firent tout au monde pour recouvrer leur indépendance. La plupart furent médiatisées, mais leur ténacité fit sérieusement obstacle, jusqu'en 1871, à l'établissement de l'unité allemande. L'unité s'est faite contre elles, par le fer et le feu, comme le disait Bismarck, c'est-à-dire par les guerres de 1866 et de 1870. On se garda toutefois de les abaisser au delà de ce qui était strictement nécessaire, car on entendait maintenir la hiérarchie ; on voulait une unité monarchique, qui se fit de haut en bas, et non une unité démocratique opérée par la poussée populaire.

D'autre part la petite noblesse avait formé, dès 1820, une vaste association, « l'Adelskette », pour la défense de ses droits. On ne pouvait pas non plus la sacrifier. D'abord, parce qu'elle avait rendu des services inappréciables dans les guerres de l'indépendance. Elle s'était levée tout entière, elle s'était ruinée en sacrifices pour la cause nationale ; elle avait encadré le peuple et l'avait conduit à la victoire. Ensuite, parce qu'elle servait à contenir la grande noblesse, dont elle redoutait la domination ; elle soutenait le trône contre les princes. La grande noblesse contre la démocratie, la petite noblesse contre la grande, l'une et l'autre formant une classe intermédiaire entre le monarque et la nation, telle fut la conception sociale qui prévalut chez ceux qui travaillaient à réaliser l'unité de l'Allemagne. Si bien que la noblesse, petite ou grande, à défaut de ses privilèges, garda ses attributions.

Treitschke encore, dans ses dernières leçons, vers 1890, l'appelle la « classe politique ». Aux bourgeois, dit-il, la richesse, l'instruction, les lettres, les arts ; leur part est assez belle ; la noblesse est apte à gouverner, c'est là sa marque propre. Pendant longtemps, en effet, la noblesse a rempli seule ou presque seule les grandes charges administratives, gouvernementales et militaires.

Bismarck a été le type achevé, le représentant par excellence de cette sorte d'hommes. Il en avait les traits intellectuels et moraux, portés au plus haut degré de la supériorité. Mais il a évolué, depuis 1871, et sa caste avec lui, sous la pression des circonstances générales.

Bismarck était un « Junker », un hobereau prussien, monarchiste, particulariste, agrarien et militaire. Chacun de ces qualificatifs est un des attributs d'une mentalité de caste, fort curieuse et qui ne manque pas de grandeur, mais fort étroite et qui n'a pu suffire à la conduite des affaires.

Monarchiste voulait dire antiparlementaire. Un beau mépris de la rhétorique et même de la discussion publique, la conviction que la démocratie ne conduit qu'à un étalage de médiocrité, voilà l'un des traits saillants de son esprit. Le patriotisme conçu comme un attachement à des rapports personnels, comme le service d'un homme, le sujet, à un homme, le roi, et non d'un anonyme, le fonctionnaire, à une abstraction, l'Etat, la république, ce caractère était désigné autrefois par le mot « féal », qui a disparu de notre vocabulaire parce qu'il n'a plus de sens dans l'état présent de nos mœurs.

Le Junker est particulariste ; du moins il l'a été. La centralisation politique et administrative, que les jacobins ont parachevée en France, lui fait horreur. Pour lui, c'est le désordre ; il n'y voit qu'une poussière d'indivi-

dus écrasés sous une formule. Aujourd'hui encore, quand l'Allemand accuse la France d'anarchisme, c'est cela qu'il veut dire. Il se représente la nation comme une vaste hiérarchie des libertés : autonomie des Etats dans l'empire, des provinces dans l'Etat, des communes dans la province, des propriétaires dans la commune. L'égalité, c'est l'égalité de rang, l'égalité de valeur, l'égalité de richesse, l'égalité de force; mais l'égalité impersonnelle devant la loi est pour lui chose contraire à la nature, une invention faite par des professeurs et qu'au fond il méprise.

Il est agrarien et militaire, c'est-à-dire conservateur et ami de la force. En 1830 encore, quatre cinquièmes de la population vivaient de l'agriculture et le seigneur terrien gouvernait patriarcalement ses paysans. Il a gardé l'esprit conservateur du campagnard, le sens très vif de l'autorité et l'instinct militaire. Il n'aime guère les entreprises lointaines, les aventures. Il est à la fois religieux, guerrier et réaliste, sachant couvrir ses ambitions et arrêtant son regard sur ce qui est à la portée de sa main. Bismarck fut longtemps l'adversaire décidé des armements navals, de la politique coloniale, de l'impérialisme. Même dans ses projets de réformes sociales, l'assurance-maladie, l'assurance-vieillesse, où l'on a vu des concessions aux idées modernes, il ne faisait qu'appliquer sa conception monarchique et patriarcale de l'Etat, et copier d'anciens arrêtés de Colbert sur l'inscription maritime. Il serait allé jusqu'à l'assurance contre le chômage. Dans le domaine du roi, disait-il, personne ne doit mourir de faim.

Le Junker a fait la force de la Prusse; il a fait la Prusse. C'est par lui qu'elle a passé, depuis 1815, de la forme du « Polizeistaat » à la forme du « Kulturstaat »

qui n'est qu'une extension de l'autre : au lieu de l'Etat surveillant, de l'Etat contrôleur et tracassier, l'Etat organisateur, instituteur de la jeunesse, protecteur de la religion, inspirateur des réformes agricoles, des grandes entreprises industrielles et commerciales ; l'Etat, non point émanation de la volonté nationale, mais créateur de la nation, incarnation vivante et mouvante de l'« Idée » hégélienne, c'est-à-dire de la pensée divine.

Dans toute l'aristocratie allemande, le noble pomérânien, brandebourgeois, le Junker prussien était celui qui représentait le plus nettement ce type social. Dans le sud, les tendances libérales, tranchons le mot, les souvenirs de la Révolution française ont persisté davantage au cours du XIX^e siècle. Mais on sait bien que l'unité allemande s'est accomplie par la force militaire et contre le libéralisme. Après 1871, et déjà après Sadowa, le problème de politique intérieure qu'on se proposait était celui de la « prussianisation » de l'Allemagne. Il semble, à consulter l'histoire des partis, que Bismarck ait été sur le point d'y réussir. Qu'était-ce que ce parti « national-libéral » sur lequel il s'appuya si longtemps ? C'était l'ancien parti libéral, aux tendances avancées, entaché de libéralisme démocratique et même de cosmopolitisme, gardant des accointances avec ces intellectuels, ces universitaires qui avaient fait tant de bruit de plume et de parole aux environs de 1848 et par delà. Ils avaient rêvé l'unité de l'Allemagne dans la liberté démocratique et l'hégémonie morale de leur nation, devenue en Europe l'héritière assagie de la Révolution française. Sous l'influence de Bismarck, ils firent à leur rêve d'unité, à leur rêve national, le sacrifice de leur rêve libéral, et ils assurèrent au chancelier l'appui de la haute bourgeoisie.

C'était bien la prussianisation de l'Allemagne. Mais dans cet esprit et dans ce système, jamais l'impérialisme allemand contemporain n'eût fructifié. Il était contraire aux tendances caractéristiques d'un Etat monarchique soutenu par une caste conservatrice, particulariste, militaire, agricole. Un Etat de cette nature tend, par nature, à devenir un Etat fermé.

Qu'est-il donc arrivé ? Un événement d'une importance capitale, que tout le monde connaît, mais dont nous ne faisons qu'entrevoir les conséquences. C'est la transformation radicale de l'Allemagne, qui, de nation agricole, est devenue une nation industrielle. Par ses origines, ce phénomène remonte au delà du XIX^e siècle. En 1848, il était déjà sensible. Depuis 1866 et surtout depuis 1871 il domine toute l'évolution sociale de l'empire. La révolution, la voilà ; elle tient du prodige, elle a bouleversé les conditions de la vie sur tout le territoire allemand. Histoire extraordinaire, dont on trouvera les documents dans les travaux des économistes ¹.

A l'issue des guerres de l'indépendance, quatre Allemands sur cinq vivaient à la campagne ; deux sur trois étaient adonnés à l'agriculture. En 1895, la population agricole n'est plus que de 35,7 % ; celle qui subsiste de l'industrie et du commerce va croissant d'une manière continue. Elle était en 1895 de 50,6 %.

Les progrès de l'industrie et du commerce signifient l'avènement d'une nouvelle classe de la population, celle des capitalistes. Il a semblé d'abord que leur action annonçait une dépossession de la noblesse. Par exemple,

¹ Voir entre autres : Sombart, *Der moderne Kapitalismus* ; Lamprecht, *Zur jüngsten deutschen Vergangenheit* ; on trouvera un remarquable résumé des faits dans l'ouvrage de Lichtenberger : *L'Allemagne moderne son évolution*. Paris, Flammarion, 1909.

sous l'ancien régime, les bourgeois ne pouvaient acquérir de biens nobles. Or, vers 1880, pour la Prusse orientale seulement, 7086 biens sur 11 065 appartenaient à des roturiers. Ils ne peuvent avoir été acquis qu'à prix d'argent. Le capital supplantait la naissance. Aujourd'hui même, en Prusse, cinq membres du ministère, un peu plus du tiers, sont des bourgeois, dépourvus de la particule.

La nouvelle classe dominante évinçait l'ancienne de deux façons, en la dépouillant de sa clientèle et en acquérant un poids considérable dans l'Etat. On a appelé « poids d'une classe sociale » l'ensemble des moyens d'action dont elle dispose par le nombre, par les influences personnelles, par la richesse, par l'importance des intérêts qu'elle représente.

La clientèle de la noblesse agrarienne, c'étaient essentiellement les paysans, qui n'ont cessé de diminuer en nombre : l'attraction des emplois industriels et commerciaux ayant causé une véritable émigration à l'intérieur, vers les usines et vers les villes. Depuis bien des années, ce phénomène a été révélé par les statistiques, signalé par les économistes et les sociologues, sans qu'on ait trouvé de remèdes. Aujourd'hui, bien que l'émigration à l'extérieur se soit beaucoup ralentie, l'Allemagne manque de bras pour ses cultures ; elle se voit forcée d'importer la main-d'œuvre agricole et même des céréales ; elle ne produit plus les denrées alimentaires en suffisance pour son entretien.

De plus, le paysan demeuré sur le sol est affranchi du seigneur, et la production agricole elle-même s'est industrialisée en se spécialisant. On cite le cas de cette paysanne qui déclarait n'avoir pas le temps de laver son linge et qui l'envoyait à la blanchisserie à vapeur, à

Carlsruhe. Ce n'est pas là seulement une transformation économique, c'est une évolution morale. L'agriculteur qui ne produit plus pour consommer, mais pour vendre, et qui doit vivre du produit de ses ventes, cherche à produire le plus possible ; il loue la main-d'œuvre étrangère pour en tirer tout ce qu'il peut. Les rapports impersonnels d'employeur à employés remplacent les traditions patriarcales. C'est ainsi que le propriétaire foncier se trouve entraîné dans l'engrenage du système capitaliste.

Quant au « poids » de la classe nouvelle, il s'est accru prodigieusement pendant les années qui suivirent la guerre de 1870, grâce aux milliards que l'empire put verser dans ses industries et qui lui permirent de doter son commerce, sa marine marchande, de compléter le réseau de ses routes, de ses canaux, de ses chemins de fer. La loi de la concentration des capitaux se vérifia en cette occasion d'une manière saisissante. Dans les fameuses années 1871-1874, que les Allemands appellent les « Gründerjahre », les années de fondation, des entreprises industrielles et commerciales gigantesques prirent un essor qui semblait irrésistible. Un directeur de la Deutsche Bank, de la Dresdener Bank, le président d'une société pour le commerce transatlantique, comme la Hamburg-Amerika Linie, ou le comité d'une association de grandes usines électriques, jouit dans les conseils de l'Etat d'une influence bien supérieure à celle d'un baron, d'un comte ou d'un petit prince médiatisé.

Qu'allait faire l'aristocratie de naissance ? Lutter désespérément ? Elle prit d'abord ce parti. Bismarck se rangea de son côté pendant quelque temps. Il était lui-même un agrarien. Mais il ne tarda pas à installer des papeteries dans son domaine de Varzin. On dit

que l'empereur lui-même possède des fabriques de porcelaine. Une partie de la noblesse avait tenté depuis longtemps de s'adapter au nouveau mode de production. Elle s'y prenait gauchement et aboutissait souvent à la ruine. Freytag a décrit ce phénomène à ses débuts, dans un roman qui est peut-être son chef-d'œuvre¹.

Une partie de la noblesse céda, tomba entre les mains des financiers, des prêteurs, des gérants d'entreprises agricoles, ou vendit ses terres et se réfugia dans les charges militaires, dans les grandes administrations civiles. Le reste se défendit de son mieux. Il y avait antagonisme entre ses intérêts et ceux des capitalistes, comme entre ses traditions religieuses et particularistes et leurs tendances à la libre pensée et au cosmopolitisme. Les agrariens réclamaient des droits de douane sur les produits agricoles pour relever le prix de leurs denrées. Les industriels voulaient la vie à bon marché pour éviter la hausse des salaires et lutter avec avantage sur les marchés étrangers.

On se rappelle les humeurs, l'opposition véhémence auxquelles Bismarck fut en butte quand il inclina vers le parti des industriels et des commerçants, dans sa politique douanière et coloniale. Cette évolution s'accomplit vers 1879. Le grand chancelier passa presque pour un traître.

Cependant il avait vu juste. Balançant les forces des uns par celles des autres, concédant des droits protecteurs aux uns et aux autres, compensant les avantages qu'il faisait à ceux-ci par les prérogatives qu'il accordait à ceux-là, il parvint à les réconcilier.

Du rapprochement de ces deux classes dominantes est résultée l'extraordinaire puissance de l'Allemagne.

¹ G. Freytag, *Soll und Haben*, 1855.

Les partis bourgeois ont de temps en temps boudé les crédits militaires; mais ils les ont toujours consentis. Et le militarisme, qui est le support de l'aristocratie, a été mis au service de l'ambition capitaliste. Par le prestige de la force, ici en éveillant des espoirs et là en inspirant des craintes, plus d'une fois à l'aide de vraies manœuvres d'intimidation, il est devenu un instrument de conquête économique. D'autres combinaisons, d'autres pénétrations réciproques ont eu lieu, qui ont fait le caractère tout à fait exceptionnel, unique, de l'Allemagne contemporaine. C'est là un cas de psychologie sociale d'un extrême intérêt. Pour le décrire, il faudrait entrer dans un long détail. Combinaison de la tendance aristocratique et militaire avec la tendance industrialiste et ploutocrate; de la tendance policière, de l'esprit de réglementation du « Kulturstaat » avec l'esprit d'initiative individuelle et de liberté de l'entrepreneur capitaliste; des habitudes méthodiques de l'administration avec le goût du risque propre au spéculateur; tout cela ensemble forme l'impérialisme, l'impérialisme allemand, distinct de tout autre parce qu'à un objet défini, la conquête économique, il en ajoute de moins précis, où il poursuit les satisfactions morales chères aux aristocraties, le plaisir de dominer, d'étaler sa force, de se prouver à soi-même sa supériorité.

La conquête économique, d'ailleurs, est devenue pour l'Allemagne une nécessité. Transformée en une cité industrielle, elle ne produit plus ses aliments. Depuis 1885 le chiffre des importations y dépasse celui des exportations. En 1905, le passif s'élevait à M. 1 353 000 000.

« Les économistes ont calculé que, si elle devait tirer de son sol les denrées alimentaires et les matières premières dont elle a besoin pour sa consommation et pour son industrie, il lui fau-

draît un territoire au moins double ou triple de la superficie actuelle de l'empire, et cela sans même tenir compte des produits des pays tropicaux, comme les épices, le café ou le coton, que sa situation géographique lui interdit de produire¹. »

Quelle tentation, quand on dispose d'une puissance militaire devant laquelle on a vu tout le monde trembler depuis cinquante ans, d'en user, sinon pour « doubler ou tripler la superficie de l'empire, » au moins pour l'arrondir et l'augmenter de quelques beaux domaines coloniaux tout défrichés !

Où l'Allemagne prend-elle les treize cent millions de marks qui lui manquent, bon an, mal an, pour équilibrer sa balance commerciale ? Elle les doit à son commerce maritime et au revenu des capitaux placés à l'étranger. Il faut donc que son commerce maritime augmente, et qu'elle triomphe de la concurrence ; il faut à tout prix qu'elle s'ouvre des débouchés pour vendre ses produits industriels, afin d'acheter les denrées alimentaires qu'elle ne produit plus en suffisance. Sinon, c'est la famine.



Voyons maintenant comment le jeu compliqué de toutes ces forces sociales et l'effet de cette situation économique se sont traduits en formules, quelle en a été l'expression intellectuelle.

Cette question n'est point oiseuse, car les hommes ont toujours eu la prétention de se conduire par des idées et, en somme, ils le font, mais ils ne savent guère d'où viennent leurs idées et en quoi elles consistent. Sans une expression intellectuelle, l'impérialisme ne se fût pas propagé dans toutes les classes de la société. La passion de la conquête économique n'a pas gagné l'Alle-

¹ Lichtenberger, op. cit., p. 52.

magne entière. Les bourgeois adonnés aux professions libérales, le corps des officiers, le corps enseignant, le clergé, y sont réfractaires. Ce n'est pas sous cette forme directe que l'impérialisme les séduit. Tout le monde ne voit pas son pays et l'univers par les yeux d'un oligarque de la haute finance.

Une doctrine agit avec puissance quand elle fait office de rappel d'instincts, quand elle réveille des émotions collectives peut-être assez diverses et les associe les unes aux autres avec une apparence de déduction logique. Il n'est pas indispensable, mais il est utile qu'elle emprunte le langage du jour. Ce langage était, dans l'époque médiévale, le langage religieux ; à partir du XVII^e siècle, ç'a été le langage métaphysique ; de notre temps, c'est le langage scientifique relevé de mots grecs.

Si l'on considère les philosophies allemandes de la seconde moitié du XIX^e siècle, on n'en trouve guère qui aient franchi l'enceinte de l'école. Ce sont d'honnêtes productions scolaires, élaborées par des hommes qui ont beaucoup lu, dont quelques-uns, comme Wundt, sont des spécialistes éminents, mais qui n'ont dominé ni leurs lecteurs, ni leur sujet. On les sent étrangers à leur siècle ; ce n'est pas à eux, ce n'est pas à Eucken, agréable vulgarisateur pourtant, ce n'est pas à Windelbund, ni à Ostwald que le public cultivé a demandé la direction de sa pensée. Pour satisfaire le besoin d'idées générales qui se faisait sentir malgré tout, il se formait des associations, des Eglises avec ou sans Dieu, dont l'une assez importante, le « Monistenbund » où Hæckel faisait valoir son matérialisme, transformé en une sorte de panthéisme biologique. Mais ce fut hors des associations, hors de l'école, que le génie créateur fit briller son éclair. L'homme de l'avant-dernière génération fut Nietzsche. Que sa

pensée ait été dénaturée par ses interprètes, cela ne fait aucun doute. On a pris cet aigle qui regardait le soleil et on l'a montré aux jeunes gens, dans toutes sortes de représentations philosophiques au bénéfice de la coalition industrielle et militaire. Nietzsche avait dépeint en traits de feu la résurrection de l'héroïsme. Sa vision du « surhomme » était celle d'une âme ardente, trempée par la douleur, méditant avec sérénité une conception tragique de la vie, et, dans son individualisme solitaire, surmontant l'infirmité des hommes et la sienne, par le vouloir incessant d'une éternelle ascension.

On a fait de lui l'apôtre de la force brutale, quelque chose comme le Messie du *struggle for life*. Au surplus, on se passa bientôt de lui : on avait exhumé Gobineau. Celui-là aussi, qui, à défaut de génie, avait de l'esprit, aurait été surpris, et médiocrement flatté peut-être, du rôle qu'on lui faisait jouer. Le dolichocéphale blond qu'il avait célébré n'était pas tout à fait celui que nous avons l'occasion de juger d'après ses œuvres. Mais, enfin, il avait proclamé la supériorité de la race germanique.

Sa doctrine fut le noyau de concrétion de tout un ensemble de dogmes, théories de provenances fort diverses, dont le lien ne se découvre point aisément quand on le recherche en logicien, mais apparaît au contraire très distinctement, quand on demande, non de la raison, mais des raisons. Les raisons se trouvent dans le besoin de justifier en théorie l'impérialisme économique et militaire, né, comme on l'a vu, des circonstances de fait et de mobiles extrêmement pratiques.

Je ne prétends point qu'il y ait eu calcul, ni que les optimates aient réquisitionné expressément des naturalistes, des économistes, des historiens, des sociologues

et des moralistes pour constituer une philosophie impérialiste à l'usage des dolichocéphales blonds, adultes et normaux. Il y a eu, cependant, plus qu'une coïncidence. Il y a eu l'influence de ce qu'on appelle un « milieu ambiant », qui est celui du parti commercial et militaire. Les auteurs de la doctrine y ont vécu dans une atmosphère spéciale ; leur esprit s'y est formé... ou déformé ; leur œuvre a consisté à recueillir des faits, à imaginer des raisonnements, à élaborer des formules pour mettre les sciences naturelles, l'histoire et la morale au service de cette âpre volonté d'hégémonie qui était, en Allemagne, le caractère commun et qui avait été le trait d'union de l'ancienne et de la nouvelle classe dirigeante.

Pour se convaincre qu'il en est ainsi, il suffit de disposer les ouvrages des pangermanistes en une série où l'on ira des plus simples aux plus compliqués. L'idée étant partout la même, et se ramenant à un violent désir de conquête, on fera aisément le compte de ce qui a été déposé sur le fond primitif par l'apport des intellectuels, de tout ce qui a servi à le dissimuler, à le parer et à l'enrichir.

Les dates, ici, importent peu. Nous mettrions à l'un des extrêmes l'ouvrage du général prussien von Bernhardt¹ et, à l'autre, l'élucubration gigantesque d'un fameux zélateur du pangermanisme, un néophyte, un converti, presque un transfuge, M. Houston Stewart Chamberlain². Le reste trouverait place entre deux.

L'esprit militaire a pour marque une simplicité énergique et une franchise que les critiques chagrins ont

¹ Général Friedrich von Bernhardt, *Deutschland und der nächste Krieg*, 1912.

² H. S. Chamberlain, *Die Grundlagen des neunzehnten Jahrhunderts*, version française, 1913.

parfois qualifiée de brutale. On ne saurait se méprendre sur la pensée du général von Bernhardi, qui passe pour l'un des meilleurs écrivains militaires de l'Allemagne contemporaine.

La guerre est pour lui, non seulement une loi de la nature, mais un agent essentiel du progrès de la civilisation. Elle est un bien, car elle est moralisatrice. En se mesurant entre elles, les nations, ces êtres vivants, font l'épreuve de leur mérite et attestent leurs droits par leur supériorité. Car il est juste que le supérieur commande à l'inférieur et le signe de la supériorité, c'est la force.

L'Allemagne a la force. D'ailleurs, il lui est indispensable d'acquérir de nouveaux marchés pour son industrie et de nouveaux territoires pour ses soixante-dix millions d'âmes. Quels territoires ? On néglige de nous le dire. Mais cette acquisition ne peut se faire dans le système de l'équilibre européen ; l'Allemagne n'atteindra son but que par l'établissement de sa suprématie. Là-dessus, point d'équivoque. L'expansion allemande suppose la domination de l'Allemagne, et cette domination a, pour condition préalable, la guerre.

Ce sera la guerre avec la France et par suite, inévitablement, avec l'Angleterre. La responsabilité en retombera sur les Français, puisqu'ils entretiennent des idées de revanche, et sur les Anglais, parce que leur puissance maritime est un attentat contre la liberté du monde. Ce qui fait que, dans la guerre européenne, l'Allemagne représentera la cause de la liberté, de la moralité et de la civilisation.

On le voit, le thème principal, l'idée de conquête et d'hégémonie, n'est encore agrémenté ici que de deux ou trois motifs secondaires : punition des Français, représ-

sion des usurpations de l'Angleterre, défense de la liberté dans le monde. Le général von Bernhardi procède avec la simplicité d'une baïonnette. Par contre, quantité d'autres motifs ornementaux s'ajoutent à ceux-là chez les historiens, les moralistes, les ethnographes et les sociologues. On les trouve, je ne dis pas ordonnés, mais entassés presque tous dans la colossale dissertation de M. Chamberlain.

Presque tous. En voici deux que je n'y ai point remarqués, tandis que d'autres auteurs les modulent et les varient avec des développements interminables : la loi de la concurrence vitale et le droit du plus fort. Peut-être n'en font-ils qu'un en leur principe, mais ils se différencient dans l'application.

Imaginez une extension de la loi darwinienne à toutes les œuvres de l'humanité. Darwin, en parlant de la survivance du plus apte, ne l'entendait pas seulement du plus belliqueux et du mieux muni de griffes. Mais on a restreint sa conception à mesure qu'on en étendait la portée en l'appliquant aux choses humaines et qu'on la répandait dans un public plus nombreux.

La guerre pour la guerre, la guerre considérée comme une activité normale de l'homme qui, en la faisant, obéit à l'une des lois les plus générales de la nature, voilà qui dépasse la conception du général von Bernhardi; ou plutôt, c'est la même conception si l'on veut, mais fondée sur la biologie, revêtue d'une apparence scientifique, étayée de toutes sortes d'arguments tirés de la botanique et de la zoologie.

Le droit du plus fort, tel est peut-être l'article le plus populaire du code pangermaniste. Il n'en contient guère qu'on ait soutenus davantage par des citations de Nietzsche. On aurait pu remonter plus haut. Fouillée, déjà,

faisait observer, dans son *Idée moderne du droit*, que les Français ont une tendance à fonder le droit sur la raison, les Anglais sur l'utilité et les Allemands sur la force. Le droit, sans doute, n'est souvent qu'un état de fait consacré par la tradition, une violence acceptée à la longue. Mais autre chose est de reconnaître que le droit vient après coup légitimer la force, et autre chose de prétendre que la force est par elle-même le droit.

La force, non comme moyen, mais comme but, la force comme attitude, la force pour idéal ! Que de fois l'empereur n'a-t-il pas fait le geste de celui qui frappe du poing sur la table ! Chaque fois l'armée, les intellectuels, le peuple, ont été secoués d'un sursaut d'enthousiasme.

Imbus de la pensée humanitaire qui s'est développée dans l'Europe occidentale au cours du XIX^e siècle, nous sommes stupéfaits de voir combien, pendant le même temps, l'idéal opposé, celui de la « volonté de puissance », a pénétré les esprits en Allemagne. Avec sa robuste franchise, le général von Bernhardt annonçait que la prochaine guerre — celle qui aujourd'hui confirme son dire — s'étendrait à toute l'Europe, et qu'elle serait inexorable, qu'on ne se mettrait en peine ni d'observer les règles du droit international, ni de respecter les décrets de La Haye, que ce serait, le mot est de lui, une « guerre au couteau. » Le général n'exagérait pas. Ses déclarations anticipées jettent une lumière sinistre sur le massacre d'Aerschot, sur le sac de Louvain, sur les déportations de civils, sur le bombardement de la cathédrale de Reims et l'attentat contre Notre-Dame de Paris.

Le culte de la force étant un « Leitmotiv » du pan-germanisme, nous avons intérêt à connaître les modulations et les fioritures dont on s'est plu à l'agrémenter. Ce que nous aurions pu deviner, mais que nous n'imagi-

nions point, c'est l'extraordinaire mépris des faibles auquel l'admiration de la puissance a conduit les politiques et les historiens en Allemagne. Dédain qui s'atteste par des jugements impitoyables sur les petites nations. Voyez les anciens déjà, Mommsen, Niebuhr et Droysen, et Sybel; voyez Treitschke, surtout, qui fut dans sa chaire de Berlin et au Reichstag l'oracle de la jeunesse universitaire, depuis 1875. La Hollande, la Belgique, le Danemark, qu'est-ce que cela compte? Et nous, que compterions-nous quand l'intérêt viendrait à parler? J'ai lu quelque part que Ranke, plus libéral que les autres, pourtant, avait conseillé à Bismarck d'annexer la Suisse. Mais je n'ai pu retrouver la source de cette information.

Les économistes se sont mis de la partie; ils n'y sont pas allés de main morte. Dès que le droit se confond avec la force, le devoir se confond avec l'intérêt. Et l'intérêt économique de l'Allemagne lui prescrit, disaient-ils, de s'assurer les ports et les côtes de la mer du Nord. L'un d'entre eux, von Halle, qui n'était point d'une médiocre notoriété, prêchait l'absorption économique de la Hollande; de plus, il voulait que, par une entente formelle, les Hollandais fissent abandon de leurs ports à l'Allemagne, en cas de guerre. C'était là, d'après lui, la seule condition qui permît aux Allemands de tolérer ce non-sens (*Unding*): la possession des bouches du Rhin par un peuple non german. Dans son ouvrage sur le passé récent de l'Allemagne, Lamprecht s'efforce de démontrer aux Hollandais que leur véritable ennemie, c'est l'Angleterre.

A l'exemple des grands pontifes, l'absorption et même l'annihilation des petits Etats est devenue un lieu commun parmi la horde des professeurs obscurs et des pri-

vat-docents bien disciplinés. Quelques-uns de nos concitoyens ont témoigné de l'humeur, au début de la guerre, en voyant dans nos chemins de fer, dans nos bateaux à vapeur, dans nos tramways et dans nos restaurants, certains hôtes moins retenus que d'autres, qui, s'extasiant sur la beauté de notre pays, se félicitaient à haute voix de ce qu'il allait leur appartenir. Ce n'était là que l'écho un peu grossi d'un enseignement fort commun au delà du Rhin. Les petites nations n'ont pas de droit. Pourquoi ? Parce qu'elles sont petites.

Celui qui est fort prouve sa supériorité par sa force. Et le triomphe de celui qui est supérieur, voilà exactement ce que le progrès exige, ce que réclame la cause de la civilisation. Celui-là organisera le monde de la bonne manière. Ceux qui résisteront prouveront leur infériorité par leur résistance. Et l'inférieur doit obéir, et la morale veut qu'on l'y contraigne.

N'allez pas croire que j'invente cette seconde variation sur le thème de la force. Je ne force ni les mots, ni les idées ; je vous dis que je les atténue. Vous ne manquerez pas de trouver cette conception fort curieuse et fort intéressante si vous la ramenez à son principe, et si, la rapprochant de plusieurs autres, vous y reconnaissez l'un des éléments d'une idéologie caractéristique, qui elle-même est l'expression intellectuelle des tendances, des habitudes, des intérêts d'une caste. Cette caste ayant reçu son accomplissement et son irrésistible puissance de la fusion de deux classes dirigeantes, vous découvrirez la part de l'une et la part de l'autre dans cette idéologie à forme scientifique, historique, morale, et même métaphysique, dont les doctes ont habillé ses prétentions.

En voulez-vous le résumé, de la bouche d'un savant

illustre, connu des philosophes comme chimiste, et des chimistes comme philosophe? Ajoutez à cela qu'il est l'un des chefs du « Monistenbund », de cette grande ligue philosophique qui a recueilli l'héritage appauvri de la libre pensée, et qui se pique non seulement de liberté intellectuelle, mais de générosité humanitaire. Et dites-vous qu'il s'agit d'une prédication, d'un prêche dominical, que ce texte tout récent est tiré des *Monistische Sonntagspredigten* et qu'il est, enfin, de Wilhelm Ostwald, l'énergétiste, d'Ostwald, le professeur de Leipzig, d'Ostwald tout court.

Il parle de la paix, telle qu'il faudra l'établir :

« Si les divers pays de l'Europe ne pouvaient être amenés à cette conception de la paix par la voie du consentement volontaire, l'Allemagne, après cette guerre victorieuse, sera de taille à les y contraindre de force. Nous ne devons conclure qu'une paix qui exclue tout retour de guerre européenne et nous devons imposer à nos adversaires, qui sont non seulement nos semblables au sens chrétien, mais aussi des collaborateurs nécessaires, des conditions telles que, d'ici au moins cinquante ans, la situation ne puisse être troublée.

» En premier lieu, il s'agira d'empêcher l'Angleterre, le plus grand ennemi de la paix en Europe, de nuire, et cela de façon durable, en mettant fin une bonne fois à sa suprématie jusqu'ici incontestée sur les mers. Le fondement de sa puissance, savoir sa flotte militaire, devra être supprimée ou réduite à un minimum qui écarte tout danger futur. Quant aux armées de terre, nous lui serons alors, à elle et à tous nos autres voisins, tellement supérieurs que pour longtemps tous renonceront vraisemblablement tout à fait à entretenir une armée pour leur compte et s'en remettront à nous du soin des protections nécessaires du côté de l'Orient.

» Après avoir placé en Allemagne le centre de gravité militaire de l'Europe, il sera au moins aussi nécessaire d'y établir

également son centre de gravité économique. Les événements qui viennent de mettre en lumière l'infériorité d'organisation de la Banque d'Angleterre et de la Banque de France, comparées à la Reichsbank d'Allemagne, ont démontré la nécessité de retirer à Londres, qui le détient, le marché monétaire de l'Europe, et de le confier à l'Allemagne. Hambourg, qui compte des personnalités qualifiées et réunit les conditions voulues, nous semble tout à fait désigné pour cette importante fonction.

» ...Nous ne songeons pas à imposer, après la victoire, au reste du monde, la langue allemande, la pensée allemande, non plus que l'esthétique et l'art allemands. Indépendamment des difficultés pratiques que rencontrerait la réalisation d'un tel projet, il serait par lui-même en désaccord avec l'esprit dans lequel s'est développée notre culture. Cependant, ensuite de la prédominance en Europe du *Deutschtum*, beaucoup des obstacles qu'opposaient jusqu'ici au progrès de la « culture » les manifestations particulières des peuples, disparaîtront.

» ...Des entreprises d'ordre scientifique, que la guerre a brisées et qui, à première vue, semblent aujourd'hui pour bien longtemps compromises, pourront être reprises quand les Etats-Unis d'Europe, sous la conduite allemande et avec l'empereur allemand comme président, se seront repris aux tâches de la civilisation et de l'humanité. »

Ne trouvez-vous pas que M. Ostwald parle clairement ? Et quelle générosité ! Les vaincus pourront garder leur langue, leur pensée, leur esthétique ! On ne leur imposera même pas l'art allemand ! Est-ce que, peut-être, on veut leur retrancher cet immense bienfait ? Au lieu d'une charité qui confine à la faiblesse, serait-ce là une cruauté raffinée, qui les rejette loin de la pure beauté et les enfonce dans leur aveuglement, comme ces damnés dont le châtiment effroyable consiste dans la privation de la vue de Dieu ?

Ou bien, M. Ostwald, né dans le Deutschtum, confirmé dans le « Monistenbund, » nourri aux lettres allemandes, et, de sa chaire de Leipzig, ayant vue aisément sur les chefs-d'œuvre de l'art germanique, prise-t-il trop bas ce qui lui a trop peu coûté? Souvent on méconnaît ce qu'on a obtenu sans peine. D'autres ont goûté les âpres désirs, les espoirs traversés, les révélations fulgurantes du néophyte. Ce n'est pas de cet air détaché que M. Houston Stewart Chamberlain parle de la culture allemande. On voit bien qu'il en a dû acquérir, conquérir l'intelligence, et qu'y étant enfin parvenu, il n'entend pas perdre ce qu'il a gagné.

La thèse de la concurrence vitale, la morale de la force, le jugement de l'histoire contre les petits peuples, la mission civilisatrice imposée à la plus grande Allemagne par sa grandeur même, par sa supériorité économique, scientifique, artistique, tout aboutit à la glorification du Germain, jusqu'au devoir de gouverner le monde qu'il ressent si impérieusement et devant lequel il s'incline avec une si noble simplicité. *Tu, regere imperio populos....*

Et la glorification du Germain, mieux que le comte de Gobineau, qui s'attardait à dissenter sur les Aryens, mieux que Nietzsche, qui parfois s'est échappé à des paroles dures sur la « brute blonde, » la glorification du Germain, c'est M. Houston Stewart Chamberlain qui l'a le plus historiquement, le plus ethnographiquement, le plus psychologiquement, le plus sociologiquement et le plus métaphysiquement proclamée.

Son ouvrage ne se résume point, non pas tant parce qu'il compte treize cent soixante dix-neuf pages et deux appendices, mais parce que tout est dans tout, et que

tout ce qui est dans l'univers est aussi dans le livre de M. Chamberlain. Et c'est le Germain qui a tout fait. Non pas le monde ; il l'a refait seulement, et surtout le refera. Mais il a une façon si créatrice de le refaire, qu'on peut dire que, sans lui, le Créateur ne laisserait pas d'être embarrassé. Il a relevé, à lui seul, l'héritage de la Grèce et de Rome, dans ce qu'il avait d'estimable. Il l'a dégagé de ce qu'une tourbe de peuples divers, le « chaos ethnique, » y avait mêlé, sous l'empire, d'apports douteux. De l'an 1200 à l'an 1800, il a fondé, mûri, sauvé à plusieurs reprises une civilisation nouvelle. La mère de nos sciences et de nos arts, l'Italie, est germanique. La grande architecture du moyen âge est germanique. La vraie interprétation du christianisme, la vraie conception de l'art, la vraie économie sociale, l'amour de la nature, le sens de l'individualité, l'exploration du monde et celle de l'âme, les grands réveils de la conscience et les grandes clartés de la pensée sont germaniques. Tout est germanique, excepté vous et moi, peut-être ; tant pis pour moi, tant pis pour vous !

Après ce livre, dont le succès a été prodigieux, il ne restait vraiment plus rien à dire. La pensée germanique s'était adjugé l'univers ; seul, le glaive germanique avait à parfaire l'œuvre. Il est tiré.

J'ai essayé de décrire les déformations ou plutôt les enrichissements successifs par lesquels les thèmes élémentaires, fort simples, et où se trahissent ingénument les appétits économiques, politiques, militaires de la classe dirigeante, se sont allongés, déguisés en théories de biologie, d'histoire, d'économie politique, de sociologie, de morale. Il faudrait une autre étude pour montrer comment on en est venu à détourner la science vers de pareilles fins. La sévérité des méthodes, la rigueur dans la

constatation des faits, la précision dans le raisonnement, la prudence dans les généralisations, l'impartialité sereine, ce qu'on a appelé l'objectivité, dans les vérifications, l'esprit scientifique, en un mot, ne s'est pas plié à tant de complaisances sans y sacrifier une part de sa dignité et ses titres les plus sûrs.

Événement plus que singulier, attristant, pour ceux qui ont été élevés dans le respect de la science allemande, et plus encore dans l'admiration de ses méthodes que dans celles de ses découvertes. Certes, de Liebig à Röntgen et à Behring, de Kant à Wundt, l'Allemagne a compté des novateurs de marque. Pour l'originalité féconde, cependant, pour l'inspiration créatrice, l'Italie et la France l'ont égalée ou dépassée en tout temps. Elle n'a eu ni Branly, ni Marconi ; elle n'a eu ni Pasteur, ni Poincaré ; elle n'a pas Carrel. Moins d'éclairs éblouissants, mais une lumière plus égale et plus constante, de plus solides garanties, voilà ce que nous avons reçu d'elle pendant si longtemps que nous l'attendions avec une confiance passée à l'état d'instinct.

Et les savants, ces universitaires, ces hommes de bronze, nous apportent des romans anthropologiques, une histoire farcie de légendes et de préjugés personnels, une sociologie construite au mépris des faits ! Ces jours derniers nous les avons vus réunis, sous la conduite de leurs illustres, pour adresser aux « nations civilisées » un appel dans lequel ils excipent de leur qualité de savants pour se prononcer sur des faits qu'ils ne connaissent pas, pour en nier qu'ils ne peuvent pas ne pas connaître, pour déclarer solennellement « qu'il n'est pas vrai que l'Allemagne ait violé criminellement la neutralité du territoire belge ; » et pour toute preuve, pour toute discussion... leur parole d'honneur. Se trompent-ils de

siècle ? Nous prennent-ils pour ces jeunes gentilshommes français qui disaient à Monge : « Monsieur le professeur, donnez-nous votre parole d'honneur que ce théorème est vrai et nous vous dispenserons de la démonstration ? »

Pour expliquer le rôle des intellectuels, des savants et des universitaires dans la formation de l'idéologie de caste qui, aujourd'hui, prévaut chez les Allemands, il faudrait raconter l'histoire de l'enseignement en Allemagne, non pas telle que Lexis et Paulsen l'ont écrite, mais telle qu'elle s'est faite, à l'ombre des institutions et sous le couvert des programmes. C'est l'histoire morale de l'enseignement que je veux dire. Le Grand Frédéric s'écriait : « Je commence par prendre ; après, j'aurai toujours des pédants pour établir mes droits. » Pédants ou non, les membres du corps enseignant, à tous les degrés, forment en Allemagne un rouage de l'Etat ; leur mission est de former, non pas des hommes, mais des Allemands ; c'est d'inculquer à la jeunesse l'idée nationale. Les universitaires, en particulier, subissent très fortement l'influence de la classe dominante, dont ils tendent constamment à se rapprocher. Les auteurs des libelles et des ouvrages pangermanistes les plus caractéristiques, le général von Bernhardt, Chamberlain, Reimer, Woltmann et tant d'autres, n'appartiennent point, il est vrai, à leur confrérie ; mais ils se sont fondés sur leurs travaux et n'ont fait qu'en extraire des considérations éparses et en coordonner les conclusions pratiques.

Ces vues ont pénétré jusque dans le peuple. L'Allemand reçoit une double éducation, celle de l'école et celle de la caserne. L'esprit de ces deux institutions est le même, et leur influence, qui s'est exercée depuis 1848 à l'encontre des idées humanitaires et internationalistes, n'a pas rencontré de grands obstacles, car elle allait dans

le sens de certains vieux instincts qu'il n'était pas difficile de réveiller et que les circonstances générales favorisaient.

Latrocinia nullam habent infamiam, disait César en parlant des Germains: le pillage n'entraîne chez eux aucune flétrissure. Ce désir du gain, cette tendance positive et réaliste, est un des mobiles que le brusque et prodigieux essor économique de l'Allemagne a secondés de la façon la plus efficace.

On faisait une erreur singulière, l'erreur idéaliste de Jaurès, quand on voyait dans la puissance électorale du socialisme allemand le contre-poids du nationalisme économique et militaire. D'abord, parce que le Reichstag est peu de chose. Il est bien loin de compter comme le parlement français ou la Chambre des communes anglaise. Ensuite, parce que, depuis un certain nombre d'années, le parti socialiste allemand a renié ses origines, ou peu s'en faut. Il est devenu un « parti économique, » partant nationaliste, et cela sous l'influence des syndicats ouvriers, dont le nombre et la force ont pris un accroissement très rapide. Le socialiste lutte contre les patrons pour relever la condition du prolétaire, mais il s'entend fort bien avec eux pour briser la concurrence et asservir les marchés étrangers. L'animosité du peuple allemand contre les Anglais, cette hostilité qui, malgré la parenté ethnique, revêt toutes les apparences d'une haine de races, n'a pas d'autre cause. Tellement qu'en 1907, déjà, quelques hommes, parmi les mieux informés, attribuaient la poussée belliqueuse qui se faisait sentir en Allemagne à un élan populaire plutôt qu'à la volonté du gouvernement.

« Il ne serait peut-être pas exagéré de dire, écrivait, le 15 août 1907, un ancien ambassadeur, que, si l'Allemagne jouissait d'un

régime démocratique, les incidents les plus fâcheux se seraient déjà produits. C'est, en effet, un phénomène bien curieux de voir que le gouvernement, et en première ligne l'empereur lui-même, sont obligés de mettre un frein aux manifestations d'inquiétude et de colère qui se succèdent sans interruption non seulement dans la presse, mais surtout dans les échanges de vues quotidiens des citoyens.... Tout ce que le gouvernement peut faire maintenant pour créer des ennuis à l'Angleterre ou à la France est sûr de trouver les applaudissements du peuple. Il n'y a pas d'autres raisons au réveil stupéfiant des idées nationalistes jusque dans les couches les moins belliqueuses de la population¹. »

Phénomène bien curieux, en effet, plus que curieux, extraordinaire et, en un sens, grandiose, plein, en tout cas, de suggestions et de conséquences, que cette assimilation totale d'un peuple de soixante-dix millions d'âmes par une classe dirigeante aristocratique, presque féodale, tout ensemble ploutocrate et militaire. Abandon du corps et de l'âme, confiance quasi religieuse, foi enthousiaste, elle a tout conquis au dedans pour conquérir tout au dehors. Elle expose tout sur un coup de dé. Je ne me suis pas proposé de chercher si c'est justice. L'événement dira si c'est génie ou folie.

MAURICE MILLIoud.

¹ *La Revue*, 15 août 1907, p. 426. Cité par le capitaine Andrillon : *L'expansion de l'Allemagne*. Paris, 1914.

HEUR ET MALHEUR

D'UN MÉDECIN WURTEMBERGEOIS

DE LA GRANDE-ARMÉE

C'était un fort digne homme, ce médecin, et fort digne de foi. Il s'appelait H.-U.-L. Roos, et il était chef du service de santé au 3^e régiment de chasseurs à cheval wurtembergeois que Napoléon a entraîné en Russie dans son armée cosmopolite. Il fut le témoin de la catastrophe de 1812. Il a pris part à la retraite, jusqu'au jour où il est tombé entre les mains des Russes. Pendant qu'il était leur prisonnier, il fut atteint par le typhus, dont il eut grand'peine à guérir. Pendant sa convalescence, il soigna les malades et les blessés et rendit ainsi des services tels qu'il fut mis à la tête de l'hôpital militaire de Borissov, et qu'il se trouva amené en Russie. Il finit par devenir conseiller d'Etat impérial de Russie, membre de la Société impériale de minéralogie, médecin principal de l'Hôpital de l'impératrice Marie, de la fondation Sainte-Catherine, de l'Ecole de commerce. Il reçut la croix de Sainte-Anne et celle de Saint-Vladimir. Il fut chevalier de l'ordre wurtembergeois du Mérite civil. Du moins tous ces titres figurent-ils sur la couver-

ture des souvenirs qu'il publia en 1832, à Saint-Pétersbourg.

Ne voyons pas de l'ostentation dans cet étalage. Voyons-y plutôt de l'humilité. Nous avons affaire à un homme modeste qui énumère toutes les raisons qu'on a de le croire, qui exhibe ses certificats et produit ses références. Il ne veut pas nous tromper sur lui-même, non plus que sur la qualité de la marchandise qu'il nous offre. Il intitule ses souvenirs d'un titre fort peu « à effet » et qui ne tire pas l'œil, mais qui a le mérite d'être explicite et de dire ce qu'il veut dire. Le voici tout au long : *Une année de ma vie ou Mon voyage depuis la rive occidentale du Danube jusqu'à la Nara, et mon retour jusqu'à la Bérésina, en compagnie de la Grande-Armée de Napoléon, pendant l'année 1812*. Ne voit-on pas transparaître dans ces lignes une âme ingénue, incapable de tromperie, disposée à l'humilité, éloignée du bluff ? Et rien n'est touchant, en effet, comme l'exposé qu'il présente des circonstances dans lesquelles il a rédigé son récit.

Il l'a écrit quelques années après les événements, alors qu'il était extrêmement occupé par les devoirs de sa profession. Il s'est fié à sa mémoire, en laquelle il avoue qu'il avait la plus grande confiance. Il n'a fait d'emprunt à personne. A l'époque où il écrivait, sur les bords de la Bérésina et de la Néva, aucune publication relative à la campagne de Russie ne pouvait y être parvenue. Il s'est rattrapé depuis. Il a lu tout ce qui a paru sur cette guerre ; mais il n'a pas changé une ligne de sa narration autobiographique, ayant conscience, lorsqu'il se trouvait en désaccord avec d'autres, que c'est lui qui était dans le vrai.

« Je me suis appliqué à n'être que le transcripteur fidèle de choses vécues. J'ai évité les embellissements romantiques, comme les exagérations qui en imposent. J'ai voulu donner à ma narration le cachet de la vérité. Je demande l'indulgence si mes tableaux n'ont pas la couleur de ceux d'un écrivain de talent et de renom, si mon style n'a pas la beauté et la sonore harmonie de celui d'un auteur de profession. »

La simplicité du ton, l'absence de toute rhétorique et de tout effet littéraire n'empêchent pas qu'on soit « empoigné. » On l'est même d'autant plus qu'on se sent à l'abri de tout charlatanisme. Les faits sont présentés dans leur nudité ; mais ils n'en sont que plus impressionnants.

« Plus les circonstances qui accompagnèrent l'invasion du territoire russe par la Grande-Armée prennent d'importance, plus les détails de la retraite, puis de la fuite, deviennent extraordinaires et effrayants, plus j'ai cherché à être substantiel et précis. Il est donc possible que la partie concernant l'entrée en Russie ne semble présenter qu'un assez mince intérêt ; que ma relation de la période subséquente paraisse plus captivante, et que la fin même intéresse. Quant aux dernières pages, on peut les juger incroyables, tant elles sont douloureuses et effrayantes. »

Aux épreuves que le malheureux Roos a subies une autre s'est ajoutée, à laquelle il ne s'attendait certes pas. C'est d'être maltraité par les traducteurs, désagrément posthume que lui a valu le centenaire de l'expédition désastreuse.

Il n'a pas été écorché, scalpé, défiguré ; mais il a eu à supporter certains outrages, sous les espèces de contresens, dont quelques-uns graves (et dont beaucoup amusants). Et ces détériorations de sa pensée viennent à l'appui des considérations que j'ai émises ici-même, il

n'y a pas longtemps, sur la façon dont il convient de transporter un texte dans une langue étrangère¹. On ne s'étonnera donc pas si je m'y arrête quelque peu.

I

On s'étonnera peut-être plus naturellement de me voir parler d'un récit de campagne. Si je m'occupe d'art, ce n'est pas d'art militaire. Et je n'ai point accoutumé de lire des ouvrages sur la guerre. Mais, en ma qualité de musicienne, j'apprécie fort l'érudition de M. Teodor de Wyzewa, son goût, son sens critique ; aussi suis-je à l'affût de tout ce qu'il publie.

Or, il y a quelques mois, à côté d'une étude sur un grand compositeur, proche parent du barde Ossian, et d'un article sur Minna Planer, la première femme de Richard Wagner, il a fait paraître dans le *Temps* un très intéressant compte rendu des souvenirs de Roos. Ma curiosité a été d'autant plus attirée vers celui-ci que je suis un peu sa compatriote. Ma famille maternelle est de Stuttgart. (J'ai dit que je suis la petite-nièce de Julius Benedict, un des élèves de prédilection de C.-M. Weber.) Comme, malgré mes origines, je ne suis pas capable de lire couramment le texte allemand, j'ai demandé qu'on m'en envoyât une traduction. Au lieu d'une, il m'en est venu deux : l'une faite par une femme, que je ne nommerai point, par esprit de solidarité ; l'autre faite par un lieutenant-colonel, que je ne nommerai pas davantage, afin de tenir la balance égale. La première est intitulée : *Souvenirs d'un médecin de la Grande-Armée*, par Heinrich Roos ; la seconde : *Avec Napoléon en Russie*, par Henri de Roos.

¹ *La profanation des chefs-d'œuvre* (à propos d'une récente reprise du *Freischütz*), dans la livraison de décembre 1913.

Les différences que j'ai constatées sur la couverture (nom de l'auteur et titre de l'ouvrage) m'ont donné à penser que j'en trouverais d'autres dans le corps du volume. Je me suis donc amusée à comparer les deux traductions. Cette comparaison, en effet, m'a amusée, en même temps qu'elle m'a inspiré quelque inquiétude sur le sort qui attend les idées lorsqu'elles passent d'une langue dans une autre. Et que parlé-je des idées ? Les faits mêmes sont dénaturés. Et c'est le plus piquant, je crois, de l'affaire.

Où la traductrice compte plusieurs voitures, deux thalers, cinq chirurgiens, le traducteur met une seule voiture, trois thalers, six chirurgiens. Il voit vert ce qu'elle voit jaune. Il parle de six mois de prison infligés à un coupable, alors qu'elle lui en accorde généreusement le double. Elle nous montre Murat galopant, suivi d'un tambour. Il nous le montre suivi d'un trompette, ce qui est plus vraisemblable. Elle met la croix de la Légion d'honneur sur la poitrine d'un cosaque. Le lieutenant-colonel y met la croix de Saint-Georges. Il entend une explosion se produire au milieu de la nuit. Elle l'entend se produire au milieu de la ville. Elle prétend que le docteur avait une trousse de pansement en cuir. D'après lui, cette trousse était en laine. Tout ce qu'elle oriente vers l'est, il l'oriente vers l'ouest. Elle nous fait assister à une algarade de Napoléon, laquelle laisse « fort étonnés » les officiers qui en sont témoins. « Ils n'en paraissaient pas très surpris, » prétend le traducteur. Il appelle vigoureuse une canonnade qu'elle traite de faible. Et ainsi de suite.

Toutes ces contradictions m'ont déterminée à regarder de plus près et à me reporter à l'original. Je n'ai pas eu de peine à reconnaître — toute partialité mise à part —

que la traduction féminine, si je peux ainsi parler, avait été plus respectueuse que l'autre du texte allemand. C'est donc la version du lieutenant-colonel que je vais suivre, pour montrer comment on arrive à défigurer les gens qu'on entend servir, et comment on risque de les faire méconnaître en voulant les faire connaître.

S'il a su éviter les erreurs provenant de l'incompétence technique, il a commis de gros contresens, dont quelques-uns fort plaisants.

Par exemple, il nous révèle un singulier moyen d'améliorer la bière avariée. Je cite textuellement :

« Un tonneau de bière que le transport sous un soleil torride avait éventé n'en (*sic*) fut pour cela jeté : on rafraîchit la boisson avec des œufs (!) et l'on but jusqu'à la dernière goutte. »

Roos a écrit *Eis*, qui a paru être le pluriel de *Ei*, en vertu de la règle qui fait d'« œufs » le pluriel d'« œuf » : addition d'un *s*. La glace (*Eis*) a encore joué un autre mauvais tour à notre traducteur. Il nous raconte que, certain jour, la chaleur étant grande, et l'eau de mauvaise qualité, on « visita les glaciers, et l'on donna aux chevaux des morceaux de glace, que l'on passait de l'un à l'autre jusqu'à ce qu'ils fussent fondus. » La traductrice, mieux inspirée, dit que la « mauvaise qualité de l'eau provoqua le recours aux glaciers. On transporta à cheval des blocs de glace jusqu'à ce que, passant de main en main, ils fussent ou absorbés ou fondus. » (Es wurden der Hitze und des schlechten Wassers wegen die Eiskeller aufgesucht und Eisstücke zu Pferde mitgenommen, bis sie, von einem zu andern wandernd, aufgesaugt und geschmolzen waren.)

Le quiproquo de *Ei* et *Eis*, le lieutenant-colonel en est coutumier. Est-il question des coupoles en forme

d'oignons des églises russes, il dit que celles-ci sont couvertes en tuiles, parce qu'il confond *Zwiebel* (oignon) et *Ziegel* (tuile). Ou bien, c'est *denken* qu'il prend pour *danken*, et, quand il y a *Das werde ich Ihnen gedenken*, il met : « Je vous remercie, » au lieu de : « Je m'en souviendrai. » Pareillement, il lit *Februar* au lieu de *Frühjahre* et, quand il y a : *Dass ich im Frühjahr 1805 zum Oberarzt ernannt und mir, ein Jahr später schon, die Gesundheitspflege eines Regiments anvertraut wurde*, il comprend : « En février 1805, je fus promu au grade de médecin-major. Depuis un an déjà (...il aurait fallu : un an plus tard !...) j'exerçais les fonctions de chef du service médical du (*sic*) régiment. » De même, nous voyons qu'un cosaque enjoint à Ross de « détalier. » Or, il s'agit de « dépaqueter », c'est-à-dire de vider ses poches. Ce n'est pas tout à fait la même chose, n'est-ce pas ? Et ce n'est pas tout à fait la même chose, non plus, de dire : « L'aspect de Murat est à peu près celui qu'a décrit le général Tilly » ou, comme le texte : « La mise de Murat ressemblait à celle, souvent décrite, du général Tilly. » Ailleurs, *Tausenden* est traduit par « centaines, » et — en manière de compensation, sans doute — *hundertst* l'est par « millième. » *Einigen* ressemble à *einen* ; aussi *einigen Wagen* devient « une voiture » sous sa plume, alors qu'il y en a plusieurs. Mais pourquoi, lorsque Roos dit : *Nur einmal*, traduire par : « Pas une seule fois ? » Et comment se fait-il que des morceaux de viande de boucherie avariées (*Stücke graues Schlachtvieh*) deviennent des « bœufs gris ? » Comment un pansement se transforme-t-il en une poignée de main, et y a-t-il correspondance entre : *nachdem wir ihn gemeinschaftlich verbunden hatten*, et « après nous être étreints amicalement, » qui nous est donné comme en étant l'équivalent ?

Continuons :

TEXTE

Très peu d'habitants se laissaient voir.

Ces aliments finirent par être le mets préféré.

Le combat fut engagé sur l'ordre de Barclay de Tolly pour céder au désir populaire.

Bien qu'alors on estimât le pain ou d'autres choses de première nécessité comme préférables à une fourrure, je tins celle-ci pour précieuse comme l'or.

Il est question ici du combat de Schewardino qui précéda la bataille principale de Borodino.

Il est question ici de la rencontre de Winkowo.

Elles sont venues mourir de la mort souvent si douloureuse des héros et se faire consumer dans les flammes.

Les chevaux ne se relevaient que lentement.

S'il n'en avait pas été ainsi, les événements qui suivirent nous auraient ôté l'envie de dormir.

Au lever du jour, d'effroyables nuages de fumée devenaient visibles.

Nous prîmes la route sur laquelle, la veille encore, nous nous étions entretenus de Kotzebue.

TRADUCTION

Presque tous les habitants étaient partis.

Ces aliments étaient d'un prix presque toujours abordable.

Le combat donna l'idée à Barclay de Tolly de se rendre au désir populaire.

Comme le pain ou autre chose indispensable, je tins le don d'une fourrure pour plus précieux que l'or.

La raison en est que la bataille principale de Borodino fut précédée par le combat de Schewardino.

La raison en est à chercher dans la rencontre de Winkowo.

Elles sont venues, après avoir échappé à la mort souvent si douloureuse des héros, se faire consumer dans les flammes.

Les cavaliers remontaient lentement à cheval.

S'il n'en avait pas été ainsi, nous n'aurions pas pu, plongés dans le sommeil, observer, comme nous le fîmes, les événements qui suivirent.

Au lever du jour, d'effroyables nuages de fumée obscurcissaient l'horizon.

Nous prîmes la route dont, hier encore, nous nous étions entretenus à propos de Kotzebue.

Voici le texte allemand des passages incriminés :

« Liessen sich wenige Einwohner sehen. » — « Zuletzt Lieblingskost in unsern Lagern. » — « Sowie man überhaupt damals Brot und andere Bedürfnisse höher schätzte als Gold... sehr in acht genommen. » — « Die Rede ist von dem der Hauptschlacht an der Moskwa vorausgehenden Treffen bei Schewardino. » — « Die Rede ist von dem Treffen bei Winkowo. » — « um ja recht qualvoll den oft so bitteren Heldentod zu sterben, von den Flammen verzehrt werden. » — « Ihre Pferde... standen nur mit Mühe und langsam wieder auf. » — « Wäre dieses der Fall auch nicht gewesen, so hätten die Ereignisse, die nun erfolgten, uns die Lust zum Schlafen benehmen müssen. » — « Mit Anbruch des Tages waren auch die furchtbaren Rauchwolken sichtbar geworden. » — « Wir zogen sogleich in westlicher Richtung von der Strasse nach Kasan ab, auf der wir uns noch gestern über Kotzebue unterhalten hatten. »

Il n'est pas utile de prolonger le parallèle, bien que nombre d'autres contresens puissent être ajoutés à cette liste. D'ailleurs, nous en retrouverons encore quelques-uns, chemin faisant. Je répète, au surplus, que ce sont là des fautes vénielles et, en tout cas, involontaires : elles résultent tout simplement d'une connaissance insuffisante de la langue, et tout au plus pourrait-on reprocher au brave lieutenant-colonel la témérité avec laquelle il s'est lancé dans ce travail sans y être bien préparé. Mais n'est-ce pas là un beau défaut pour un militaire ?

Ce qui me paraît plus grave, ce sont les altérations qu'il s'est permis sciemment, et de propos délibéré, d'introduire dans le texte, sans crier gare. Le Dr Roos, racontant une visite qu'il fit à Wilna, signale qu'il rencontra Napoléon, et, tout de suite après, il ajoute : « Mon estomac était affamé et, bien qu'il commençât déjà à s'habi-

tuer aux privations, il me pesait plus que de coutume sur les talons....» Cette phrase est fort claire et se passe de commentaire. Cependant, en voici la suite : « dans la pensée, sans doute, qu'il pouvait y avoir quelque chose de bon à manger dans le voisinage. » Cette addition inutilement explicative n'est pas de Roos. C'est le traducteur qui l'a incorporée dans le récit, alors que, s'il tenait à nous indiquer cette hypothèse, il aurait tout aussi bien pu le faire par un renvoi suivi de la mention : « Note du traducteur. »

Mais c'est surtout dans la préface de l'éditeur allemand qu'il a ajouté de son cru, sans prévenir le lecteur. Le Dr Paul Holzausen, rééditeur des « Souvenirs » de Roos, les a fait précéder d'une copieuse et très intéressante dissertation, qui méritait, elle aussi, d'être portée à la connaissance du public français. Et nous n'avons pas à nous plaindre de la lire. Il est seulement fâcheux, à mon avis, qu'on y trouve plus que l'auteur n'y a mis. Le lecteur en a plus que pour son argent, comme on dit.

Voici quelques passages qui ont subi les amplifications dont je viens de parler :

« Aus welchen Gründen er den Plan verworfen, vermag ich nicht anzugeben. Was dafür angeführt wird, z. B. « dass ihm » diese Marschrichtung zu furchtsam und seiner unwürdig » vorgekommen » (Beitzke), scheint mir wenig stichhaltig zu » sein. »

« Neben der Garde besonders des dritten Korps unter dem heldenmütigen Ney, das meist die Nachhut bildete und nachher so glorreich unterging. »

« während ihr grotesker Aufzug den Spott und Hohn der zahlreichen Gegner des französischen Kaisers herausforderte. »

« Held Murat lässt sich von den braven Württembergern, für

die noch ein Transport magerer Kühe und Schafe angekommen ist, manchmal ein Hinterviertel für seine Tafel ausbitten. »

A ces treize lignes de l'original en correspondent dix-sept de la version française. Car les trois passages transcrits deviennent respectivement :

« C'était un de ces plans qu'un grand capitaine comme l'Empereur ne pouvait tenter (*sic*) sans songer aux difficultés qu'il présentait. Or, les distances immenses, jointes à la densité extrêmement faible de la population dans les régions au nord de Smolensk, rendaient impossible l'adoption de cet itinéraire. »

« Outre la garde, il faut citer *le corps de Davout* et le corps commandé par l'héroïque maréchal Ney, le 3^e, qui fit presque constamment l'arrière-garde, et qui devait, plus tard, disparaître si glorieusement. »

« ... tandis que leur accoutrement grotesque, *notamment en Prusse orientale*, provoquait les railleries, les insultes et les brutalités des nombreux ennemis de l'Empereur. »

« Le brave Murat, *qui avait déjà épuisé, pour sa propre table, les lièvres et les chats*, se fit offrir, par ses braves Wurtembergeois, quelque quartier provenant du maigre convoi de vaches et de moutons qu'ils venaient de recevoir. »

Que les renseignements donnés sur le menu du roi de Naples aient du piquant, je n'en disconviens pas. Qu'un Français n'ait pas voulu admettre que la tenue de ses compatriotes parût grotesque ailleurs qu'en Prusse orientale, je le comprends. Et je ne trouve pas étonnant non plus qu'un officier breveté d'état-major (c'est le cas de notre lieutenant-colonel) ait cherché à faire preuve d'érudition et ait tenu soit à rendre hommage au corps de Davout, soit à expliquer le plan de Napoléon, alors que l'écrivain allemand déclare ne pas se l'expliquer ; mais

enfin il n'est peut-être pas très loyal d'oblitérer ainsi sa pensée. Et il résulte de ce manque de bonne foi, lequel s'ajoute à une certaine ignorance de l'allemand, qu'on nous a travesti Roos, en quelque mesure. Or, celui-ci méritait plus d'égards. Et j'espère le montrer en résumant quelques-uns de ses faits et gestes.

Dans ce résumé, je néglige un peu son rôle militaire, bien entendu. Et, bien entendu aussi, j'emprunte de préférence à son récit ce qui a trait à mon sexe, bien que celui-ci y tienne peu de place et qu'il n'y soit pas mis en pleine lumière. Mais le rôle des femmes à la Grande-Armée n'est pas connu du tout, je crois.

II

Ainsi, il me paraît intéressant de noter que, en arrivant sur les bords du Niémen, notre brave docteur éprouva un « étonnement extrême de voir une quantité considérable de femmes bavardes, les unes en voiture, les autres à cheval et même à pied, dont on disait qu'elles étaient destinées à donner des soins aux malades et aux blessés dans les hôpitaux. » Il note aussi que sa première intervention chirurgicale consista à réduire et à panser l'avant-bras fracturé d'un enfant que sa mère avait laissé choir sur le sol.

« La reconnaissance de cette jeune et jolie femme fut très vive. Mon aide et moi fûmes régalez d'hydromel, liqueur que je voyais et buvais pour la première fois. Elle est douce, mais perfide, d'autant plus agréable que l'estomac est plus assoiffé par la marche. Aussi nous rendit-elle plus joyeux que nous n'avions jamais été dans toutes nos étapes précédentes à travers la Pologne. La jolie petite femme m'embrassait les deux bras depuis le coude jusqu'à l'épaule, et elle ne se décida à s'éloigner

que quand elle fut fatiguée à force de me prodiguer les marques de sa gratitude. »

J'ignorais, je l'avoue d'autant plus volontiers que je crois n'être pas seule à l'ignorer, que l'armée des Alliés fût accompagnée d'une foule de femmes. Et c'est par Roos que j'ai appris que les troupes allemandes étaient autorisées à en avoir deux ou trois, par compagnie ou escadron, pour s'occuper du linge des soldats ou pour faire office de vivandières, pendant les étapes et dans les camps. Dans la campagne de Russie, elles se montrèrent moins désireuses de suivre les troupes que dans les expéditions précédentes, et, par conséquent, leur effectif fut relativement faible, si considérable qu'il parût.

Certaines d'entre elles étaient d'une classe sociale assez relevée. Telles celles dont il nous est parlé à propos du passage de la Duna. Le D^r Roos n'aimait pas beaucoup ces traversées, surtout lorsque les chevaux perdaient pied : aussi nous avoue-t-il qu'il avait coutume, en pareil cas, de demander à deux sous-officiers bien montés de le prendre entre eux.

Il raconte que, dans une de ces occasions, il y avait au beau milieu du fleuve des paysans plongés dans l'eau jusqu'au cou et qui, par des gestes, indiquaient le chemin à prendre, « ne criant pas de peur de boire au delà de leur soif¹. »

Et il ajoute :

« Nous plaignions surtout deux femmes du régiment qui, montées sur de tout petits chevaux, embarrassées par leurs vêtements et leurs bagages, complètement trempées, ne pouvaient pas plus que nous se sécher. Je nomme ces deux femmes

¹ Ce que le traducteur rend par : « Ils nous indiquaient le chemin à prendre si nous ne voulions pas boire au delà de notre soif. »

parce qu'elles n'avaient rien de commun avec les femmes ordinaires des soldats. Leurs maris étaient maréchaux des logis-chefs. La première, M^{me} Woerlh, savait si bien se comporter en toute circonstance que les officiers avaient pour elle de la considération, et les troupiers, du respect. L'autre, la soigneuse M^{me} Weiler, nous était déjà d'une grande utilité à cause de sa connaissance de la langue polonaise ; mais elle nous rendit des services plus grands encore lorsque nous eûmes pénétré plus loin dans l'intérieur de la Russie. »

En effet, on eut souvent recours à l'industrie et au savoir-faire de ces courageuses créatures que l'affection conjugale avait conduites à affronter les rigueurs du climat et à subir les privations de la guerre, d'une guerre particulièrement pénible.

Le 7 novembre, après le passage du Dniéper, Roos put se faufiler dans une méchante construction où il trouva près d'un feu, occupée à préparer un repas, une femme « que je connaissais, » dit-il. C'était peut-être la soigneuse M^{me} Weiler. Toujours est-il qu'elle lui offrit de sa cuisine et qu'il s'en régala.

— Savez-vous ce que vous venez de manger ? lui demanda-t-elle.

— Non, répondit-il ; mais c'était délicieux.

— Eh bien, c'était un hachis de chair de cheval cuite deux fois, avec une sauce piquante faite de vinaigre et de farine.

Je n'étonnerai personne, je pense, en constatant que ces compagnes si actives, parfois si dévouées, si énergiques, si pleines d'entrain, avaient des accès de découragement fréquents et des moments de défaillance.

Après l'incendie de Moscou, beaucoup se répandirent en imprécations violentes.

« Les femmes qui nous préparaient le café... rivalisaient entre elles de paroles amères.

» — Lui, qui se prélassait là-bas, avec ses gardes, nous laissant ici mourir de faim et de froid, quand tiendra-t-il sa parole ?

» — Oui, interrompit quelque autre, ce Napoléon nous a promis des montagnes d'or, et de beaux pays comme quartier d'hiver. Il nous les donnera sans doute quand il sera trop tard, etc.

» Nous pardonnions aux femmes la liberté de leurs appréciations, mais aucun de nous n'aurait osé exprimer des idées semblables. »

Leur mécontentement s'expliquait, du reste. Ce qui est moins explicable, peut-être, c'est l'inconscience de certaines ou leur méchanceté.

Le 28 novembre, sur les bords de la Bérésina, pendant le terrible passage de ce petit cours d'eau, une femme de Hambourg qui accompagnait un officier de l'intendance française entra dans une grange où Roos était occupé à préparer le café (n'ayant pas de moulin pour broyer les grains, il avait enveloppé ceux-ci dans un linge et les écrasait avec une pierre) :

— Donnez-moi du pain, mon garçon, dit-elle.

Et comme on lui tendit un bout de pain noir, elle s'emporta, tempêtant, jurant comme un charretier.

— J'en veux du blanc ! criait-elle.

« Nous restions interdits d'une telle grossièreté, aussi bien que de l'insolence de cette personne vis-à-vis de nous pour qui le pain noir était, depuis longtemps, une denrée très rare et dont nous avions appris à apprécier la valeur. »

D'autres femmes se conduisirent tout aussi mal et montrèrent un égal manque de délicatesse. Dans la re-

traite, l'empereur prescrivit de charger un ou deux blessés sur toute voiture, qu'elle appartînt à un maréchal ou à un vivandier. L'intention était excellente ; malheureusement, les conducteurs de ces véhicules ne comprirent pas le caractère de la mission qui leur était assignée.

« Confiés à des cochers grossiers, à des valets de chambre vaniteux, à d'épais vivandiers, à des femmes de soldats devenues aussi insolentes que riches... les pauvres gens ne furent pas plus tôt couchés dans les voitures qu'on ne pensa qu'à s'en débarrasser au plus vite. »

Mais il s'agit là de créatures d'une catégorie particulière et chez qui l'inhumanité est en quelque sorte naturelle. Combien touchante, au contraire, nous apparaît la révolte à laquelle se laissa aller la femme d'un premier canonnier qui avait eu la cheville brisée par un boulet !

Roos eut le malheur de parler d'amputation.

— Quoi ! s'écria-t-elle, pouvez-vous être assez cruel pour songer à accroître encore notre épouvantable malheur ?

Puis, éclatant en larmes et en plaintes, elle poursuivit :

— Depuis le jour où nous avons mis le pied en ce pays, nous avons eu à lutter contre la faim, la soif, bref contre tout ce qu'il peut y avoir de misère humaine, et nous nous sommes soutenus ainsi lamentablement. Dieu, pourtant, nous avait protégés jusqu'à ce maudit pont.... Je ne veux pas le prier de punir l'homme inexorable dont le cœur n'éprouve aucune compassion pour les souffrances de ses semblables.

Là-dessus, elle tomba évanouie sur le sol. L'« homme inexorable » commença par la rappeler à elle ; puis il s'occupa du blessé, qui le remercia par ces mots :

— Laissez ma jambe telle qu'elle est. J'accepte mon

sort, et j'attends la mort ici avec autant de calme que je l'ai attendue bien souvent auprès de ma pièce. Je n'ai de souci que pour ma femme et pour mes enfants, qui sont restés à la maison. Leur pensée seule me rendra la mort lente et plus pénible que celle que je pouvais trouver dans la bataille.

On comprend ce que devait être la douleur de tant de femmes qui avaient accompagné leur mari au milieu des épreuves les plus cruelles et qui se trouvaient brusquement sans soutien, dans une cohue où les instincts de barbarie se manifestaient, sous l'aiguillon de la souffrance. Aussi s'explique-t-on les cris désespérés de ces malheureuses lorsque, sous les boulets russes, elles cherchaient à s'engager sur les ponts de la Bérésina encombrés et surchargés. Beaucoup d'entre elles ne purent passer et furent faites prisonnières.

Roos, qui était tombé, lui aussi, entre les mains des cosaques, nous montre ces pauvres captives pleurant et se lamentant sans cesse, pendant qu'on les emmenait à Borissow, où il fut transféré lui-même pour y exercer sa profession, le gouvernement russe s'étant empressé de faire appel à son concours.

Parmi toutes les maisons de bois dont se composait la ville, il y avait un édifice en pierre, à un étage, situé sur la place du marché. Pendant l'occupation française, il avait été transformé en hôpital. Mais les malades y mouraient en grand nombre. On jetait les cadavres par les fenêtres et, en arrivant, Roos en trouva de tout congelés devant la porte. C'est là que furent internées « les plus malheureuses créatures de cette guerre, une foule de plus de trois cents femmes, jeunes filles et enfants trouvés ou pris après le passage de la Bérésina. »

« On s' imagine la situation de ces femmes, plongées dans la misère consécutive à d' aussi terribles événements, sachant leurs maris tués ou prisonniers, se voyant maintenant seules, sans aide, en pays étranger, luttant contre le froid et la famine !... Tout ce monde était déjà malade à son arrivée, ou prédisposé à le devenir. Entassés dans une habitation où le typhus sévissait terriblement naguère, femmes et enfants, dont la situation était rendue déplorable par la disette générale, se trouvèrent plus malheureux encore du fait qu' aucun de ces êtres souffrants ne pouvait attendre de secours de son entourage.

» Cette douloureuse situation finit de la façon la plus attristante, dans la nuit de Noël. Un incendie éclata dans la maison. Les flammes se propagèrent avec une grande rapidité, consumant tout ce qui était combustible, ainsi que tous ceux des habitants qui n' avaient pu se sauver à temps. »

Heureusement, un certain nombre des malheureuses qui y avaient été internées n' y étaient déjà plus. Des âmes compatissantes de la région en avaient recueilli, adopté ou placé beaucoup, en attendant la conclusion de la paix.

A ces quelques détails se réduit la contribution du médecin wurtembergeois à l' histoire des femmes pendant la campagne de Russie. C' est peu, sans doute, mais enfin il m' a semblé que cette histoire n' était pas dénuée d' intérêt et que, même si on n' était pas militaire, on pourrait trouver profit à lire cette émouvante relation.

ANNA DÉBORAH D' ALSHEIM.

VARIÉTÉS

LA NEUTRALITÉ ET LA CONCEPTION SUISSE DE L'ÉTAT¹

Si dans la guerre mondiale actuelle plusieurs pays ont déclaré leur neutralité, quitte à l'abandonner selon les circonstances, on comprend que la neutralité aille de soi pour un Etat composé de quatre groupes ethniques, ayant une population fort variée, des langues différentes et des tendances d'esprit diverses.

C'est une des rares pages réjouissantes de l'histoire de la Confédération au xvii^e et au xviii^e siècle que la Diète ait vu clairement et commencé à appliquer ce principe de neutralité qui, au milieu du chaos qu'entraînaient les divergences confessionnelles, était seul capable d'assurer, dans les guerres européennes, l'existence d'un ensemble politique si composite. C'est qu'en général catholiques et protestants se rendaient compte que le faible lien qui rattachait encore des groupes tendant à se séparer, se romprait définitivement, si l'un ou l'autre des partis religieux épousait la cause de ses coreligionnaires à l'étranger. C'est ainsi que ces politiques dont on s'est tant moqué ont pourtant réussi à faire ce tour de force, non seulement d'assurer, à de rares exceptions, la paix à l'intérieur, mais aussi à amener le vaisseau de l'Etat à bon port, au milieu de la mer orageuse des guerres européennes. Ni la guerre de Smalkalde, ni

¹ Cet article paraîtra en langue allemande dans la *Neue Zürcher Zeitung* au commencement du mois de novembre.

les luttes entre la France et les Habsbourg, ni la guerre de Trente ans, ni les guerres de conquêtes de Louis XIV n'ont réussi, à l'exception des Grisons, à entraîner la Suisse dans leur tourbillon. Quant aux deux guerres civiles qui déchirèrent notre pays après la Réformation, elles ne furent que le tribut naturel et supportable payé par la Suisse aux grandes luttes mondiales qui ensanglantèrent l'Europe et qui devaient aussi forcément se dérouler dans son modeste cadre.

Les grandes puissances étrangères, il faut le reconnaître, ont en général tant bien que mal respecté la neutralité de la Confédération. Le respect qu'inspirait la valeur guerrière des Suisses, encore que celle-ci fût surtout chose du passé, l'impossibilité de conquérir le pays et la volonté de ne pas s'attirer de nouveaux ennemis, firent que les Etats belligérants allèrent rarement au delà du désir ou de la demande de s'immiscer dans ses affaires. Du reste, le service mercenaire procurait aux forces militaires de la Suisse un dérivatif suffisant, bien que, là aussi, les faveurs se donnassent carrière et qu'on assistât à ce qu'on nommait alors « les transgressions, » c'est-à-dire l'emploi abusif de troupes confédérées contre des Etats amis. Il n'y a que les Grisons, dont les cols alpestres constituaient depuis le début de la guerre de Trente ans les voies de communication les plus rapides et les plus commodes pour pénétrer du Milanais espagnol dans le Tyrol autrichien, qui furent entraînés — en grande partie par leur faute — dans les luttes implacables qui partout ailleurs dans notre pays s'arrêtèrent à ses frontières. En effet, les trois Ligues déchirées par les rivalités politiques et confessionnelles appelèrent expressément l'étranger dans le pays et pendant un grand nombre d'années, livrèrent celui-ci à des troubles sans cesse renaissants. L'exemple des Grisons nous fait entrevoir le malheur qui aurait pu survenir à toute la Suisse si les deux partis religieux étaient sortis de leur réserve.

Bien des tentatives, il est vrai, furent faites pour arriver à ce résultat. Par exemple, pendant que la Diète, conséquente avec ses principes, refusait de se rapprocher de la Suède en 1631 et

1632, comme le voulait Gustave-Adolphe, un véritable parti militaire, sous l'influence du doyen zuricois J.-J. Breitinger, travaillait, au mépris des intérêts nationaux, à gagner à la cause évangélique les cantons réformés. C'est le parti qu'il faut rendre responsable de l'impudente violation du territoire suisse qui fut faite un an après la mort du roi (1633) par le maréchal suédois Gustave Horn. Celui-ci, pour empêcher que les peuples alliés de l'Espagne pénétrassent du Milanais en Tyrol par la Bavière et la Souabe, entra dans la ville zuricoise de Stein sur le Rhin et, au travers du bailliage suisse de Thurgovie, conduisit ses troupes et son artillerie de siège jusque devant Constance, sans que le landsturm du pays osât se montrer. Il est vrai que le maréchal suédois n'atteignit pas le but qu'il se proposait. Constance, qu'on avait fortifié du côté du lac, se défendit avec succès et put être débloquée par les troupes espagnoles et impériales. Le 2 octobre 1633, Horn était forcé de ramener par la Thurgovie et Stein ses troupes vers le gros de l'armée suédoise.

Cette grave atteinte à la neutralité suisse n'avait du reste pu se faire qu'avec la complicité du doyen zuricois et du bourgmestre Henri Brem. Elle fut suivie dans le pays d'une agitation qui, une fois de plus, faillit amener la guerre civile entre catholiques et réformés. Tandis que dans les cercles religieux zuricois fanatisés on parlait du principe de l'union des Confédérés contre l'étranger comme d'une vieille chanson et qu'on définissait la neutralité une paresse honteuse, les Etats catholiques manifestaient leur ferme volonté de mettre un terme à ces agitations guerrières. Les cantons forestiers, après avoir demandé à Zurich des explications qu'ils jugèrent insuffisantes, pénétrèrent, à l'exception de Lucerne, en force armée en Thurgovie pour sauvegarder, comme ils disaient, « la réputation fédérale » et établir les responsabilités des actes commis. De nouveau, au printemps de 1634, après de graves violations de neutralité, perpétrées cette fois-ci par les Impériaux, il y eut de nouvelles menaces de guerre, accompagnées d'appels à l'étranger. On

conclut même des accords formels avec ce dernier. Heureusement, la guerre put être conjurée grâce aux prières des rares cantons qui ne s'étaient point mêlés à l'affaire : Bâle, Schaffhouse et Lucerne. Il est probable que, si la Suisse avait été impliquée dans la guerre de Trente ans, elle eût perdu son indépendance.

N'est-ce pas là un sérieux avertissement à notre peuple de ne jamais se laisser aller à des sentiments qui, quelque justifiés qu'ils paraissent au début, n'en constituent pas moins un réel danger pour le sol sur lequel ils ont pris naissance. En prenant, en effet, violemment parti et en créant la zizanie chez soi, on fournit souvent à l'étranger le prétexte d'intervenir dans nos affaires.

La leçon ressortant le plus clairement de tout ceci est la suivante : les graves violations de neutralité suisse n'ont pu avoir lieu que si elles ont été d'abord favorisées par des courants créés dans les cercles gouvernementaux ou dans les cercles populaires. C'est ce qui arriva lors des luttes de Louis XIV qui mirent fin à la guerre de la succession d'Espagne, de 1701 à 1714. Cette guerre, par l'amplitude du théâtre et par la multiplicité des alliances, rappelle la guerre actuelle. Elle amena, en grande partie par la propre faute des Confédérés, une nouvelle et grave infraction à la neutralité. Les six cantons catholiques qui, dès le début des hostilités, étaient alliés à l'Espagne favorisèrent le petit-fils de Louis XIV, Philippe d'Anjou, prétendant au trône d'Espagne, tandis que les réformés soutenaient la Hollande et l'empereur, tout en refusant de conclure avec eux une alliance qui eût nécessité un concours effectif. En 1709, le commandant des troupes impériales, le prince Eugène, traversa le nord-ouest de la Suisse pour se diriger vers la Franche-Comté, tandis que le commandant des troupes qui étaient dans la Forêt-Noire, le comte Mercy, reçut l'ordre correspondant de conduire, par le chemin le plus court, ses hommes en Alsace et en Franche-Comté. Pendant que l'infanterie et l'artillerie marchaient sur Neuchâtel par les bords du Rhin, Mercy avec 2400 cavaliers prenait la route de Rheinfelden et, traversant le 29 août le ter-

ritoire bâlois sans rencontrer de résistance, entraît en France. Cependant une grande défaite l'attendait là, et avec des troupes décimées il dut, en une retraite précipitée, reprendre le même chemin pour regagner Rheinfelden. De nouveau cette violation de neutralité, imputable du reste en partie aux Suisses, eut comme résultat de les diviser. On s'en prit à la Diète qui, avertie, n'avait pas fait le nécessaire. La Diète, il est vrai, réclamait bien les « satisfactions et réparations convenables, » mais elle ne recueillait que de vaines paroles. Et, fait qui aggravant encore la situation, ce n'étaient pas des magistrats suisses, mais des particuliers qui avaient eu connaissance du coup qu'on préparait. Le représentant des cantons protestants aux négociations de la paix en Hollande, le Vaudois François de Saint-Saphorin et le gendre de l'avoyer de Berne, Jérôme d'Erlach, colonel d'un régiment suisse au service de l'empereur, cachèrent aux autorités les intentions du prince Eugène qu'ils connaissaient bien. Par contre, Erlach, lieutenant du maréchal de camp impérial, vendit le secret aux Français!

Des violations de neutralité comme celles de Horn et de Mercy semblent impossibles aujourd'hui que la Confédération dispose d'une force armée bien organisée et qu'au moindre danger extérieur elle fait immédiatement occuper les frontières, mais un autre danger est resté. Alors que les différends confessionnels qui, du ^{xvi}^e au ^{xix}^e siècle, ont partagé la Suisse en deux camps et rendu presque impossible l'unité politique, se sont atténués au point d'être incapables de provoquer une complication sérieuse au dehors, de nouvelles forces, non moins importantes, menacent à l'heure qu'il est de nous diviser. On parlait autrefois de la collaboration pacifique des différentes cultures. Maintenant c'est une opposition violente qui se manifeste entre elles et le contre-coup s'en fait sentir de deux côtés dans notre pays. Il est donc plus que jamais urgent de rappeler le tort immense que le manque d'accord a causé dans le passé à notre pays, en paralysant sans cesse le développement de l'Etat, si riche en promesses. Sans parler de nos nombreuses guerres civiles, ce

manque d'accord a arrêté l'expansion de notre puissance au x^v^e et au xvi^e siècle, a entravé le développement organique de la Confédération et, si l'on ne peut affirmer qu'il ait provoqué les grands bouleversements de l'époque révolutionnaire, du moins les a-t-il inéluctablement aggravés.

Jamais, en effet, l'invasion française de 1798 n'aurait eu ce caractère de fatalité si elle n'avait coïncidé avec des querelles intérieures qui rendaient l'étranger arbitre de notre sort. C'est la raison qui explique que la guerre de la seconde coalition se soit déroulée en grande partie sur notre sol et qu'au lieu de simples violations de frontières, le manque d'accord des Etats confédérés ait entraîné en 1799-1800 une guerre dont le pays et la nation eurent terriblement à souffrir. Une Suisse unie, il est vrai, n'aurait pu échapper à la dépendance de Napoléon qui suivit et l'on peut même considérer comme un tribut raisonnable au tout-puissant empereur les annexions et contributions, la capitulation militaire avec la France et la mise sur pied de mercenaires qu'il imposa à la Suisse. On le peut d'autant mieux qu'il ne faut pas oublier que c'est à Napoléon qu'on doit le rétablissement d'un ordre politique stable et la fin des guerres intérieures dont on ne se débarrassait point.

Une constatation plus fâcheuse est celle de l'incapacité absolue de notre politique au moment et après la chute de Napoléon. Déjà la Diète n'était pas parvenue à imposer sa décision de maintenir la neutralité suisse que, seul parmi les souverains alliés, le tsar Alexandre défendait. Aussi, grâce à la faiblesse du land-ammann de la Suisse, Hans de Reinhardt, au fait que les frontières étaient insuffisamment gardées et grâce aussi au fanatisme des aristocrates bernois qui voulaient à tout prix rétablir leur autorité sur Vaud et l'Argovie, le prince de Schwarzenberg, qui commandait l'armée ennemie principale, put à la fin de décembre 1813 faire entrer ses troupes sur territoire suisse en passant le Rhin pour éviter la ceinture des fortifications françaises de Dunkerque à Huningue. En même temps le chancelier d'Etat autrichien, prince de Metternich, formait le plan de provoquer une révolu-

tion aristocratique en Suisse, en vue de soustraire à tout jamais notre pays à l'influence française. Après avoir endormi la vigilance des autorités fédérales en faisant semblant de respecter la neutralité du pays, les Alliés jetaient le 20 et 21 décembre 150 000 hommes sur le faible cordon de troupes qui était aux frontières et, sans trouver de résistance, pénétraient en Suisse de Bâle à Schaffhouse en trois larges colonnes. Là, les envahisseurs rencontraient de multiples espérances. Un envoyé de Metternich, le comte Senft-Pilsach, obtenait d'emblée l'abdication du gouvernement bernois et dans la plupart des autres Etats un bouleversement général menaçait de détruire l'œuvre de la révolution. La « longue Diète » de Zurich se décida alors à déclarer aboli l'Acte de médiation, tout en maintenant les dix-neuf cantons, ce qui contrariait les desseins des gouvernements aristocratiques. Cependant comme Berne, Lucerne, les Waldstätten, Zoug, Fribourg et Soleure refusaient de reconnaître comme membres de la Confédération les anciens pays sujets et convoquaient une Diète réactionnaire à Lucerne, les puissances étrangères, devant cette menace de guerre civile, et sous l'influence du tsar Alexandre, prirent parti pour la « longue Diète » et déclarèrent vouloir ne reconnaître qu'une Confédération de dix-neuf Etats, qui s'accrut plus tard des territoires reconquis sur Napoléon par les troupes alliées : Neuchâtel, Genève et le Valais. Mais la Suisse, privée de moyens de défense par Napoléon et dans l'impossibilité de protéger efficacement sa neutralité, était de nouveau livrée à l'anarchie, et ce fut seulement par la volonté du tsar Alexandre que ne furent pas réalisés les plans de Metternich, qui n'allaient à rien moins qu'à permettre aux puissances de s'ingérer absolument dans les affaires de la Suisse et d'en transformer à leur gré les conditions politiques. Et ceci fournit une nouvelle preuve du fait que toute violation de neutralité par les puissances étrangères amène infailliblement en Suisse un bouleversement dangereux de la vie nationale et que c'est seulement en restant à l'écart des grands conflits européens que la Suisse peut assurer la durée de son existence.

La conception d'un Etat suisse était encore trop rudimentaire pour permettre à la Confédération une politique énergique, une fois sortie des grands dangers qu'elle avait courus. Quand les monarques alliés étaient à Bâle, il ne se passait pas de jour qu'on ne vît des députations solliciter leur appui pour leurs intérêts particuliers, intriguer contre leur voisin et essayer de gagner tel ou tel souverain ou tel ou tel diplomate. Quelques-uns travaillaient déjà à séparer les Grisons de la Suisse, et quand on délibéra sur la nouvelle constitution qui devait remplacer l'Acte de médiation, les étrangers furent constamment mêlés à ces délibérations. Il est vrai que ceux-ci déclaraient vouloir ne reconnaître qu'une Confédération de dix-neuf cantons et, en se réservant le droit d'intervenir par la force, ils écartèrent du moins la guerre civile menaçante.

Mais ce fâcheux désaccord n'était pas fait pour consolider la puissance de la Suisse. Et ce fut peut-être un hasard — celui qu'elle était l'objet d'une bienveillance particulière de la part du chef des Alliés, le tsar Alexandre, fortement influencé par son ancien précepteur Laharpe — qui la préserva des pires malheurs. Les querelles intérieures aussi, attisées surtout par les Bernois, lui firent perdre une occasion qui ne devait plus se retrouver : celle d'améliorer ses frontières. Les Alliés avaient, en effet, l'intention de fortifier les Etats-tampons, la Hollande, la Sardaigne et la Suisse, pour établir par un solide cordon d'Etats l'équilibre entre la France et l'Allemagne. Le tsar Alexandre et le baron de Stein avaient même parlé à Bâle, non seulement d'adjoindre à la Confédération les territoires enlevés à la France, à savoir le Valais, Neuchâtel et Genève, mais aussi le pays de Gex, la Savoie et éventuellement le Tyrol. D'autre part, le retour à la Suisse de Bormio, de Chiavenna et de la Valteline paraissait d'autant plus assuré que la population de ces vallées s'y montrait généralement favorable. Mais ces intentions bienveillantes ne purent être qu'en partie réalisées au Congrès de Vienne, car les nombreux délégués suisses qui y assistaient, aussi bien ceux de la Diète que ceux des cantons et des autres parties du pays, ne parvinrent pas à s'entendre.

La Confédération s'accrut de trois nouveaux cantons, le Valais, Neuchâtel et Genève qui, pour arrondir son territoire, reçut quelques communes savoyardes. Quant à Berne, comme compensation de la perte du Pays de Vaud et de l'Argovie, il obtint la plus grande partie de l'ancien évêché de Bâle qui, sans cela, eût sans doute été perdu pour la Suisse.

Cependant, si ces accroissements de territoire durent presque être imposés à la Diète, dont la majorité n'en voulait point (on sait que ses représentants à Vienne et à Paris répugnaient à un agrandissement de la Suisse et n'avaient qu'une crainte, celle qu'on leur prêtât des désirs immodérés), il ne fut nullement question d'un arrondissement de frontières dicté par des considérations militaires. La rapide apparition de Napoléon, arrivant de l'île d'Elbe au printemps de 1815, obligea les puissances à prendre une décision rapide, et c'est ainsi que non seulement la Suisse perdit la Valteline, à laquelle les Grisons consentaient à renoncer moyennant le paiement d'une indemnité pécuniaire, mais encore les comtés de Bormio et de Chiavenna, la Savoie du nord, le Chablais, le Pays de Gex, sur lesquels on avait longtemps délibéré, et la ville de Constance, dont il avait été aussi un instant question. On put encore s'estimer heureux que Genève acquit un accroissement territorial lui permettant de communiquer directement avec la Suisse et que le nord de la Savoie fût compris dans la zone de neutralité de la Confédération garantie expressément par le Congrès de Vienne. Ces résultats, on les dut à la bienveillance des puissances, à l'habileté du négociateur genevois Pictet de Rochemont, non à la politique générale de la Confédération qui, à un moment où elle était particulièrement favorisée par les circonstances, fit tout échouer par sa lamentable désunion !

La participation de la Suisse aux négociations avant et pendant le Congrès de Vienne est un exemple qui doit sans cesse nous rappeler comment, dans des heures décisives, l'incapacité et le manque d'unité de vues peuvent compromettre les intérêts vitaux d'un pays. On a peine à comprendre aujourd'hui que la

commission diplomatique de la Diète qui, en avril 1814, avait chargé le quartier-maître Finsler de Zurich de faire un rapport sur les frontières désirables pour la Suisse au point de vue militaire, n'eût pris aucune décision, un mois après la remise du rapport, tandis qu'à Paris les négociations décisives allaient leur train. Nous ne comprenons pas davantage que cette commission se soit occupée ensuite de quelques points secondaires en ignorant complètement les autres, en partie tout aussi réalisables. Elle trouvait en outre « qu'on pouvait faire complètement abstraction de l'idée, qui était trop vaste, et qu'on ne devait rien tenter pour sa réalisation, » et elle décidait que le mémoire de Finsler, contenant des révélations si intéressantes, « utilisables peut-être à l'avenir pour certains cas, » serait conservé comme pièce secrète dans les archives fédérales. Cette attitude de la Diète, qui même en des circonstances moins graves eût été absolument incompréhensible, fait toucher du doigt le caractère incohérent et incomplet de la politique suisse à l'un des moments les plus importants de son histoire.

Les événements d'aujourd'hui offrent plus d'une analogie avec ceux d'il y a cent ans. Pouvons-nous savoir, par exemple, si après l'écroulement du monde actuel dans une guerre qui, par les dimensions et l'intensité, surpasse de beaucoup celles qu'on a vues jusqu'à présent, nous n'assisterons pas à la résurrection du Congrès de Vienne. Mais il est de notre devoir vis-à-vis du passé et de l'avenir d'éviter le retour des errements d'alors, même si nous avons la conviction que les fautes d'autrefois sont irréparables. Ce n'est plus seulement le danger de voir nos frontières violées qui nous menace, — à ce danger nous parons par la mobilisation de nos troupes, — c'est surtout l'affaiblissement de la Suisse par la trop grande divergence d'opinions de ses parties. Ce qu'il y a d'effrayant dans la guerre présente, c'est qu'elle ne dresse pas seulement les uns contre les autres les peuples qui y prennent part, mais aussi les territoires d'autres peuples de même culture, qui ne sont pas rattachés aux belligérants. Et plus l'individu se sent

enraciné dans le sol auquel il appartient, plus il sent le danger qui menace la base de son existence.

Il en résulte que, sur le terrain des sympathies, un fossé inconnu jusqu'à ce jour se creuse entre la Suisse allemande et la Suisse française ; l'unité morale du pays se trouve donc incontestablement en péril. C'est pourquoi, si nous ne voulons pas voir le retour des troubles d'il y a cent ans, notre devoir est, sinon de refouler nos sentiments, du moins de modérer leur expression en public. On dirait un retour des polémiques religieuses d'autan : on ne peut se mettre d'accord parce qu'on part de points de vue trop différents. Mais ce qui a réussi pour la religion peut réussir aussi pour la politique et la culture : à défaut d'entente de ligne moyenne, on peut user de tolérance. Laissons à chacun sa manière de voir et n'aggravons pas ce qui nous divise : ce principe peut être appliqué aussi à la politique et à la culture ; respectons l'opinion d'autrui et efforçons-nous de garder la mesure dans l'expression publique de nos sentiments, surtout quand nous le faisons par la voie de la presse. C'est un signe inquiétant de voir des feuilles multiplier leurs attaques contre des Etats voisins amis. Les gens qui agissent ainsi rendent non seulement difficiles les rapports avec l'étranger, mais violent en même temps un des droits internationaux les plus importants, car l'existence de la Suisse ne repose pas exclusivement sur la neutralité dans les guerres européennes, telle qu'elle a été proclamée par le Congrès de Vienne, mais bien aussi sur le respect que chaque partie du peuple doit avoir pour les opinions de l'autre partie. On ne peut certes empêcher personne de cultiver ses sympathies et il serait triste qu'il n'en eût pas, mais la paix et même l'existence de l'Etat reposent tout autant sur la neutralité intérieure que sur la neutralité extérieure. Il ne s'agit point de n'avoir pas de convictions, mais de ménager la juste susceptibilité de ceux qui ne pensent pas comme nous.

Le Congrès de Vienne, après que quelques puissances eurent d'abord essayé d'entraîner la Confédération dans leur sphère d'influence, proclama sa neutralité et le protocole du 20 no-

vembre 1815 stipule expressément que l'indépendance de la Suisse, dans le vrai intérêt de l'Europe entière, doit être à l'abri de toute influence étrangère. A cela on peut ajouter que, pour un Etat d'une composition si spéciale, l'obligation de ne prendre part à aucune guerre européenne constitue la seule possibilité d'existence et de développement intérieur. Violer ce principe aurait pour conséquence inévitable de mettre en état d'hostilité des forces dosées avec tant d'art, ce qui équivaldrait à saper la demeure dont elles supportent le toit. Mais si le partisan le plus fanatique des puissances européennes en conflit ne pense pas sérieusement que la Suisse puisse prendre directement part à la guerre, qu'il garde alors dans l'expression de sa pensée ce minimum de tact, condition essentielle au maintien de la paix de l'Etat, aussi bien au dehors qu'au dedans. Le malheur est déjà assez grand en lui-même pour ne pas l'aggraver en propageant l'incendie dans un coin du continent qui jusqu'à ce jour est resté indemne. Chacun, au contraire, doit, dans la mesure du possible, travailler à la réconciliation des forces ennemies si furieusement déchaînées.

E. GAGLIARDI.

(Traduit par *Catherine Guillard.*)



LA FRANCE

ET LA NEUTRALITÉ ITALIENNE

Le 16 avril 1858, le petit parlement du vaillant royaume de Sardaigne discutait une proposition chaudement prônée par le premier ministre, qui était alors le comte de Cavour. Il s'agissait de mesures destinées à prévenir les complots contre les chefs d'Etats étrangers, qui auraient pu se machiner à l'intérieur du royaume. L'extrême gauche combattait le projet, en insinuant que le gouvernement se pliait à une injonction de Napoléon III, menacé peu auparavant par l'attentat d'Orsini. Le grand ministre était doublé d'un grand orateur ; il ferma la bouche aux opposants par une apostrophe qui atteignit son but, mais qui ne reposait pas sur une base solide de vérité. « La France républicaine, ripostait-il à ces radicaux enthousiastes du 24 février, a refusé de venir en aide, il y a dix ans, à notre peuple en détresse ! » Toute une littérature dérive de cette affirmation de Cavour. Les survivants du gouvernement de février se firent un point d'honneur de prouver leur bonne volonté active pour les Italiens alors en guerre avec l'Autriche. Lamartine écrivit une lettre, Jules Bastide tout un livre : *La République française et l'Italie*, qui parut à Bruxelles cette même année 1858. Le fait est que la France avait réuni dans le Var des troupes prêtes à accourir à l'appel de l'Italie ; mais le roi Charles-Albert, mis en éveil par le mouvement offensif vers la Savoie qui aboutit à l'in-

vasion des *Voraces*, inquiet des sympathies de Paris pour les partisans de Mazzini, se garda bien d'invoquer l'intervention de cette armée républicaine. Au mois d'août, lors des victoires inattendues de Radetzky, le Piémont et le gouvernement provisoire de Milan avaient au contraire supplié le cabinet de Paris d'arrêter par les armes les succès des Autrichiens ; mais ils y avaient mis des conditions qui donnèrent beau jeu à Cavaignac pour refuser ! En définitive, il resta de ces allées et venues une impression fâcheuse dans l'esprit des Italiens, comme si la France n'avait pas réellement voulu empêcher le retour offensif de l'Autriche dans la péninsule. Le vague troublant que gardèrent trop longuement les malencontreuses négociations avec la République romaine confiées à M. de Lesseps contribua à consolider cette défiance de la diplomatie française, que l'on se prenait à considérer injustement comme incertaine dans ses démarches et peu sûre dans ses intentions. Ne vous fiez pas à la France ! disaient les vieux carbonari des Romagnes, qui s'étaient insurgés en 1831 sur la foi du principe de la non-intervention proclamé par le régime de juillet et s'étaient trouvés à la merci des limiers de Metternich, en dépit de l'occupation tardive d'Ancône et des efforts bienveillants du comte de Saint-Aulaire.

Les diplomates français, dont la bonne foi était certaine, avaient quelque raison de s'indigner de ces interprétations, car on ne pouvait les tenir pour responsables des grandes lignes de la politique étrangère suivies dans son propre intérêt par la France en 1831 et en 1849 et, quant à la franchise des attitudes, après le parfait gentilhomme qu'était Saint-Aulaire, on pouvait bien citer M. de Tocqueville qui, au lendemain de Novare, rédigeait avec l'aide de son célèbre collaborateur Gobineau une note fulminante pour intimider l'Autriche. N'empêche que, la vilaine légende de déloyauté mise à part, la France avait noyé dans le sang l'éphémère république installée sur le Capitole, dont les Italiens oubliaient volontiers qu'elle était née du meurtre abominable de Rossi pour n'admirer que sa courageuse défense.

La question pontificale, on le sait, mais il faut bien le redire encore une fois, compliqua et empoisonna les rapports entre nos deux nations. Rien de plus respectable assurément et de plus généreux que l'effort des catholiques de toute la chrétienté, et surtout de la France qui se considérait comme la fille aînée de l'Eglise, pour soustraire à toutes les menaces l'indépendance du saint-siège. Mais de leur côté, les Italiens tenaient à donner à leur émancipation nationale le beau fleuron d'une capitale unique au monde ; ils s'irritaient — tout bons catholiques qu'ils étaient et qu'ils sont encore généralement — de cette alliance des défenseurs du pouvoir temporel avec les suppôts des gouvernements absolus qui les opprimaient sans relâche.

Le beau geste que Napoléon III suggéra à sa nation chevaleresque en 1859, et qu'elle fit si noblement en donnant la fleur de sa jeunesse pour la délivrance de la Lombardie, fut amoindri aux yeux des Italiens, moins encore par la demande de la Savoie et du comté de Nice que par les réserves opposées à l'expansion postérieure de l'Italie. Réserves timides si l'on veut que celles que la France officielle multiplia contre les annexions successives des Duchés, de la Toscane, des Légations, des Marches, de l'Ombrie, de l'ancien royaume de Naples, car l'empereur, par Pepoli, par Arese, par Vimercati, encourageait Cavour en secret à l'heure même où il l'admonestait en public ; mais ces parades diplomatiques, destinées à sauver la face à Rome et dans les chancelleries de l'Europe malveillante, produisaient leur effet aussi sur le peuple italien. Nos soldats furent longtemps arrêtés dans le siège de Gaète par la présence des navires français ; plus tard des bandes irrégulières qui avaient violé inconsidérément la frontière pontificale, malgré la défense du cabinet de Florence, mais qui englobaient toujours des enfants de familles italiennes, furent décimées à Mentana par les chassepots français. On sait où aboutit cette lamentable histoire. La divergence sur la question romaine fit échouer le projet d'une triple alliance franco-italo-autrichienne qui aurait épargné à la France son isolement dans la crise de 1870.

Ce malentendu fut fatal. Nombre de patriotes français ne purent oublier que ces mêmes Italiens, délivrés par le sang versé sans compter sur les champs de bataille de Solferino et de Magenta, étaient restés l'arme au pied devant le spectacle affreux de Sedan. Et de ce côté des Alpes, sans cacher une secrète inquiétude qui révélait un malaise intime, on rejeta la responsabilité de cette abstention sur la France, qui avait refusé les propositions de triple alliance formulées par Vimercati. Et de là on eut vite fait d'arriver à l'éloignement croissant des deux peuples, lorsque le cabinet de Paris passa outre à l'attente confiante de l'opinion italienne qui se figurait avoir mis une sorte d'hypothèque sur Tunis, colonisée jusqu'alors par l'émigration sicilienne. On a soupçonné, non sans raison, l'habileté machiavélique du prince de Bismarck d'avoir encouragé la France à occuper Tunis pour pouvoir baser sur la rancune italienne les fondements de la nouvelle Triple-Alliance, réalisée celle-là dans les premières années du royaume d'Humbert I^{er}.

J'ai voulu refaire sans crainte ni fausse honte cette histoire pénible d'une brouille de famille qui faillit avoir de si graves conséquences, pour montrer de quel vieux levain s'alimentèrent les dernières mésintelligences. Après avoir déchiré, il fallait recoudre, mais il n'y a pas à nier qu'on s'y prit fort mal. Des campagnes de presse exhumaient à chaque petit incident tous ces tristes souvenirs que j'ai évoqués tout à l'heure dans un tout autre esprit. Un homme d'état de réel mérite, partisan convaincu de l'alliance allemande, Crispi, venu des rangs des révolutionnaires mais sincèrement rallié à la maison de Savoie, crut profitable pour l'Italie de se tailler un empire colonial dans ce qui restait de libre en Afrique et dirigea ses visées expansionnistes dans une direction nettement opposée aux prétentions de la France. Ce fut encore un triste fruit de l'expérience douloureuse faite lors de la prise de Tunis. Les Italiens, dans leur lutte épuisante contre le négus du Choa, furent sans cesse harcelés par les embarras que leur causaient Russes et Français. Le grand

rêve abyssinien de Crispi s'effondra en 1896 ; de plus modestes ambitions furent alors réalisées par l'Italie.

Le marquis Visconti-Venosta, ministre des affaires étrangères ramené au pouvoir par la droite, suivit un tout autre système pour assurer à son pays des possessions méditerranéennes longuement convoitées. Sans poursuivre le renversement prématuré des alliances, il s'appliqua à doter en outre l'Italie d'ententes avec les puissances appartenant à l'autre groupe : la France et l'Angleterre. Peu d'œuvres furent accomplies dans des circonstances aussi difficiles. La guerre commerciale menée par la France contre la partenaire de l'Allemagne — et c'était son droit — avait aggravé les embarras financiers de plusieurs de nos provinces. Des compétitions ouvrières, liées tristement au nom d'Aigues-Mortes, avaient dégénéré en bagarres sanglantes. Le marquis Visconti-Venosta, échappé à grand'peine aux vengeances de l'Autriche avant 1859, rentré dans sa Lombardie en devançant hardiment les troupes de Mac-Mahon, avait acquis une expérience hors de pair en dirigeant les affaires étrangères à une époque où l'Italie consolidait son unité sous l'œil bienveillant de Napoléon III. Il n'a jamais pu oublier sous quels auspices sa patrie s'était relevée et n'a cessé de prôner une politique fondée sur les affinités de race et sur le principe de nationalité qui est le titre même au nom duquel existe l'Italie moderne. Quelles que puissent être les suites fécondes du présent renouveau de l'amitié franco-italienne, c'est à M. Visconti-Venosta qu'en reviendra le principal mérite. Nous avons vu le noble vieillard, courbé sous le coup de malheurs domestiques, sorti de son *otium cum dignitate* à l'appel pressant de ses compatriotes, travailler sans répit pour renouer les relations commerciales avec la France et négocier ces pactes de désintéressement réciproque qui, complétés par M. Prinetti, assurèrent à l'Italie la Tripolitaine, en reconnaissant les aspirations marocaines de la France. Il fit plus. Lorsque le jeu compliqué des rivalités européennes, que l'Allemagne avait garde de laisser s'apaiser,

imposa la réunion de la conférence d'Algésiras, cet octogénaire ne recula pas devant l'immense labeur d'assises où il eut la première place et par son attitude amicale fit plus que personne pour garantir à la France le libre exercice de ses droits. Non que sa francophilie l'entraînât trop loin, car il eut sa part dans le maintien de la Triple-Alliance tant qu'elle ne prit pas une orientation différente ; mais sa parfaite loyauté de gentilhomme de grande race s'alliait aux sympathies instinctives de son libéralisme averti pour donner le plus complet développement aux accords méditerranéens signés dans les toutes dernières années du xix^e siècle.

Pourquoi nous faut-il raconter que cette œuvre patiente de rapprochement sembla compromise par les incidents du *Manouba* et du *Carthage* ? Thèses juridiquement douteuses, question de droit international sur laquelle se greffa une dangereuse rivalité de susceptibilités chatouilleuses.

Nous vîmes la Triple-Alliance renouvelée avant l'heure, la Consulta engagée à la suite du Ballplatz dans des desseins balkaniques qui étaient visiblement le contre-pied du programme de la Triple-Entente. Telle est l'histoire d'avant-hier, d'hier même l'on peut dire, propre à faire illusion au gros des politiciens teutoniques, toujours enclins à ne douter de rien. L'on raconte que pendant les premiers jours de la mobilisation autrichienne l'hymne royal italien, dont la moindre note fredonnée envoyait naguère en prison les habitants de Trente, de Trieste et de Zara, fut applaudi ouvertement dans les rues de ces mêmes villes, au su des autorités impériales. L'on attendait les *bersaglieri* à Vienne pour les lancer sur la Russie, l'on comptait sur nos troupes à Berlin pour immobiliser sur les Alpes plusieurs corps d'armée français, le *Gœben* et le *Breslau* furent, dit-on, laissés dans nos eaux territoriales pour fondre avec nos escadres sur celles de la République. Pour tout dire, les commandants de Belfort et de Longwy se débarrassèrent au plus vite, sans trop de cérémonies, des nombreux Italiens qui travaillaient là-bas ;

l'on n'était pas entièrement sûr de leur attitude dans la guerre imminente.

Ce fut l'affaire de très peu d'heures. A la frontière autrichienne on recommença avec empressement à arrêter les journaux, voire les lettres d'Italie ; la *Marcia reale* y fut de nouveau proscrite, dans les forteresses de la Save et de la Drave les Italiens du littoral rejoignirent les Serbo-Croates qui, seuls, les peuplaient naguère. Un cri de joie, auquel se mêlait bien de la surprise, se leva à Paris, à Londres, à Bruxelles. L'Italie ne bougeait pas, l'Italie restait neutre.

Il est vraiment trop tôt pour qu'un Italien vienne retracer ici, autant qu'il sait les démêler, les causes de cet heureux dénouement qui épargne aux nations sœurs une lutte fratricide. L'heure n'est pas aux livres bleus, ni rouges, ni verts ; on les feuillettera en leur temps, non sans édification. Il faut s'en tenir aux déclarations officielles du président des ministres italiens, non démenties par la presse bâillonnée austro-allemande. Il est avéré que l'alliance de l'Italie avec les deux grandes puissances de l'Europe centrale était essentiellement défensive et ne pouvait l'engager dans l'espèce à une politique d'aventures dans les Balkans contraire à toutes ses traditions, ce qui explique en un sens pourquoi elle a été laissée à l'écart dans la préparation du coup de force. Mais il nous est bien permis, à nous tous qui en Italie gardons le culte des souvenirs, à nous tous qui avons été élevés comme nos pères dans la civilisation française et nous soucions des destinées de la liberté et de la justice dans le monde, il nous est loisible d'interroger l'opinion publique italienne dans ce tourment de notre histoire.

Il est absurde de prétendre que seuls les partis avancés acclament, à l'heure qu'il est, dans la péninsule, une attitude qui a permis à la France et à l'Angleterre de porter toutes leurs forces contre l'Allemagne et leur a par là rendu un éclatant service. Nos socialistes, les plus internationalistes qui soient au monde, se défendent soigneusement de tout acte de francophilie. Les

ouvriers rentrés en masse de l'émigration temporaire gardent le souvenir d'une concurrence plus dure en France que dans les pays allemands. Les cadres de l'organisation prolétaire, si solidés dans les provinces de l'Emilie et des Romagnes, sont immobilisés, absorbés comme toujours dans la curée des profits matériels immédiats : s'ils bougent c'est contre les propriétaires, affaiblis par la crise financière européenne. Il n'y a que le tout petit groupe des républicains qui ait fait une démarche publique en faveur de la Triple-Entente.

Plus près des pouvoirs responsables, d'un côté les radicaux, de l'autre les nationalistes, avec lesquels sympathise largement l'opinion catholique italienne, partagent ces impatiences, mais ils sont refrénés par leurs chefs. Le reste, la grande, l'immense majorité de notre peuple, se tait, anxieuse et confiante en même temps. Elle ne saurait recevoir sans se contracter dans une émotion douloureuse toutes ces terribles nouvelles de conflits sanglants, elle regarde, pensive, se suivre des jours dont chacun ébranle une nouvelle pierre de l'équilibre du monde. Mais jamais elle ne s'est sentie en communauté aussi intime avec son roi et son gouvernement, qui ont vu tout de suite que l'Italie ne marcherait pas à l'attaque, contre ses frères. Le rôle du nouveau royaume, construit par les souffrances des aïeux au grand scandale des chancelleries, ne saurait être de prêter la main à des *expéditions punitives* contre la Serbie, dans le genre de celles que Metternich déchaînait en 1821 sur Turin, sur Naples et sur Palerme, coupables à ses yeux d'avoir voulu entourer le trône d'institutions représentatives. Personne n'a été dupe, en effet, en deçà des Alpes, de la version officielle autrichienne d'après laquelle on voulait seulement châtier les complices de l'odieux attentat de Serajevo. Il est évident que, avec ces dispositions d'esprit, jamais l'Italie ne consentirait au programme avoué à l'heure qu'il est par les pangermanistes : le partage, sinon la conquête de la Belgique, l'adjonction de la Meurthe et Moselle à une Alsace-Lorraine encore plus infortunée que jusqu'ici, l'empire de l'Afrique du nord assuré à Berlin. Les fusillades de

Liège, les incendies de Louvain et de Reims ont groupé dans une protestation unanime les esprits libres et les cœurs généreux qui abondent, nous pouvons le dire tout haut, dans notre pays. Toutefois, l'attitude si calme et si sympathique aux attaqués que garde notre population n'est pas exempte de réserve. Je considère comme un devoir courageux d'ami dévoué de la France de souligner ce fait. L'entrée de l'Italie dans l'alliance des puissances libérales est désormais une prévision que tout observateur attentif peut faire, sans empiéter sur la sphère réservée aux gouvernants. Elle peut être très proche, elle peut tarder beaucoup. La date ne dépendra pas seulement du jeu si serré d'une diplomatie qui suit de près aujourd'hui les armées combattantes, elle dérivera dans une très large mesure de l'attitude de la France. Si j'ai porté ici à cette tribune neutre toute l'histoire angoissante des griefs et des malentendus réciproques à l'heure même, où, bravant tout conseil de discrétion, je tenais à porter le témoignage de ma francophilie, je ne l'ai fait que pour éviter les dangers des anciens errements. Il m'est impossible d'admettre que tous les torts aient été de notre côté : les Français ont eu les leurs. Il faut y mettre un terme, pour toujours, délibérément. Si les colons installés en Tunisie s'obstinent à voir des ennemis dans les émigrés italiens et à maintenir artificiellement en vie par la contrebande les résistances des Arabes contre notre établissement tripolitain, l'on ne saurait prétendre que les Italiens de Libye préfèrent avoir comme voisins à Tunis les Français plutôt que les Allemands. De même la tendance que l'on a eue ces derniers temps au quai d'Orsay à se mettre au travers de toutes les revendications italiennes vers la Grèce et la Turquie a pour résultat d'agacer nos agents, nos marins, tous nos fonctionnaires qui continuent, même en ce temps de démocratie, à avoir une action prépondérante sur la marche des affaires. Vienne a dégoûté Rome par sa morgue autant que par son obstination. Il faut prendre garde de ménager les susceptibilités de l'Italie, qui depuis 1860 est devenue une grande puissance et ne saurait admettre dans un futur con-

cert d'alliés d'être comptée pour moins que les autres. Si les leçons du passé pouvaient nous assurer cette parfaite et féconde collaboration des deux nations latines, elles n'auraient pas coûté cher. Quel beau jour pour l'avenir de l'Europe, pour le progrès de l'humanité entière ! Les forces des deux peuples se balancent par l'inégalité même de leurs éléments respectifs. Là est un pouvoir très fort, saturé presque à l'école de Richelieu et de Napoléon, ici fleurissent les autonomies locales. Le capital français surabonde : la main-d'œuvre italienne pourrait accourir de plus en plus à son appel. Inutile de multiplier les exemples des formes de prospérité inouïe que promet à l'Italie et à la France une entente vraiment cordiale. Pour le moment le général Joffre masse ses troupes, rempart vivant, au nord de Paris déjà moins menacé, en comptant à bon droit sur la neutralité italienne. Multiplions nos efforts des deux côtés des Alpes pour que l'accord des âmes, la coïncidence des intérêts rende possible une collaboration plus active, en défense, nous le comprenons tous une fois de plus, de la liberté et de la justice.

GIUSEPPE GALLAVRESI,
de la Faculté des lettres de Milan.

CHRONIQUE PARISIENNE

La guerre.

De ce coin d'un département du centre, où m'a envoyé la mobilisation, j'écoute le vent d'octobre secouer les acacias d'un petit bois en même temps que je le regarde retourner les feuilles des peupliers plantés sur l'autre bord d'un grand fleuve. En d'autres temps, ma pensée s'en irait à la dérive vers les chênes du Morvan : un instinct plus fort la dirige aujourd'hui vers les montagnes de l'est et vers les plaines du nord. Ici et là ceux de ma race, que je ne connais pas, mais que je sais vêtus comme moi, se battent. Le paysage qui m'entoure n'a plus la même signification. En d'autres temps encore, je ne manquerais pas de prendre à témoin de ma mélancolie et ces feuilles dorées par l'automne, et ce fleuve que bientôt voilera la brume du soir, et ce languissant dimanche ; je ne manquerais pas de ressusciter d'anciennes dernières vêpres de grandes vacances, lorsque ce même vent faisait onduler les hautes herbes flétries des pelouses qui entourent l'église. Je ne peux plus songer aux vêpres de mon adolescence. Un autre vent terrible pousse par delà l'horizon, comme une vaine fumée, les souvenirs émus. Il n'y a plus que le présent. Je ne suis plus celui qui s'en allait dans les bois mouillés par les premières grandes pluies, rêvant d'aventures romantiques. Le centre de toutes les existences a été déplacé. L'horizon de chacun a été soudainement agrandi. Pour nous tous il n'y a plus qu'un fait : la guerre, et qu'une espérance : la victoire !

Je dis bien : pour *nous tous*, depuis ceux qui ne cessaient d'avoir les yeux tournés vers l'Alsace-Lorraine jusques à ceux

— parmi lesquels je veux rester — qui persistent à croire qu'un jour pourra venir où différends et conflits internationaux seront solutionnés autrement que par la force des armes. J'ai souvent regretté de n'avoir pas une voix plus puissante ni plus autorisée ; je trouve aujourd'hui une consolation — à la vérité combien piètre ! — en ce fait que des tentatives de rapprochement marquées au coin de la plus authentique bonne volonté, que des protestations anticipées des hommes les plus éminents n'ont pas retardé d'une minute l'échéance que nous nous acharnions à ne point accepter comme fatale. Mais il faut crier bien haut — et ce n'est certes pas ici que l'on essaiera d'étouffer mon cri — que non seulement la France n'a pas cherché la guerre, mais que pour l'éviter elle est allée jusqu'aux extrêmes limites des concessions qu'il lui était permis de faire.

Ah ! je la sentais bien, malgré tout, piaffer d'horrible impatience, la dévastatrice, la tueuse ! Attachée là-bas aux grilles des fumeux arsenaux, elle hennissait en rongant son mors quand, au son aigre des fifres, l'infanterie défilait devant un empereur qui venait de faire allusion à la poudre sèche. De ses sabots elle faisait étinceler les pavés. Elle frappait la terre comme pour en faire jaillir des hommes qui eussent mission de dévaster et de tuer. Tous, en passant, tournaient la tête de son côté pour regarder aussitôt après vers le Rhin. Enfiévrée de son destin, elle a cassé sa longe, et ce fut alors comme une épouvante. Le monde entier frissonna quand il apprit qu'elle galopait vers la Belgique, et les échos se renvoyèrent son nom sinistre : la guerre ! Pour l'arrêter on a creusé des fossés, on a élevé des forts, on a tressé des haies de fil de fer, on a sorti des fourreaux des centaines de milliers de baïonnettes, on a arraché à leurs maisons des millions d'hommes. Elle a reculé : elle n'est pas morte. Tuée, elle renaîtra de ses cendres, pareille au phénix, à moins que, lasse enfin de se laisser piétiner par elle, l'humanité ne l'attache, haridelle déchue, au coin de quelque bois solitaire, dans une lande infertile où, après avoir tondue toute l'herbe rare, elle servira de pâture aux corbeaux.

Jusqu'à présent je m'étais refusé à croire que Pascal eût vraiment eu raison d'écrire : « Vérité en deçà des Pyrénées, erreur au delà. » Je ne consentais point à admettre que les hommes d'au delà du Rhin fussent *profondément* différents de ceux d'en deçà. Pour tels écrivains allemands je n'éprouvais de sentiments que fraternels, pour tels autres qu'admiratifs. Après les déclarations de la plupart de leurs socialistes, après les réponses de G. Hauptmann à Romain Rolland, il me faut déchanter ; il me faut reconnaître que les théories d'un brutal impérialisme ont infecté jusqu'aux consciences que je tenais à considérer comme les plus hautes. Quelle aberration, d'écrire que la guerre actuelle a été *suscitée par la Russie, l'Angleterre et la France ! Quel sophisme, d'affirmer ceci : « Certes, il est fâcheux que dans le tumulte du combat périsse un irremplaçable Rubens, mais — gloire à Rubens ! — je suis de ceux qui ressentent une bien plus profonde douleur devant la poitrine transpercée d'un frère humain. »* Paroles que démentent les actes de l'Allemagne lâchée sur les femmes, sur les enfants et sur les blessés, comme s'il ne lui suffisait pas de voler les œuvres d'art et de bombarder les cathédrales. M. Hauptmann n'entend qu'un son : celui du bourdon de Reims. Nous qui nous défendons de tout parti pris, nous savons qu'aujourd'hui le droit, la loyauté et l'humanité sont avec nous. Aucun de nos généraux ne donnerait l'ordre d'achever les blessés ni de détruire la cathédrale de Cologne. Quant à la douleur que l'Allemagne, dont M. Hauptmann se fait le porte-parole, prétend ressentir « devant la poitrine transpercée d'un frère humain, » elle doit être bien peu profonde pour que les Allemands n'aient pas hésité à tirer les premiers. Il faudra bien qu'un jour le monde entier sache, à ne s'y plus méprendre, ce que fut leur duplicité, ce qu'est leur cruauté. Puisque leurs écrivains et leurs socialistes tiennent à prendre place à côté de leur empereur, il faudra bien que le *xx^e* siècle les marque du même signe ineffaçable de réprobation. Puisqu'ils se font les hérauts de la conquête brutale, puisqu'ils prétendent que l'Europe doit devenir allemande, il a fallu que l'Europe presque entière se levât d'un seul coup pour

leur jeter à la face le *non serviam*. La force et l'orgueil ont des limites qu'il leur est interdit de dépasser.

Je n'affirmerai certes point qu'en France tout soit parfait. Je ne me suis pas privé de critiquer ici-même — et l'on m'en a fait des reproches amicaux — tel rouage de notre mécanisme social et de protester contre une certaine décadence de nos mœurs littéraires. Je me serais cru coupable, si je n'estimais que la meilleure forme du patriotisme fût de désirer et de demander l'épuration progressive de son pays. Mais, si depuis quarante-quatre ans les scandales n'ont pas manqué en France, ils n'ont pas davantage fait défaut en Allemagne. En revanche, nous assistions à une régénération d'année en année plus accentuée et qui se traduisait, dans tous les domaines de l'activité intellectuelle et morale, par des groupements, par des manifestes et par des actes. Des appels se croisaient dont il était permis, jadis et même naguère, de discuter la nécessité et l'opportunité. Nous traitions l'un de visionnaire exalté, l'autre de prophète de malheur : or c'étaient eux qui voyaient clair et qui devinaient juste. Nous bercions du rêve éternel d'universelle fraternité : eux voulaient nous faire toucher du doigt les préparatifs de la guerre qu'allait déchaîner l'Allemagne. Et les discordes naissaient l'une de l'autre. Et il y avait des gens pour discuter à perte de raison sur la précellence du cubisme en peinture, d'autres qui se bombardaient à coups de titres plus ou moins ridicules d'écoles littéraires. Maintenant ce sont les armes qui prévalent ; la parole est aux obusiers de 420 et à notre canon de 75. Des millions d'êtres humains se répètent les noms de Joffre, de von Kluck, de Rennekampf, qui ignoreront à tout jamais qu'il ait pu y avoir un orphisme pictural et un druidisme littéraire. Il y a unanimité sur la guerre. Elle est la plus profonde et la plus immense réalité que nous puissions concevoir. Je n'en fais point l'éloge. Sans doute il ne m'est pas interdit de comprendre une des dernières paroles qu'ait prononcées Jaurès avant d'être assassiné par un misérable. Pressentant la catastrophe, il disait : « Je finis par croire que la guerre est d'origine divine. » Ainsi le grand orateur socialiste se rapprochait du grand écrivain catholique Joseph

de Maistre. Sur ce terrain je ne veux suivre ni l'un ni l'autre, mais je sais que la guerre nous a tous réconciliés en une commune foi dans la destinée de la France.

La France a frissonné. Comme le roseau sous le souffle de la tempête, elle a plié, mais n'a point rompu. Douze jours durant, — les douze jours qu'il m'a été donné d'y vivre à partir de l'affichage du décret de mobilisation, — j'ai senti battre le pouls de Paris. Il accusait la fièvre, mais une fièvre qui n'allait pas jusqu'au délire. J'ai vu la foule stationner sur les grands boulevards, acclamer des volontaires précédés de drapeaux différents et des soldats portant même uniforme et mêmes armes. La nuit venue, des phares protecteurs projetaient en tous sens et jusqu'au fond du ciel leurs faisceaux lumineux qui, plus que les yeux de l'amoureuse Mireille, faisaient pâlir les étoiles : le temps n'est plus aux romances sentimentales. Les revues littéraires cessèrent de paraître. Aux étalages des libraires, les romans nouveaux, les derniers de l'annuelle saison, furent remplacés par des cartes du théâtre des opérations. Plusieurs fois par jour on se précipitait vers les kiosques pour s'y arracher les journaux que les vendeuses n'avaient même pas le temps de plier. Il y avait ceux du matin, ceux de onze heures, ceux de midi, ceux de trois heures, ceux de quatre heures et ceux de cinq heures de l'après-midi. Plusieurs d'entre eux avaient modifié leur format. Plus d'actualités mondaines ni théâtrales : des renseignements sur les premiers combats, des anecdotes guerrières, des considérations politiques. Tout était à l'unisson.

Douze jours après, j'ai traversé une partie de nos campagnes où se continuaient et s'achevaient les travaux de la moisson. Rien n'eût dénoncé l'état de guerre, sauf les hommes en moins grand nombre dans les champs et la présence de territoriaux en armes le long des voies ferrées. Je suis arrivé dans la petite ville.

Le fleuve dont j'ai parlé coule avec indolence un peu à l'écart de ses murs. Bâtie dans une plaine plantée de vignes, de peupliers et de saules, rien ne la désigne à l'attention du touriste. Elle n'a ni monuments remarquables, ni histoire. Elle ne fut

jamais le centre d'aucun groupement, ni le théâtre d'une bataille, ni même, je crois, d'une escarmouche. D'autres petites villes toutes proches furent, au moyen âge, plus célèbres qu'elle : elles se sont dépeuplées pendant qu'elle seule se développait. Trois fois par semaine le marché lui amène paysans et paysannes des villages et des communes des alentours. Sa rue principale n'est pas pittoresque ; ses autres rues, désespérément rectilignes, n'offrent aux regards que des façades de maisons toutes modernes. Elles regorgeaient de soldats quand je suis arrivé. Ce n'étaient partout qu'uniformes tous semblables. La petite ville ne connaissait point la même fièvre que Paris ; mais il s'en fallait de beaucoup qu'elle demeurât indifférente au rythme général : elle aussi était emportée, sans presque qu'elle s'en rendit compte, dans le grand tourbillon. Ici aussi l'on se précipitait, non pas vers les kiosques, mais vers la gare, bien avant l'arrivée du train qui chaque après-midi apportait les journaux de Paris. Devant la sous-préfecture, où l'on affichait les communiqués officiels, des groupes presque continuellement se formaient qui ne se dissolvaient que pour être aussitôt remplacés par d'autres. Aujourd'hui, ce besoin de savoir a fait place à une tranquillité qui n'est pas de l'indifférence. On continue d'attendre avec moins d'impatience, avec, surtout, moins d'anxiété.

Et je me dis qu'il en est ainsi partout en France, depuis le plus humble hameau jusqu'à Paris. Oh ! je ne veux pas me dissimuler les milliers de souffrances éparses. Toutes les larmes versées sur les chers disparus, ce n'est pas moi qui méconnaîtrai leur légitime valeur. Mais tous ces sentiments ne doivent-ils pas s'effacer devant cette certitude qu'il nous était impossible de reculer, qu'il nous était impossible de ne pas accepter la lutte offerte et même imposée ? Toutes ces tendresses désormais inemployées ne doivent-elles pas se muer en haine pour les barbares qui ont déchaîné le fléau ?

Chaque jour, quand tombe le crépuscule, à l'heure où les vieux paysans de nos anciens villages reprennent le chemin de leur chaumière, ils ne peuvent pas ne pas songer, en regardant machinalement vers l'horizon qu'ensanglante le coucher du so-

leil, à la terre du nord et de l'est de la France où se joue le sort de la civilisation latine et humaine. Et peut-être n'y songent-ils pas, même confusément. Ils ignorent l'essentiel du problème. Mais il suffit que, sans seulement le soupçonner, ils aient laissé partir leurs fils pour les confins de la Belgique et de l'Alsace. Peu m'importe de savoir qu'ils ignorent : il me suffit de savoir qu'ils agissent. De Dunkerque à Bayonne, de Nancy à Brest, on peut tracer les deux lignes d'une croix idéale qui, de son rayonnement spirituel, couvre la France entière. Tout notre pays, soulevé d'un même élan, communie en une même certitude, tout ce pays générateur d'une race têtue et enthousiaste, dont Charles Péguy, tué comme lieutenant mais éternellement vivant comme fondateur des *Cabiers de la quinzaine*, résuma si superbement les qualités de force et de résistance. De cette guerre il ne verra ni les péripéties ni le résultat. Mais ses frères en notre mère la France pourront toucher du doigt celui-ci et celles-là. Ils pourront applaudir à l'écrasement de l'impérialisme allemand. Et il y aura ce jour-là grande joie dans toutes les chaumières et dans toutes les maisons de France. Plus d'une femme sourira de l'immortel sourire d'Andromaque : en pleurant son mari pour jamais disparu, son visage s'éclairera à l'idée que ses fils n'iront pas à la guerre.

HENRI BACHELIN.

CHRONIQUE ITALIENNE

Difficulté d'écrire une chronique en ce moment tragique. — France et Italie. — La tristesse et l'inconvénient de devoir attendre. — La corruption des énergies en activité verbale. — Littérature et art.

La tâche du chroniqueur est devenue très difficile et incertaine. Il serait relativement facile, même dans le chaos des événements, d'enregistrer les faits isolés, de signaler les épisodes les plus importants. Mais les journaux quotidiens s'acquittent déjà au mieux de cette besogne purement narrative. Ici, on

voudrait, au contraire, faire œuvre de reconstruction et d'interprétation. Et l'on s'aperçoit alors de la terrible difficulté de trouver un point de vue stable et dominant dans ce remuement général d'hommes, de choses et d'idées de valeur. On se sent comme entraîné dans un mouvement trop rapide et désordonné, comme submergé par la grandeur même et la vélocité des événements qui, tant qu'ils sont proches, vous remplissent les yeux de leur masse, et qu'on ne peut revoir après parce que d'autres surviennent aussitôt pour vous troubler et vous absorber. Et surtout il vous manque cette prévision suffisante du lendemain qui est indispensable pour se remémorer la veille et éclaircir le moment présent. Le raisonneur le plus présomptueux ne peut s'empêcher de réfléchir que, tandis qu'il échafaudes ses belles théories, peut-être l'événement est déjà en cours qui en démontrera la vanité. Puis il faut tenir compte de l'énorme difficulté qu'il y a à distinguer le vrai du faux dans l'avalanche des nouvelles, à saisir le sens caché dans les communications officielles dont le vague est voulu. Et une autre difficulté, peut-être encore pire, est celle de résister à sa propre passion continuellement tenue en haleine et de ne pas accepter comme données de pur raisonnement ce qui est suggéré par notre amour et par notre haine.... Que faire donc? Se taire? Ah non! Tout peut avoir un sens et une valeur, même les observations qui se révèlent imparfaites ou erronées, même les interprétations qui ne correspondent pas à la réalité telle qu'elle se manifeste sous une lumière plus intense. La vérité psychologique n'est pas la vérité historique. Du reste, je m'abstiendrai dans mes propos, autant que cela me sera possible, de tout ce qui a trait à l'avenir. Quand cette chronique paraîtra, l'Italie sera encore en état de paix ou aura commencé la guerre. Je serais bien sot de m'évertuer aujourd'hui, au risque de me tromper lourdement, à prophétiser ce que tous sauront alors. Je veux plutôt m'arrêter à ces manifestations de la vie italienne actuelle qui, quoi qu'il arrive, ne changeront pas, ou guère, de physionomie.

— Quand le gouvernement déclara que l'Italie ne pouvait se

considérer comme liée aux deux empires du centre dans une guerre d'agression, la grande majorité du pays en fut heureuse et satisfaite. Il peut être intéressant d'analyser les éléments de cette satisfaction, de chercher les pourquoi de cet assentiment général. D'aucuns supposent peut-être que les Italiens acceptent volontiers de rester neutres parce que la paix est plus commode que la guerre, plus conciliable avec les habitudes et avec les affaires : avec la médiocrité petite-bourgeoise, en somme, et aussi avec le doctrinarisme des partis avancés. Il est probable que l'abstention de la lutte plaît à beaucoup pour de semblables motifs rien moins qu'héroïques. Mais celui qui s'en tiendrait à cela se tromperait fort. En attendant, il est certain que l'esprit public s'est manifesté dès le début très hostile à l'Autriche et à l'Allemagne, ardemment favorable en revanche aux alliés, surtout à la France. La France ! Personne peut-être n'a encore dit combien puissants et indestructibles sont les liens qui attachent l'Italie à la France. On peut admettre qu'il existe entre elles deux des conflits d'intérêts irrémédiables. Il paraît que Thiers, en 1859, dénonçait, avec de très forts arguments, le dommage qui résulterait pour la France de la formation d'une nation italienne destinée à devenir nécessairement sa rivale dans le commerce, en influences, etc. Eh bien, malgré les raisons de Thiers, la France aida l'Italie à se constituer. Tant pis pour ceux qui s'entêtent à soutenir la doctrine du matérialisme historique ! Et que de motifs de ressentiment et de lutte entre les deux pays durant le dernier demi-siècle ! Mentana, Tunis, la politique de Crispi, l'incident du *Manouba* et du *Carthage*.... Il y eut des moments où il sembla que la défiance entre les deux nations fût devenue de la haine et du mépris, et que l'inimitié fût sur le point de dégénérer en guerre ; mais il n'en fut rien. Il suffit, en peu de temps, du côté italien, pour améliorer les déplorables relations diplomatiques et commerciales, de l'œuvre de quelques hommes assurément remarquables, mais qui n'auraient rien pu contre un dissentiment réel et profond. Sans rien enlever au mérite personnel de Luzzatti, de Visconti-Venosta et autres, on peut croire qu'il n'aurait

pas réussi, sans l'agrément bien prononcé de la nation, à détruire aussi rapidement les effets du misogallisme de Crispi. Et vaines auraient été l'habileté, la patience et l'énergie de M. Barrère, l'ambassadeur de France à Rome. La vérité est que dans les relations entre la France et l'Italie l'amitié représente l'état d'équilibre, et l'inimitié ne peut être qu'un trouble artificiel, que suffirait à dissiper le jeu seul des forces naturelles, laissées libres.... Si l'on considère d'autre part quels sont et pourraient être les avantages économiques italo-germans au point de vue du profit purement matériel, il est probable que l'Italie aurait un intérêt prépondérant à se maintenir en rapport intime avec les empires allemands, à en désirer et en aider le triomphe. Or, bien au contraire, elle désire ardemment le triomphe de la France. Tant pis encore une fois pour ces tristes dogmatiques qui affirment que tout se ramène dans l'histoire des hommes au facteur économique ! Beaucoup d'Italiens aiment la France à cause de 1789, d'autres à cause de 1859 : motifs assez désintéressés. Mais ce qui compte le plus, c'est la sympathie native, intime, difficilement attribuable à tel ou tel motif, continuellement nourrie par le livre et la revue française qui trouvent en Italie un nombre considérable de lecteurs fidèles. Notre aptitude à distinguer ne peut s'étendre indéfiniment. Jusqu'à hier, il y avait en Italie des gens qui disaient et pensaient : « Bergson, oui ; c'est un grand philosophe. — Rolland, oui ; c'est un grand écrivain. — Rodin, oui ; c'est un grand artiste. — Mais la France, non ! La France, nation rivale ; la France, foyer d'infection d'où se répandent sur le monde ce maçonisme, cet anticléricalisme, ce radicalisme latins qui sont les pires, la France indifférente, défiante, poliment railleuse devant nos meilleures œuvres, ne peut nous inspirer ni amitié ni sympathie. Les grands hommes français, oui ; les belles et bonnes choses françaises, oui ; la France, non ! »

Telle était naguère la façon commune de raisonner, faite de distinctions et de réserves. Mais la guerre a eu pour effet de supprimer du coup toutes les rancunes, de dissiper toutes les subtilités des logiciens, de laisser pleine liberté aux sentiments seuls.

On ne crie pas dans les rues : « Vive la France ! » mais tous, ou peu s'en faut, le crient *in petto*. Les journaux s'ingénient à conserver un certain air d'impartialité, mais ils n'y arrivent pas. Les succès français sont annoncés en lettres plus grasses, commentés avec plus de promptitude et de plaisir. On sent dans ces nouvelles et dans ces notes la velléité sous-entendue, réprimée exprès, de dire : « notre victoire. » Et, réciproquement, on devine dans la publication des notices de source allemande la défiance et le mécontentement. Les plus grands journaux, qui, naturellement, donnent aussi des correspondances de Berlin et d'Autriche, sont assaillis de protestations de leurs lecteurs. Les critiques militaires, qui, comme de juste, s'efforcent d'éliminer tout argument politique ou sentimental, sont en butte à la colère et aux injures du public toutes les fois qu'ils expriment un jugement qui semble favorable aux armes allemandes. Ressentiments puérils, si l'on veut, mais profondément significatifs. Quand on aime et qu'on craint bien, notre esprit devient intempérant comme celui des petits garçons.

— Une autre grande raison qui a fait accueillir avec tant de faveur en Italie la déclaration de neutralité était, cela se conçoit, la répugnance à combattre aux côtés de l'Autriche, et dans une guerre considérée comme injuste en soi, aussi bien que contraire aux intérêts italiens. Ce sont choses connues sur lesquelles je n'insiste pas. L'état de neutralité, par ailleurs, semble chaque jour plus périlleux et intenable. Tous (à part les ultra-noirs et les ultra-rouges, les cléricaux de sacristie et les cléricaux de meeting, les cléricaux en un mot), tous attendent avec angoisse que la neutralité prenne fin, et l'attente devient toujours plus anxieuse. A d'autres la *felix Italia* ! L'Italie sent et sait qu'il ne sera pas possible de défendre sans lutte son patrimoine et son bon droit, ses espérances et son honneur, et elle n'a rien à gagner à ce que le moment terrible ne soit pas encore venu, bien au contraire. Attendre est l'épreuve qui use le plus les énergies des hommes. Attendre implique, il est vrai, le loisir de pouvoir se mieux préparer, mais aussi le danger que languisse sans flamme cette première belle ardeur où se révèle notre substance

la plus pure. Après s'être éteint sans effet, l'enthousiasme initial se rallume difficilement. Ayant fait place au raisonnement, l'ivresse humaine perd toute essence divine. On voit mieux, on calcule plus juste ; mais, avec la connaissance, augmente la difficulté de se décider. Les intérêts mesquins surmontés un instant se retrouvent en état de pouvoir prévaloir. Les petites voix trouvent moyen de se faire de nouveau entendre. Les choses redeviennent une à une ce qu'elles étaient en temps ordinaire : les unes bonnes, les autres mauvaises, la plupart indifférentes, toutes supportables....

Et pourtant, il faut attendre; mais attendre quoi? Que l'armée soit prête? Pauvre armée, si, après deux mois et demi, elle n'avait pas réussi à regarnir les magasins épuisés par la guerre de Libye et laissés vides par le gouvernement tremblant devant la menace démagogique! Attendre la provocation autrichienne? On sait que l'Autriche ne provoquera pas. Attendre que l'Autriche obtienne dans les Balkans des agrandissements tels que de justifier l'intervention de l'Italie pour défendre ses propres intérêts sur l'autre rive? Bon Dieu! l'Autriche ne fait que se laisser battre : par la petite Serbie comme par la grande Russie.... Certains espèrent que la Turquie (avec l'aide de la diplomatie allemande, qui vaut beaucoup moins que l'armée allemande) pourra un jour fournir à l'Italie le motif d'entrer en lice. D'autres (les calculateurs, les subtils, les bien informés) affirment que l'Italie est en train de négocier et qu'elle ne bougera que quand les pourparlers diplomatiques auront pris ou prendront corps. D'autres enfin pensent que rien, en tout cas, ne se fera avant le printemps. Mais personne n'est sûr de ce qu'avancent les autres et le gouvernement sait garder jalousement son secret. Aux impatients, aux soupçonneux, aux frémissants, le ministre Salandra trouve toujours à répondre sans sécheresse, avec beaucoup de politesse et même avec une certaine solennité. Mais ce sont des réponses dont rien ne se peut déduire pour le soulagement de l'anxiété générale. « Souvenez-vous, lui crie-t-on sur tous les tons, des anciens renoncements honteux !

L'Italie aurait pu occuper Tunis, elle ne l'a pas voulu ; elle aurait pu être avec les Anglais en Egypte, elle ne l'a pas voulu. Le pays ne pardonnerait plus à un gouvernement qui se montrerait de nouveau si pusillanime.... — Nous nous en souvenons, répond le ministre ; nous sommes conscients de la terrible responsabilité qui nous incombe. » Et il fait savoir indirectement que c'est lui-même, et non d'autres, qui dirige la politique des affaires étrangères. L'honorable San-Giuliano n'est que le symbole et le signe conventionnel du *statu quo*. Il durera autant que la neutralité. Et si la Triple-Alliance existe encore, il faut reconnaître que personne ne saurait la personnifier mieux que ce pauvre fantôme de ministre raidi par la goutte, immobile et dolent sur sa chaise longue ¹.

— Une autre conséquence fâcheuse de l'attente trop prolongée : la facilité avec laquelle l'énergie débordante se corrompt et se perd. Et la pire corruption de l'énergie est celle qui se traduit en polémiques, conférences, articles, vains mots. Quelques-uns des journaux les plus répandus ont ouvert leurs colonnes à toute personne tant soit peu connue qui se sent la mission d'émettre une théorie, de donner un conseil à l'Italie ou à l'Europe, d'exprimer une formule apte à résoudre les plus sérieuses difficultés. Beaucoup de pensées subtiles, rares, originales, ont pu ainsi voir le jour, mais comme il est vain et même un peu mortifiant d'avoir tant d'esprit alors que les autres ont tant de force ! De savoir raisonner si finement, alors que les autres savent vaincre ou mourir ! Quelle pauvre satisfaction en ces jours que nous vivons de se montrer puissants dans une simple guerre de papier ! Quel danger n'y a-t-il pas (et c'est le pire) de préparer en discutant ainsi à la byzantine des sentiments frivoles, des croyances erronées, d'âpres discordes, les plus mauvaises conditions pour le jour, s'il doit venir, de la grande lutte !... Et il y a encore les pacifistes impénitents, qui s'efforcent de retirer de la ruine de leurs utopies quelque débris applicable à telle ou

¹ La nouvelle de sa mort nous est arrivée pendant que ces lignes s'imprimaient.

telle nation. « Si l'on ne peut avoir la paix universelle, prêchent-ils, qu'on nous laisse au moins la paix italienne, la paix espagnole, la paix roumaine ! » Un autre groupe de gens pieux répandent des circulaires et recueillent des souscriptions pour défendre la ligue mondiale des neutres, afin de hâter et, qui sait ? d'imposer la paix, ou d'obtenir, en tout cas, que dans le grand remaniement de la carte de l'Europe le principe des nationalités soit respecté. ... Utopies auxquelles ne manque pas un certain caractère de générosité. Ce qui est beaucoup moins respectable, c'est la doctrine du socialisme officiel qui a proclamé son aversion pour toute guerre possible, et l'indifférence du prolétariat en face de toutes les misérables compétitions des différentes bourgeoisies. La négation de l'idée de patrie après l'éclatant démenti de la guerre présente est encore plus stupide que méchante, et elle s'explique (elle ne se justifie pas), si l'on songe que toutes les Eglises, à l'heure de la dissolution, vont essayer de redoubler de rigueur dogmatique. Le socialisme italien a vu l'Internationale se déchirer en autant de groupes ennemis qu'il y a de nations. Il sait d'ailleurs que tous ses adeptes courraient demain, sans hésitation, à la guerre. Il sait même que quelques-uns de ses coryphées seraient heureux de combattre. Jamais doctrine ne s'est vue plus désavouée par les événements, plus contraire à la réalité. Il est assez naturel qu'elle tente de se raffermir dans ses formules les plus rigides. Ou peut-être espère-t-elle pouvoir encore contraindre la peureuse et remetteuse bourgeoisie italienne à je ne sais quelle transaction. Vain espoir ! Une force impérieuse entraîne désormais tout le monde, et le giolittisme n'est pas plante à prendre racine dans l'odeur de la poudre.

— Je n'ai pas l'intention de vous parler cette fois de littérature et d'art. Il n'a paru que très peu de nouveaux livres ces derniers mois, et rien n'est plus digne de pitié que le sort de ces pauvres volumes élaborés avec qui sait combien de soins et d'espoir et venus au monde dans des jours d'angoisse et de sang. Les journaux quotidiens ont tous cessé de publier des nouvelles.

Quelle imagination pourrait se flatter d'égaliser la grande et terrible réalité? Même les journaux littéraires et les revues ne donnent que des articles de guerre ou de politique. On a l'impression que la pensée de la beauté pure, si elle était possible, serait frivole, folle, presque coupable. Dans les temps comme ceux-ci, l'art doit renoncer à sa prétention d'être le grand charmeur des esprits, le grand agitateur des cœurs : les esprits ne cherchent pas à être charmés ; les cœurs palpitent et tremblent en attendant le dénouement d'une tragédie qui n'est pas imaginaire.

Et puis on sent chez tous, et surtout chez ceux qui, en leur qualité d'artistes, ont une intuition plus prompte et plus pénétrante, on sent que beaucoup de choses fondamentales de notre vie vont changer. La sensation du provisoire s'insinue dans tous les esprits, dans toutes les œuvres ; et les œuvres qui n'ont pas eu de valeur immédiate et concrète cessent ou deviennent languissantes. Chez quelques personnes, la fièvre de l'attente a créé comme l'idée et la foi d'une palingénésie imminente. A quoi bon créer sur un terrain qui déjà se fissure et se transforme? Répéter des paroles qui demain n'auront plus de sens?... Foi ingénue et exagérée sans doute, mais assez répandue. L'inertie plus ou moins résignée où sont tombés les artistes dépend d'elle en partie.

Il n'est pas mauvais, d'ailleurs, que de temps en temps les événements imposent à l'art une petite halte. Après la halte, la vigueur est plus grande ; après le silence, le chant plus frais et sonore.... Pourvu que les premières voix qu'on entendra demain ne soient pas des voix de dépit et de regret ! Malheur à l'Italie si, pouvant sauver la civilisation latine en péril, elle a préféré rester spectatrice impassible !

FRANCESCO CHIESA.

CHRONIQUE AMÉRICAINE

Le contre-coup de la guerre. — Les Etats-Unis et l'Allemagne. — Une marine marchande américaine en perspective. — Nos nababs, leurs fêtes et leurs palais. — New-York a-t-elle été fondée par un Belge ?

Si éloignés que soient les Etats-Unis du théâtre des hostilités, ils n'en ressentent pas moins, beaucoup plus profondément qu'on ne se l'imagine sans doute en Europe, le contre-coup des événements actuels. Une des conséquences les plus inattendues de cette guerre a été la situation, sans précédent, créée par l'affluence des touristes américains dans les pays à l'est de l'Atlantique. Du jour au lendemain, par suite de l'interruption partielle des communications et de l'impossibilité de se procurer des fonds, des dizaines de mille sujets des Etats-Unis se sont trouvés dans une position critique. On ne sait pas bien comment cela aurait fini, sans les mesures extraordinaires prises par le gouvernement américain. Nous avons eu ce spectacle étrange d'une contrée envoyant par navires de guerre des millions en or pour secourir ses nationaux éparpillés depuis la Suède jusqu'au sud de l'Italie, — et des nationaux appartenant, en général, à la classe la plus riche de la société ! Aux Etats-Unis, on a craint, pendant quelque temps, que beaucoup de services publics — notamment ceux de l'instruction publique et de la justice — ne fussent entièrement désorganisés par ce qui s'annonçait comme une prolongation indéfinie de vacances. Mais enfin toute inquiétude est dissipée de ce côté ; ces « naufragés du plancher des vaches » ont été ramenés sains et saufs, quoiqu'un peu effarés, sur nos rives ; et les récits de leurs aventures sont accueillis avec empressement par la presse, heureuse, par ce temps de censure à outrance, d'avoir quelque chose à raconter qui touche, même de loin, aux opérations militaires. Toutefois, les conséquences les plus sérieuses de la guerre pour les Etats-Unis ont été, comme bien l'on pense, économiques. Sous ce

rapport, les effets sont complexes. D'une part, la diminution du chiffre des affaires avec le vieux monde a fait baisser les recettes douanières de telle sorte qu'on envisage sérieusement l'établissement d'une « taxe de guerre » sous la forme de contributions indirectes. D'un autre côté, la quasi-suppression des importations et exportations de diverses natures a porté un coup très sensible à nombre de maisons de commerce et mis sur le pavé, en particulier, les ouvriers des ports. Un résultat plus inattendu de la conflagration européenne fut le renchérissement considérable et immédiat des nécessités de la vie. S'il est facile de comprendre que les produits venant d'Europe subissent, à cause des délais, risques, etc., une augmentation de prix en Amérique, il est absolument inadmissible que des choses comme les légumes, la volaille, le beurre, et autres denrées qui furent toujours destinées à la consommation domestique deviennent plus chères à New-York ou Chicago parce qu'on se bat en Picardie et en Galicie. Mais il n'est pas de limite à l'audace et à l'avidité des spéculateurs. Les « mauvais trusts » — n'oublions pas qu'il y en a de bons — n'ont pas laissé échapper une aussi belle occasion. Et, rien n'étant contagieux comme cette espèce d'exemple, l'épicier du coin, le petit fruitier d'à côté n'hésitent pas à hausser de quelques sous des marchandises pour lesquelles ils n'ont pas, du reste, donné un liard de plus au producteur. Cependant, cette fois du moins, le public s'est fâché. Le président Wilson a fait faire des enquêtes simultanées par les ministères du commerce et de la justice. Les ligues, de plus en plus puissantes, de consommateurs et ménagères ont menacé de boycotter les délinquants. En somme, quoiqu'il faille encore rester sur la défensive, il semble que le mal soit déjà en partie enrayé. Devant l'unanimité des protestations, et les menaces, répétées par leurs clients, d'une plainte au procureur de la république, les petits spéculateurs ont pris peur, tandis que l'attitude du gouvernement tenait les gros en respect.

— A un tout autre point de vue, la présente guerre a fait ressortir une situation intéressante : le changement d'opinion qui s'est produit aux Etats-Unis relativement à l'Allemagne,

depuis les événements de 1870-1871. Alors qu'après Sedan les sympathies américaines allèrent jusqu'à se manifester par un message officiel de félicitations au roi Guillaume, il est indéniable qu'aujourd'hui, dès le début des hostilités, la grande majorité de la nation s'est déclarée antigermaniste. Cela est d'autant plus remarquable que le nombre des Allemands de naissance ou d'origine est énorme dans cette contrée. Quelles sont donc les raisons de ce revirement? Tout d'abord, on doit se souvenir qu'en 1870 les Américains ne pouvaient guère vouloir de bien à Napoléon III qui, peu d'années auparavant, avait pour ainsi dire ouvertement pris parti pour le Sud contre l'Union dans la guerre civile, et, en outre, avait contrecarré la doctrine de Monroe en tentant d'établir Maximilien sur le trône du Mexique. En second lieu, il faut bien le dire, les Allemands étaient moins... intransigeants que maintenant. On n'a pas oublié ici la conduite plutôt hostile du Kaiser, ou du moins de ses représentants autorisés, dans plusieurs circonstances, telles que la déclaration de guerre contre l'Espagne par le Congrès, et, encore davantage, les opérations américaines à Manille, en 1898. La presse germanique paraît avoir, dans ces dernières années, fait tous ses efforts pour trouver quelque chose de désobligeant à dire sur la politique, l'armée ou la marine des Etats-Unis, alors que les journalistes et les auteurs américains ont toujours, non seulement rendu justice à l'Allemagne, mais encore témoigné d'une franche cordialité à son égard. Récemment, à l'occasion de l'occupation de Vera-Cruz par les troupes américaines, les feuilles d'outre Rhin, non contentes de dénoncer énergiquement un acte absolument inoffensif si on le compare avec les agissements allemands en Chine, tournèrent ensuite l'opération en ridicule, l'assimilant, sans aucune raison, à la position des Italiens à Tripoli. Ces petits incidents sont symptomatiques. Ils dévoilent, de la part de l'Allemagne, une sorte de jalousie, de mécontentement de la situation que se sont faite les Etats-Unis dans le nouveau monde. Les visées germaniques sur le Brésil ne sont un mystère pour personne ; et chacun sait aussi que les

Yankees, avec leur doctrine de Monroe, se dressent devant les yeux des Allemands comme le principal obstacle à la réalisation de leurs espérances, assez explicables du reste, en ce qui concerne l'Amérique du sud. Il ne faut donc pas s'étonner beaucoup que des écrivains militaires de Berlin ou d'ailleurs fassent paraître de temps en temps des « plans d'attaque, » des « batailles de l'avenir », où les pauvres Américains sont très maltraités par les troupes du Kaiser.

Tout ceci, on le conçoit, constitue un état de choses fort différent de celui de 1870 ; et les sentiments des Américains se sont modifiés en conséquence. Les relations officielles entre les deux pays sont restées naturellement excellentes, et, dans la plupart des localités d'Europe que les représentants diplomatiques de l'Allemagne ont dû quitter, ce sont les ambassadeurs ou consuls des Etats-Unis qui ont été chargés de l'expédition des affaires. Il y a ainsi une espèce de contradiction, dans les deux nations, entre l'attitude des gouvernements et celle des populations. On s'en rend probablement bien compte à Berlin, puisque le gouvernement allemand, pour le présent, paraît très anxieux de rester dans les bonnes grâces de la grande république. Il a fait plus qu'il n'était tenu de faire pour venir en aide aux touristes américains ; et les rapatriés sont unanimes à rendre justice à la courtoisie et à l'hospitalité dont ils ont reçu tant de preuves dans tout l'empire. Se cache-t-il quelque chose sous cette patte de velours ? C'est ce que se demandent les gens qui ont l'habitude de voir tout en noir.

— En attendant, les Etats-Unis, sous divers rapports, vont profiter de la lamentable perturbation qui paralyse les affaires en Europe, et ailleurs. Il ne faut pas être grand prophète pour prévoir que le pays verra éclore une foule de petites industries dont le vieux monde avait en quelque sorte le monopole. Toutefois, comme la main-d'œuvre est chère ici, on peut présumer que le résultat final de l'opération se traduira par un surcroît de dépense pour le consommateur. Ainsi qu'il était facile de s'y attendre, la guerre a fourni un argument d'un grand

poids aux partisans d'une marine marchande nationale. Nous ne saurions entrer dans le détail des causes qui ont fait que les Etats-Unis, dont le pavillon se voyait jadis partout sur les mers, sont devenus presque entièrement tributaires de l'étranger pour le transport de leurs marchandises. Toujours est-il que ce genre de commerce est défunt et que les efforts tentés depuis une vingtaine d'années pour le ressusciter ont échoué devant l'opposition des économistes libéraux. C'est qu'en effet le principal moyen préconisé consistait en des subsides du gouvernement. Or, aux Etats-Unis surtout, cette sorte d'encouragement est trop souvent une simple prime donnée à la formation de trusts aux tendances monopolisatrices ; et nous avons une si grande variété de ces institutions que le Congrès lui-même a hésité à entrer dans cette voie. Néanmoins, les circonstances actuelles montrent que la nation est fortement handicapée par son manque de bateaux marchands lorsque survient un conflit européen entre des pays maritimes. Ce qui fait ressortir une fois encore que les plus saines théories économiques ne sont pas toujours immuables et que les prévisions faites dans le silence du cabinet ne valent pas grand'chose, ici comme ailleurs, sans l'épreuve de la pratique.

— Quels que soient les troubles et les changements économiques causés aux Etats-Unis par la présente guerre, il est probable que la chose la plus sensible à nos millionnaires sera l'obligation de renoncer aux si agréables excursions transocéaniques d'hiver et de printemps. Il leur faudra se contenter — pauvres gens! — de la Floride, de la Californie, et des stations, charmantes d'ailleurs, de la Géorgie et des deux Carolines. La plupart d'entre eux possèdent déjà dans ces parages des résidences somptueuses ; mais il n'était pas de bon ton, en ce monde-là, d'y passer plus de quelques semaines. Espérons que ces favoris de la fortune survivront à ce terrible accroc donné à l'étiquette et pourront atteindre sans encombre l'époque où l'on se rend à Newport. Chacun sait que Newport est le rendez-vous élégant par excellence des Américains, et la Mecque des nobles européens décavés, à la chasse d'une dot. Ce qui est

moins connu, c'est que son *high life* estival a servi de base à la fameuse classification des *quatre-cents*, — la noblesse des Etats-Unis. Soit dit en passant, ces 400 ne sont guère, en réalité, que 240. En vain des efforts ont été faits, ces derniers temps, pour porter le nombre de cette élite à six cents. Le groupe des « ultra-fashionables » tend plutôt à diminuer. Maint richard qui se fait classer par une presse obligeante ou mercenaire parmi les *four hundred* n'a jamais été admis officiellement dans ce cercle. Il ne suffit pas en effet d'avoir bâti un palais à Newport ou même obtenu accès au Casino : on n'a pas pour cela droit d'accès aux salons des connaissances faites dans cet établissement pourtant très sélect. D'un autre côté, cette société si stricte se laisse pénétrer, de temps à autre, par quelques jeunes hommes sans fortune, mais qui sont des danseurs émérites. Et les danseurs sont si rares ! Ce sont là, sous une autre forme, les bouffons d'antan. Ils logent dans des pensions de troisième ordre ; mais avec un peu d'adresse ils sont sûrs d'avoir leur couvert, pour toute la saison, à tour de rôle, chez les divers membres de la société. Cette dernière, sans doute pour essayer de faire oublier ses origines, fait grand bruit de l'admission de quelques personnes dont la situation de fortune est comparativement fort modeste ; et elle se vante tout aussi bruyamment d'avoir fermé ses portes à des milliardaires par trop parvenus. Une chose très certaine, c'est que les 400 ou les 240, comme on voudra, ne se distinguent guère que par leur faste. Les fêtes qui se donnent à Newport ne peuvent se comparer qu'à celles dont les annales de l'antiquité nous content les splendeurs. Un seul bal, par exemple, offert par Mrs Stuyvesant-Fish, coûta environ 500 000 fr. Il est vrai qu'on y remarquait des fontaines lumineuses, des ballets de nymphes ; que les serveurs portaient des livrées Louis XVI ; et qu'on lâcha, à un certain moment, des milliers de papillons, et des centaines de colombes. Mais comment s'étonner d'un tel luxe, quand on voit la véritable course à l'extravagance à laquelle nos nababs se livrent en ce qui concerne leurs demeures ? Il y a une trentaine d'années, on ne comptait guère aux Etats-Unis que deux ou

trois maisons privées ayant coûté cinq millions de francs. Aujourd'hui, une construction de cette espèce est à peine remarquée. M. André Carnegie, l'apôtre de la paix universelle, et le grand fondateur de bibliothèques publiques, n'a pas dépensé moins de 10 millions de francs pour sa résidence de la V^e Avenue, à New-York. Le palais de M. Charles Schwab, dont le terrain seul fut payé 3 500 000 fr., est estimé, avec ses décorations intérieures, à 25 millions. Celui de M. J.-H. Smith, avec son ameublement, est coté à 35 millions de francs. Mais la demeure la plus coûteuse est incontestablement celle de M. le sénateur Clark : son prix s'élève à *soixante dix-huit millions de francs*. Ce qui n'est pas surprenant si l'on songe que M. Clark a fait face à des difficultés de construction qu'il a surmontées comme eût pu le faire un Sardanapale ou un Pharaon. Il a acheté, par exemple, toute une carrière de marbre, unique en son genre, afin, dit-on, d'être le seul à utiliser ce matériel spécial ; il a aussi acheté une fonderie, pour pouvoir faire exécuter des ornements à sa guise.

Naturellement, de telles habitations renferment de grandes beautés, quoique l'architecture de certaines d'entre elles soit parfois désappointante. Tantôt d'énormes sommes ont été dépensées pour se procurer des portions de châteaux féodaux d'Europe qui ont été incorporées dans la résidence moderne. Tantôt ce qu'on a recherché est le dernier mot du confort : gymnase, piscine de natation en marbre, bains turcs, usine de réfrigération pour l'air de la maison en été, petit hôpital domestique pouvant être isolé du reste de l'habitation, communs pour la domesticité, et même les chevaux, plus élégants que bien des résidences de millionnaires *ordinaires*, c'est-à-dire moins extravagants. C'est une chose universellement connue en Amérique que les serviteurs de M. Gould, à Lakewood, sont logés plus somptueusement, au point de vue de l'architecture et de divers arrangements, que M. Rockefeller en personne, l'homme le plus riche du monde.

Le plus souvent, la moitié presque de la dépense est occasionnée par la collection d'objets d'art ou des imitations de

décorations de châteaux européens. Sous le rapport strictement artistique, le résultat n'est pas toujours heureux. Passer, par exemple, d'un salon Louis XVI à une bibliothèque Henri IV, puis à une salle à manger Louis XIII, donne l'impression qu'on est plutôt dans un musée que dans un *home*. En réalité c'est bien là le mal ; ces sortes d'édifices ne sont pas souvent agréables à habiter. Ils sont faits pour y recevoir, non pour y vivre. Et c'est, en somme, la punition de cette ostentation de goût douteux.

— A un moment où la Belgique attire tant l'attention, il n'est peut-être pas sans intérêt de faire remarquer que, d'après une nouvelle théorie, avancée par M. le baron de Borchgrave, dans le *Bulletin de la Société belge d'études coloniales*, ce serait un Belge, Jessen de Forest, et non un Hollandais, qui fonda New-York City, en 1623. Cette assertion s'appuie sur les déclarations d'un géographe de France, Virlet d'Aoust, lequel cite des faits que les partisans de l'autre théorie n'ont pu, jusqu'à présent, contester victorieusement. Nul ne nie que la côte de l'Amérique, entre le Canada et la Virginie, ait été visitée avant cette époque par les Hollandais. Mais il semble que nul *settlement* n'ait été fondé sur le site actuel de New-York avant le débarquement de de Forest et des trentes familles wallonnes qui l'accompagnaient sur son navire *Nieuw-Nederland*. Toutes les histoires de cette ville mentionnent bien, çà et là, la présence de Belges parmi les premiers pionniers de la région. Toutefois, jusqu'ici, leur action dans la colonisation avait toujours été, paraît-il, laissée plus ou moins de côté, parce que les vieilles familles new-yorkaises sont d'origine hollandaise et que le principal fleuron de leur couronne était d'avoir, parmi leurs ancêtres, les fondateurs de la métropole du nouveau monde. Tôt ou tard il faut rendre à César ce qui appartient à César.

GEORGE NESTLER TRICOCHÉ.

CHRONIQUE SUISSE ALLEMANDE

La guerre. — Neutralité et sympathies personnelles. — Penser et parler en Suisses. — Un impérialiste suisse. — Nos écrivains et la guerre. — Un jugement de Georges de Wyss. — *Les légendes héroïques de la Suisse* de Meinrad Lienert. — A propos d'*Henri le Vert*. — Livres.

On n'a plus le cœur à lire ; les romans paraissent trop fades ; il n'y a de lecture possible que celle des communiqués. Elle est brève : quand on a repéré sur la carte les noms peu familiers des villes de Galicie et planté des drapeaux, en voilà jusqu'au lendemain. La guerre nous absorbe à ce point qu'on ne peut penser à autre chose. Que va-t-il sortir de la fournaise ? La Suisse sera-t-elle épargnée ? Quelle répercussion les événements auront-ils sur sa destinée ? Serons-nous demain ce que nous avons été hier ? Autant de questions angoissantes qui nous étreignent d'autant plus que le conflit prend une amplitude énorme. Et l'on sent obscurément que cette crise de guerre fait courir à la Suisse un danger tel qu'elle n'en a point encore connu au cours de son histoire.

Et c'est pour cela que nous devons nous efforcer de penser et de parler en Suisses. Le faisons-nous vraiment ? On en doute parfois. Dans ce duel gigantesque où sont aux prises deux moitiés de l'Europe, je vois surtout se faire jour des opinions françaises et des opinions allemandes. C'est du point de vue français et du point de vue allemand, non du point de vue suisse, que nous jugeons la guerre, si bien que l'étranger qui voit les choses du dehors s'imagine qu'il y a deux Suisses, la Suisse des Allemands et la Suisse des Français. Et qui ne voit le danger de ces manifestations collectives ? N'y aura-il pas un jour des gens pour exploiter ces sentiments contre nous ?

Il serait pourtant si facile de penser et de parler en Suisses ! Penser et parler en Suisses, c'est être fidèle à nos origines, à l'esprit de notre politique séculaire, c'est-à-dire vouloir envers et contre tout le maintien sur notre sol de l'union pacifique des

trois races et croire fermement que notre neutralité n'est que l'expression de ce désir ; penser et parler en Suisses, c'est comprendre que, si cette neutralité nous empêche d'avoir de grandes visées politiques internationales, nous en prenons sans peine notre parti en considérant la haute valeur morale de notre union et en ayant la ferme conviction que, dans un avenir plus heureux, cette union sera célébrée comme un modèle⁶ et un exemple pour ceux mêmes qui aujourd'hui la méconnaissent et la dénigrent ; bref, penser et parler en Suisses, c'est répudier la hideuse *Realpolitik* qui proclame le droit du plus fort, qui considère le progrès général de l'humanité, la solidarité entre les peuples, le droit des faibles à l'existence comme autant de ren-gaines indignes de notre âge et qui nie que le monde puisse évoluer vers le progrès dans la justice et la civilisation en considérant tous les peuples comme les enfants d'une même grande famille, la famille humaine.

— C'est là l'idéal helvétique qui a fait notre force dans le passé et qui doit la faire dans l'avenir. Tous nos poètes et nos penseurs ont célébré ces sentiments comme éminemment congruents à la Suisse démocratique et républicaine. Aussi n'est-ce point sans douleur que nous voyons aujourd'hui des écrivains qui se disent Suisses vanter une politique nettement nationaliste et militariste, voire impérialiste, considérer la neutralité comme un aveu de faiblesse et mépriser les chiffons de papier sur lesquels les puissances ont apposé leur signature.

Un tel état d'esprit a trouvé son apologiste en Jacob Schaffner, écrivain bâlois fixé à Berlin qui, après avoir bruyamment affirmé ses sympathies germaniques dans une assemblée cosmopolite tenue au début de la guerre, a exposé ses idées sur la politique suisse en un article retentissant, *La Suisse et la guerre mondiale*. Cet article a paru dans une revue allemande, *Das neue Deutschland*, que la guerre a fait éclore. M. Schaffner n'y va pas par quatre chemins. Pour lui, la Suisse a manqué sa destinée. Depuis longtemps elle aurait dû répudier sa neutralité qui, dès le xvii^{me} siècle, fut une erreur et inaugurer une vigoureuse politique de conquête qui lui aurait permis de reprendre en Europe

la place qu'elle a perdue par sa faute. « La grande erreur des anciens Suisses, dit-il, est d'avoir consacré toute leur force aux expéditions milanaïses et de n'avoir point vu que leur destination naturelle était de devenir les héritiers de Charles-le-Téméraire dont ils avaient détruit l'empire. L'entreprise italienne eut comme conséquence leur abdication en Europe, qui les amena à introduire le principe de la neutralité dans leur credo politique. Avec le temps et surtout depuis la paix de Westphalie cette neutralité devint pour eux un dogme. Or, cette neutralité n'est pas autre chose que la déclaration, enregistrée dans un protocole international, que la Suisse renonce à accroître sa puissance. Il en résulte que, lorsque tous les peuples de l'Europe sont gagnés par l'idée moderne d'impérialisme, la Suisse reste une sorte de république de Saint-Marin, d'Andorre ou de Lichtenstein, qui se suffit à elle-même et n'a pas d'empreinte particulière. »

Quel bon patriote que M. Schaffner et quelle haute idée il a de son pays ! Quoi ! la Suisse n'aurait pas d'empreinte particulière et ne jouerait dans le monde qu'un rôle analogue à celui de la république d'Andorre ! Et tout cela parce que, selon les propres expressions de l'écrivain, « la neutralité rend la souveraineté de la Suisse problématique, par suite de la trop grande accoutumance à la passivité internationale et au renoncement à l'idéal impérialiste. »

Mais, cette erreur séculaire, la Suisse peut la réparer actuellement si elle sait profiter des circonstances. M. Schaffner croit que, dans l'immense conflagration qui gagne l'Europe, elle a son rôle à jouer. Voici comment il raisonne : La Suisse, dit-il, ne peut échapper à son sort. Déjà l'Allemagne menace son économie nationale. Encerclée dans ses étroites frontières, sans ports, sans colonies, elle peut encore par des moyens artificiels et grâce aux traités internationaux continuer à mener une chétive existence, mais elle sera bien forcée d'adapter un jour ses conditions de vie à celles de l'empire allemand. Bâle étouffe, étranglée à la frontière allemande. Déjà les industriels suisses et les exportateurs parlent d'une union douanière avec leurs puissants voisins. Mais cette importante innovation ne peut se réaliser

qu'avec le consentement de la Suisse occidentale qui parle français et dont les sentiments sont français. Or ce consentement, pour le moment du moins, est loin d'être acquis. Ne pourrions-nous pas y arriver par la considération de nos intérêts? Ce que nous voyons, c'est que la neutralité, en l'occurrence, est surtout profitable à l'Allemagne. L'empereur Guillaume n'a-t-il pas dit que la mobilisation suisse, en couvrant son flanc gauche, lui épargnait quatre ou cinq corps d'armée? La Suisse devrait profiter de cette situation. La victoire allemande ne faisant aucun doute pour M. Schaffner, la Suisse, si elle est habile, devrait en tirer parti et s'efforcer d'obtenir de l'Allemagne soit une indemnité pécuniaire, soit de meilleurs traités de commerce, soit un accroissement territorial assurant la complète indépendance du pays. En bon Realpolitiker, M. Schaffner n'hésite pas dans son choix: il est pour l'accroissement territorial. Une victoire allemande peut seule permettre à la Suisse de reprendre la politique conquérante qu'elle a sottement abandonnée à la fin du XV^me siècle; elle récupérera ainsi les Etats sur lesquels elle a des droits, le nord de la Savoie, le Bugey et la Franche-Comté. Ces riches pays lui donneront ce qui lui manque, des terres fertiles et des payeurs d'impôts. L'Allemagne, d'autre part, ne peut manquer de désirer l'accroissement d'un Etat qui lui ouvrira la vallée du Rhône et partant la Méditerranée, où l'heureuse issue de la guerre lui assurera d'importantes possessions africaines. Enfin, par l'accroissement d'un million et demi de Romands, l'équilibre des langues et des races sera rétabli en Suisse, ce qui sera un bonheur pour tous. Et, s'abandonnant à l'espoir, M. Schaffner montre le merveilleux essor économique de cette Suisse nouvelle où Bâle et Genève deviendraient deux grandes villes de transit dans un pays transformé qu'une étroite union douanière et commerciale relierait à l'Allemagne.

— Je ne crois pas que cet état d'esprit soit fréquent dans la Suisse allemande et il est peu d'hommes sensés qui souscriraient à ces élucubrations, mais les sympathies allemandes n'en sont pas moins fort vives dans une partie de la presse. Et si ces sympathies n'étaient, comme le disait le Conseil fédéral dans son

second et beau message adressé à la nation, que « l'expression de sentiments qui font battre le cœur de chaque citoyen pour ceux auxquels l'attachent des liens particulièrement étroits et dont le sort lui est cher avant tout », ce ne serait que moitié mal. Mais ces sentiments s'expriment souvent par une haine forcenée à l'égard d'autres belligérants. Heureusement que si quelques feuilles obscures, l'*Intelligenzblatt* et le *Tagblatt* de Berne, la *Schaffhauser Zeitung*, l'*Oltener Tagblatt*, les *Glarner Nachrichten* ou l'organe catholique de la Suisse allemande, les *Neue Zürcher Nachrichten*, se laissent aller à des polémiques regrettables, nos grands journaux, les *Basler Nachrichten*, la *Neue Zürcher Zeitung* et le *Bund*, ont toujours été impartiaux dans leurs appréciations. Sans doute ils ne dissimulent point leurs sympathies pour une nation dont ils ont la langue et la culture, mais, en le faisant, ils ne cessent d'affirmer leurs sentiments suisses. Le professeur Vetter de Berne tient un même langage dans le bel article qu'il a donné au journal socialiste bernois, la *Tagwacht*. On se souvient que le professeur Vetter, dans un congrès germanique, avait encouru les foudres de nombre de nos compatriotes pour avoir déclaré que la Suisse allemande était une province intellectuelle de l'Allemagne, en quoi il ne faisait que répéter sous une autre forme ce que le critique français Emile Faguet avait dit, à savoir que Genève, après la Normandie, était la plus riche province de la littérature française. Et pourtant voici le même professeur, lorsqu'il voit la neutralité de la Belgique violée et Louvain incendié, qui s'écrie : « Notre neutralité nous fait un devoir de protester contre de tels actes qui seront une accusation éternelle contre le peuple allemand. Notre tâche, en effet, consiste à opposer, même pendant cette guerre, à l'Europe monarchique et chauvine, divisée par des oppositions de races et de religions, la pensée du libre développement de l'esprit libre dans de petites communautés indépendantes, la pensée des Etats-Unis d'Europe. Et cette neutralité-là, nous pouvons et devons la conserver non seulement devant notre conscience germanique, mais devant notre conscience humaine, qui élève la voix chaque fois que les biens

les plus nobles de notre race sont en jeu, lorsqu'une grande nation défend sa force contre l'envie et le mépris des adversaires, comme lorsqu'un petit peuple lutte pour ses droits et y perd les biens sacrés du passé. »

Le professeur Vetter ne pouvait pas parler autrement, étant Suisse, et ce sera son éternel honneur d'avoir, en cette occasion, fait entendre sa voix. Nos grands écrivains, Gotthelf, Gottfried Keller, C.-F. Meyer, ne se seraient pas exprimés autrement. Eux aussi, pendant la guerre de 1870, affirmèrent leurs sympathies pour l'Allemagne, dans laquelle ils voulaient voir alors, selon les paroles de Gottfried Keller, « la foncière valeur, la vigueur et les lumières, » mais pas une seule fois ils ne profitèrent de l'occasion pour attaquer basement la France. Un historien d'un haut esprit, Georges de Wyss, qui avait du sang français dans les veines, — sa mère descendait d'une famille huguenote du midi de la France, — qui parlait et écrivait admirablement le français et qui était de culture toute française, raisonnait de la même manière : « L'approche de cette guerre et ses symptômes, écrivait-il alors, m'ont ému profondément, je dirais presque m'ont déchiré. A l'idée affreuse que deux grandes nations sur lesquelles repose en première ligne la culture de l'Europe devaient engager une lutte fratricide se joignait pour moi le sentiment d'avoir à choisir entre des centaines d'amis dans les deux camps. Lorsque la nécessité fut là, je n'hésitai à vrai dire point dans mon choix. Autant je puis et je sais apprécier le caractère français dans les rapports individuels, autant je me détourne délibérément de l'esprit politique de la nation et de l'influence funeste qu'il pourrait avoir sur l'Europe. » Et comme le bon Louis Vulliemin s'étonnait de ces sentiments et reprochait à son ami de s'exprimer en « Prussien », Georges de Wyss lui répondit : « Non, je ne suis pas Prussien, mais Allemand, Allemand de sang et d'éducation, tout en étant Suisse, comme les Suisses devant Maximilien I^{er} étaient l'un et l'autre à la fois. Dieu sait ce qu'il m'en coûte de voir cette lutte affreuse, dans laquelle mes convictions et le sentiment de la justice me retiennent d'un

côté, tandis que cent liens d'amitié personnelle, de reconnaissance et sympathie réelle m'entraînent vers l'autre. Mais je n'y puis rien ! »

— Quand on considère l'attitude des écrivains suisses d'alors et d'aujourd'hui, — le cas d'Ernest Zahn illustre la chose, — il ne faut point oublier que l'Allemagne, ignorant le régionalisme, a toujours fait un large accueil à nos écrivains. Avant même que les mérites de Gotthelf, de Gottfried Keller et de C.-F. Meyer fussent reconnus par leurs compatriotes, elle les adoptait comme des auteurs nationaux. Récemment encore, dans le *Literarisches Echo*, Ernest Lissauer, à propos d'un petit ouvrage d'Adolphe Frey, la *Cantate de l'université de Zurich*, 1914, adressait un salut fraternel à tous les écrivains suisses. « Ce livre en main, disait-il, on sent une fois de plus et très fortement ce dont en temps ordinaire on n'a que l'obscur intuition, que lorsqu'on enlève la poussière sur le vieil écusson on y voit briller en lettres dorées ces mots d'un vif éclat : « Suisse allemande. » Et rappelant tout ce que les Suisses ont fait pour les lettres allemandes, — Paracelse d'Einsiedeln professant le premier en langue germanique, Josua Maaler composant le premier dictionnaire allemand, Bodmer et Breitinger reconnaissant avec l'Allemagne la valeur de Klopstock, Gotthelf, Gottfried Keller, C.-F. Meyer, Spitteler enrichissant l'idiome germanique, — E. Lissauer conclut par ces mots significatifs de Max Müller : « Les dialectes sont bien plutôt les sources vives de la langue parlée que des canaux accessoires. »

— Oh ! combien la chose paraît vraie quand on considère l'œuvre si originale de Meinrad Lienert, le savoureux conteur schwytois ! A la série de ses délicieux récits montagnards il vient d'ajouter un volume, *Légendes héroïques de la Suisse* ¹, qui n'est pas autre chose qu'une histoire des fastes de notre pays racontée par un poète. Ecoutez-le exposer son idée. « C'est à la jeunesse suisse, dit-il, aux descendants de ces hommes forts qui

¹ *Schweizer Sagen und Heldengeschichten*. Der Jugend erzählt. Mit sechs bunten Vollbildern und zahlreichen Textillustrationen von W. Røeger. Stuttgart et Olten, Lévy et Müller, 1914.

ont su assurer jusqu'à ce jour la liberté de notre belle patrie, que je dédie en première ligne ces légendes et ces récits héroïques. Je les dédie ensuite à la jeunesse du monde entier.

» Vous tous, francs lurons et alertes jeunes filles, vous trouverez dans ce livre la fée qui nous a gratifiés de foi, d'espérance et d'amour : la foi en un Dieu fidèle et à la puissance de la vaillance ; l'espoir dans le triomphe du bien ; l'amour de notre peuple et de notre patrie.... Je vous donne à tous cette moisson de fleurs que j'ai récoltée dans le champ des légendes de la Suisse et dans le clos plus étroit de ma petite patrie où de tout temps a fleuri joyeusement pour moi le jardin de mon imagination. Puisse votre cœur, le cœur de tous, y trouver de la joie. Mais je bats aussi du tambour sur le bord de la tombe des vieux Confédérés, évoquant leurs ombres augustes et leur faisant livrer de nouveau leurs héroïques combats. Entendez-vous ? Ils s'avancent avec leurs lourds pas de montagnards. N'entendez-vous pas leur chant guerrier ? »

Oui, nous l'entendons, ce beau chant de la vieille Suisse, et c'est double plaisir de le voir modulé avec des accents aussi pénétrants que ceux de Meinrad Lienert. Avec quel art à la fois naïf et raffiné il nous ressuscite ces belles légendes de Swyt et Schej, les fondateurs du pays de Schwytz, de saint Fridolin, du corbeau de saint Meinrad, du taureau d'Uri, des rusés Habsbourg, du tireur Tell, de la délivrance des vallées, de Morgarten, du pont du Diable, du mont Pilate, d'Arnold de Winkelried et de tant d'autres fiers récits, jusqu'aux randonnées militaires qui ont si merveilleusement enrichi l'imagination populaire ! C'est un vrai trésor que le livre de Meinrad Lienert. Noël est bientôt là, un Noël qu'attristera sans doute l'horrible guerre qui nous enserme, mais c'est une raison de plus pour l'illuminer pour nos enfants. Et comment pourrions-nous mieux le faire qu'en mettant sous leurs yeux les hauts faits de leurs ancêtres, fondateurs de nos libertés ? Le beau volume de Meinrad Lienert est de ceux qui devront se trouver sur toutes les tables suisses à la grande fête chrétienne.

— Les livres, par ailleurs, sont rares cet automne. Je tiens

pourtant à signaler une étude remarquable de M. Franz Beyel sur le style d'*Henri-le-Vert*. (Tübingen, Mohr, 1914.) C'est une étude comparative entre la première et la deuxième rédaction du roman qui a amené M. Beyel à des découvertes bien intéressantes sur les procédés de composition et de style de Gottfried Keller. On sait que celui-ci disait : « C'est en écrivant mon roman que j'ai appris à mieux écrire. » La chose est encore plus vraie de la transformation qu'il fit subir à cette œuvre vingt-cinq ans après. Ses conceptions sur l'art, sur la vie, s'étaient entre temps considérablement modifiées : de romantique, Gottfried Keller était devenu réaliste, et le jeune enthousiaste un peu écervelé de jadis s'était mué en un homme assagi, avare de paroles, d'apparence morose et bougonne. Chez cet homme revenu de bien des illusions, M. Beyel relève la tendance toujours plus grande à voir le côté comique des choses de la vie. « Tandis que C.-F. Meyer, dit-il, est toujours davantage porté à saisir l'héroïsme et la pose héroïque, Gottfried Keller verse de plus en plus dans la caricature. » Et qui peut nier qu'il n'y ait une profonde vue de la nature humaine dans les caricatures de Gottfried Keller?

— Le professeur Göldi, de l'université de Berne, entreprend chez l'éditeur A. Francke la publication d'un important ouvrage sur le monde animal de la Suisse¹. Une monographie complète sur le sujet manquait encore, et il semble que l'amplitude de la matière ait jusqu'ici fait reculer les chercheurs. Des œuvres comme les *Vertébrés de la Suisse*, de Fatio, et la *Faune alpestre*, de Tschudi, nous semblaient déjà des synthèses considérables. Que dire de l'œuvre, plus vaste encore, de M. Göldi? Celui-ci a pu bénéficier de l'immense travail qui s'est fait dans ce domaine depuis ces savants et, dans son œuvre, il s'attache surtout à mettre en lumière la distribution géographique des animaux et à donner une plus grande importance aux questions biologiques pour lesquelles il a, comme on sait, une compétence reconnue. Son premier volume, après avoir exposé le développement de la

¹ *Die Tierwelt der Schweiz in der Gegenwart und in der Vergangenheit*. Band I: *Wirbeltiere*. Bern, A. Francke, 1914.

faune des phases paléontologiques de la Suisse, étudie les mammifères, les oiseaux, les reptiles, les amphibiens et les poissons. Il n'a rien de trop spécial, et par la clarté de son exposition il est accessible au grand public. M. Göldi donne d'intéressants détails sur la chasse, la pêche et la vie des forêts. Il plaira à tous les amis de la nature.

ANTOINE GUILLAND.

CHRONIQUE POLITIQUE

La guerre, le double champ de bataille, forces militaires et ressources des belligérants. — Des morts. — Un changement de trône en Roumanie. — La crise italienne. — En Suisse : la question militaire, les élections au Conseil national.

Si, au printemps dernier, quelque observateur subtil de la politique avait déclaré qu'avant le milieu de l'été la grande guerre, la guerre toujours redoutée aurait éclaté, absorbant la Russie, l'Allemagne, l'Autriche, l'Angleterre, la France, sans parler de plusieurs Etats secondaires, des colonies répandues sur le monde entier et du lointain Japon, il aurait provoqué le même effarement qu'éprouvèrent autrefois, s'il faut en croire Laharpe, les nobles auditeurs du bonhomme Cazotte. Mais si ce prophète malencontreux avait ajouté qu'après trois mois d'une guerre terrible, soutenue par des efforts surhumains, marquée d'effroyables hécatombes, rien, absolument rien ne permettrait de discerner de quel côté penche la victoire, il n'aurait plus rencontré qu'une universelle incrédulité.

Rien de plus exact, cependant : la guerre est là ; non seulement elle dépasse en ampleur tout ce qu'on avait attendu, mais les belligérants révèlent une préparation, déploient des ressources, mettent en ligne des effectifs que personne n'aurait prévus. Et, alors que tous s'accordaient à dire, comme pour atténuer l'horreur du conflit futur : au moins il sera court, il ne peut être

que court, la gigantesque lutte s'éternise ; elle tend à dégénérer en une guerre d'usure.

L'armement actuel a transformé les conditions de la stratégie et de la tactique. Au lieu des batailles d'autrefois qui supposaient de fortes concentrations sur un point, des attaques à découvert et décidaient en un jour ou deux du sort d'une armée, d'une campagne ou d'un empire, les troupes avancent sur des fronts immenses ; les acheminements vers la ligne ennemie sont infiniment lents, laborieux et meurtriers. Si l'obstacle apparaît trop redoutable, les soldats se terrent et n'avancent plus que pas à pas ; ils se dissimulent aussi dans des tranchées préparées sur les arrières, si, de l'offensive, ils sont obligés de passer à la retraite. Dès lors les rencontres se prolongent ; c'est une affaire d'art, de patience, d'endurance et d'entêtement. Comme tout progrès de l'un ou de l'autre des combattants s'achète au prix de pertes énormes, il n'y a aucune raison pour qu'un événement décisif ne se fasse pas attendre 30 ou 40 jours.

Au cours de la campagne, les Allemands se sont révélés incomparables dans l'art d'utiliser le terrain et de conduire un siège ; leurs échecs ne les ont jamais raménés bien loin en arrière, les villes devant lesquelles ils ont pu placer leur artillerie lourde sont devenues des villes prises. Mais ils ont péché par orgueil, poussant trop vivement leurs lignes, négligeant les forces qu'ils avaient sur leurs ailes, se préoccupant plus d'anéantir l'ennemi que de le combattre. Cela leur a valu leur défaite sur la Marne, après quoi tout était à recommencer.

Pendant des semaines, dès le milieu de septembre, les armées se sont tenu tête sur une ligne légèrement incurvée allant du sud-est au nord-ouest, des Vosges à La Fère et à Compiègne ; puis la bataille s'est déplacée vers le nord, traversant les départements de la Somme, du Pas-de-Calais et du Nord, mordant le territoire belge, chacun des adversaires cherchant à déborder l'autre pour le forcer à la retraite. Les rangs anglo-français se sont grossis d'auxiliaires venus de partout, la ligne allemande s'est accrue de renforts toujours renouvelés ; et cette course pro-

digieuse n'a pris fin qu'à la mer. Aujourd'hui c'est au nord, entre Arras et Nieuport, que la bataille fait rage. Les Belges chassés d'Anvers sont venus compléter l'extrême-gauche alliée et les canonnières anglaises tirent de toutes leurs pièces sur la droite allemande. Chaque jour on annonce que la décision est proche; mais le lendemain ressemble à la veille; un recul sur un point est compensé par une avance sur l'autre; les adversaires paraissent d'égale force et, n'était la violence des attaques qui dénote un effort suprême, on pourrait croire que cela durera ainsi longtemps encore.

Or, quel que soit l'optimisme de l'état-major allemand et des journaux qu'il inspire, il est difficile de croire que la guerre réponde à leurs vœux. Les armées de Guillaume II n'ont fait jusqu'à présent qu'une conquête : la Belgique; elles s'accrochent sur le sol de France bien plus qu'elles ne l'envahissent; un succès même, dans le nord, ne saurait les mener très loin. Où est la campagne foudroyante qu'on nous annonçait naguère ?

Mais, de l'autre côté, abstraction faite de toutes les fioritures officielles, il n'est guère plus probable que les résultats répondent aux vœux des alliés. Sir Ed. Grey comparait l'immense armée russe à un rouleau compresseur qui, d'un mouvement sûr et égal, allait avancer vers Berlin écrasant tout sur son passage. Pour atteindre ce but, les Russes devaient commencer par faire place nette dans la Prusse orientale et en Galicie, c'est-à-dire des deux côtés du saillant que forme la Pologne russe entre les deux empires de l'Europe centrale. Ensuite leurs armées, déployées sur un front immense, de la mer Baltique aux Carpathes, auraient pris nettement l'offensive contre Vienne et Berlin.

Les Russes ont essayé : ils ont envahi la Prusse jusque non loin de Königsberg, pour être vivement ramenés sur leur territoire où ils se sont ressaisis. En Galicie, ils ont battu les Autrichiens, occupé Lemberg; des colonnes légères ont traversé les Carpathes et paru sur territoire hongrois. Mais Przemysl n'a pas été prise; les attaquants paraissent avoir subi sur le San un assez vigoureux coup d'arrêt. Cependant la Pologne russe avait été le

théâtre de nombreux combats ; et quand les Allemands ont lié leurs mouvements à ceux des Austro-Hongrois, leurs armées réunies ont menacé Varsovie et paru sur le point de forcer la ligne de la Vistule. Les Russes ont vigoureusement résisté ; ils ont rejeté l'ennemi en arrière. Aujourd'hui la situation est stationnaire ; les territoires envahis par l'un ou l'autre des belligérants se contrebalancent à peu près. Ce résultat est honorable pour les braves armées du tsar dont, comme l'histoire le prouve, la guerre offensive n'est pas précisément la partie forte. Mais on attendait plus que cela au début... plus et mieux.

Dans ces conditions la guerre n'approche pas de sa fin. Chacun déclare que le temps travaille pour lui, insiste sur les avantages de sa situation présente et annonce pour un avenir prochain les succès décisifs que ne lui a pas encore assurés le passé. Les agences télégraphiques sont toutes inféodées à un parti. Leur rôle n'est pas de renseigner le bon public, mais de stimuler par des nouvelles savamment graduées le courage d'un des camps et d'inspirer à l'autre une inquiétude débilante.

N'avons-nous pas d'autres moyens de nous faire une opinion ?

Les critiques militaires déclarent que, toutes choses étant égales, le résultat d'une bataille appartient à celui des adversaires qui, au moment décisif, est capable de faire paraître sur les lignes de feu des troupes fraîches que l'ennemi ne possède plus. Les historiens et les économistes constatent que, les facteurs moraux se valant, le succès final d'une guerre est réservé à l'Etat, ou au groupe d'Etats, qui possède les plus vastes ressources et sait le mieux les utiliser.

Or on évalue en chiffres ronds à 8 millions d'hommes suffisamment exercés et encadrés les effectifs que l'Allemagne et l'Autriche seraient capables d'employer utilement. La Russie, la France et l'Angleterre réunies pourraient en mettre sur pied de 9 à 10 millions. D'autre part, l'Allemagne compte 66 millions de ressortissants et l'Autriche 50 millions. La population de la Russie peut être évaluée à 175 millions d'âmes, celle de la

France à 38 millions, celle des îles Britanniques à 44 millions. Dans l'ensemble 116 millions contre 257 millions, sans parler des Etats secondaires et des alliés lointains.

La Triple-Entente paraît donc posséder un avantage militaire immédiat sur les Impériaux. Mais, si les Anglo-Français d'une part, les Allemands de l'autre paraissent devoir, à nombre égal, se tenir tête très exactement, quelle est la valeur de l'armée austro-hongroise composée d'éléments hétérogènes? Quelle est surtout la capacité de l'armée russe? Les soldats sont courageux et endurants, c'est une affaire entendue; mais la Russie, où tant de choses se sont mal faites, a-t-elle toujours su préserver l'organisation de ses troupes de la corruption qui règne ailleurs? sont-elles bien armées, bien munitionnées, bien commandées? Il y a là une inconnue que les assurances officielles ne suffisent pas à dissiper. Et la situation centrale du camp germanique, la rapidité avec laquelle le grand état-major allemand peut faire passer des troupes d'un front à l'autre contre-balancent largement la légère infériorité numérique. Il semble donc que, comme dans les batailles les renforts qui arrivent en quantités égales sur les deux lignes empêchent un succès décisif d'intervenir, de même, dans la guerre, les belligérants continueront longtemps encore de s'opposer des effectifs à peu près égaux.

Reste la question des ressources profondes?... Il est certain que, sous ce rapport, le groupement politique qui ne représente pas 120 millions d'âmes se trouve dans une situation d'infériorité vis-à-vis de l'autre groupement qui en a plus de 250 millions et possède l'empire de la mer par surcroît. Mais quelles perspectives lointaines de guerre et de destruction cette comparaison n'ouvre-t-elle pas devant nous!

— La guerre qui fait rage sur les frontières de Prusse, d'Autriche-Hongrie et de Russie, ruine la Belgique, dévaste le nord-est de la France, doit faire des victimes par centaines de milliers. Nous ne connaissons aucun chiffre; comme il fallait s'y attendre, les belligérants dissimulent leurs pertes et grossissent celles de l'ennemi; mais, à voir les longues listes de morts que

publient les journaux français et allemands, on se fait une vague idée de ce qu'absorbe un champ de bataille. Et encore ne donnent-elles que les noms d'une certaine notoriété ; des humbles et des petits on ne parle pas.

La mort frappe en dehors aussi. En Italie, c'est Mgr Ferrata, l'un des cardinaux les plus « papables » du dernier concile, celui qui, comme secrétaire d'Etat, paraissait devoir inspirer la politique du nouveau règne, qui vient de disparaître. En France, c'est le comte Albert de Mun : soldat dans sa jeunesse, philanthrope, homme politique, ardent catholique et ardent patriote, il mit son éloquence au service des plus nobles causes, représenta la grande tradition française et donna au parti conservateur un exemple qu'il aurait dû suivre toujours.

— En Roumanie, le roi Carol est mort. Il appartenait déjà à l'histoire. Lorsque, en 1866, quand il n'avait que vingt-sept ans, la Roumanie le réclama comme prince, Napoléon III, d'accord avec Bismarck, approuva cette combinaison. C'était une erreur ajoutée à tant d'autres. Charles de Hohenzollern resta un pur Allemand jusqu'à la fin de ses jours. Sans doute il fut un politique habile. Il manœuvra entre les partis, subit les nécessités, intervint avec tact dans les affaires, mena sûrement la barque de l'Etat et arrondit sa fortune propre jusqu'à un total fort désirable. En 1877, il se plaça au bon moment aux côtés de la Russie, conquît quelque gloire guerrière et une couronne de roi. Plus heureux que bien d'autres souverains importés, il laisse à son successeur un trône assez solide. Mais la préoccupation germanique lui fit du tort. Inféodé à la politique autrichienne, qui était aussi celle de l'Allemagne, il vit de mauvais œil les aspirations balkaniques ; peu s'en fallut qu'à la fin de 1912 il ne prît la coalition à revers. L'année suivante, il est vrai, sous la poussée de son peuple, il rompit en visière à ses protecteurs, agit contre les Bulgares que l'Autriche soutenait, fit campagne sans perdre un homme et sortit de l'aventure avec une province de plus. Ce ne fut d'ailleurs qu'une fugue ; bien vite il revint à ses premières amours. Au début de la

guerre actuelle, le roi Carol aurait voulu jeter son royaume dans la mêlée, combattre aux côtés de l'Austro-Hongrois, oppresseur des Valaques de Transylvanie. Ses conseillers l'en ont empêché; il n'y a pas survécu. Il meurt, populaire encore, au moment où l'instinct de race et de famille, indestructible chez lui, entrainait en conflit avec les intérêts permanents du peuple qui l'avait élu.

Le nouveau roi, Ferdinand I^{er}, est âgé de 49 ans et père d'une nombreuse famille. Respectera-t-il la tradition politique de son oncle ou n'agira-t-il qu'en Roumain? Nous ne savons. Mais son autorité ne s'impose pas, sa popularité reste à faire.... Il suivra.

— L'Italie officielle passe par une crise, bénigne en apparence, assez grave en réalité. Depuis quelque temps déjà, certaines gens prétendaient que son attitude actuelle lui était dictée moins par sa considération pour ses anciens alliés que par une légitime inquiétude à l'endroit de ses capacités militaires. Des faits récents semblent leur donner raison.

Il paraît qu'après la guerre d'Afrique d'importantes réformes s'imposaient : il fallait augmenter le contingent annuel, compléter la ligne défensive sur la frontière des Alpes, fortifier les cadres, renouveler l'artillerie.... Faute d'argent, le général Grandi, ministre de la guerre dans le ministère Salandra, ne s'est mis que mollement à la besogne. Le grand conflit européen a surpris l'armée en plein désarroi. Maintenant on travaille fiévreusement à regagner le temps perdu. Un nouveau ministre, le général Zupelli, s'y emploie de toutes ses forces, en parfait accord avec le général Cadorna, chef de l'état-major. Chose curieuse, le général Zupelli, né à Capo-d'Istria, se trouve être un *irredente*. Est-ce un signe ?

D'ailleurs le ministre qui, depuis plusieurs années, dirigeait d'une main ferme la politique extérieure de l'Italie n'est plus. Le marquis de San-Giuliano a eu de nombreux et sincères admirateurs. Il ne manquait ni de volonté, ni d'adresse; il était bon orateur par surcroît. Mais n'est-ce pas aller trop loin que

d'en faire un grand homme ? Après avoir contrecarré les Balkaniques et mis son pays à la remorque de l'Autriche, il a créé le conflit d'Albanie ; après avoir, en grande hâte et avant le temps, renouvelé le traité de Triple-Alliance, il s'est vu désavouer par son pays qui a refusé de marcher. Après cela il semble que son rôle était fini ; pour lui aussi la mort est venue au bon moment.

Le nouveau ministre des affaires étrangères n'est pas encore désigné et l'Italie attend. Nous avons tout lieu de souhaiter, nous autres Suisses, dont l'approvisionnement menace de devenir si difficile, qu'elle persévère longtemps encore dans sa neutralité actuelle. Peut-être son intérêt ne cadre-t-il pas avec le nôtre.

La Suisse reste sur le pied de guerre : l'élite dans son ensemble et un certain nombre d'unités de landwehr stationnent sous les drapeaux. Les critiques ne manquent pas. Est-il indispensable, dit-on, alors que la guerre ne sévit que sur un étroit secteur de notre frontière, de garder une pareille force armée ; pourquoi ces grandes concentrations dans la Suisse centrale et autour des forteresses des Alpes ; ne pourrait-on pas rendre une partie des hommes à l'industrie et aux derniers travaux des champs ? à l'appel du danger, ils gagneraient en 24 heures leurs centres de mobilisation ; à prolonger ce régime, la Suisse va se trouver économiquement aussi atteinte que si elle avait fait la guerre....

Mais le Conseil fédéral ne prête pas l'oreille à ces voix. Il écoute de préférence les chefs militaires qui lui disent que du temps leur est encore nécessaire pour achever la préparation de leurs hommes et mettre l'armée à la hauteur du rôle que, d'un moment à l'autre, elle peut être appelée à jouer. Et il est certain que, quand ceux qui ont les responsabilités s'expriment ainsi, leur avis mérite aussi d'être pris en considération.

Le nouveau Conseil national élu le 25 octobre ressemblera à son prédécesseur comme un frère. Presque partout l'entente

entre les partis a, sinon fait nommer les mêmes hommes, au moins maintenu la proportion entre les groupes. Deux sièges gagnés par le centre à Genève, un perdu par les catholiques à Uri, c'est, si je ne me trompe, toute la différence. Restent quelques ballottages.

Fait nouveau dans notre histoire constitutionnelle, l'un de nos conseils législatifs a été élu sous le régime des pleins pouvoirs de l'exécutif. Que serait-il advenu si des candidats d'opposition avaient cru devoir user et abuser de la plate-forme anti-militariste? Heureusement il n'y a presque pas eu de lutte et le peuple, qui estime que le moment serait mal choisi pour créer des difficultés à son gouvernement, n'a élevé aucune protestation. Souhaitons pour l'Europe et pour la Suisse que les circonstances d'aujourd'hui ne se renouvellent jamais.

Lausanne, 27 octobre 1914.

BULLETIN LITTÉRAIRE

ET BIBLIOGRAPHIQUE

LES HEURES INTENSES. Poèmes, par *Marguerite Coleman*. -
1 vol. in-18 Jésus. Paris, Figuière & C^{ie}.

Ce livre est tout frémissant de tendresse, une tendresse tantôt extasiée, tantôt dolente, pour un seul être, celui que l'on ne nomme pas, qu'on ne décrit pas d'une manière précise, et qui, despotique, devient votre unique pensée, exalte votre rêve, tue votre volonté et vous réduit à n'être plus

qu'un cœur tumultueux que l'amour a blessé.

Comme Alfred de Musset, et à peu près dans les mêmes termes que lui, M^{me} Coleman affirme que l'amour est la première affaire de la vie :

Oui, l'art est précieux, mais plus encor la vie,
Plus encor le baiser où l'amour nous convie ;
Aimons d'abord, aimons ! *hors l'amour, tout est vain* ;
Le ciel même est obscur sans ce flambeau divin.

Et à propos de réminiscences, que dites-vous de celles-ci ?

La vibrante rumeur de la nuit et des bois.
. (page 73)

La nuit sur nous étend ses voiles.
. (page 119)

Dans les sentiers gris et voilés
D'un vague brouillard, monotone,
J'écoute les chants désolés
Du luth langoureux de l'automne.
(page 105).

C'est ce qui s'appelle posséder ses auteurs ! Mais où est le débutant qui n'a pas péché par trop de mémoire ? Il n'en demeure pas moins vrai que les *Heures intenses*, les heures d'amour, de la fièvre d'amour, celles où l'on vit deux fois, sont une belle œuvre, chaude et colorée.

H. A.

LE RÔLE DE LA SUISSE

Notre pays a évidemment un rôle à jouer, au second plan, dans la formidable tragédie où se débat la moitié du monde civilisé. Ce rôle, toutefois, ne consiste pas à jeter de l'huile sur le feu. A cet égard, notre devoir est solidaire de notre intérêt. Notre neutralité veut être l'une de ces noblesses qui obligent.

On est en droit de se demander si notre presse et notre opinion publique n'ont pas accueilli avec trop de complaisance les exagérations criantes, les mensonges audacieux, les indignations hypocrites, les excitations empoisonnées que le télégraphe ou la littérature des nations belligérantes portent quotidiennement à travers nos frontières. Et l'on peut regretter aussi que, sans renier nos sympathies instinctives et d'ailleurs contraires, nous n'ayons pas su manifester un sentiment unanime au sujet d'événements qui sont d'ores et déjà de l'histoire.

Du moins ferions-nous bien, avec d'autres, de méditer ces paroles de Romain Rolland :

« Il me semble que, pour ceux qui continuent d'écrire, il y aurait mieux à faire qu'à brandir une plume sanguinaire et, assis devant leur table de travail, à crier : Tue ! Tue ! Je juge la

guerre haïssable, mais haïssables bien plus ceux qui la chantent sans la faire. Que dirait-on d'officiers qui marcheraient derrière leurs soldats? »

Et, plus loin, l'auteur de *Jean-Christophe* ajoutait :

« D'un côté comme de l'autre circulent trop facilement des légendes odieuses, propagées par une presse sans scrupule, qui tendent à faire croire que les lois les plus élémentaires de l'humanité sont foulées aux pieds par l'adversaire.... Or, tout cela est faux. »

Les défaillances, les cruautés, les monstruosité individuelles n'autorisent pas les généralisations iniques. Tant que je n'aurai pas vu, je repousserai avec la même énergie les récits d'yeux crevés par des femmes belges, les récits de blessés bavarois ou prussiens achevés par des Français, que les récits de mains coupées par des soldats allemands ou de vols organisés par les chefs de l'armée impériale.

Eh bien, sur toutes ces nouvelles, que des agences également suspectes ou des témoins également aveuglés répandent à foison, nos journaux devraient exercer un impitoyable contrôle, ne fût-ce que pour piquer au vif la censure fédérale, si novice et partant si inexpérimentée. Ou, s'ils persistaient à les reproduire, le lecteur suisse, lui, devrait se retrancher derrière un incurable scepticisme. Ce déluge de grotesques ou de démentes calomnies finit par submerger jusqu'au désir et au goût de la vérité.

Plus tard, quand les irrécusables preuves seront fournies et que les passions se seront tues, la conscience universelle prononcera son verdict. Pour le moment, la première obligation des neutres est de ne pas unir leur voix au chœur furieux des combattants ou de n'en être pas l'écho par trop bienveillant. On ne peut sans doute

exiger d'eux qu'ils accomplissent une impossible besogne de sévère lecture et de minutieux triage. Toujours est-il qu'un peu de sens critique empêcherait la diffusion d'informations stupides ou criminelles, qu'on donne sans choix en pâture à une curiosité exaspérée et qui sont une intarissable source d'injustice, — sans compter qu'elles creusent plus profondément entre nous le fossé ouvert par les oppositions de race et de culte.

Si nous pouvions ne pas prodiguer notre hospitalité à tant de dépêches dont nous inondent Vienne, Pétrograde, Berlin ou Paris, à tant de « lettres de prisonniers » habilement suggérées ou maquillées, à tant de confidences qui nous viennent toutes vibrantes de haine des divers fronts de la bataille, à tant de prose agitée ou venimeuse puisée dans les gazettes étrangères, si, en un mot, nous veillions constamment à ne point prendre parti sans d'impérieuses raisons, nous resterions à notre place et nous rendrions un éminent service à notre peuple. Négligeons délibérément tout ce qui, ayant le caractère de l'in vraisemblance ou de l'excès, peut froisser l'un ou l'autre des adversaires !

Est-ce à dire qu'il nous serait défendu d'apprécier, avec discrétion et mesure, tels procédés ou tels actes qui constituent des atteintes au patrimoine intellectuel ou moral de l'humanité ? Assurément non. Mais il faudrait que, sur l'essentiel, tout désaccord cessât entre nous. Si nous n'avions plus les mêmes notions du bien et du mal, il n'y aurait plus d'âme suisse et nous ne mériterions pas d'être, dans l'Europe déchirée, une oasis de paix et de travail.

Ce n'est pas à nous qu'il incombe de rechercher les origines ou les responsabilités de la guerre actuelle. Il est de redoutables apparences, voire de presque irrésis-

tibles indices. Cependant la lumière n'est point faite encore. La question est si complexe, elle demeure, de par sa complexité même, si naturellement soustraite à un jugement immédiat et sans appel, qu'il serait téméraire de la trancher avant l'heure où tous les voiles seront levés.

En revanche, l'invasion du Luxembourg malgré les garanties solennelles de 1867, la violation du territoire belge malgré les garanties non moins solennelles de 1831, sont de ces fautes pour lesquelles il n'est pas d'excuse :

La mer y passerait sans laver la souillure.

Lorsque les Etats ne respectent plus ce que les particuliers regardent comme sacré : leur signature, c'est que toute la civilisation est en péril. A qui et à quoi se fier dans les relations internationales ? Que valent les traités, s'ils ne sont pas régis par un autre droit que le droit du plus fort ? Les nombreux et détestables exemples de jadis suffiraient-ils à justifier les imitations d'aujourd'hui ? Dix-neuf siècles de christianisme, et toutes les conquêtes de la science, et tous les progrès de la loi, et tous les chefs-d'œuvre de la pensée auraient-ils donc été vains ? La victoire elle-même pourrait-elle effacer la tache indélébile ? Quand l'Allemagne aura recouvré le sang-froid, et eût-elle ceint son front de la couronne de laurier, elle baissera la tête en songeant à cette *deutsche Treue*, cette « loyauté allemande », qui était son orgueil.

Que si, après coup, elle a invoqué de vagues et laborieux prétextes pour expliquer son entrée en Belgique, elle n'a tout d'abord consulté que son bon plaisir : *Not kennt kein Gebot*, a dit son chancelier, en face d'un Reichstag qui osa l'acclamer ! Des motifs d'utilité stratégique, arbitrairement convertis en raisons d'inéluctable

nécessité, l'ont déterminée à semer la ruine et le deuil dans un pays qui n'avait pas eu d'autre tort envers elle que celui de sa faiblesse. L'antique *potius mori quam fœdari* eût été plus fier, plus digne d'elle. Et ne comprend-elle pas qu'elle a, d'avance, légitimé toutes les représailles ? Que les Alliés emploient contre elle un explosif prohibé par les conventions de La Haye, qu'ils enfreignent de quelque autre manière les principes de la légalité ou le code de l'honneur, qu'aura-t-elle à répondre ? On lui traduira, en anglais, en russe ou en français, son *Not kennt kein Gebot*.

En tout cas, même si l'Allemagne pouvait se mettre au bénéfice de circonstances médiocrement atténuantes pour son agression contre la Belgique, elle a singulièrement aggravé sa faute initiale en malmenant sa victime avec une brutale rigueur et en ne se souciant pas même de ses devoirs de chevaleresque sollicitude envers la patrie innocente et libre qu'elle précipitait dans les horreurs d'une lutte sans merci. Et comment lui pardonnerait-on, et comment se pardonnerait-elle à elle-même ce que, au mépris de la foi jurée, elle a fait contre le Luxembourg ? Ici, elle n'a pas même tenté d'aliéguer l'ombre d'un prétexte pour violenter un voisin débile et désarmé.

Ne pourrions-nous constater cela sans sortir de notre neutralité ? Un lâche silence serait-il imposé aux neutres, quand bien même c'est leur indépendance à tous qui est en jeu ? La cause de la Belgique, en effet, et celle du Luxembourg sont notre cause.

Il y a plus. Des hommes considérables et considérés, un professeur Spahn, un professeur Oncken, un professeur Ostwald, un Naumann, un Harden ¹, n'hésitent pas à

¹ Un exemple significatif de la mentalité, inquiétante pour les petits

déclarer, avec une étonnante sérénité, que le succès de l'Allemagne signifiera l'hégémonie germanique établie sur le continent et la mort, lente ou rapide, de toutes les modestes collectivités autonomes qui avaient le privilège de vivre de leur vie. Ni d'Angleterre, ni de France, ni de Russie nous n'entendons pareil langage. Et que serait-ce si nous prêtions l'oreille à des écrivains militaires ou à d'autres publicistes qui, avec un sans-gêne stupéfiant, remanient soir et matin la carte de la planète? Et cet inquiétant phénomène d'ivresse impérialiste n'est-il pas limité à l'Allemagne?

Notre neutralité nous interdirait-elle de condamner cette folie des grandeurs, qui est une menace directe contre les peuples rebelles à toutes les formes de l'asservissement ou de l'absorption? Je ne le crois pas. Aucun Suisse ne pourrait le croire sans se diminuer. C'est même

Etats, qui paraît être celle de trop nombreux publicistes d'Allemagne nous est fourni par le *Bund*. Ce journal, dont nos voisins du nord ne contesteront pas la réelle, mais bienveillante neutralité à leur égard, insérerait tout récemment, en bonne place, dans sa chronique de la politique extérieure (numéro 522, 4 novembre 1914, édition du soir, page 2, colonne 4), cette notice bibliographique consacrée à un ouvrage où la censure berlinoise, semble-t-il, n'a rien trouvé à reprendre :

« *Was muss uns der Krieg bringen?* von Rudolf Theuden, Berlin, S.W., Concordia, Deutsche Verlagsanstalt. — Un signe des ravages que la guerre peut exercer dans un cerveau. L'auteur trace le tableau de ce que sera l'hégémonie allemande. L'allié autrichien est dévoré au cours du festin : les frontières de l'Allemagne s'étendront jusqu'à l'Adriatique. Qu'au surplus, et en un tour de main, il en aille de même pour l'indépendance du Danemark, de la Belgique, de la Hollande et de la Suisse (je souligne), l'appétit est si grand qu'il n'y a pas lieu de s'en étonner. On ne saurait toutefois se défendre de quelque surprise, en constatant qu'un éditeur allemand juge à propos d'envoyer de pareilles élucubrations à un journal suisse. »

Le *Bund* a raison. Mais cette idée de faire offrir à des lecteurs suisses, Noël approchant, un livre d'étrennes dans lequel on annexe ou absorbe tranquillement leur pays, est-elle assez symptomatique d'un état d'esprit qui implique, pour nous comme pour d'autres, des périls dont la forte unité du sentiment national peut seule nous préserver!

l'aveu cynique de ces prétentions et de ces appétits qui a rapproché Confédérés germains et romands, en leur signalant le danger commun. Après avoir versé, les uns dans la francophilie, les autres dans la germanolâtrie et même quelques-uns dans l'anglophobie, nous nous sommes ressaisis pour nous insurger contre les insatiables et dures sirènes du Rhin. Nous aimons le peuple allemand, nous admirons le génie allemand, si nous apercevons au surplus leurs défauts et leurs lacunes ; mais ce qui nous est plus cher encore, c'est notre Suisse, où nous avons réussi à opérer le miracle de l'harmonie dans la diversité et la liberté. Et c'est l'harmonie, cette harmonie-là, non point le triste honneur de suivre le char de la richesse ou de la puissance, qui est pour nous le souverain bien.

Qu'il s'agisse de l'extermination de la valeureuse Serbie ployant sous le fardeau de deux campagnes meurtrières et soudain attaquée par toutes les forces de la monarchie austro-hongroise, qu'il s'agisse du bombardement de la cathédrale de Reims ou des étranges anathèmes fulminés contre nos concitoyens Hodler et Jaques-Dalcroze, nous n'abdiquons pas notre franc-parler. Nous n'approuverons pas davantage les grossières injures de l'académicien Maurice Donnay à l'adresse de l'empereur Guillaume, ni les excommunications votées par la Société des auteurs dramatiques contre un Hauptmann ou un Sudermann. Et les internements, et les séquestres, et les spoliations que, dans cette guerre froidement barbare, on a multipliés contre la personne ou la fortune des citoyens ne sont pas moins répréhensibles que les exécutions ou les destructions systématiques. Si toutes ces méconnaissances du droit des gens ne suscitaient pas les protestations des neutres, c'est que la mentalité humaine accuserait la plus lamentable des régressions.

Mais notre sincérité ne sera pas inutilement offensante, ni âprement inamicale. Elle ne peut ignorer jusqu'à quel point l'explosion des vieilles rancunes et des longues rivalités nationales a troublé les cerveaux et bouleversé les consciences. Elle n'oubliera pas non plus tout ce que nous devons à la France de Voltaire et de Pasteur, à l'Angleterre de Shakespeare et de Darwin, à l'Allemagne de Kant et de Goethe, à l'Autriche de Mozart, à la Russie de Tolstoï. Ces peuples ne se confondent pas avec l'œuvre de leurs armées ou les desseins de leurs diplomates. Ils datent d'avant 1914; ils survivront au cataclysme dans lequel ils sont entraînés. Leur passé magnifique, les promesses de leur avenir sont là, et ce n'est pas la tourmente d'un jour qui les abolirait.

Nous aurons l'ambition d'être justes, quoi qu'il puisse nous en coûter. Tout en ne faisant pas mystère de nos espoirs ou de nos vœux intimes, nous ne les afficherons point, ne fût-ce que pour ne pas heurter ceux d'entre nous qui ne sont pas du même sentiment que le nôtre, et aussi parce que notre neutralité nous commande la plus sage des réserves. Nous ne souhaiterons pas le triomphe insolent des uns, ni l'humiliante défaite des autres. Notre idéal sera le maintien d'un équilibre indispensable à l'existence normale de l'Europe. Une démocratie de quatre millions d'habitants ne pourrait assister qu'avec une ombrageuse méfiance à l'avènement de quelque prédominance par trop absolue. Le soleil projette assez de rayons pour que tout le monde en ait sa part.

Surtout, nous nous inspirerons de la vigilance la plus active, nous céderons aux conseils de la plus patriotique angoisse pour conjurer de funestes divisions. Ce serait la faillite même de notre raison d'être, la faillite de l'union possible des religions et des races dans la liberté, si la

guerre civile des esprits pouvait éclater en Suisse. Nous sommes l'embryon des futures associations de peuples. Nous sommes l'infime commencement d'un rêve qui peut embrasser l'univers. Nos destinées vont plus loin que nous et, si nous étions incapables de les guider, nous aurions trahi la cause de l'humanité. Mais nous ne sommes rien et nous ne serons rien que par l'entente la plus étroite. Qu'une rupture morale se fasse entre nous, tout est perdu.

Et enfin, tout en poursuivant les rudes tâches qui nous accablent si nous ne les abordons pas la main dans la main, tout en restaurant nos finances ébranlées, tout en allégeant les épreuves qui ont fondu sur beaucoup d'entre nous, tout en nous appliquant à relever nos industries si florissantes naguère, tout en ramenant les joyeuses attentes et les fécondes sécurités sur le seuil de la maison suisse, nous serons, pour les Etats belligérants, l'asile des initiatives fraternelles. La Suisse, qui a été le berceau de la Croix-Rouge, se doit à elle-même de donner à cette institution toute une famille de sœurs.

Et voici que, depuis un mois ou deux, fonctionne la précieuse Agence internationale pour les prisonniers de guerre. Elle occupe des centaines et des centaines de travailleurs volontaires, sous l'égide du comité même de la Croix-Rouge. Elle renoue entre le soldat captif et son foyer les liens que la guerre avait brisés. Elle se penche sur les blessés et les convalescents, qui ont besoin de plus d'aide que le gouvernement ennemi ne peut leur en offrir. Elle favorise l'échange de ces hommes que leurs mutilations ou leurs maladies éloignent définitivement des champs de bataille. Elle restitue aux yeux et aux cœurs, pleins d'effrayantes ou d'odieuses visions, la sainte image de la charité.

Une éloquente statistique nous a fourni les indications suivantes : le 30 octobre 1914, la poste des étapes, à Berne, n'avait pas réexpédié moins de 104 345 correspondances pour prisonniers de guerre, dont 54 755 à destination de la France et 45 665 à destination de l'Allemagne. Cela signifiait, pour une seule journée, une augmentation de 35 750 envois comparativement au résultat du 24 octobre. Dans l'espace d'un mois, le contrôle général des postes suisses a transmis plus de vingt mille mandats : 9227 provenant de l'Allemagne, pour une somme de près de 250 000 fr., à l'adresse de prisonniers allemands en France, et 11 400 envoyés de France et représentant une somme à peu près égale pour des prisonniers français en Allemagne.

Que l'on réfléchisse à tout ce qui se dissimule sous la sécheresse de ces chiffres ! Une mère, une épouse ont retrouvé le fils, le mari qu'elles pleuraient. Le sourire d'un message affectueux a traversé les lentes et mornes journées de l'exil.

Mais le sort des prisonniers civils n'était pas moins déplorable que celui des prisonniers militaires. De tels intérêts sont engagés dans l'abominable lutte, qu'on a tout immolé à l'idole du succès. Et l'on a inauguré des pratiques dont rougiraient peut-être les guerriers noirs ou jaunes qui font le coup de feu sous les drapeaux des armées civilisées. On ne s'est pas contenté de prendre des otages, ou d'arrêter des étrangers subitement transformés en ennemis ; on a razzidé des villes et des villages entiers. Dans les traités entre nations, il n'existe aucune clause qui règle la situation de ces infortunés. Ils sont des « hors la loi », et comme un troupeau qu'emmène le conquérant. Il y a, parmi eux, surtout des recrues possibles ; il y a des femmes, des vieillards et même des enfants !

Imaginez ce que ces rapt en masse ont créé de détresse ! La Croix-Rouge ne pouvait ignorer toute cette désolation. Elle a dressé des listes de disparus, elle a prêté son concours aux parents et aux amis en s'ingéniant, par tous les moyens, à découvrir la trace de ces malheureux. De nouveau la Suisse a été le bon Samaritain qui lave et panse les plaies.

Le désastre sans nom qui a frappé la Belgique pouvait-il nous laisser indifférents ? Ce martyre de la neutralité n'éveillerait-il pas la miséricordieuse sympathie de la Suisse neutre, comme il a éveillé celle de la neutre Hollande ? Du Rhin au Rhône, à Bâle comme à Genève, à Zurich et à Berne comme à Lausanne et à Neuchâtel, s'opéra une enthousiaste mobilisation des meilleures volontés. Les portes s'ouvrirent, les dons affluèrent, et, s'il reste beaucoup de misère à soulager, quelques cœurs sont moins lourds et bien des larmes sont taries.

Ce n'est là que le début de notre effort. Mais, cet effort, pour qu'il aille sans cesse grandissant, exige la collaboration de tous les Suisses. Nous avons pu craindre, un moment, que la guerre des autres ne devînt notre guerre, tant certains de nos journalistes fourbissaient leur plume comme une épée pour tailler en pièces des ennemis que nous n'avons point et que notre neutralité nous défend d'avoir. Cette fièvre belliqueuse s'est calmée, et il en était temps. Avouons, pour être équitable, que la Suisse romande n'avait pas moins péché contre la modération que nos Confédérés allemands !

Ces lignes, insérées l'autre jour dans le principal organe de la presse bâloise, ne sont-elles pas symptomatiques d'un retour de l'opinion à une plus saine vue des choses ? Je cite :

« L'Allemagne estime que nous devrions penser comme elle

sur les origines de la guerre, avoir foi comme elle dans le droit allemand et le Dieu allemand, professer la conviction allemande du sort mérité de la Belgique et de la scélératesse de la Triple-Entente. A cela, nous répondons catégoriquement à nos voisins du nord : Nous perdrons une parcelle de notre indépendance en faisant nôtre votre pensée. Avant tout, vous, les Allemands, vous devez savoir qu'il nous importe beaucoup plus d'être d'accord avec nos frères de la Suisse romande qu'avec vous. Il serait navrant qu'un Suisse ne fût pas de ce sentiment. Tout ce qu'on a dit et fait jusqu'ici, chez nous, pour la bonne entente entre Suisses allemands et Suisses français, tout ce que la Nouvelle société helvétique a entrepris dans le même but, chacun de nous devrait le saluer avec reconnaissance. Nous rendons un meilleur service à notre patrie en essayant de comprendre nos Confédérés romands qu'en nous irritant de leur façon de manifester leurs préférences françaises. Les excès qu'ils commettent et qu'ils commettront encore, c'est aux Suisses romands raisonnables et soucieux des intérêts de leur pays qu'il appartient de les blâmer et de les condamner ; Dieu soit loué, ces hommes ne font pas défaut. Quant à nous, nous devons avoir confiance dans nos amis welsches. Nous prévoyons, hélas ! que la haine insondable qui divise les nations sera, longtemps, un élément de trouble pour la civilisation européenne. C'est pourquoi nous avons plus que jamais, nous autres Suisses, la mission de prouver que l'esprit allemand et l'esprit latin peuvent se compléter fraternellement, ainsi qu'il convient entre bons Confédérés. »

J'ai traduit littéralement, pour marquer tout ce qu'il y a de vive et d'intelligente cordialité dans cet appel de la Suisse germanique à la Suisse romande. Que de malentendus ne nous épargnerons-nous pas et que de sujets de discorde n'écarterons-nous pas de notre vie nationale, si nous gardons pour nos Confédérés des sympathies qui ne sont pas, qui ne peuvent pas être un article d'exportation ! Suisses avant tout, Suisses par-dessus tout nous

sommes et nous resterons. Et nous n'en serons que mieux préparés à remplir notre rôle d'Européens et de civilisés.

Ces vérités sont si naturelles, et presque si banales, qu'on éprouve comme de la gêne à les énoncer. Suisses de confessions, de langues et de races différentes, nous ne nous ressemblons pas plus que les fraîches vallées de nos plaines ou de notre Jura ne ressemblent à l'austère rempart de nos Alpes : en sommes-nous moins un pays et un peuple ? Supportons-nous, acceptons-nous, les uns avec les ardeurs plus faciles, les autres avec la plus tranquille solidité de leur tempérament ! Et préservons notre individualité de toute influence, comme nous saurions préserver notre politique de toute ingérence étrangère ! Le Conseil fédéral, dans sa noble proclamation, nous a montré la voie, qui est celle de notre devoir comme de notre salut.

Si nous nous pénétrons bien de ceci, l'heure de la Suisse impartiale, conciliatrice et bienfaisante ne laissera pas de sonner, quelque petits que nous soyons dans la grande Europe. Le rameau d'olivier que nous aurons tendu dans la guerre, nous pourrons encore le tendre dans la paix, car, le bruit des armes ayant pris fin, la colère et l'amertume ne seront pas mortes dans tous les cœurs. Et, de notre main, nul ne le refusera.

VIRGILE ROSSEL.



CHOSSES VUES

L'HÔPITAL AU COUVENT

La dernière soirée.

Le dîner vient de finir. En tenue négligée et lâche, on goûte sur le balcon la douceur du crépuscule d'été. Soudain le roulement bref et sinistre du tambour.... La femme veut douter encore : « Quelques mauvais plaisants.... Est-ce assez bête ! » Mais le rythme reprend, énergique, de la générale.... L'irréremédiable est accompli.

Vite dans la rue ! A peine si on s'ajuste à la hâte. On dégringole les étages en pantoufles, on ne voit même pas les rassemblements sur le pas des portes.... Au coin du boulevard, encore tout humide, s'étale l'affiche tragique, sur le blanc de laquelle les drapeaux croisés jettent deux taches de sang : « Mobilisation générale.... Tous les Français astreints au service militaire doivent se conformer aux obligations de leur livret.... » C'est net, froid et concis comme un arrêt du Tribunal révolutionnaire. Jamais formidable bouleversement n'a été décrété en si peu de mots.

Et on aperçoit maintenant les femmes qui pleurent,

tandis que sur le visage des hommes, sûrs d'eux-mêmes, se lit une sourde fureur contre l'ennemi.

Pour moi, je n'ai pas de temps à perdre. Demain matin, à six heures, gare Saint-Lazare. Le fascicule de mon livret, qui stipulait auparavant le troisième jour de la mobilisation, a été changé, avec une avance de deux jours, à la date du 23 juin dernier. Prévoyait-on déjà la guerre à cette date, avant même l'assassinat de l'archiduc ?

Territorial de l'auxiliaire, n'ayant jamais fait de service militaire, je ne suis évidemment pas gâté. Mais qu'importent quelques jours de plus ou de moins ? Les infirmiers doivent être les premiers au poste pour préparer les locaux aux blessés. Car nous allons assister à la plus grande boucherie de l'histoire.

Je dois emporter des vivres pour une journée. Et nous parcourons à la hâte les magasins de Vincennes, les uns déjà fermés, les autres dévalisés par les achats des soldats, dont les départs se succèdent sans interruption depuis quelques jours. J'achète pour ma montre un bracelet de cuir : la marchande, que je ne connais point, tremble et pleure en me l'attachant au poignet. Les femmes sont désemparées ; ceux qui partent, et qui peut-être ne reviendront pas, doivent remonter celles qui restent. Un aviateur, qui volera demain matin vers Charleville, procède à ses dernières emplettes, le sourire aux lèvres, espérant bien accomplir de bonne besogne.

Les Italiens de Vincennes s'agitent et pétitionnent : ils veulent s'engager et combattre dans nos rangs. Il y a des gens — la majorité certainement — que cette attitude surprend et qui s'imaginent encore que l'Italie marchera contre nous !

Nous rentrons. Je suis extrêmement calme, maître de

moi, et je n'oublie rien dans mes préparatifs et mes recommandations. J'en suis même surpris ; je croyais qu'un tel événement m'aurait ébranlé davantage. Non point que je me dissimule le danger : les épidémies des hôpitaux, qui accompagnent toujours les guerres, frappent aussi sûrement que la mitraille. Mais le fait accompli, après une expectative aussi fiévreuse, produit presque une détente des nerfs. Et je le vois autour de moi : tous les hommes sont ainsi.

La dernière nuit passée chez soi. Nuit blanche, bien entendu. D'abord il faut se lever avant quatre heures pour arriver à temps à Saint-Lazare. Et puis trop de pensées rôdent autour du cerveau dans le silence de la nuit....

Le départ.

2 août. — A la lueur blême du petit jour, on s'habille et on se prépare sans retard, mais sans précipitation, en échangeant de rares paroles. L'heure est solennelle ; la séparation approche. Comme elle est venue vite ! Oh ! l'émotion de quitter son foyer, — quand et comment le reverra-t-on ? — d'être arraché brusquement, par l'appel impérieux de la patrie, aux êtres et aux choses qui font le cadre, la joie et le but de la vie, sans avoir eu le temps d'aller embrasser tous les siens ! Un baiser aux portraits des disparus et des absents, avant de refermer la porte derrière moi.

A cette heure et en ces circonstances, les tramways ne circulent pas, et aucune voiture n'est disponible. Nous irons à pied jusqu'à la plus proche station du Métro, en portant mes vivres et mon petit bagage, réduit au strict minimum. Tout est serré dans mon sac tyrolien : notre

compagnon de vacances, qui monta sur mon dos à travers les cols des Alpes, me suit aujourd'hui pour une autre campagne.... Il y a une semaine, jour pour jour, que nous voyions affiché, à notre lever, sur les murs d'Innsbruck, le nom sinistre de la guerre. Sept jours ont suffi pour mettre le feu à l'Europe. Sept jours ! Mais dans ces sept jours n'a-t-on pas vécu dix ans ?

Le Métropolitain fonctionne. Heureusement, car ici encore il n'y a pas de voitures. Dans les couloirs nos yeux se portent sur une pancarte : « Train d'excursion pour Lucerne et Zurich. Départ le 3 août. » Ironie des événements ! Il y a aussi un train de plaisir pour Avricourt avec prolongement éventuel sur Strasbourg. Celui-ci n'a pas cessé d'être d'actualité, bien qu'il soit désormais réservé aux militaires.

A Saint-Lazare, des piquets de troupes et une grande affluence de voyageurs. Beaucoup de difficultés pour se renseigner ; indications contradictoires. Un capitaine m'apprend enfin que je pars à sept heures, pour me rendre individuellement, par un itinéraire des plus compliqués, à ma destination de Châteaueux. Encore une heure d'attente, et c'est l'instant du départ, la douleur de quitter l'épouse aimante et dévouée, la compagne de toujours et de partout, qui aujourd'hui, pour la première fois, doit rester.

Dans le train, tous les hommes se parlent. En ce moment les taciturnes éprouvent le besoin d'être bavards. Il faut communiquer ses pensées et sa foi dans le succès, identique chez tous.

Premier changement de train à Versailles. J'observe les nombreux officiers, d'active et de réserve, qui sont sur le quai. Quelle différence avec les Allemands, vus de

l'autre côté du Rhin, raides, arrogants, qui se considèrent comme d'une caste supérieure, qui traitent leurs hommes en machines et en animaux ! Les nôtres ont de l'allant, de la familiarité, ils répondent à la confiance joyeuse des troupes ; ils font appel à l'intelligence et au cœur de leurs soldats ; ils savent trouver le mot qui porte et qui touche ; ils agissent vis-à-vis des hommes en camarades, sans cesser de rester les supérieurs. Comment n'iraient-ils pas ensemble à la victoire ?

A la gare de Chartres, un spectacle impressionnant. De rudes gars de la Beauce, Latins trapus et bruns aux cheveux collés, Gaulois blonds aux yeux bleus et aux moustaches tombantes, sont massés sur le quai. Ils portent leur bagage sur le dos, dans de grossiers sacs à pommes de terre maintenus par une corde. Ils ont laissé leurs blés dorés à demi coupés, leurs avoines blondissantes sur pied, tout l'espoir d'une récolte magnifique, pour répondre à l'appel. Dans leurs yeux se lit une énergie farouche, une colère concentrée contre l'ennemi qui les arrache à leurs champs. Et soudain sur cette foule flegmatique que rien n'émeut — race dure comme le chêne de ses forêts, qui ignore les manifestations, les acclamations et les cris — passe une rumeur qui s'enfle comme le chant du vent dans les futaies : rompant leur silence séculaire, les gars de la Beauce ont entonné la *Marseillaise*. Voix grave, puissante, assourdie, — voix de la terre de France qui vibre jusque dans ses entrailles.

... J'ai changé trois fois de train avant d'arriver à ma destination, où je parviens dans la soirée. Au milieu de la confusion due à l'affluence extraordinaire des voyageurs, — premier jour de la mobilisation, dernier jour de la circulation normale des trains, — je monte tour à tour

en seconde, en troisième, dans un couloir de première et dans un fourgon de bagages.

A la station provinciale et tranquille de Châteaueux j'échange quelques mots avec un docteur blanc et pensif qui part pour organiser un hôpital en Bretagne :

— Infirmier ? Vous avez aussi à vous armer de courage. Les autres connaîtront les enthousiasmes de la guerre ; nous n'en verrons que les aspects cruels et douloureux.

La vie à l'hôpital.

2 août, soir. — Je viens de faire mes débuts de soldats. *Bleu* à trente-sept ans, c'est évidemment peu banal. Presque tous mes collègues sont dans le même cas.

Ces débuts, jusqu'ici, n'ont rien de pénible : au contraire. Par cette fin d'après-midi dominical, l'hôpital, dans son parc, donne une sensation de paix et d'accalmie. Dirigé par des religieuses, il a une section militaire. Mais le milieu est surtout monacal par son isolement du monde, par la discipline silencieuse qui règne à travers les grands escaliers et les hautes salles bien cirées, garnies de lits blancs.

Des jeunes gens sans uniforme, mais coiffés de képis, vont et viennent. Ce sont les malades du régiment de hussards — fort peu malades en général : otites, hernies, furoncles, brûlures, entorses. Presque tous se lèvent, et même se rendent utiles en travaillant au jardinage ou en secondant les infirmiers. Les sœurs n'aiment pas les gens inactifs.

Nous sommes trois infirmiers mobilisés ici, — trois novices du service auxiliaire, qui ne connaissons rien de notre nouveau métier. Peu importe : on nous trouvera

bien de l'occupation, car le travail ne manque pas. Une cloche sonne. L'infirmier de l'active, qui est ici en permanence toute l'année, nous glisse à l'oreille :

— Je n'ai pas de conseil à vous donner, mais si vous voulez être bien vus et avoir des sorties, venez à la bénédiction.

Dans la chapelle du couvent, la cérémonie réunit les douze religieuses et le personnel laïque. Après le salut, un chant s'élève de la tribune ; c'est le fameux cantique, légèrement retouché, qui fut jadis la cible de tant de sarcasmes : « Mon Dieu ! sauvez la France, au nom du Sacré Cœur. » Aujourd'hui, même pour un incrédule, il ne semble plus ridicule, mais émouvant, tant les circonstances ont changé.

On dîne à cinq heures, dans une salle de malades. Chacun a droit à un quart de vin. Le repas est suffisamment copieux : l'assiette creuse reçoit tour à tour le potage et la viande garnie. La sœur prépare et sert les portions et dépose un morceau de fromage dans la cuiller à soupe de chaque convive. Les assiettes lui sont passées, de main en main : on n'est pas toujours sûr que la même revient au point de départ.

Infirmiers et malades valides, après avoir fait la vaiselle à tour de rôle, vont ensuite sur la terrasse du parc, où se livrent des manilles acharnées, en face d'un vallon boisé, de vergers et de maisons de vignerons tapies en contre-bas. L'hôpital, élevé sur l'emplacement d'un très vieux couvent, a la sévérité architecturale du dix-septième siècle.

Nous couchons à trois dans une chambre mansardée. Les lits sont bons ; il y a une table et un placard. On se lève à six heures, mais on est réveillé à partir de quatre heures et demie par les sonneries successives des cloches.

Fausses nouvelles et histoires d'espions.

5 août. — Je n'ai pas pu prendre de notes depuis trois jours. Trois jours seulement ? Que la vie semble longue et lente en ce moment, et combien changée ! Parfois on croit être le jouet d'un cauchemar ; on se demande sérieusement si on rêve et si une secousse ne va pas nous réveiller.

Dans notre claustration nous sommes privés de presque toutes nouvelles, publiques ou particulières. La ville n'est guère plus favorisée que nous. Les trains sont réservés au transport des troupes ; lettres et journaux n'arrivent pas, ou en nombre infime et avec d'énormes retards.

L'état de siège a été proclamé dans toute la France ; le télégraphe et le téléphone ne fonctionnent plus pour le public ; des passeports et des autorisations sont requis pour le moindre déplacement ; la presse, soumise à la censure, est entre les mains du gouvernement. C'est la dictature militaire, instituée du jour au lendemain. Et pourtant nul ne proteste contre la lourde main de fer qui s'est abattue sur la France, car on estime que ce régime est nécessaire.

Nous voyons reparaître, comme à toutes les époques de crise, l'épidémie des fausses nouvelles et la hantise de l'espion.

Quand j'ai quitté Paris, on assurait que Caillaux venait d'être tué par le frère de Calmette. Hier, les Allemands étaient à Lunéville et à Belfort. Aujourd'hui, en revanche, la sœur Adèle nous annonce que cinq mille uhlands ont été faits prisonniers d'un seul coup. Les hussards croyaient tous cette dernière nouvelle ; ils n'avaient même pas réfléchi à cette invraisemblance :

une force de cavalerie de cinq mille hommes réunie et aventurée suffisamment pour être isolée et cernée.

Il serait intéressant d'analyser comment ces bruits se forment et prennent consistance. Et je pense à la belle théorie de la contagion mentale, par laquelle le D^r Le Bon explique si justement la psychologie des foules. A peine avait-on appris l'assassinat de Jaurès, que beaucoup s'écriaient : « La même chose pourrait bien arriver à Caillaux. — Le frère de Calmette pourrait bien le tuer. — C'est peut-être déjà fait. » En temps normal, on en reste là ; mais, dans une période d'excitation nerveuse, l'hypothèse est vite devenue la réalité. Contagion mentale, encore et toujours, cette unanimité impressionnante devant le danger extérieur, cette lame de fond entraînant jusqu'aux anarchistes parisiens, qui sont allés affirmer leur loyalisme à la Préfecture de police. On voit à quel point un grand événement, comme la guerre, peut transformer en quelques jours la mentalité d'une nation et lui pétrir une âme nouvelle. C'est la Providence, disent les sœurs. Tenons pour certain qu'il en est de même en Allemagne ; nous le saurons plus tard.

Quant aux histoires d'espions et de pseudo-espions, suspectés d'abord et reconnus ensuite pour de bons Français, elles sont innombrables. Je retiens seulement l'aventure d'un brave homme, revenu de Bruxelles pour répondre à l'appel de mobilisation, et que le commissaire voulait fourrer au bloc parce qu'il lui trouvait « une tête de Boche » : c'était le frère d'un conseiller municipal de Châteaueux, un bienfaiteur des hôpitaux militaires de la ville.

On a reçu l'ordre de démolir partout les plaques des bouillons Kub : on assure qu'elles portaient, au revers, des indications sur les ponts, routes, rivières, etc. Voilà

qui me paraît d'une invraisemblance puérile : les Allemands ne possèdent-ils pas nos cartes d'état-major, comme nous les leurs ?

Bien réconfortante, par exemple, la régularité avec laquelle se poursuit la mobilisation, et que chacun confirme. Il y a tout de même quelque chose de changé depuis 1870. Quoi qu'on en ait dit, la république — on le voit maintenant — a eu du bon. Et la prétendue désorganisation de l'armée, qu'on nous ressassait depuis quinze ans ?

La neutralité italienne.

Je reçois enfin des journaux. La guerre est officielle, du 3, entre la France et l'Allemagne ; l'Angleterre marche avec nous. Mais ce qui me réjouit le plus, c'est la neutralité de l'Italie. Je l'avais toujours prévue et annoncée, car je connaissais l'âme italienne¹. Volontiers me traitait-on alors d'utopiste. Au mois de mai dernier, le critique littéraire de l'*Action française*, diplomate en chambre, prophétisait : « Je suis convaincu que les premières difficultés extérieures nous viendront de l'Italie. Nous relirons alors l'*Expansion italienne*. » Eh bien ! relisez-la aujourd'hui, mon cher confrère.

Sans doute, il y a eu une préparation diplomatique, et on ne manquera pas de dire outre-Rhin que l'Italie s'est décidée sous la menace des canons franco-anglais ; mais la grande vérité, le fait capital, c'est qu'aucun gouvernement à Rome n'eût été capable de faire marcher le peuple italien avec l'Allemagne contre la France. Témoin le magnifique mouvement, spontané et irrésistible,

¹ Je me permets de renvoyer le lecteur à mes précédents volumes, *L'Italie nouvelle, Mers et montagnes d'Italie, L'expansion italienne* (librairie Fasquelle).

d' enrôlements volontaires parmi la colonie italienne de Paris et de la banlieue : ils étaient plus de trois mille le premier jour, ils sont cinq mille aujourd'hui ¹. Le fils du glorieux Garibaldi offre, à la France, comme son père, son épée et les hommes que son nom attirera autour de lui. Avais-je raison de dire qu'il y avait plus de sympathies en Italie pour la France qu'en France pour l'Italie ? Si nos voisins avaient été attaqués par l'Autriche, combien de Français se seraient engagés sous leurs drapeaux ? S'en serait-il trouvé dix ? S'en serait-il trouvé un ?

Il est amusant de voir comment, en ce moment critique, notre presse bien stylée « soigne » la nation sœur, — cette même presse qui, huit ou dix mois auparavant, toujours sur le mot d'ordre du quai d'Orsay, aiguïsait ses pointes et ses récriminations à l'adresse de l'Italie, à propos des limites albanaises ou d'îlots orientaux parfaitement indifférents à l'avenir de la France. Aujourd'hui, ce Dodécanèse, dont il paraissait si nécessaire de faire hâter l'évacuation, on l'offre à Victor-Emmanuel, avec Rhodes et plus encore. Les journaux font ressortir qu'un wagon-salon a été mis à la disposition de M. Tittoni pour son retour d'Angleterre, et annoncent par la ville et par le monde les mesures prises en faveur des Italiens sans travail. A l'étranger il se trouvera évidemment des personnages intéressés pour insinuer qu'on flatte les gens dont on a besoin. N'importe : les ouvriers de la onzième heure sont toujours nécessaires ; ce n'est plus l'instant de savoir si d'autres ont préparé le terrain.

La neutralité de la Belgique est violée par l'Allemagne : c'était prévu. Evidemment notre état-major a paré le coup. Voilà qui va nous attirer les sympathies

¹ Leur nombre a dépassé plus tard dix mille.

des neutres, là où elles hésitent encore. C'est toujours la vieille maxime bismarckienne : la force prime le droit. Mais la force pourrait bien, cette fois, avoir changé de camp. C'est une satisfaction de penser que cette mauvaise action est déjà punie, puisque c'est elle qui a décidé l'Angleterre à entrer en lice.

Nouvelles de Paris.

7 août. — Nouvelles privées reçues de Paris. Le premier jour de la mobilisation a été marqué par une effervescence et des scènes de violence que les journaux nous ont cachées (déjà !). Sur les boulevards on a crié : « A Berlin ! » Pourquoi faut-il que mon correspondant me rappelle les « blouses blanches » de 1870 ? Toutes les boutiques de la maison Maggi ont été brisées et pillées sous l'œil bienveillant des agents de police qui, par endroits, avaient l'air de se divertir beaucoup à ce spectacle : le bruit avait couru que le lait aurait été empoisonné.

Je comprends la colère populaire contre les commerçants qui ont augmenté leurs prix dans des proportions injustifiables, — jusqu'au décuple pour le sel, le tapioca, le macaroni. Ces Shylocks-là, qui veulent s'enrichir du malheur général et tailler leurs bénéfices dans la chair vive de la France, je n'ai aucune pitié pour eux. On a brisé et mis à sac leurs magasins, les patrons ont été parfois à demi assommés : je ne les plains pas.

Mais la foule déchaînée ne connaît ni retenue ni discernement. Elle s'est attaquée aussi aux boutiques des commerçants soupçonnés d'être Allemands. Vilain geste, — surtout quand la guerre n'était pas encore officielle — et susceptible de provoquer des représailles. Bien en-

tendu, des erreurs ont été commises : près de chez nous, des épiciers alsaciens, pris pour des « Boches », ont failli passer un mauvais quart d'heure.

La force armée est enfin intervenue, réparant son retard par la vigueur de son intervention. Coups de revolver, charges de la garde républicaine. Le 3, l'ordre était rétabli avec l'état de siège. Dans toutes les rues de Paris circulaient des patrouilles, sabre au clair ou baïonnette au canon.

Petite scène touchante relevée devant la mairie du vingtième arrondissement. Des chevaux réquisitionnés sont réunis sur la place. Le propriétaire de l'un d'eux, avant de s'en aller, embrasse sa bête sur les naseaux, en lui disant, avec une larme au coin de l'œil : « Va, mon vieux, fais ton devoir. » Nos frères inférieurs aussi vont à la guerre et jouent leur rôle ; les chiens aideront à retrouver les blessés.

Types et croquis.

8 août. — Je note quelques silhouettes caractéristiques dans mon entourage. D'abord parmi les hussards en traitement. Voici Lenoir, type de l'« embusqué », à cheval sur la caserne et l'hôpital, arguant là d'une maladie complaisante pour s'absenter, ici d'un vague emploi de secrétariat à la place pour ne rien faire : faubourien de Belleville, la tête en fouine, intelligent et débrouillard, en même temps complaisant et enjoué, prêt à rendre service aux sœurs comme aux camarades, si bien que personne ne songe à le jalouser ni à lui nuire.

Plus fruste le berrichon Papon, avec ses deux yeux gris ahuris et matois dans une tête toute en rondeurs. Opéré, il y a quelque temps, de petits kystes aux pieds,

on le soupçonne d'envenimer les plaies pour retarder la guérison et ne pas aller à la frontière. On lui inflige quelques jours de lit : l'ennui et le regret des manilles de la terrasse contribuent, plus encore que le repos, à l'amélioration des cicatrices ; mais dès qu'il se lève et qu'on lui laisse entrevoir le départ, les chairs recommencent à se boursoufler.

Mandarine qui sifflote, là-bas, le képi sur l'oreille, est l'enfant gâté des religieuses. Non point qu'on laisse à ne rien faire ce grand gaillard adroit et souple, qui sait « bricoler » comme pas un, expert à réparer et à peindre un mur, habile en menuiserie comme en serrurerie, prompt à cirer, frotter et nettoyer. Pour ne pas aller à la guerre, il est prêt à accomplir les besognes les plus dures ou les plus répugnantes ; il sera même, au besoin, agent de renseignements, et il se charge de dépister les « tire-au-flanc. » Aussi une entente tacite s'est-elle établie entre lui et les sœurs : désireuses de garder un si précieux collaborateur, elles le cachent lors de la visite du major, car sa petite affection de l'oreille ne le garantirait pas contre un billet de sortie.

Rond, franc et jovial, le major Dorin est, en effet, impitoyable à l'égard des simulateurs. Hier il a rudement secoué Lenoir qui, cette fois, n'avait pu l'éviter ; mais le duel était inégal et l'attaque brusquée n'a pas réussi : le malin Parigot avait si bien gardé toutes les pièces de son échiquier que le major a dû battre en retraite.

C'est un sympathique, ce D^r Dorin. Il communique à tous son activité ; sa confiance, son vaillant optimisme sont contagieux. « J'ai vu, dit-il, mon frère qui revient de la frontière. Il a été enthousiasmé par le moral de l'armée. Devant Lunéville, les chasseurs, l'arme au pied,

ne peuvent plus tenir en place, tant ils ont hâte de bondir sur l'ennemi ; il a fallu leur enlever leurs cartouches : les fusils seraient partis tout seuls.... Ces troupes-là ont la victoire dans la main. Et nos forts ! Epatants. Une compagnie peut tenir tête à un corps d'armée. »

Parmi les infirmiers : un garçon coiffeur d'Angers, fort parleur, content de lui-même, et qui se croit supérieur aux autres ; un cafetier de Tours, avec le physique de l'emploi, habitué aux travaux durs, et dont le bon caractère a été encore assoupli par vingt ans de limonade ; un petit employé de la ville, que sœur Adèle avait discrètement renvoyé dans ses foyers, en lui demandant seulement de faire acte de présence aux heures de la visite ; mais les énergiques protestations du garçon coiffeur, appuyées par l'infirmier de l'active, coupèrent court à cette tentative de favoritisme.

Travaux d'infirmiers.

Il est, en effet, paradoxal de se priver, en ce moment, d'un infirmier, sous prétexte qu'on n'a pas à l'occuper. Le travail est très dur et on ne chôme pas un instant, de six heures du matin à six heures du soir, en dehors du repos réglementaire de midi. La besogne manque-t-elle à l'hôpital militaire, les infirmiers sont expédiés aussitôt dans les services civils ou à la buanderie, à la lingerie, voire au jardin, où on trouve toujours quelque chose à faire. Les religieuses ne veulent pas voir un homme inoccupé, fût-ce quelques instants. Elles s'ingénient à faire travailler les malades suivant leurs forces, et elles ne protestent pas si un hernieux manie la brosse à cirer.

Le matin, on « fait les salles ». Cela consiste à essuyer les meubles, à rouler trois fois les lits, à balayer, à passer la brosse à reluire qui pèse une vingtaine de kilos, à

balayer de nouveau, et à passer ensuite la brosse recouverte du chiffon de laine. Le samedi on cire et on nettoie les boules et boutons de cuivre à la pâte. Sœur Adèle est d'une propreté méticuleuse. Je demande si on continuera à rouler ainsi les lits quand on aura des blessés et si on leur infligera de triples secousses chaque matin pour faire reluire les planchers. Pourquoi pas ? Il n'y a qu'à faire attention.

Puis c'est le tour du grand escalier et le lavage du vestibule, en attendant l'heure de la visite. Sœur Adèle se réserve les pansements. Le reste de la journée est occupé en général à la manutention du linge ou au nettoyage de salles qu'on change d'affectation et qu'on prépare pour les blessés.

La manutention du linge ne chôme jamais. Draps, chemises d'homme et de femme, taies d'oreiller, serviettes, torchons, mouchoirs, pantalons, caleçons, bas et chaussettes, — linge des sœurs, des vieillards, des hommes, des femmes, des civils et des militaires, — sont perpétuellement en va-et-vient entre les armoires et les malades ou le personnel. Il y a toujours du travail dans les services de la lingerie, et c'est là qu'on nous envoie, les uns ou les autres, dès que nous avons un moment de loisir. La main-d'œuvre militaire, qui ne coûte rien, permet d'économiser la main-d'œuvre civile, et de décharger un peu le budget général de la communauté. Il n'est pas de petites économies.

La lessive est faite par des femmes de la localité, payées à la journée. Mais on nous attend généralement pour le coulage. « Rien ne vaut une poigne d'homme, » déclare la supérieure en regardant avec un visible plaisir la forte toile qui gonfle s'enfoncer dans les bassins de pierre rectangulaires, sous la poussée de nos bâtons. Et

elle ajoute : « Nos femmes s'esquintent à ce travail, et ce n'est pas aussi bien fait. »

Le linge coulé est ensuite empilé dans des brouettes qu'on roule derrière la chapelle. De là un treuil, manœuvré à la fenêtre du grenier par deux bras vigoureux, élève draps et chemises humides transbordés dans une benne. On les étale ensuite sur des cordes. Ce qui est sec est étiré et plié méthodiquement suivant des rites qu'on nous enseigne avec soin. Car on n'a pas le temps de repasser.

Ce travail sain et propre ne déplaît point, bien qu'il ne laisse pas d'être assez pénible à la longue, surtout dans des greniers surchauffés par le soleil d'août. Le cafetier et le garçon coiffeur, habitués à boire fréquemment, se plaignent sans cesse de la soif.

Le nettoyage des salles est moins ragoûtant. Il s'agit de préparer pour les blessés de vastes pièces d'où sont déménagés au préalable des malades civils des deux sexes, composés surtout de vieillards et d'un certain nombre de filles. Certaines de ces salles n'ont pas été appropriées depuis deux ans. Il faut nettoyer les lits de fer, les tables de nuit et les water-closets, laver les murs, les plafonds et les carreaux en montant sur des échelles doubles qui, à quatre ou cinq mètres de hauteur, donnent le vertige aux novices. On juge de la crasse qui s'imprègne sur les torchons. « Ça, il y a du fourbi ! » concède la sœur. Je compare les recettes pour le nettoyage des vitres : celle de sœur Adèle consiste à passer sur chaque carreau trois fois le chiffon sec en intercalant un lavage à l'eau claire et un lavage à l'eau alcoolisée ; aucune tache n'y résiste. Chaque salle compte une centaine de carreaux : aussi n'allons-nous pas très vite, mais cela n'a aucune importance, du moment que nous

ne restons pas inoccupés. Plus minutieux encore est le nettoyage des radiateurs.

Pour des travaux de ce genre, on nous donne de grands tabliers bleus de plongeur, déteints et rapetassés. Comme il fait très chaud, nous quittons le bourgeron noir qui constitue notre uniforme, en ne gardant que la chemise de soldat et le pantalon de treillis, et nous travaillons debout sur les échelles, à genoux ou assis au coin des murs, couchés sous les lits.... On nous a avertis que les pantalons ne seraient changés que tous les quinze jours (dans quel état sera leur toile blanche ?) et que les bourgerons devront « faire la campagne ». Economies de bouts de savon.

L'économie ici tourne à la manie. Défense de laisser après le repas le moindre rogaton sur la table ou sur l'assiette, comme si l'on pouvait calculer, à un centimètre cube près, le volume exact du pain dont on a besoin pour le dîner. Bien entendu, on attend que le pain soit rassis avant de le servir, afin d'en diminuer la consommation. Est-ce pour la même raison que la viande est généralement coriace et souvent avancée ? Cette mauvaise langue de Lenoir assure que la communauté tient à réaliser des bénéfices sur les crédits qui lui sont alloués par l'autorité militaire.

Les sœurs.

Les qualités maîtresses des religieuses sont l'ordre, l'activité, l'esprit d'autorité. Tout est admirablement organisé dans ce mécanisme compliqué du couvent-asile-hôpital, masculin, féminin, civil et militaire : les rouages s'enclanchent les uns les autres sans heurts et sans grincements. Les repas sont prêts à l'heure, le lever et le coucher sont ponctuels, le linge ne se fait jamais atten-

dre, le travail est exécuté à point, aucun moment n'est perdu. Le retard d'un seul service suffirait à tout déranger, mais ce retard ne se produit pas.

Les sœurs sont très occupées, si l'on songe qu'elles se couchent en même temps que nous, qu'elles se lèvent plus tôt, et qu'une grande partie de leurs journées est employée à des exercices religieux. Mais elles se réservent les attributions du commandement et la besogne sentimentale, en faisant exécuter par autrui les travaux durs ou répugnants. Ce sont des organisatrices, elles savent donner des ordres, sur un ton à la fois aimable et qui n'admet point de réplique : les hussards les plus grossiers, habitués à « rouspéter » ou à « gueuler », obtempèrent, sans dire mot, devant le prestige d'une autorité que les galons étaient incapables de conférer aux sous-officiers, aux officiers même.

Par contre, ces isolées qui vivent dans un milieu restreint et artificiel, qui n'ont aucun contact avec le monde extérieur, qui ne lisent ni livre ni journal, — la *Croix* même est jugée trop profane encore pour elles, — ces séquestrées volontaires sont incomplètes comme les fourmis laborieuses qui se sont asexuées en s'adonnant exclusivement au travail. Il leur manque le sens de la vie ; il leur manque surtout — et ce fut ma grande surprise — la sensibilité. Par le renoncement, les exercices de piété, la sévérité monacale, elles ont cessé d'être femmes. Elles ne savent plus compatir à des besoins ou à des faiblesses qu'elles ignorent. Jamais un mot d'encouragement ou de remerciement dans le travail.

On se trompe fort, en général, sur les qualités nécessaires pour soigner habituellement les malades : il faut du dévouement, et beaucoup, plus encore qu'on ne peut

le croire, — mais point de sensibilité : au contraire.... Le service d'hôpital exige d'abord un sang-froid dont peut dépendre la santé ou la vie des patients. Pour l'accomplir de façon satisfaisante, il faut avoir l'âme cuirassée contre toutes les émotions ; il faut aussi résister à toutes les prières des malades, dans leur intérêt même, et acquérir sur eux un ascendant incontesté, afin d'être obéi. Et je vais jusqu'au bout : il faut avoir le cœur dur ; les sensibles, les émotifs sont obligés de s'endurcir ou de s'en aller. Ceux qui restent s'accoutument, tôt ou tard, à vivre entre des gens qui souffrent et dont la vie est menacée : la mort n'apparaît plus comme un fait rare, comme une catastrophe, mais comme un événement normal, prévu, dont les statistiques donnent la moyenne et tracent les courbes.

Sœur Victorine m'a désigné ainsi avec calme quelques-uns des malades que nous déménagions : « Celui-ci peut durer encore deux ans ; celui-là s'en ira à la chute des feuilles. » Elle m'a raconté les derniers moments d'un jeune tuberculeux, que sa mère était venue voir, et qui lui demandait, avec une supplication dans le regard :

« Ma sœur, est-ce que je peux mourir cette nuit ? — Je savais qu'il devait s'en aller d'un moment à l'autre, poursuit sœur Victorine : ma conscience me défendait de lui répondre non. Je n'ai dit ni oui ni non. Il a bien compris qu'il était perdu. Il est mort la seconde nuit. »

J'ai cité ce trait, car il me paraît bien caractéristique de la morale monacale, tranchante et glaciale comme le couperet. On n'admet pas ici le mensonge pieux, même au chevet des mourants.

Hier sœur Adèle a sévèrement admonesté Papon, dont le pied droit allait plus mal : « Vous envenimez votre

cicatrice exprès pour ne pas aller à la frontière ; je le dirai au major si cela continue. N'est-ce pas honteux pour un hussard ? Il faut vous rétablir vite et aller vous battre contre les Prussiens. » Sœur Adèle a raison : si le fait est vrai, c'est honteux pour un hussard, — et même pour un fantassin. Et pourtant comme c'est dur, comme c'est peu féminin surtout : « Il faut aller vous battre contre les Prussiens ! » Est-ce qu'une mère, une sœur n'aurait pas, au contraire, fermé les yeux ? C'eût été mal, sans doute, au point de vue de l'intérêt général. Et encore ! Les trembleurs de l'espèce Papon ne feront jamais que de mauvais soldats, des semeurs de panique, des fauteurs de déroute : des combattants de cette trempe, il y en aura toujours trop aux frontières.

Si l'accoutumance émousse la sensibilité chez les âmes d'élite, que dire des esprits incultes et grossiers ? Il y a ici un infirmier civil, Penmao, qui est bien le type du Breton bretonnant le plus fruste (on ne trouve plus guère que des Bretons pour remplir ces emplois). Penmao est à la fois un brave garçon et une parfaite brute. Solide gaillard, hercule taillé à coups de hache, il exécute sans fatigue les durs travaux du métier. Quant à la répugnance, ce n'est pas son fait.

— Dans mon pays, explique-t-il, on a l'habitude de vivre entre les cochons, les fumiers et la m.... Rien ne me dégoûte. Un mort ne me fait pas plus d'effet qu'un quartier de cochon. Il y en a qui tirent la langue : on la leur rentre dans la gueule d'un coup de poing.

Le garçon coiffeur, qui n'est cependant pas un délicat, n'a pas pu en entendre davantage pour aujourd'hui.... Notre Breton est pourtant le meilleur fils du monde, et quand nous travaillons ensemble, il se réserve volontiers les plus désagréables corvées :

— Faut pas te gêner, si ça te dégoûte. Moi ça me fait rien du tout.

Et il rit de sa large bouche qui balafre un visage anguleux sous des yeux bleu clair. Il offre même de me payer « la bleue » à la prochaine sortie :

— Ça te décidera peut-être de sortir, au lieu d'écrire tout le temps là-haut. A qui diable peux-tu bien écrire comme ça tous les jours ?

Mes collègues s'étonnent que je ne profite pas davantage des quelques instants de sortie journalière au moment des repos. Nous avons eu tant de mal à les obtenir ! Les premiers jours, sœur Adèle prétendait nous cloîtrer comme des religieuses, à moins d'ordre formel. On me chargea donc de présenter la requête au major.

— Tant que les nécessités du service ne l'exigent pas, répondit-il, je ne vois pas de raison pour consigner ces hommes : ils n'ont rien fait pour cela. Il suffit qu'il en reste un pour assurer la garde.

Mais la sœur n'était pas tranquille, et elle nous a adressé quelques admonestations maternelles.

— Surtout, insista-t-elle, n'apportez pas d'eau de vie : c'est expressément défendu.

Je n'ai pu m'empêcher de sourire. C'était peut-être impertinent : mais je me vois si peu franchissant la grille du couvent avec un « kilo » de tord-boyaux sous le bras !

Doléances d'un ami.

Je viens de sortir jusque sur la place : on n'a que le temps de prendre un café, de parcourir un ou deux journaux et de jeter à la hâte quelques notes.

J'admire l'héroïque résistance de Liège. Très franchement je n'aurais pas cru l'armée belge capable d'un pareil

effort ; et je ne dois pas être seul à avoir cette impression. Si nos voisins ont pu tenir les Allemands en échec et les décimer, de façon aussi meurtrière, dès le premier choc, que sera-ce quand l'armée française entrera en ligne ? C'est la victoire certaine, peut-être facile. La supériorité de l'armée prussienne serait-elle une légende ?

9 août. — Curieux hasards de la guerre. Je viens de rencontrer sur la place mon vieil ami Barsac, que je n'avais pas vu depuis plus d'un an, bien qu'il habite Paris comme moi. Il est également mobilisé à Châteauvieux, comme infirmier, appartenant, lui aussi, au service auxiliaire. Barsac, l'esprit délicat et lettré, le peintre exquis qui a rendu avec tant de relief et de charme les gorges torrentueuses et les neiges des Alpes, cet artiste d'une complexion frêle et habitué à la vie libre et vagabonde, cire aujourd'hui les parquets et nettoie les water-closets.

Aussi ne suis-je pas surpris de le trouver très déprimé et moralement changé. Comme toujours, les ennuis personnels ont eu, chez lui, leur contre-coup direct sur les idées générales : l'ancien nationaliste enthousiaste et fougueux a acquis en quelques jours l'aversion de la guerre. Sa jolie palette de roses et de verts gais s'est brusquement assombrie : il ne broie plus aujourd'hui que de l'encre de Chine.

Il est heureux de trouver un confident qui le comprenne et qui, par surcroît, partage ses travaux :

— Ah mon vieux ! quelle sale besogne et surtout quelle promiscuité ! Je n'ai pour collègues et pour malades que des garçons grossiers qui occupent leurs loisirs à faire des blagues infectes ou à raconter des histoires ordurières et idiotes, pendant que leurs camarades

s'égorgeant à la frontière. Et il faut encore rire et s'extasier, sous peine de passer pour un poseur.

Barsac s'anime et se monte peu à peu :

— Elle est absurde, notre organisation militaire, qui ne tient compte ni de l'intelligence, ni des capacités, ni de la situation sociale, et qui semble prendre plaisir à humilier les cerveaux et à réaliser le manoir à l'envers. Ainsi, moi, j'ai pour caporal-infirmier un valet de chambre : je pourrais être commandé par mon domestique. Et encore j'ai de la chance : il a du savoir-vivre, je le préfère à un ouvrier d'usine parisien.

J'essaie de le raisonner et de plaisanter :

— Que veux-tu ? En ce moment un bon cireur de parquets est plus utile qu'un écrivain ou qu'un peintre. C'est le moment de l'action ; l'heure est venue, comme disait l'autre,

Où le plus dégoûté, laissant toute vergogne,
Retroussera sa manche et fera la besogne.

Mais je ne réussis qu'à l'exciter encore.

— Alors toi aussi, tu trouves ça très drôle de voir les gens de notre monde et de notre âge brimés par des brutes et astreints aux travaux les plus rudes et les plus répugnants, comme des forçats ? On n'a donc pas besoin d'intelligences dans l'œuvre de la défense nationale ? Chez nos ennemis, l'organisation est autrement rationnelle. Ceux qui commandent dans le civil ont un grade au régiment ; la hiérarchie sociale est transportée dans l'armée. Les étudiants sortent de l'université officiers de réserve en même temps que docteurs en philosophie. On évite ainsi cet antagonisme entre les intellectuels et l'armée, qui a toujours été si fâcheux en France. Ce n'est pas en Allemagne qu'on occuperait un chargé de cours

en Sorbonne à nettoyer les tables de nuit des filles malades !

— Pour l'excellente raison qu'il n'y a pas de Sorbonne.

— Plaisante, va, tu sais bien au fond que mon raisonnement est juste.... Ne proteste pas.... Même à un autre point de vue, le travail qu'on nous fait faire, nous l'exécutons très mal. Toi, le myope, quand tu as balayé, je suis sûr que tu laisses autant de poussière que tu en enlèves, et que tout est à recommencer derrière toi. Moi qui manque de biceps, je passerai trois fois plus de temps qu'un robuste paysan à cirer une salle, et, par-dessus le marché, la besogne sera sabotée. Le recrutement devait pourtant réfléchir à cette considération bien simple : si on nous a versés dans l'auxiliaire, c'est à cause d'impropriétés physiques qui ne nous rendaient pas précisément aptes au métier d'infirmier. Sérieusement ne pouvait-on pas mieux nous utiliser ailleurs, quand ils ont pour secrétaires, dans les bureaux, des paysans qui savent à peine tenir une plume : j'en connais un ici à la place d'armes, sans aller plus loin.

— Pourquoi n'as-tu pas cherché à faire changer ton affectation en temps de paix ?

— C'est ma faute, évidemment ; mais on croyait si peu à la guerre ! Surtout, je me faisais une tout autre idée de l'infirmier militaire : j'étais loin de m'imaginer que c'était un garçon de service, un homme de peine.

— Oui, tu croyais que l'infirmier n'avait qu'à passer des tisanes et à mettre des pansements.

— Comme les sœurs. Et à propos, tu as certainement fait la même remarque que moi. Depuis mon enfance, j'entends discuter le dilemme : les sœurs ou les infirmières dans les hôpitaux ? Les uns tenaient pour les

religieuses, d'autres pour les laïques, il y avait aussi beaucoup d'indifférents. Mais nul ne supposait que la question était mal posée. En arrivant ici, quelle est ma surprise de voir que les sœurs ont sous leurs ordres des infirmiers ou des infirmières suivant le sexe des malades ! Leur dévouement ne va pas jusqu'à se salir les mains ou à porter des fardeaux ; elles croiraient déroger à effectuer la tâche qu'elles trouvent tout naturel de faire exécuter par un ingénieur ou un avocat.

— Tu es injuste. Cette sœur qui ne lavera pas les pieds d'un malade, parce qu'elle estime que ce n'est pas son rôle, ira sans sourciller sous les balles pour panser un blessé.

— Oui, elles sont héroïques au besoin ; elles l'ont été, elles le seront encore.... Et je connais beaucoup de natures qui préfèrent, comme elles, le danger à la besogne servile. Les gentilshommes, heureux de guerroyer, refusaient de faire des travaux roturiers. Combien j'envie ceux qui partent là-bas, refrains aux lèvres, au grand air libre, et qui franchiront la frontière sous le clair soleil d'Alsace ! Oh ! les pauvres, tristes auxiliaires, dont on ne veut pas pour porter le fusil, qui ne seront ni au péril, ni à l'honneur, ni à la gloire !

Un silence. Barsac poursuit, calmé :

— C'est égal, que les journées sont longues ! On dit que le temps passe vite quand on travaille. C'est tout le contraire, lorsque l'ouvrage répugne. Ce qui passe vite, ce sont mes flâneries dans la montagne. Ici, cinq heures de travail consécutif me font l'effet d'une éternité ; à la fin de la journée, il me semble que j'ai vécu un siècle. Heureusement que les horloges sonnent les quarts : c'est enfantin, mais on dirait que le temps, à le détailler, paraisse un peu moins long.... Oh ! que c'est dur d'être

cloîtré derrière une grille, entre les murs froids d'un couvent, quand on est habitué à vivre à sa fantaisie, à aller où on veut, à passer la belle saison au grand air, à errer suivant son bon plaisir et à humer le vent dans les forêts et sur les crêtes !... As-tu remarqué la carte illustrée de l'hôpital ? on ne voit que la grille.... la grille !

Les Français en Alsace.

Je viens de prendre un journal et j'ai eu une commotion en lisant le titre.

— Espèce d'abruti, m'écrié-je en le secouant à l'épaule, tu geins comme une femme quand les nôtres sont en Alsace ! L'armée française est entrée à Altkirch... entends-tu?... elle marche sur Mulhouse !

Barsac est devenu vert : l'émotion, la joie ! Les larmes lui montent aux yeux... sa parole ne sort que par saccades :

— Alors ! c'est vrai?... l'armée française... à Altkirch... marche sur Mulhouse !... Nom de bleu !.. que c'est beau !... Ah ! c'est épatant.... Montre voir !

Après la lecture du rapide entrefilet, mon ami se jette dans mes bras en pleurant comme un enfant. Le patriote s'est réveillé au roulement du tambour. Avec sa nature impulsive d'artiste, il revit aussitôt la page de gloire écrite par nos soldats :

— Oh ! cette entrée de l'armée française en Alsace ! Quelle vision d'épopée ! Ce peuple délivré arrachant les poteaux-frontières, emblèmes de sa servitude ! Je vois d'ici les vieux qui pleurent de bonheur et l'Alsacienne au grand nœud noir, portant au front son deuil de quarante-quatre ans, se jetant éperdue dans les bras de nos soldats qui accourent, drapeau déployé, au pas de charge. Ils ont culbuté les casques à pointe, qui fuient

en désordre derrière le Rhin.... Ils arrivent : les voilà enfin, ceux qu'on attendait depuis si longtemps, ceux qu'évoquaient les anciens dans les soirées d'hiver quand le vent sifflait à travers les sapins des Vosges, ceux que les petits enfants de Hansi voyaient galoper dans les nuages, en une charge fantastique, aux rayons du soleil couchant. Les voilà ! les pioupious d'un sou à la culotte rouge, les vitriers verts comme les houx, les hussards de Neuville, les dragons de Detaille, les cuirassiers chevelus dont les pères chargèrent à Reichshoffen et à Morsbronn pour défendre, dans un dernier sursaut, cette terre d'Alsace qui a bu leur sang.... « Comme ils sont beaux grand'mère, encore plus beaux que sur les images !... » Les voilà, les soldats de la revanche ! Ils débusquent de la plaine en rangs serrés, ils dévalent de la montagne en longues colonnes.... Les femmes leur jettent des fleurs.... Les vigneronns débouchent pour eux les bouteilles poudreuses de vieux Beblenheim.... Vive la France ! Vive l'Alsace française !... Quel Victor Hugo se lèvera pour chanter cette apothéose ?

Faits de guerre.

10 août. — J'ai vu les miens et j'ai appris un second succès de nos armes : double joie. Ma femme, arrivée de Paris le matin, a apporté à l'hôpital la bonne nouvelle : l'entrée des Français à Mulhouse. Quel réconfort sur tous les visages ! Je me rappelle la parole prophétique d'un Alsacien : « Chez nous on dit que les pantalons rouges seront à Mulhouse huit jours après la déclaration de la guerre. »

Un bel article d'Hervé, qui se termine par cette apostrophe frémissante à son adversaire d'hier, aujourd'hui dans la tombe : « Déroulède ! le drapeau de Valmy

flotte sur Mulhouse ! » Ah ! que n'a-t-il vécu quelques mois de plus, le grand et bouillant patriote, pour voir cette heure qu'il avait attendue, escomptée avec angoisse pendant toute son existence d'homme ! Jamais je n'ai mieux senti l'amère injustice de la mort.

11 août. — La vie quotidienne continue avec sa monotonie monacale ; mais on a plus de cœur à l'ouvrage quand les nouvelles sont bonnes.

Quelques escarmouches heureuses. Les journaux représentent les Allemands comme démoralisés et privés de vivres ; on va les prendre par la famine. N'est-ce pas aller un peu vite ? Parce que leur service de ravitaillement s'est trouvé en défaut çà et là, il serait imprudent de tirer de faits isolés des généralisations hâtives. Une nation organisée et prévoyante comme l'Allemagne serait affamée au début d'une guerre ? Ce serait à souhaiter pour la durée des carnages, mais je n'en crois rien. On discute déjà le partage des deux empires, avant que la première bataille sérieuse ait été livrée. Attendons au moins que l'ours soit mis à terre.

12 août. — Encore un exemple des fausses nouvelles. Avant-hier soir, les gens bien informés chuchotaient que le combat d'Altkirch avait coûté 20 000 hommes hors de combat aux Français, 35 000 aux Allemands : renseignement confidentiel, qu'on tenait d'un major, et qu'il ne fallait point ébruiter, surtout ! pour ne pas alarmer les familles. Hier, le grand mystère était le secret de Polichinelle, non seulement à Châteaueux, mais dans toute la France, puisqu'aujourd'hui le gouvernement croit nécessaire de publier un démenti formel. Et les raisons qu'il donne sont irréfutables : il n'y avait pas dix mille hommes engagés de chaque côté. Comment un bruit aussi

erroné et aussi précis avait-il pu se former et être mis en circulation avec une telle rapidité ? Les fausses nouvelles vont plus vite que le télégraphe et le téléphone.

Anecdotes.

13 août. — J'ai recueilli, ce matin, la troisième définition — en huit jours — de l'homme de lettres. La première me fut donnée à l'arrivée par un brave Vendéen qui m'avait demandé, suivant la formule consacrée, ce que je faisais dans le civil. Quelques instants après, comme on se plaignait des retards de la correspondance, il dit à un camarade : « Il faut demander ça au facteur, il doit savoir ça, c'est son métier. » Et comme tout le monde se regardait : « Ben oui ! fait-il en s'adressant à moi, ne venez-vous pas me dire que vous portez les lettres ? » Ce fut ensuite le tour d'un hussard de la Mayenne, fraîchement débarqué à l'hôpital, qui traduisit homme de lettres par peintre d'enseignes. Aujourd'hui je racontais les deux anecdotes à un jeune réserviste de Chartres, avec lequel j'avais plaisir à causer d'une bonne ville où j'ai longtemps vécu. « Comme ils sont bêtes ! s'écria-t-il. C'est pourtant bien facile de comprendre que l'homme de lettres, c'est celui qui fait des lettres pour ceux qui ne savent pas écrire. » J'épinglé les trois mots à mon dossier pour le prochain dîner de la Société des gens de lettres : il y en a de moins drôles dans Courte-line. C'est le premier qui a eu le plus de succès : on m'a surnommé le facteur, et cela m'amuse énormément.

Le marché hebdomadaire, qui se tient chaque jeudi sur la place, a été, paraît-il, pour les ménagères, une occasion à bonnes affaires exceptionnelles. Comme tout le monde a réuni des provisions depuis quinze jours et que

les expéditions sont presque totalement suspendues, la demande se raréfie et les prix baissent. On a acheté de beaux poulets à 2 fr. 50 et du beurre à 90 et 80 centimes la livre. Voilà un démenti à ceux qui voyaient déjà la famine et le renchérissement général. Lenoir et un hus-sard ont fait l'emplette de deux melons qu'ils ont offerts à sœur Adèle pour notre repas : toujours à l'affût des économies, la sœur nous les a servis à la fin du déjeuner, non pour imiter la mode suisse, mais pour tenir lieu du dessert, qui a été supprimé.

Quelques réflexions.

15 août. — Voilà deux jours que les journaux ne parlent que du drapeau allemand promené entre l'Elysée, le ministère de la guerre et les Invalides : beaucoup de battage pour peu de chose. Derrière cette toile voyante qu'on remue pour attirer l'attention, je perçois quelques symptômes inquiétants. Mulhouse a été évacuée, « provisoirement », nous dit-on, et « pour des raisons stratégiques. » Cette fois je ne suis pas convaincu. L'annonce d'un combat heureux près de Pillon prouve que nos journaux nous ont caché l'invasion allemande dans la Woèvre et le bassin de Briey. Est-ce qu'on recommencerait le système des cachotteries, qui a si bien réussi à Napoléon III ?

On sent évidemment autour de soi un peu de malaise, car la brillante et rapide entrée en Alsace faisait espérer mieux. Sœur Adèle nous a dit à table :

— Il faut prier Dieu pour qu'il inflige une bonne râclée aux Allemands. Il est avec nous.

Prêtres et évêques français tiennent le même langage, pendant que les prêtres et évêques allemands et autri-

chiens, non moins catholiques et non moins convaincus, prient de leur côté pour que nous soyons écrasés, en assurant aussi que Dieu est avec eux. Singulière mentalité, tout de même, qui a transformé le Christ d'amour et de pitié en Mars guerrier et massacreur ! Pourquoi faut-il que l'homme se crée toujours un Dieu à son image et à sa ressemblance, en lui prêtant ses haines et en voulant, à toute force, l'associer à ses vindictes jusque dans les œuvres de sang ? Je comprenais mieux les peuples antiques, qui avaient chacun leur dieu, protecteur de la cité, et qui le priaient de montrer sa puissance et sa supériorité en abattant le dieu de l'ennemi, son rival.

Le savoureux ultimatum du Japon à l'Allemagne nous a tous réjouis : c'est la méthode du cynisme brutal, dont la Belgique vient d'être victime, renvoyée à son adresse.... A la réflexion, cette entrée en scène du neuvième belligérant et du septième allié, qui n'avait rien à voir dans le conflit, laisse un peu songeur.

On raconte l'anecdote suivante. Un convoi de prisonniers allemands dirigé vers Poitiers s'arrête à la gare de Tours. Les hommes demandent à boire.... *Bier!*... Les garçons du buffet refusent de les servir.... Un homme d'équipe leur apporte de l'eau dans un baquet. Personne ne veut prêter de verres, pour qu'ils s'agenouillent et boivent à même, « comme des cochons. » On applaudit à cette invention très spirituelle.... J'ignore si le fait est vrai, mais, je le dis franchement, je n'aime pas ces procédés-là : c'est vil, ce n'est pas français.... Décidément aujourd'hui mon baromètre est au grincheux.. J'aime mieux revenir à mes malades.

Depuis quelques jours nous avons de nombreux blessés,

— pas encore des blessés de guerre, mais de pauvres blessés sans gloire, tombés de cheval au cours d'exercices de dressage pour les escadrons de réserve qui ne sont pas encore partis : les chevaux de labour qu'on a réquisitionnés sont très peureux, et ils s'affolent surtout en entendant tirer le sabre du fourreau.... Côtes cassées, entorses, contusions : eux aussi souffrent et sont les victimes de la guerre, mais ils n'auront pas l'auréole de ceux qui seront atteints, même légèrement, sur le champ de bataille. Pourquoi cette injustice ? Ils ont risqué aussi d'être tués, tel ce maréchal des logis qui n'a réchappé que par miracle, et qui est resté deux jours entre la vie et la mort, avec une fièvre ardente et d'horribles douleurs qui ne sont pas encore calmées. C'est un ingénieur qui avait une exploitation en Bosnie ; nous échangeons nos impressions sur l'Autriche. Un sous-officier peste d'avoir été immobilisé à la veille de partir pour la frontière : la volonté est si forte, qu'à l'ébahissement du major, il est sur pied au bout de deux jours. Dans une semaine il pourra partir : il est radieux. Par contre, un bon diable a là-bas une brûlure à la jambe, qu'il impute à la teinture d'iode, et qui, réfractaire à tous les traitements, me paraît bien être une seconde édition renouvelée de Papon.



16 août. — Hier soir, sœur Adèle nous a fait un speech bien senti pour nous inviter à passer au confessionnal. A son ton j'ai compris qu'elle avait été déçue, sinon irritée, de voir que personne, parmi les infirmiers et les husards, n'avait communiqué à l'occasion de l'Assomption. Ce matin dimanche, son invitation n'a pas eu plus de succès. A notre arrivée, nous avons décidé que, par

déférence, nous irions tous à la messe le dimanche : mais, sur une vingtaine que nous sommes, il n'y a peut-être pas deux croyants. Ceux qui font le plus de zèle, comme Penmao ou Mandarine, multiplient, entre camarades, les plaisanteries les plus grossières sur la religion. Ils simulent la piété pour être bien en cour et obtenir des permissions. Serait-il donc vrai que les directions monacales amènent à l'hypocrisie, — non pas volontairement, mais parce qu'elles méconnaissent la mentalité humaine ? Mais pourquoi les sœurs attachent-elles tant d'importance au rite, à la formule, aux manifestations extérieures, sans paraître se soucier de la pensée, de la croyance, qui cependant est tout ? Aller à la messe n'est qu'un vain geste sans valeur de la part d'un incrédule : il devrait même paraître presque profanateur aux yeux d'un catholique convaincu.

ALBERT DAUZAT.

(*A suivre.*)

HISTOIRE DE DEUX JEUNES HOMMES, D'UN CHEVAL ET D'UN PRÉ

I

La faucheuse fait le dernier tour du pré en bordure du voisin. Le cheval quelque peu poussif qui la traîne souffle péniblement et redouble d'efforts. Peut-être prévoit-il, en son vague cerveau d'animal, l'achèvement prochain de sa tâche ? Il semble qu'il a hâte d'en finir. Son pas devient saccadé. De ses naseaux, des jets de buée s'exhalent de plus en plus courts et sifflants. Enfin il arrive, il est au bout du pré. Le battement sec de la machine cesse, le cheval s'arrête, tend le cou d'un mouvement las et jette un faible hennissement de satisfaction presque étouffé par son souffle haletant.

Un vigoureux garçon de seize ans saute à bas du siège, s'approche du cheval qui « fume » et le considère d'un œil méprisant. Pourtant, la figure de ce garçon est intelligente, son regard clair, et l'expression de ses lèvres juvéniles fort éloignées de la dureté. La brave bête tourne la tête vers lui dans l'attente d'une caresse, d'un mot d'encouragement. Mais la bouche du maître reste

close ; la caresse ne vient pas. D'un mouvement brusque l'animal reporte sa tête en avant et pousse un halètement désenchanté qui semble dire : « Allons ! on ne saura bientôt plus comment faire pour le contenter ! »

— Hé Justin !

Le garçon fait demi-tour. Un jeune homme à peu près du même âge, tête nue, en costume de sport gris-vert et grands bas bruns, vient à lui d'un pas souple et allongé. Il tient à la main un panier d'osier brut recouvert d'une serviette.

— C'est toi qui m'apportes à goûter, Louis ? Et la Mariette ? demande Justin étonné.

— La Mariette ? répond Louis en riant. Elle s'est fichue dans la fontaine en lavant les choux, la pauvre gosse !

— Pardi !.. elle n'avait qu'à faire attention. A neuf ans on peut s'aider, ou quoi ?

— Je comprends ! approuve Louis du même air de magister imberbe. En temps de guerre surtout !

Il pose le panier aux pieds de Justin et va caresser le bidet pour cacher son envie de rire.

— Elle n'a pas mal trimé, ta Pervenche, dit-il en tapotant la tête de l'animal, que tu as si vite fini ?

— Oh ! ça n'a pas été tout seul, observe Justin entre deux bouchées. Avec Flora, j'aurais eu fait une heure plus tôt.

— Fallait la garder, ta Flora, au lieu de la vendre, alors !

— A qui le dis-tu ?... Mais il manquait à mon père quelques centaines de francs pour miser le pré d'à côté ; sans ça....

— Ah ! vous avez misé le pré d'à côté ? demande

Louis en examinant la parcelle adjacente couverte d'une herbe drue. Un beau pré, en tout cas. Il y a autant de regain que de foin. Un malin, ton père !

— Un malin ? répète Justin avec amertume. Il n'a pas pu miser le pré, mais la rosse nous reste.

— Et pourquoi n'a-t-il pas misé, dis ?

— Pourquoi ? répète lentement Justin. Parce que le voisin l'a poussé à un prix de fou, pardi ! Aussi, on la lui garde bonne, je te le garantis !

— Quel voisin ?

— Le Trompette.

— Celui qui a sa ferme à deux pas de la vôtre ?

— Celui-là, oui.

— N'est-il pas au service avec ton père ?

— Oui : personne pour couper son herbe, rien que des filles, quatre. Il ne l'a pas volé ! Son domestique a dû partir aussi, un tringlot. Et point de bête pour la faucheuse. On a réquisitionné ses deux fuchs pour l'artillerie.

— Des belles bêtes, pas ?

— Rien d'extra. Tandis que Flora....

— Ah oui, parlons-en !

Sur cette réplique narquoise, Louis réfléchit un instant et traduit aussitôt en paroles le sujet de ses réflexions :

— Sais-tu, Justin ?

— Quoi ?

— Vous en avez eu de la veine de vendre Flora et d'acheter Pervenche.

Justin regarde courroucé l'auteur de cette assertion quasi injurieuse, et hausse les épaules, sans mot dire, de peur de se fâcher.

— Blague dans le coin ! reprend Louis très sérieusement. On l'aurait réquisitionnée aussi, ta Flora.

— Une bête pareille, je te crois, dit Justin attendri ; une vraie monture d'officier !

— Je ne dis pas non. Mais alors... qui aurait traîné la faucheuse ? qui aurait rentré les chars de regain ? demande Louis, fier de ses déductions mathématiques. Pas toi, toujours ?

— On s'en serait tiré tout de même, réplique Justin avec entêtement.

— Pas sûr !

Louis va au panier, coupe une large tranche de pain, l'apporte à Pervenche surprise, — vraiment surprise, pourquoi non ? — et dit en la flattant de la main : Tandis qu'avec cette rosse la faucheuse marche, le regain se rentre, la grange s'emplit. Ça vaut bien un croûton de pain, hein, Pervenche ?

II

Sur le banc devant la ferme, après le souper, les deux garçons s'entretiennent avec animation d'une nouvelle invraisemblable, extraordinaire, qui les enthousiasme : l'armée allemande, battue par Joffre, — un rude type ! — continue sa retraite sur la Marne.

— Bonsoir, les amis ! dit soudain un passant en s'arrêtant devant eux.

Ce passant, un ouvrier de la ville chassé du chantier par le chômage et momentanément occupé chez la voisine, déplaît à Justin, qui ne s'en cache pas. Le sans-gêne hâbleur du citadin, sans sous ni maille, froisse le jeune propriétaire autant que l'aide imprévue qu'il prête à « ceux d'à côté. » Justin fait la sourde oreille et Louis répond avec sa familiarité citadine et bon enfant :

— Bonsoir, msieu Rupin ! Alors on y va ?

— Où ? fait M. Rupin qui ne saisit pas l'allusion.

— A la Croix-Blanche, lire les nouvelles de la guerre.

— Oui. Il faut bien ça pour remettre le cœur, après des journées comme celles que j'ai avec ces femmes.

— Ça ne va pas, dites ?

— Non, pardieu, ça ne va pas ! On a l'air de me traiter de propre à rien, vu que je ne sais pas traire ni manier la faux. Je ne suis pas vacher, moi.

— C'est clair, un tailleur de pierre !

— Je fais ce que je peux ; et ce n'est pas pour vingt sous par jour qu'il y a de quoi faire les difficiles.

— Et la nourriture, remarque à propos Justin.

— Tu ne voudrais pas, avec vingt sous par jour, répond M. Rupin, que j'aie à prendre pension à l'hôtel de la Gare ?

— Moi ?... la jambe ! réplique Justin rudement. Alors de quoi vous plaignez-vous ? Vous devriez être bien content, par le temps qui court, de gagner un franc par jour, nourri, logé....

— Et blanchi contre les murs ! termine philosophiquement M. Rupin.

— Pour ce que vous faites !.. ajoute Justin convaincu. Il faudrait vous payer un franc l'heure, peut-être ?

— Et qu'on peut les gagner, mon petit, malgré mes cinquante neuf ans. Mais pas derrière la queue des vaches, c'est sûr. Aussi, j'en ai plein le dos. Demain matin je me fais régler, et je me trotte.

— Vous retournez à Lausanne ? interroge Louis.

— Oui et non. On verra. La nuit porte conseil... et c'est vrai. Demain, ce sera joyeux ici à côté. La patronne veut se lever à quatre heures pour aller faucher sa grande pièce ; oui, elle-même. Vous voyez ça d'ici ? Elle dit que le regain va pourrir sur pied et qu'il faudra vendre la moitié du bétail. Possible !... Et puis après ? Il leur res-

tera toujours assez pour vivre. La grange est pleine de foin et de froment et les arbres viennent en bas, tant il y a de fruits ! Des « remanges » pareils ? Ça vous dégoûte d'être au monde et d'y voir clair. Allons, je vais lire les nouvelles. Au revoir, les amis !

— A l'avantage, m'sieu Rupin ! répond Louis. Justin ne daigne pas répondre ; mais dès que M. Rupin a disparu dans la nuit naissante, il conclut avec décision :

— Un sale type, ce vieux soiffeur !

— Ça ne vaut pas ta rosse, hein, Justin ? Dire qu'elle s'appelle Pervenche et ce type Rupin ! observe Louis en éclatant de rire. On lirait ça dans un livre qu'on ne le croirait pas.

III

Les deux garçons, partageant la même chambre rustique, se déshabillent lestement à la lumière nébuleuse d'un falot-tempête. Le babil s'est tu. Il s'agit de dormir pour se lever tôt ; comme d'habitude, du reste.

— Bonne nuit, Justin ! dit Louis en se pelotonnant dans ses draps.

— Pareillement, dors bien ! souhaite cordialement Justin.

Il éteint le falot et gagne son lit. Mais un monde de pensées importunes le tient éveillé. Chose singulière : Louis se tourne, se retourne sous ses couvertures, aussi peu disposé au sommeil. Il cherche la solution d'un problème qu'il serait joliment fier de résoudre. Les voisines — des braves gens, après tout — sont dans un embarras terrible. Comment les en sortir ? Si Justin voulait, tout s'arrangerait le mieux du monde. Mais il ne voudra pas.... A cause du pré, de Flora... de Flora surtout. Se faire la guerre entre voisins quand....

- Tu ne dors pas, Louis ?
- Sais-tu vieux ?... Il faut faire une farce à Rupin.
- Au tailleur de pierre ?
- Oui. Qu'en penses-tu ?
- D'accord, s'il y a moyen.
- Facile !... mais tu ne voudras pas.
- Dis toujours !
- Pas la peine, tu ne voudras pas, c'est sûr.
- Buse, va !

Louis saute à bas du lit, non pour secouer Justin comme on serait tenté de le croire et comme Justin le suppose, mais pour aller à la fenêtre constater l'état du ciel.

— Temps superbe, mon vieux ! En deux ou trois heures ce serait fini, déclare-t-il joyeusement.

Puis il vient se camper devant Justin.

- Fini, quoi ?
- De faucher la grande pièce à la voisine, parbleu !
- Faucher la grande pièce à la voisine ? répète Justin ahuri.

— Et personne n'y verrait rien ; personne ne saurait que c'est nous. Tu comprends ?

— Tu es fou ?

— Mais c'est Rupin qui serait attrapé demain matin. Tu penses ? lui qui se fiche de ces femmes et des paysans !

— Et moi autant de lui que d'elles. Qu'elles s'arrangent ! En voilà une idée ! Tu rêves de pointe, l'ami : va te coucher, dors !

Pour couper court à l'instigation archifolle de son camarade, Justin se tourne résolument du côté du mur. Déçu et quelque peu honteux de l'insuccès de son stratagème, Louis regagne sa couche et ne tarde pas à s'endormir.

Par contre, Justin ferme en vain les yeux. La proposition biscornue de Louis, en quelque sorte, lui a tourné la cervelle à l'envers. En dépit de sa rancune et des humiliations subies, il ne parvient pas à la remettre à l'endroit. L'embarras des voisins l'irrite. La perspective des récoltes perdues — car ces femmes ne pourront pas mieux couper l'avoine que le regain — lui cause une satisfaction plutôt désagréable. En son âme de paysan laborieux, tenace, un sentiment indéfinissable, crainte et regrets, proteste confusément, l'ennuie et l'émeut. Faucher la grande pièce ? Facile, au fond. Personne n'en saurait rien. Pervenche n'ira pas vendre la mèche et Louis non plus. Un bon garçon, Louis, mais un peu « marteau. » Il est venu, pendant les vacances du Tech, donner un coup de main de bon cœur, gratis, pour l'honneur, pour la patrie, enfin. Oui, pour la patrie ! Et pas monteur de cou comme ces freluquets de la ville. Balayer la cour ou l'écurie, ramasser l'herbe ou le fumier, rien ne le rebute, rien ne le gêne. Il expédie l'ouvrage avec vigueur, lestement, comme pour lui. Mais il a des idées absurdes tout de même.

Soudain, dans le silence nocturne, un chant monte du chemin, une de ces « rioules » de la ville, que les anarchos chantent en haine des paysans et des patrons. En passant devant la ferme, le chanteur clame à pleine voix :

Un jour nous serons tous frères,
Car c'est à nous qu'appartient l'avenir,
Où, l'avenir;
Car c'est à nous qu'appartient l'avenir !

— Des frères pareils ? merci ! On les connaît, murmure ce fils de paysan atteint dans ses fibres les plus profondes ; c'est le tailleur de pierre qui se rentre. Mais quelle heure est-il ?

Il allume une allumette, jette un coup d'œil à sa montre accrochée à un clou à la tête du lit et se frotte les yeux, incrédule : « Onze heures ? pas possible ? oui, onze heures ! Je vais vite donner un picotin à Pervenche et je reviens éveiller Louis. »

Il enfle son pantalon, ses bas, ses chaussures de maison, allume le falot et descend en sourdine. Quand il revient, Louis dort à poings fermés. Justin l'appelle d'une voix contenue, énergique :

— Hé Louis !... Louis, c'est l'heure ; il faut se lever !
Le dormeur ouvre les yeux, sans comprendre.

— Je te dis qu'il faut te lever, entends-tu ?

Louis s'assied péniblement, s'ébroue et bâille à grand bruit.

— Veux-tu te taire, malheureux ! commande Justin avec humeur.

— Me taire !... qu'est ce qui te prend ?

— On va faucher la grande pièce, pardi ! Pas besoin de réveiller toute la maison.

— Ah !... on va faucher la grande pièce ? répète Louis ne sachant s'il dort encore.

— Oh !.. pour te faire plaisir, voilà tout.

— Chouette, alors !

Et Louis, joyeusement, saute hors du lit.

IV

Six heures du matin. Tout le monde est au travail. Justin et sa mère finissent de traire ; Louis et Rose, sœur de Justin, quatorze ans, déchargent un char de fourrage rentré la veille ; Mariette prépare le déjeuner.

Chez les voisins, animation bruyante et désordonnée. Ce sont des rires, des questions, des exclamations qui pénètrent jusque dans l'étable de Justin.

— Mais qu'ont-elles, ce matin, les Trompettes, à rire comme des folles ? demande M^{me} Rapaz impatientée.

— Ma foi, mère, il faut aller le leur demander ; moi, je ne m'en charge pas, répond Justin sur un ton et d'un air que M^{me} Rapaz trouve singuliers.

M. Rupin revient de la laiterie, la « boille » au dos, à pas comptés, absorbé par une énigme indéchiffrable. En passant devant la ferme, il lève le nez, aperçoit M^{me} Rapaz et Justin se lavant les mains à la fontaine et s'approche délibérément :

— Serviteur, madame Rapaz ! salut, fils ! Vous n'avez rien rien entendu cette nuit, par hasard ?

— Entendu, quoi ? demande M^{me} Rapaz en se redressant, soudain agressive, à l'aspect mielleux de l'importun, qui ne lui plaît, d'ailleurs, pas plus qu'à Justin. Justin, lui, ne bronche pas.

— Figurez-vous qu'on a fauché cette nuit toute la grande pièce à la patronne. Elle est partie avant le jour pour la faucher. Un quart d'heure après elle revient essoufflée, riant, pleurant... je l'ai vu, je vous dis, de mes yeux... criant que toute l'herbe était bas. Je la croyais folle, depuis huit jours qu'elle se lamente rapport à ses récoltes qui se perdent ; vous pensez ? Je n'ai fait qu'un saut jusque là-bas, avec l'Hortense, l'ainée. C'était vrai ! plus un fétu debout, à part quelques troches autour des bornes. Je n'y comprends rien ; et vous, madame Rapaz ?

M^{me} Rapaz jette un regard soupçonneux sur Justin qui s'obstine à se frotter les bras à grande eau.

— Que voulez-vous que je vous dise ? répond-elle hésitante ; je n'en sais pas plus que vous.

— Moi, je me méfie !... poursuit M. Rupin en confidence. Celui qui a joué ce tour-là, voyez-vous, n'est pas le premier venu. Respect pour lui ! oui, madame, respect

pour lui ! Ça m'a remué... positivement. On a beau être de la ville et simple ouvrier, on sait vivre ; on a porté le fusil ; on le porterait encore, à l'occasion. Je voulais filer ce matin, à présent je reste ; gratis si l'on veut. Quand on a un homme au service de la patrie et personne pour donner un coup de main, c'est triste... c'est dégoûtant ! Je ne dis pas ça pour vous, madame, on sait bien que....

— Justin ! appelle M^{me} Rapaz, hésitant encore entre l'envie de morigéner et le désir de féliciter le coupable, as-tu fini de te laver, à la fin ?

Justin n'a pas perdu un mot de la conversation. La conclusion inattendue du tailleur de pierre l'a singulièrement relevé dans son estime. Le vieux soiffeur vaut mieux qu'il ne pensait. Il se retourne et fixe hardiment sa mère :

— Que veux-tu ?

— Tu as sorti la faucheuse cette nuit ?

Le ton de M^{me} Rapaz est si peu rassurant que Louis, qui écoutait le colloque depuis un moment déjà, accourt prendre sa part de l'algarade.

— Pardon, madame, dit-il rougissant et confus avant que Justin ait le temps d'ouvrir la bouche, il l'a sortie pour me faire plaisir, voilà tout.

— Ah ! c'est vous qui....

Elle s'interrompt, surprise et ennuyée, et reprend aussitôt de façon à regagner d'un coup l'autorité qu'elle a failli perdre :

— Allez seulement dire à votre maîtresse, monsieur Rupin, qu'on n'est pourtant pas des sauvages ; qu'on a aussi un homme au service de la patrie et un garçon pour leur donner un coup de main ; oui, autant qu'il faudra....

HENRY CHARDON.

EN BELGIQUE

Nous avons demandé à M. Henryk Sienkiewicz, actuellement à Vevey, quelques pages pour la *Bibliothèque Universelle*. L'illustre romancier, que, malheureusement, l'état de sa santé oblige à un repos absolu, nous envoie ces impressions de Belgique, écrites il y a trente ans déjà, lorsqu'il revenait de son célèbre voyage dans le Nouveau-Monde, et qui n'ont jusqu'ici paru qu'en polonais. Nos lecteurs constateront une allusion à l'avenir que les événements d'aujourd'hui font de tragique actualité.

L'aube était déjà claire lorsque nous approchâmes de Bruxelles. C'est une ville charmante, la plus belle que j'aie jamais vue après Paris. Entourée de collines boisées et de jolis vallons, elle secouait son manteau de brumes blanchâtres, émergeant du brouillard. Baignée de lumière rose, elle souriait comme après une bonne nuit et un bon sommeil. Nous avions de nouveau trois heures à attendre. J'en profitai pour aller en ville rafraîchir les souvenirs du voyage que je fis à Ostende il y a deux ans. Les rues étaient déjà pleines de mouvement. Des Flamandes assises sur de petits chars allaient au marché vendre leur lait et leur beurre, et leurs visages tranquilles et

honnêtes semblaient me sourire. Les maisons étaient encore silencieuses, les stores des fenêtres baissés, les dorures des corniches brillaient doucement dans la lumière du matin. Tout était paisible, propre, harmonieux, silencieux, heureux, plein de souvenirs et de poésie.... De chaque pan de mur, dans chaque recoin vous sentez venir un souffle de grande et sérieuse tradition, remplie d'enseignements pour l'avenir. On dirait un rêve ancien et immense, jadis plein de prophéties de malheur, qu'une force magique aurait ensorcelé et qui, figé, vous regarde par les murs gris de Sainte-Gudule, les yeux de pierre de la statue d'Egmont et toutes les tours élevées au temps des Espagnols. Mais en vérité ce n'est qu'un rêve. Les temps du duc d'Albe ne sont plus et ils ne reviendront jamais. La hache ne retentit plus sourdement contre le bois des échafauds, vous n'entendez plus siffler les flammes des bûchers ni retentir les cris de guerre. Vous n'entendez que les voix du travail et de la paix qui, amis bienfaisants et bénis, ont dès longtemps élu domicile dans le pays.

Il est dans les hameaux de Flandres des soirs d'été pleins d'un tel silence que pas une feuille ne tremble sur sa branche. Les vieillards découvrent alors leurs têtes aux cheveux argentés et disent : « C'est le Christ qui passe à travers le village. » Eh bien, dans toute la Belgique la paix est si grande, si pleine de bonheur et de silence qu'on pourrait dire : « Le Christ passe à travers tout le pays. » Sans exagération, c'est le plus heureux pays du monde.

Il l'est du moins jusqu'à présent, mais qui peut prévoir pour combien de temps encore ? Il viendra peut-être des jours, dans quelques années déjà, où les casques à

pointe traverseront le Rhin, où les canons chasseront la nuit les rossignols des campagnes, où cesseront les promenades du Christ et où, au lieu des chansons du travail, un autre chant retentira....

Mes trois heures s'envolèrent en réflexions de ce genre « comme une flèche et comme un oiseau dans les airs, » aurait dit Skarga. Il était temps de reprendre le train ; je ne pus pourtant résister à la tentation de revoir auparavant la place où, sous les murs de la cathédrale, la petite Bébée du charmant roman de Ouida, *Les deux sabots*, vendait ses roses mousseuses. Ensuite, un peu triste et un peu rêveur, je revins à la gare.

Le train qui nous menait à la frontière française passe par un pays plat, dénué de sites pittoresques, mais cultivé comme un jardin. A notre départ de Pologne nous avons laissé les champs sous la neige, ici le printemps se faisait sentir partout. L'herbe des prés était déjà verte et les champs recouverts de jeune blé. Les groupes d'arbres dans la plaine et ceux qui formaient des allées le long des fossés ; des canaux et des routes étaient couverts de bourgeons. Les rivières avaient débordé, comme souvent au printemps, l'eau s'écoulait en bruissant dans les fossés, l'air était pur, mais plein d'humidité printanière, et le soleil chauffait si fort que nous fûmes obligés d'ôter nos fourrures.

N'étaient la douane et le long arrêt du train, rien n'aurait indiqué que nous passions enfin de Belgique en France. Le paysage ne change nullement. Le même pays cultivé en jardin, les mêmes maisonnettes paysannes couvertes de tuiles, de bois ou de chaume, comme en Pologne. Ce sont les mêmes Flandres, les mêmes hommes, les mêmes visages flamands empreints de bonhomie, les

mêmes blouses bleues : en un mot, tout est pareil. Quand le train se remit en marche, je me retournai encore pour envoyer un dernier adieu à la Belgique, à ce pays qui ne peut pas n'être pas sympathique et qui me rappelle toujours les paroles de Skarga, dont j'ai déjà cité une partie plus haut : « La semence était dans les larmes, mais la moisson dans la joie ; leur malheur a passé comme une flèche et comme un oiseau dans les airs, et, comme une mer sans bornes, le bonheur dure. »

HENRYK SIENKIEWICZ.



LA GUERRE AÉRIENNE

Bien qu'au moment où j'écris ces lignes, la guerre soit déchaînée depuis trois longs mois, et que les exploits aériens se soient succédé nombreux, je n'entreprendrai point, et pour cause, de relater ces exploits ; encore moins d'en tirer des conclusions. Les informations sont diverses et contradictoires qu'on laisse parvenir jusqu'à nous, et les faits les plus intéressants restent sans doute cachés. Nous n'avons donc qu'une base extrêmement fragile, sur laquelle il serait à tout le moins imprudent de nous appuyer. Contentons-nous, pour l'instant, d'inspecter les puissants armements aériens dont les belligérants disposent. Cette inspection ne pourra être qu'incomplète, car les secrets militaires sont bien gardés et certains engins de guerre, dont on ignorait l'existence, ont dû subitement faire leur apparition. Enfin, depuis le début des hostilités, chaque nation a construit de nouveaux appareils ; les fabriques d'aéroplanes travaillent nuit et jour ; il naît et meurt plus d'un avion en vingt-quatre heures et l'on prétend que plusieurs dirigeables, ont été montés ces temps derniers dans les ateliers allemands.

Les chiffres que l'on trouvera plus loin seront sans

doute inférieurs à la réalité ; le dénombrement que nous allons faire des flottes aériennes remonte en fait aux derniers jours de juillet.

Avant de nous livrer à ce petit travail, il ne messied pas de repasser à grands traits l'histoire de l'aéronautique.

C'est à l'antiquité la plus reculée, et même à la légende, qu'il faut remonter pour trouver les précurseurs de la navigation aérienne. Les tentatives furent légion de s'envoler dans l'espace au moyen d'ailes mécaniques. Au quatrième siècle avant Jésus-Christ, le philosophe Archytas, ami de Platon ; en l'an 66, le magicien Simon, à Rome ; au onzième siècle, un moine anglais, Olivier de Malmesbury ; quatre siècles plus tard, un mathématicien de Franconie nommé Regiomontanus, et sans doute mille autres encore, construisirent des machines volantes dont les essais causèrent assez ponctuellement la mort de leur inventeur.

La matière est immense ; la place nous manque, même pour l'effleurer. Passons donc au déluge, et prenons l'aéronautique au moment où elle est entrée dans la phase de l'utilisation pratique.

Vers la fin du dix-huitième siècle, les frères Joseph et Etienne de Montgolfier, fabricants de papier à Annonay, construisirent un vaste sac de papier, qu'ils gonflèrent d'air chaud. L'immense sphère — elle avait 110 pieds de circonférence — s'éleva d'Annonay le 5 juin 1783, et parcourut, avant de s'abattre, un trajet de 7200 pieds. L'expérience fut renouvelée à Versailles, devant Louis XVI ; elle excita un enthousiasme indescriptible. On fit alors le quatrain fameux :

Les Anglais, nation trop fière,
S'arrogent l'empire des mers.

Les Français, nation légère,
S'emparent de celui des airs.

La même année, le physicien Charles imagina de gonfler une machine semblable avec de l'hydrogène, gaz que Cavendish avait découvert depuis peu.

L'aérostation était créée. Les ascensions se succédèrent, entraînant des perfectionnements nouveaux, et aussi de nombreuses catastrophes. En 1794, le ballon fut pour la première fois employé au service de l'armée : l'*Entrepreneur*, ballon captif monté par Coutelle, rendit de précieux services au général Jourdan à la bataille de Fleurus. Un an plus tard le comité de Salut public décrétait l'organisation de deux compagnies d'aérostiers, commandées par Coutelle et Conté, et la création d'une Ecole nationale aérostatique.

Mais l'aérostation militaire française ne vécut pas longtemps. En 1798, le matériel de la compagnie d'aérostiers emmenée en Egypte tomba aux mains des Anglais à Aboukir. Peu après, Bonaparte décida la suppression du corps des aérostiers militaires.

Pendant le siège de Paris, en 1870, les ballons libres rendirent de grands services, en assurant tant bien que mal, conjointement avec les pigeons voyageurs, les communications avec l'extérieur. Deux de ces ballons se perdirent dans l'Atlantique.

En Suisse, ce n'est qu'à partir de 1900 que notre armée fut dotée d'une section d'aéronautique militaire, disposant de ballons libres et captifs, et dont le premier chef fut le capitaine Hans von Gugelberg.

Le ballon captif, relié au sol par un câble s'enroulant sur un treuil à vapeur, constitue un excellent poste d'observation lointaine. Les officiers aérostiers, armés de

puissantes lunettes, disposent du téléphone pour transmettre leurs indications. Dans la guerre actuelle, ces ballons, qui — est-il besoin de le dire ? — restent à plusieurs kilomètres en arrière de la ligne de combat, jouent un rôle important, surtout pour repérer le tir de l'artillerie et particulièrement des fameux mortiers de 420. Toutes les armées en sont pourvues.

Le ballon libre, qui n'a rien perdu de sa vogue comme engin de sport, n'a plus guère d'importance au point de vue militaire, ce qui nous dispense d'en parler ici. Il est remplacé avantageusement par les dirigeables et les avions.

Le dirigeable (mot d'ailleurs mal formé : on devrait dire « dirigible, » comme on dit exigible, divisible, incorrigible) est constitué par un ballon de forme allongée, pourvu ou non d'une carcasse intérieure rigide recouvrant des ballonnets et muni d'hélices propulsives et de gouvernails ou plans lui permettant d'évoluer dans toutes les directions.

Le problème de la direction des ballons paraît avoir occupé les chercheurs depuis les premières années de l'aérostation, mais ce n'est qu'en 1855 que Pierre Giffard, à Paris, obtint un résultat probant avec un dirigeable à vapeur qui évolua, docile à l'action du gouvernail. Giffard, sollicité par d'autres travaux, ne put persévérer dans la voie qu'il avait ouverte, et c'est trente ans plus tard, qu'après les essais infructueux de quelques douzaines d'inventeurs, les frères Tissandier reprirent le projet et construisirent un aérostat dirigeable propulsé par un moteur électrique de 1 1/2 HP. Cet appareil effectua trois ascensions fort réussies.

En 1884, le gouvernement français fit construire le

dirigeable *La France* qui, à sa première sortie, parcourut 7 $\frac{1}{2}$ km. et rentra sans encombre à son hangar.

En Allemagne, on ne restait pas indifférent à ces recherches. En 1897, à Tempelhof, près Berlin, un Dr Woelfert, encouragé financièrement, dit-on, par l'empereur lui-même, fit construire un dirigeable, le *Deutschland*, pourvu d'un moteur à pétrole. Cet aérostat prit feu à sa première sortie et tomba d'une hauteur de 1000 m., ensevelissant sous ses débris carbonisés le malheureux inventeur et son mécanicien. Trois ans plus tard, le 2 juin 1900, le comte Ferdinand von Zeppelin, lieutenant-général du roi de Wurtemberg, lançait à Friedrichshafen un gigantesque aéronef formé de dix-sept ballonnets indépendants, gonflés à l'hydrogène, et enfermés dans une carcasse rigide en aluminium. Deux moteurs à essence, de 16 HP chacun, actionnaient les hélices.

C'était le premier « Zeppelin, » le père d'une nombreuse lignée. L'Allemagne comprit d'emblée la grande portée militaire de cette invention et lorsque le second « Zeppelin » fut anéanti par une tempête, — le premier, insuffisamment rigide, avait dû être démonté au bout de quelques mois, — cet événement prit les proportions d'un deuil national. Un troisième dirigeable fut construit en 1906, puis un quatrième en 1908 et un cinquième en 1909. Ces deux derniers furent détruits par des coups de vent qui les jetèrent contre des arbres au moment où ils cherchaient à atterrir. Une souscription nationale — à laquelle un journal bernois demanda même à la Suisse de participer — apporta au fameux constructeur, dont la fortune s'était engloutie dans ces catastrophes successives, plus de six millions de marks qui lui permirent de poursuivre son œuvre.

Et depuis lors les « Zeppelin » se succédèrent, alternant avec des dirigeables non-rigides, de plus petites dimensions, établis sur les plans du major von Parseval.

Il est intéressant de constater qu'en 1873 un Français, M. J. Spiess, avait fait breveter les plans d'un dirigeable à carcasse rigide et à compartiments, qui était en somme l'ancêtre des « Zeppelin, » mais qui ne fut exécuté que quarante ans plus tard.

En France, on construisit successivement depuis 1899 une vingtaine de dirigeables qui eurent des fortunes diverses, les « Santos-Dumont, » les « Lebaudy, » les « Astra, » les « Clément-Bayard, » les « Zodiac » et, au cours de ces dernières années, le « Spiess. »

Les autres nations ne tardèrent pas à faire construire elles-mêmes ou à acheter en Allemagne ou en France des dirigeables pour leur armée, en adoptant les unes le système rigide, les autres le système souple, d'autres encore le système intermédiaire, dénommé semi-rigide.

Le « Zeppelin » peut être comparé fort justement à un puissant vaisseau de guerre, mais, alors qu'un cuirassé navigue sur une onde opaque qui recèle des ennemis invisibles et formidablement armés, le croiseur aérien vogue en surveillant l'horizon au-dessus, au-dessous et autour de lui. Il peut donc voir venir le torpilleur — en l'espèce l'avion — et l'anéantir sous le feu de son artillerie. Il n'est lui-même que peu vulnérable aux balles, car, si l'un des ballonnets dont il est composé venait à être percé, sa force de sustentation en serait à peine affaiblie. Le plus grand danger qui le menace est l'incendie. Un avion qui parviendrait à passer au-dessus du monstre et à lancer sur lui une grenade incendiaire déterminerait une explosion effroyable, et la gigantesque machine en flammes viendrait s'écraser sur le sol, en provoquant un tel

remous des couches aériennes que l'avion risquerait fort d'être entraîné dans sa chute.

Peut-être verra-t-on, comme l'a rêvé l'écrivain anglais H.-G. Wells dans *The war in the air*, un aviateur héroïque, sacrifiant sa vie de propos délibéré, se précipiter sur un dirigeable, le déchirer de sa puissante hélice, l'enflammer au contact de son moteur et venir avec lui s'abattre en un chaos affreux d'aciers tordus et de corps carbonisés.



Voici quelques chiffres qui feront comprendre la formidable puissance des « Zeppelin » :

La longueur du dernier type est de 160 m., son diamètre de 15 m., son cube de 30 000 m³. Il se compose de 18 ballonnets indépendants, enfermés dans des compartiments que séparent des cloisons d'aluminium. La propulsion est assurée par 4 hélices actionnées par des moteurs développant ensemble une force de 7 à 800 HP. Les nouveaux « Zeppelin » peuvent maintenir une vitesse de 75 km. à l'heure pendant 20 heures ou plus. Les nacelles, véritables wagons dont l'un est logé à l'intérieur du ballon même, contiennent facilement 40 hommes; des escaliers pratiqués dans deux couloirs qui traversent le fuseau permettent d'accéder aux plates-formes, sorte de belvédères ménagés à la partie supérieure de l'enveloppe. On peut du reste circuler dans tout l'intérieur de la machine, car les ballonnets ne remplissent pas entièrement les compartiments qui les contiennent. Il est donc possible, le cas échéant, de réparer un de ces ballonnets avarié en cours de route.

Pour armer ces géants, les usines Krupp et Erhardt ont construit des canons spéciaux, à tir rapide et pouvant être braqués dans toutes les directions. Outre ces

canons, les « Zeppelin » sont pourvus de mitrailleuses disposées sur les plates-formes et les nacelles ; ils peuvent ainsi repousser aisément une attaque d'aéroplanes. Un des plus éminents et des plus sincères écrivains sportifs français, Charles Faroux, ne craignait pas de dire, il y a quelques mois encore : « Contre les dirigeables allemands, un avion qui se risquera à moins de cinq cents mètres est un avion détruit. » Enfin, une nacelle spéciale porte une cinquantaine de bombes avec un appareil de lancement permettant un tir très précis. Ces bombes, à la macarite, sont extrêmement puissantes.

D'après ce que l'on sait de ces formidables engins, une flottille de « Zeppelin » pourrait aisément évoluer au-dessus d'une ville ennemie et l'arroser de ses terribles obus¹, mais il est à remarquer que jusqu'ici ils ne se sont pas risqués sur d'autres villes qu'Anvers et Liège, où ils étaient assurés de ne pas trouver une défense bien redoutable. Les réserve-t-on pour une plus grande tâche, ou peut-être ces colosses ont-ils des pieds d'argile, et sont-ils plus vulnérables qu'on ne le dit ? Cette question aura peut-être reçu sa réponse au moment où paraîtront ces lignes.

C'est à dessein que je me suis étendu un peu longuement sur le chapitre des dirigeables, car sur ces gigan-

¹ Le bombardement d'une ville ouverte, que du reste des avions allemands ont à plusieurs reprises effectué sur Paris, constitue une violation des lois de la guerre.

Dans un fort intéressant article publié par le numéro d'octobre du *Bulletin de l'Aéro-Club suisse*, M. le Dr Edmond Pittard, de Genève, constate ce qui suit : « D'une façon absolue, le lancement de projectiles ou d'explosifs par un moyen quelconque (y compris les aéronefs) sur des villes, villages, habitations et bâtiments non défendus constitue une violation de la convention concernant les lois et coutumes de la guerre sur terre. »

tesques engins notre public n'a en général que des notions imprécises.

Sur les avions, par contre, je ne pourrais pas dire grand'chose que chacun ne sache déjà. Il me suffira de rappeler les principales dates de la courte, mais glorieuse histoire de l'aviation.

Le premier qui, sur une machine plus lourde que l'air, propulsée par un moteur mécanique, se soit élevé au-dessus du sol et ait parcouru une certaine distance, semble avoir été le Français Clément Ader, à Satory, le 14 octobre 1897, mais ce fait, malheureusement, n'est consacré par aucun témoignage officiel et restera sans doute toujours sujet à controverse. Les historiens de l'aviation sont pourtant d'accord pour l'admettre.

C'est en Amérique que l'on enregistre le premier vol mécanique normalement effectué. Le 17 décembre 1903, à Kill-Devil, Wilbur Wright, sur un biplan construit en collaboration avec son frère Orville, effectue un vol de 260 mètres.

Depuis lors les essais se succèdent et c'est en France que presque tous ont lieu :

Le 6 mars 1906, Louis Blériot essaie à Enghien un hydro-avion à cellules elliptiques.

Le 12 novembre 1906, Santos-Dumont, sur le champ de Bagatelle, vole 220 m. sur un biplan cellulaire de sa construction.

Le 8 août 1908, Wilbur Wright effectue son premier vol en France ; il vend ses brevets peu après.

Le 25 juillet 1909, Blériot traverse la Manche.

Depuis ce moment les hauts faits se multiplient ; l'aviation marche à pas de géant. Les records sont battus à peine établis ; on vole partout, mais la France centralise la locomotion nouvelle et ses appareils sont, des

années durant, à peu près les seuls, ou du moins les seuls utilisables. Peu à peu on essaie de construire à l'étranger : l'Allemagne, l'Italie, l'Angleterre, l'Autriche voient des usines se monter sur leur territoire. En Suisse, une société se crée pour exploiter les brevets des frères Dufaux.

Petit à petit les types s'unifient ; une sélection s'opère : seuls les appareils de réelle valeur surnagent ; les autres, par douzaines, sombrent dans l'oubli.

Depuis 1913 les aéroplanes allemands font parler d'eux : ils s'adjugent des records de hauteur, de distance et de durée. Avec la méthodique opiniâtreté qui est une de ses plus grandes forces, l'Allemagne s'applique à regagner rapidement le terrain pris par la France. Le pays encourage chaleureusement ses pilotes ; des primes énormes sont allouées à ceux qui réussissent à battre un record étranger.

Les constructeurs français perfectionnent leurs appareils, soucieux d'en faire, non des machines capables de tenir l'air pendant une journée entière, mais des courriers légers, stables, rapides et facilement maniables. L'hydro-aéroplane se développe ; les flottes sont munies de ces précieux auxiliaires. L'Angleterre ne reste pas inactive, et, après avoir longtemps employé des appareils français, elle arrive à en construire d'excellents. L'Autriche, l'Italie, les Etats-Unis en fabriquent en série ; une usine se monte en Russie. La France exporte chaque année des avions par centaines. De toutes parts des souscriptions nationales apportent aux gouvernements des millions pour l'achat d'avions militaires. On se rend compte que l'aéroplane, dont l'avenir comme moyen de transport est encore assez incertain, est un merveilleux engin de reconnaissance pour les armées de

terre et de mer et que les troupes qui en seront munies auront sur les autres un avantage énorme. En Suisse, la Société des officiers organise une souscription qui produit plus de 1 700 000 francs, somme considérable pour une population de 3 $\frac{1}{2}$ millions.

On cherche à faire de l'avion non plus seulement un engin de reconnaissance, mais un appareil offensif ; on l'arme de mitrailleuses, de tubes lance-bombes ; on le blinde de plaques d'acier. Presque tous les aéroplanes destinés à l'armée sont du type « biplace. » Le pilote n'a pas autre chose à faire que de diriger sa machine : il est accompagné d'un officier observateur, ou bien l'officier fonctionne comme pilote, et le passager s'occupe de manœuvrer la mitrailleuse.

Comme pendant à la description que l'on vient de lire du dirigeable « Zeppelin, » qu'on me permette de décrire un des avions de guerre les plus perfectionnés, le « biplan Henry Farman type militaire. »

Ce biplan a pour qualités essentielles sa stabilité très grande, son poids léger ; la facilité avec laquelle il atterrit sur un espace restreint, et la position entièrement dégagée du pilote et de l'observateur. Le moteur et l'hélice sont placés derrière les plans porteurs, et les aviateurs sont assis en tandem dans une sorte de canot à avant arrondi, qui dépasse de 2 m. environ le bord antérieur des plans ; ils peuvent ainsi regarder, sans que rien fasse obstacle à leur vue, dans toutes les directions.

Cette position est particulièrement avantageuse pour le tir, qui n'est gêné en rien. La mitrailleuse Hotchkiss, dont ces avions sont munis, peut donc arroser de balles — à raison de 800 à la minute, mais on ne tire en général que des bordées de 20-30 coups — tout ce qui se trouve devant l'appareil. Avec les biplans allemands, qui

ont le moteur et l'hélice en avant, il serait presque impossible de tirer, car, placé entre les deux plans, ayant l'hélice devant lui, le mitrailleur devrait braquer son arme latéralement, en prenant encore garde de ne pas fusiller les montants qui relient les plans.

Les monoplans français armés de mitrailleuses ont l'arme placée très haut, de manière à tirer par-dessus l'hélice. Le pointeur est debout, protégé par un bouclier.

Les parois et le fond de la nacelle du Farman sont blindées de plaques d'acier chromé de 4 mm. Ce blindage est impénétrable aux balles à 400-500 m. d'altitude, mais il ne résisterait pas, à cette hauteur, aux éclats des shrapnells.

Le biplan « Farman » est pourvu d'un moteur rotatif Gnôme de 80 HP, qui lui assure une vitesse de translation de 80-100 km. à l'heure ; il peut porter une charge utile de 300 kg., soit le poids de deux aviateurs et d'une provision d'essence et d'huile pour quatre heures.



Et maintenant, quel est le rôle de la flotte aérienne, quels sont les services que l'on peut en attendre ? A cela les événements répondront mieux que je ne pourrais le faire. Ce serait de ma part présomption bien sotte de développer ici des théories dont les faits risqueraient de démontrer l'inanité. Qu'on n'attende donc pas de moi des jugements définitifs.

On peut tenir pour acquis que la tâche essentielle des avions est l'exploration et que leur rôle offensif est secondaire, mais moins négligeable qu'on ne prévoyait au début de la guerre. Ces rapides éclaireurs vont reconnaître les positions ennemies, contrôler le tir de l'artillerie et le guider par des signaux. Ils rendent des services cons-

tants et précieux. Les dirigeables ne paraissent guère appelés à une autre mission que celle de bombarder des places ou des flottes. On ne s'attend guère à ce que leur activité doive être bien considérable.

Quant à la vulnérabilité des appareils aériens, elle est nulle à une certaine altitude, mais considérable lorsqu'ils s'approchent du sol.

Le tir de l'artillerie, même avec des canons spéciaux (fixes ou montés sur automobiles) sur une cible aussi mouvante, est singulièrement inefficace; le hasard doit faire plus que l'adresse des pointeurs. La fusillade par une troupe nombreuse, arrosant l'air dans la région où se tient l'appareil, a beaucoup plus de chances, mais à 1500-2000 m. les balles n'arrivent plus, tout en retombant avec une force suffisante pour être meurtrières. C'est pourquoi on ne peut guère songer à tirer sur une machine aérienne passant au-dessus d'une ville; le remède serait pire que le mal.

Un point qu'il convient de faire remarquer est l'invisibilité d'un aéroplane à une certaine hauteur (2000-2500 m.). A cette altitude, même par un temps clair, il est pour ainsi dire impossible, même à une bonne jumelle, de découvrir dans le vaste ciel l'imperceptible point que forme la machine. Une fois qu'on l'a vu, par contre, on s'étonne de ne l'avoir pas remarqué plus tôt. Tous ceux qui ont assisté à des évolutions d'aéroplanes auront constaté ce phénomène.

Le ronflement du moteur que, dans une campagne paisible, on entend distinctement à 2000 m., passe inaperçu dans une ville animée; *a fortiori* dans une bataille où le crépitement de la fusillade, les grondements du canon étouffent tout autre bruit. Un avion peut donc évoluer tout à son aise sans qu'on s'aperçoive de sa pré-

sence. Mais si l'aviateur, pour mieux observer ou pour jeter des projectiles, descend à moins de 1000 m., il s'expose à un danger sérieux. Les balles, même sur un avion blindé, et sans atteindre le pilote, peuvent faire de grands ravages : briser l'hélice, crever le réservoir d'essence, fausser ou casser une pièce du moteur, couper des tendeurs, immobiliser les gouvernails, etc. L'appareil, désarmé, descend tant bien que mal, et doit souvent atterrir dans les lignes ennemies. Le fait s'est déjà produit à maintes reprises. Quant à la poursuite dans les airs, elle est rendue fort difficile par le fait que presque tous les appareils ont des vitesses sensiblement égales et ne peuvent ainsi se gagner à la course. On dit pourtant qu'un nouvel appareil français, le biplan « Dorant, » pourvu de deux moteurs, atteint une vitesse de 140 à 150 kilomètres à l'heure et réussit ainsi à rejoindre les avions ennemis qu'il mitraille arrivé à bonne portée. Les aéroplanes allemands ne semblent jusqu'ici pas être armés de mitrailleuses, de sorte que la fuite est leur seule défense. En désespoir de cause, leurs pilotes peuvent se défendre à coup de fusil ou de revolver, mais sans grandes chances de succès.

Les moyens offensifs dont les avions disposent vis-à-vis des terriens sont de deux sortes : les bombes dont, sur un champ de bataille, les effets sont restreints, mais qui peuvent causer des dégâts considérables en tombant sur une batterie, sur une ligne de chemin de fer, sur un campement; et les fléchettes d'acier qui, lancées par paquets de 500 à la fois, font des ravages terribles dans les lignes de tirailleurs couchés. Les bombes ordinaires à la mélinite pèsent 10 kg. : un appareil ne peut en emporter que de 8 à 10. On emploie aussi des bombes de 40 kilos, pour la destruction de certains ouvrages ; de celles-

là, un avion ne peut enlever que 2 ou 3. Les fléchettes sont légères, mais, tombant de 1000 à 1500 m., elles acquièrent une force de pénétration singulière. Pour jeter des projectiles sur un but déterminé, il faut descendre à 1000 m. ou moins ; c'est dire que l'aviateur s'expose fortement. A 1500-2000 m. le tir, ou plutôt le jet, est fort peu exact. L'observation, par contre, est encore facile.

Les dirigeables, eux, peuvent porter des cargaisons de bombes capables de faire sauter des constructions ou des navires. Comme nous l'avons vu il y a un instant, ils sont armés de manière à se défendre contre les attaques des avions. Ils peuvent aussi recourir à la fuite, non dans la ligne horizontale, car leur vitesse est moindre que celle des aéroplanes, mais dans la ligne verticale. En effet, un dirigeable, comme tout ballon, est en équilibre instable dans l'atmosphère : la moindre modification de poids rompt cet équilibre et provoque des différences d'altitude considérables. En jetant du lest, un ballon monte de 1000 mètres en 2-3 minutes, alors qu'il faut un temps beaucoup plus long à l'aéroplane, qui grimpe en spirale, d'autant plus lentement que l'air se raréfie davantage. Cette grande vitesse ascensionnelle permet aussi au dirigeable de se mettre rapidement hors de portée lorsqu'on ouvre le feu sur lui. Un combat de dirigeable à dirigeable serait possible, mais dans la guerre actuelle il présente une éventualité peu probable, car la flotte aérienne des Alliés ne contient, que je sache, aucun dirigeable armé capable de se mesurer avec les « Zeppelin. » Cependant les dirigeables français, dont le rôle, bien qu'actif, est tenu rigoureusement secret, sont porteurs de bombes et probablement de mitrailleuse.

Pour les reconnaissances, et particulièrement pour repé-

rer le tir de l'artillerie, les avions légers, pourvus d'un moteur puissant, sont ceux qui donnent les meilleurs résultats, car ils montent infiniment plus rapidement que les autres. Le monoplan-parasol Morane, par exemple, monte en charge complète à 2000 m. en 14 ou 15 min.; il redescend en 4 min. Un observateur peut ainsi aller reconnaître les positions ennemies et revenir présenter son rapport en moins d'une demi-heure, alors que les appareils lourds, auxquels il faut de 35 à 40 minutes pour gagner 2000 m., ne sont pas encore arrivés à la moitié de cette hauteur que l'artillerie ennemie les a déjà aperçus et a changé ses batteries.

Il existe divers moyens de transmettre les observations : signaux optiques, jet de notes écrites enfermées dans un sac de sable pourvu d'une banderole, télégraphie sans fil¹. De même, par certains signaux optiques donnés au moyen de miroirs et de lampes, il est possible de transmettre du sol des ordres à un aviateur évoluant à une hauteur assez grande; des essais dans ce sens ont eu lieu à Berlin il y a quelques mois et ils ont donné des résultats très nettement positifs.

Le dirigeable porte un appareil de télégraphie sans fil et, naturellement, les signaux optiques lui rendent les mêmes services qu'à l'avion.



En somme, le rôle joué par la flotte aérienne, bien qu'on ne puisse, faute de documents complets, en apprécier

¹ Quelques avions français sont pourvus d'un appareil ingénieux et simple : un réservoir à suie dont, au moyen d'une soupape, on laisse fuser des quantités plus ou moins grandes, qui, chassées en arrière par le courant d'air, ou plus exactement restant en suspension dans l'atmosphère, écrivent en l'air des lignes plus ou moins longues, formant une sorte de ruban Morse suivant un code déterminé.

cier toute la valeur, apparaît de grande importance. Les machines volantes dont, il n'y a guère plus de dix ans, les gens de sens rassis ne parlaient qu'avec un sourire railleur et sceptique, sont devenues un auxiliaire dont aucune armée ne pourrait plus se passer. Elles ne sont point — cela est l'évidence même — un élément direct de succès et ce n'est pas l'armée qui en a le plus qui doit par ce seul fait remporter la victoire. Mais celle qui n'en aurait point serait à peu près aussi sûrement condamnée à la défaite qu'un aveugle luttant contre un adversaire clairvoyant. L'ennemi, restant pour elle invisible, verrait chacun de ses mouvements et l'accablerait de coups bien dirigés. Voilà pourquoi toutes les nations, avec un enthousiasme dont les circonstances actuelles justifient la précipitation, voulurent assurer à leurs armées des forces aériennes aussi considérables que possible.



Pour clore cette étude, nous allons, si du moins le lecteur veut bien nous suivre encore quelques instants, voir, aussi bien que nous le pourrons, comment sont composées les flottes ennemies en présence.

La tâche ne sera point aisée, car — pour des raisons que l'on comprendra — les divers gouvernements ne publient pas *urbi et orbi* les détails concernant leurs armements. L'Allemagne, en particulier, avec sa discipline de fer, a toujours gardé le secret sur la formation et l'organisation de ses troupes aériennes.

D'autre part, le nombre des avions est essentiellement variable. Chaque jour un certain nombre d'entre eux disparaissent, soit abattus par l'ennemi, soit par accident, soit arrivés au terme de leur carrière et mis au rancart. Chaque jour, par contre, les fabriques, qui travaillent sans

arrêt, livrent des appareils nouveaux, et le chiffre des « naissances » doit être au moins aussi élevé que celui des « morts. »

Les chiffres qu'on va lire seront donc simplement approximatifs, mais, recueillis à d'excellentes sources, et vérifiés par des témoignages nombreux, ils sont, je le crois, assez près de la réalité. Je répète qu'ils ont été établis au moment de la mobilisation générale et que depuis ce moment les belligérants ont pu renforcer leurs effectifs aériens.

L'Allemagne tient la tête par le nombre de ses dirigeables. Elle n'en possède pas moins de 21, dont 13 sont des aéronats de guerre et les autres des appareils destinés à de pacifiques excursions, mais qui n'auront — j'en suis convaincu — pas eu grand'chose à faire pour se transformer en navires de combat.

De ces 21 dirigeables, 13 sont des « Zeppelin, » cubant de 18 à 30 000 m³ et pourvus de moteurs développant ensemble environ 500 à 800 HP; les autres sont : 5 « Parseval, » de 3 à 10 000 m³ et 3 type « Militär, » de 6 à 9000 m³.

Ces unités sont désignées par leur initiale suivie d'un numéro de classement : Z. XII, P. IX, M. IV, etc.

Il est infiniment probable que d'autres dirigeables ont été construits, ou simplement montés en utilisant des pièces déjà préparées, depuis le début des hostilités. Il doit y avoir une vingtaine d'unités armées comme il est dit plus haut.

Les avions et hydro-avions ¹, dont le nombre ne doit

¹ Dans cette liste et dans celles qui vont suivre, j'ai réuni sous le terme général d'avions les aéroplanes proprement dits, pourvu d'un train d'atterrissage à roues, et les hydro-aéroplanes, destinés à se poser

pas être inférieur à 800, sont tous construits en Allemagne, mais la plupart de leurs constructeurs ont puisé en France leurs inspirations, ce dont en somme on ne peut les blâmer.

Constatons tout d'abord que c'est à tort que l'on désigne sous le nom de *Tauben* (pigeons) tous les appareils allemands.

La « Taube » est un type de monoplan très employé en Allemagne. Il a les ailes incurvées et généralement dentelées au bord postérieur, comme des ailes d'oiseau, de là son nom. Mais ce monoplan est loin d'être seul employé par l'armée allemande. Les biplans sont au contraire plus nombreux et l'on prétend que depuis la guerre on ne construit plus guère que ces derniers appareils, à l'exclusion des monoplans.

Les biplans sont des appareils très lourds et puissants, qui s'enlèvent difficilement, mais qui peuvent emporter des provisions d'huile et d'essence pour de longues heures de vol. Les principaux sont : l'« Aviatik », construit à Mulhouse; le « D. L. V. » (Deutsche Luft-Verkehrs-Ges.), construit à Johannisthal par notre compatriote Schneider, et dont le Conseil fédéral avait commandé, en mai dernier, six exemplaires pour notre armée; l'« Albatros », l'« Otto », l'« Ago », le « L. F. G. » (Luft-Fahrzeug-Ges.), le « Gotha », le « D. F. W. » (Deutsche Flugzeug-Werke), l'« A. E. G. » (Allgemeine Elektrizitäts-Ges.), l'« Euler », le « Schwade. » Plusieurs de ces biplans ont un frère dans les monoplans.

Parmi ces derniers, qui sont nombreux et qui, presque tous, sont du type « Taube », citons : « Albatros »,

sur l'eau et munis, soit de flotteurs, soit d'un véritable canot. Ces derniers jouent un rôle très important dans la guerre sur mer.

« Rumpler », « Harlan », « Hanuschke », « Roland », « Etrich », « Jeannin », « Kondor », « Gotha », « Hansa », « Fokker », etc.

Actuellement on ne fabrique presque plus que des biplans Aviatik et Schneider.

Les moteurs sont soit des Mercédès-Daimler ou des Argus (allemands), soit des Gnôme (de fabrication française). Les premiers sont fixes, les seconds rotatifs.

Il est intéressant de relever que deux des meilleurs pilotes de l'« Aviatik », Karl Ingold et Bobby Züst, sont des Suisses naturalisés allemands et qu'un ingénieur suisse dirige la construction de ces appareils. Le « D. L. V. » est également construit par un Suisse, F. Schneider, et son pilote principal est un Bernois, Albert Rupp.

C'est dire que nos compatriotes sont appréciés outre-Rhin. Ajoutons qu'Ingold a reçu récemment la Croix de fer pour ses brillants services.

Le nombre des avions français doit être également d'environ 800. Les dirigeables, par contre, ne sont qu'une dizaine, construits par les usines Lebaudy, Clément-Bayard, Astra et Zodiac, et cubant en général de 6000 à 9000 m³. Le dirigeable rigide « Spiess », dont nous avons parlé plus haut, est probablement venu s'ajouter à la liste. Huit grands dirigeables de 23 000 m³ avaient été commandés par le gouvernement aux quatre usines que je viens de citer, mais il est douteux qu'ils aient pu être livrés à l'heure actuelle.

Les avions français, on le sait, jouissent d'une grande réputation. L'armée en possédait environ 400 ; elle aura eu à sa disposition au moins autant d'appareils civils. Les marques principales sont : biplans : « Farman » (Henry et Maurice), « Voisin », « Dorant », « Breguet », « Cau-

dron » ; monoplans : « Morane », « Deperdussin », « Blériot », « R. E. P. », « Nieuport. »

Ils sont munis de moteurs 80, 100 ou 180 HP construits par les usines françaises Gnôme, Anzani, Rhône, Renault et Salmson.

Bien que la grande majorité de nos pilotes aient fait en France leur apprentissage d'aviateur, que plusieurs d'entre eux y aient conquis une réputation mondiale, tels Audemars et Parmelin, et que nombre d'autres : Bider, Burri, Cuendet, Lugrin, Durafour, Comte, aient acquis un nom glorieux par leurs exploits sur des appareils français, un seul d'entre eux, Martin Trepp, s'est fait naturaliser français. Tous les autres sont revenus se mettre à la disposition de leur patrie.

L'Autriche-Hongrie possède huit dirigeables de construction autrichienne, allemande et française, et environ 150 avions des marques « Lohner » (autr.) et « Etrich » (all.). Le biplan Lohner est un excellent appareil, qui doit rendre des services, d'autant plus que les pilotes autrichiens passent pour habiles et courageux.

De l'Angleterre, on ne sait pas grand'chose, si ce n'est que sa flotte d'avions, dont on faisait petit état sur le continent, s'est révélée puissante, nombreuse et bien organisée. Les Anglais ont mis du temps à prendre goût à l'aviation, mais ils ont — comme pour l'automobile — bien regagné le temps perdu. A côté des appareils français (« Farman », « Caudron », « Blériot », « Morane ») dont ils possèdent un certain nombre, ils ont plusieurs marques nationales dont on dit grand bien, à savoir :

Biplans : « B. E. » (construit dans les ateliers militaires) « Avro », « Bristol », « Cody », « Grahame-White », « Short », « Vickers », « Sopwith. »

Monoplans : « Blackburn », « Martin-Handasyde », « Bristol », « Handley-Page. »

Dans la guerre actuelle, ce sont les biplans, armés de mitrailleuses et de bombes, qui semblent surtout être employés, ainsi que les hydro-avions.

Quant à ses dirigeables, cinq sont de petits ballons souples, baptisés « Bêta », « Gamma », « Delta », « Eta » et « Willows », construits dans les ateliers militaires et ne cubant que 2000 m. L'armée possède en outre un « Parseval » et un « Astra », de 8000 m. chacun. Deux grandes unités, « Vickers » et « Armstrong », étaient prévues pour cette année. Ont-elles été construites ? C'est là une inconnue parmi tant d'autres.

La flotte aérienne russe mérite une certaine considération. Elle ne comporte pas moins de douze dirigeables (7 français, 3 allemands et 2 russes) et 300 à 400 avions : « Sikorsky » (la seule fabrique russe), « Farman », « Morane » et « Deperdussin » (français).

Ces derniers sont fabriqués dans les ateliers militaires russes, avec des licences françaises. Le « Sikorsky » est un biplan géant, de 182 m² de surface portante, propulsé par deux moteurs de 200 HP chacun et transportant facilement douze à quinze passagers. Le gouvernement russe avait commandé au début de cette année 100 de ces appareils.

La Russie était restée fort en arrière des autres puissances en ce qui concerne l'aéronautique militaire, mais depuis un an elle a fait de grands efforts pour organiser sa flotte. La Belgique s'occupait, au moment de l'ouverture des hostilités, à organiser son aviation militaire. Elle possédait alors deux petits dirigeables, le « Zodiac » (français) et le « Belgique » (allemand) et une vingtaine

de biplans militaires « Henry Farman », semblables à ceux de l'armée française.

Quant à la Turquie et à la Serbie, on sait peu de chose sur leurs flottes aériennes. La première possède en tout cas un petit dirigeable de fabrication allemande, le « Parseval 9 », achevé en 1913, et l'on dit qu'elle a des biplans de la même nationalité, marque « D. F. W. » ainsi qu'une demi-douzaine de monoplans français « R. E. P. » (ancien modèle).

Les bons amis de la Turquie, qui la fournissent en officiers et en armements, ont sans doute dû lui envoyer aussi des appareils et des pilotes. On en est réduit aux suppositions.

La Serbie, lors de la guerre des Balkans, n'avait, comme la Bulgarie, pas d'avions militaires et avait dû louer des appareils et des pilotes; elle a acheté depuis ce moment des appareils français, biplans « Farman » et monoplans « Deperdussin. »

Le Japon enfin dispose d'un dirigeable « Parseval » et d'un certain nombre d'avions de construction française, allemande et américaine : « Farman », « Deperdussin », « Rumpler » et « Curtiss. »

Des pays non-belligérants, c'est l'Italie qui possède la flotte aérienne la plus puissante, composée d'une douzaine de dirigeables italiens et allemands et d'environ 150 avions construits par des maisons italiennes exploitant pour la plupart des licences françaises. La Bulgarie, le Danemark, la Grèce, la Hollande, la Suède et la Norvège, l'Espagne et la Roumanie ont des avions généralement français.

Quant à la Suisse, qui a dû procéder à l'organisation de son aviation militaire un peu plus tôt qu'elle ne l'avait

prévu, elle possède une flottille d'avions de construction française, allemande et suisse. Ce n'est point le lieu ni l'heure de donner ici des précisions à ce sujet, et l'on doit se borner à dire que la cohorte d'excellents pilotes que notre armée possède lui permet d'assurer efficacement le service de reconnaissance aérienne nécessaire à la défense de ses frontières.



Ces quelques notes que, faute de place, j'ai dû condenser à l'extrême, suffiront, je l'espère, pour donner une idée de l'importance prise par l'aéronautique dans la guerre actuelle.

C'est là leur seul but et leur seule prétention.

R.-W. D'EVERSTAG.*



POÉSIE

LE SOLDAT ET LA PATRIE

A mon frère d'armes Georges Pittet.

Debout dans le brouillard d'une âpre nuit d'automne,
Où le vent souffle sans répit,
Un homme en faction près d'un sentier frissonne
Sous la capote et le képi.
A vingt mètres de là, couchés dans l'uniforme,
Côte à côte, sous un sapin,
Les autres, saouls de rhum et de fatigue, dorment
Leur lourd sommeil de fantassins.
De quart d'heure en quart d'heure, haussant d'un coup d'épaule
Le fusil qui pèse à son bras,
Celui qui ne dort point médite sur son rôle
De sentinelle et de soldat.
« Pourquoi veiller si tard, et qu'est-ce que je garde,
L'arme à l'épaule, crosse en main,
Par une nuit pareille, où nul ne se hasarde
A rôder sur les grands chemins ?
Est-ce afin d'éloigner les esprits diaboliques,
Pour crier : halte ! aux revenants,
Que je suis planté là, grelottant, famélique,
Tout seul à ce maudit tournant ?

Ah, certes, le métier n'est pas couleur de rose,
Tout n'est pas drôle, nom de Dieu !
Si pourtant l'on sentait qu'on sert à quelque chose,
On le supporterait bien mieux.
Mais quoi ! de l'aube au soir courir à la manœuvre,
A gauche, à droite, en bas, en haut,
Détaler comme un lièvre, ou faire la couleuvre
Dans l'herbe humide, sac au dos !
Piétiner sans raison les champs où le blé lève !
Dans les bas-fonds, sur les sommets
Marcher toujours, marcher encor, marcher sans trêve
Et ne se reposer jamais !
Et puis, quand on revient après l'étape faite,
Las, boueux de la tête aux pieds,
On doit, marquant le pas et redressant la tête,
Passer devant les officiers.
Ensuite, autre corvée : il faut décroter l'arme,
Et puis soi-même, et quand on croit
Qu'on va dormir enfin tranquille, quelque alarme
Nous chasse vers un autre endroit.
Et, toujours, quoi qu'on fasse, obéir en silence
A l'ordre impérieux, brutal,
Et, sans répondre un mot, subir les insolences
D'un sergent ou d'un caporal....
Ah ! quand je pense à nous, combien je vous envie.
Vous qui combattez tout de bon,
Héroïques soldats qui perdez votre vie
Dans la mitraille et le canon !
Vous qu'enivre l'odeur des batailles tragiques,
Français, Russes et Allemands,

Et vous, ceux d'Angleterre, et vous, ceux de Belgique
Que la souffrance a faits si grands !
Lorsque vous vous ruez, sublimes et farouches,
Au vent des drapeaux déployés
Et que fiévreusement vous brûlez vos cartouches,
Nous, il nous faut les nettoyer.
Oui, diantre ! — Et cependant, je sais de pires heures.
C'est le soir ou lorsqu'en marchant
Je revois tous les miens dans la pauvre demeure,
Isolée au milieu des champs.
C'est à l'heure où, quittant l'étable chaude et noire,
Les vaches viennent s'abreuver
Une à une et, parfois, s'interrompent de boire,
Pour meugler vers l'ombre, et rêver ;
Quand, les enfants couchés, la femme à la fenêtre,
Assise, s'essuyant les yeux,
Suit du regard le jour en train de disparaître
A l'horizon silencieux.
Tandis qu'auprès de l'âtre où la nuit va descendre,
Le vieux qui trouve le temps long
Songe peut-être au fils en remuant la cendre
Avec le bout de son bâton.
Tous les champs que je vois me font dire en moi-même :
Voici le moment des labours
Où, seul, à pas égaux, chaque automne, je sème
A plein poing, le blé, tout le jour.
Qui gouverne les bœufs, qui retourne la terre,
Ma femme seule, moi parti ?
Les jours en trop grand nombre accablent mon vieux père,
Et mes deux fils sont trop petits.

Octobre est à sa fin ; voici venir novembre.
L'hiver arrive tôt là-bas.
Les gosses, si j'entraîs tout à coup dans la chambre,
Ils ne me reconnaîtraient pas.
Nom de nom ! Qu'est-ce encor ?
Je crois bien que je pleure.
J'entends tous ceux que j'ai quittés
Me crier dans la nuit : Viens ! — Je vais tout à l'heure
Foutre loin l'arme et désertier ! »
Mais pendant qu'à son poste ainsi la sentinelle
Parle dans la brume et le vent,
D'en haut, mêlée à l'ombre, une voix maternelle
Lui dit : « Courage, mon enfant !
C'est moi qui t'ai porté, le fusil sur l'épaule,
Cette nuit, près de ce sentier
Où, las, méconnaissant la grandeur de ton rôle,
Tu te plains de ton dur métier.
C'est moi qui, loin des tiens, te mène à l'exercice
A travers forêts et labours
Et t'impose en silence un obscur sacrifice
Qui recommence tous les jours.
C'est moi qui te condamne à des marches sans gloire
Pendant qu'ailleurs d'autres soldats
Sentent passer sur eux l'aile de la victoire
Dans le grand souffle des combats.
C'est moi qui te retiens dans cette servitude
Pour garder libre le pays
Et qui, te prenant tout, jusqu'à la solitude,
Te dis à chaque heure : Obéis. »

Novembre 1914.

FRANÇOIS FRANZONI.



LE TÉTANOS

Le tétanos est une complication redoutable des blessures de guerre. Elle s'est toujours présentée, et elle se présente encore. Par bonheur elle n'est pas d'une extrême fréquence. Mais elle se manifeste toujours trop abondamment, car elle ne pardonne guère.

Ce n'est pas seulement après les blessures du champ de bataille ou les accidents de la rue ou de l'atelier qu'elle survient. On la rencontre dans les maternités aussi, tuant la mère et l'enfant. A la guerre le mal a été inoculé par le projectile ; dans la maternité, il l'a été par un opérateur malpropre ou un pansement contaminé. Parfois, dans les hôpitaux, il passe d'un blessé à d'autres ; là encore il faut incriminer la propreté du personnel ; la plaie tétanique est infectée, et si on ne se désinfecte pas méticuleusement après l'avoir touchée, on porte le mal aux voisins. De façon générale, on isole les tétaniques : ceux qui pansent leurs plaies ne doivent pas en soigner d'autres.

Quels sont les symptômes du mal ? Ils sont très simples et bien connus.

On dit généralement, dans les traités de chirurgie, que la plaie, chez le blessé qui va devenir tétanique, présente

des modifications, que la suppuration s'arrête, que l'aspect de la blessure est changé ; d'aucuns signalent une odeur spéciale, c'est peut-être vrai. Mais à l'Hôtel-Dieu de Vichy, où j'ai fait mes observations, nous n'avions guère le temps d'observer les petits détails des plaies. Il y avait trop à faire pour s'attarder à cela. Et généralement c'était le blessé lui-même qui, sans le savoir, du reste, nous indiquait qu'il était devenu tétanique.

Pourtant, en une ou deux circonstances, sœur Marthe, l'admirable collaboratrice chirurgicale de M. Léon Maire, le très distingué chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu, qui préside chaque jour aux pansements, et s'est fait, à cette besogne, un riche trésor d'observations, nous a signalé des accidents tétaniques dès la veille de leur éclosion. Frappée par un je ne sais quoi de fébrile, de trépidant, d'inquiet, dans l'expression d'un blessé, elle me dit, quand il eut passé : « Gare. Le tétanos n'est pas loin. Je connais cette expression. »

Elle n'avait pas tort. Le lendemain matin, les accidents s'étaient manifestés, et déjà le blessé avait été transféré au pavillon d'isolement, un coin de l'Hôtel-Dieu d'où l'on sort rarement vivant, quand on y est entré pour cause de tétanos.

J'ai dit que le blessé annonce souvent de lui-même les symptômes faisant porter le diagnostic : « tétanos. » Il n'y a pas bien longtemps, le cas se présentait très net. Un blessé avait été opéré la veille, et on allait lui refaire son pansement. Sa situation n'avait rien d'inquiétant : c'était un sujet qui devait guérir sans peine. De lui-même il déclara : « J'ai un peu mal là, » en montrant sa mâchoire. « Ce n'est rien, » lui répondit-on. « Et puis j'ai mal dans le dos. » Encore une fois on traita la chose légèrement, en ajoutant qu'il avait dû se trouver dans un

courant d'air et qu'on allait lui donner un lit dans une autre salle : mais on savait très bien que « ce n'était pas rien. » Le tétanos était là, clair comme le jour.

La douleur à la mâchoire, c'était le début du trismus ; la crampe dans le dos, c'était de l'opisthotonos commençant. Dans quelques cas, un autre signe se présente au préalable : le blessé sent des douleurs particulières, des élancements qui partent de la plaie, accompagnés parfois de petites secousses, de légers spasmes musculaires de la région voisine. Il y aurait une sorte d'*aura* partant du foyer traumatique, et sur lequel Larrey a attiré l'attention. Ces symptômes précèdent de peu, quand ils se présentent, le trismus.

Celui-ci consiste en une contraction douloureuse, une crampe des mâchoires serrées l'une contre l'autre, et qu'on ne peut plus écarter. Les contractures se présentent ailleurs aussi : car le tétanos, c'est essentiellement une maladie caractérisée par des crampes douloureuses. Le spasme musculaire s'observe à la nuque, par exemple, fixant la tête rejetée en arrière ; au dos, mettant le corps en extension forcée, parfois à tel point que celui-ci ne porte que sur la tête et les talons, étant cambré comme un arc. Le spasme porte sur les muscles extenseurs, le plus souvent, mais il peut siéger sur les muscles fléchisseurs aussi bien, ou encore sur les muscles latéraux, d'où des attitudes très diverses, le corps étant ou bien en extension exagérée, ou bien en flexion forcée, ou encore incurvé latéralement. Parfois la contracture porte sur tous les muscles ensemble et alors le corps se présente raide, dur comme de la pierre ; il semble métamorphosé en statue : c'est l'*orthotonos* des chirurgiens. Les spasmes se présentent à la face aussi, et c'est à ceux-ci qu'est dû le rire *sardonique* ou *cynique*. Ce sont bien des spasmes :

la contracture des muscles n'est pas continue. Elle cesse pendant certains intervalles, pour reprendre ensuite, favorisée par les moindres excitations : un bruit, un contact inattendu, une impression quelconque. Durant les paroxysmes, le blessé souffre beaucoup. Il souffre parce que toute crampe est douloureuse, et parce qu'à celles qu'on voit s'en ajoutent d'autres qui augmentent encore son angoisse. Non seulement il souffre de tout son corps raidi, durci, tendu, mais les crampes de ses muscles respiratoires, de son pharynx, de sa glotte déterminent la dyspnée et l'asphyxie. Il étouffe. En outre, la crampe gagne ses muscles lisses d'où des nausées, des vomissements ; elle peut aussi atteindre le cœur et l'arrêter net.

D'habitude le tétanique présente une température très élevée, due à l'intensité de ses contractions musculaires. Son intelligence n'est nullement atteinte : il a toute sa lucidité.

La mort est la terminaison habituelle. Elle survient par asphyxie, rapide ou lente, ou par arrêt du cœur, ou encore par épuisement nerveux.

Le tétanos ordinaire dont il s'agit en ce moment est donc caractérisé par la contracture tonique et douloureuse des muscles, par des spasmes paroxystiques séparés par des intervalles de détente relative. Et la première manifestation est ou bien la raideur douloureuse, la contracture de muscles voisins de la plaie, ou bien celle des masséters, d'où la douleur à la face.

Mais il y a d'autres formes de tétanos. Le tétanos céphalique, résultant toujours d'une blessure à la tête, est caractérisé par de la dysphagie, due à la contracture des muscles de la déglutition, et par une paralysie faciale presque constante. Cette forme, débutant d'ordinaire par un trismus unilatéral (du côté opposé à celui où se trouve

la blessure), donne au visage une expression bizarre : les deux côtés de la face ne marchent pas ensemble et semblent, tant ils diffèrent par l'expression, appartenir à deux sujets différents.

L'expérimentation fait voir qu'il doit pouvoir exister d'autres formes de tétanos. Ainsi, par l'injection du poison tétanique dans les viscères, chez les animaux, on a obtenu un tétanos splanchnique qui, d'ailleurs, rappelle le tétanos des maternités : incubation longue, trismus intense, dysphagie, spasmes laryngés, crises d'étouffement, cœur irrégulier et rapide.

Enfin le tétanos cérébral, obtenu par injection de la toxine tétanique dans le cerveau même chez l'animal, consiste en une excitation extraordinaire, aux crises convulsives intermittentes, polyurie, troubles moteurs, etc. : c'est une maladie toute différente du tétanos vulgaire.

Faut-il admettre que le bacille tétanique détermine des formes diverses de tétanos, selon l'endroit où siège la blessure, parce que, selon ce siège, la toxine agit ou bien sur la moelle épinière (tétanos vulgaire), ou bien sur le grand sympathique (tétanos splanchnique), ou bien sur des parties, non encore bien déterminées, du cerveau ? L'hypothèse est permise, et assez vraisemblable. Chez les blessés de guerre, toutefois, la forme la plus souvent observée est le tétanos vulgaire.

Un élément de grande importance dans le pronostic à porter au sujet du tétanos est son évolution, sa façon de se comporter. Entre le moment de la blessure et l'apparition du premier symptôme s'écoule un laps de temps qui varie. On a parlé d'incubations de 24 heures et même moins : cela paraît inadmissible. Ce que l'on voit généralement, c'est l'invasion des symptômes tétaniques se faisant à partir du 4^e ou 5^e jour après la blessure :

du 5^e au 15^e jour. C'est là ce qu'avait observé Larrey. La statistique de la guerre de Sécession cite des cas, de moins en moins nombreux, se produisant 20 jours, 30 jours, et même plus, après la blessure ; on en trouve aussi dans la statistique de la guerre de 1870-1871. N'est-il pas permis, peut-être, de croire dans ces cas d'éclosion tardive, à des contaminations postérieures à la blessure et accidentelles, dues à des pansements souillés ? Il faut remarquer que le tétanos expérimentalement inoculé à l'animal se manifeste très vite : les incubations courtes sont la règle.

D'après mes observations à Vichy, portant sur 26 cas, — je ne parle que des cas pour lesquels je possède la date de la blessure et celle de l'éclosion du mal, — l'éclosion a lieu principalement du 6^e au 11^e jour ; mais j'ai observé un cas d'éclosion après 20 jours, et un autre après 28 jours. Les cas d'Otis (guerre de Sécession), où le tétanos est considéré comme s'étant manifesté le premier jour, sont tous des cas où le tétanos est signalé comme existant le jour de l'amputation. Et Otis raisonne comme si l'amputation était la cause de l'infection. Il se trompe évidemment : l'amputation a dû être pratiquée à cause de l'infection, et lui est postérieure.

Deux faits sont bien certains, en ce qui concerne le pronostic du tétanos, tiré de l'évolution du mal.

Le premier est que, plus l'incubation est courte, plus le cas est grave. Les chances de guérison sont très faibles. La plupart des sujets atteints avant le 10^e jour et surtout avant le 6^e succombent ; ceux qui ne sont atteints que le 12^e jour, ou plus tard encore, ont des chances plus sérieuses de guérison. Presque tous les blessés qui ont fait du tétanos dans les 8 jours sont morts, à

Vichy ; ceux qui ont survécu ont été atteints plus tardivement. Il faut donc porter un pronostic grave quand l'éclosion est rapide, et se fait avant le 8^e jour. Plus elle tarde, plus le pronostic s'améliore.

Second point. Plus un tétanique dure, plus il a de chances de guérir. Durer, en l'espèce, c'est dépasser le 4^e jour. Beaucoup meurent durant les quatre premiers jours : j'en ai vu plusieurs succomber en 48, et en 24 heures. Mais ceux qui durent quatre, six jours voient diminuer leurs risques d'heure en heure. Cela est très net : tous les observateurs sont d'accord là-dessus.

Apparition tardive et prolongation du mal sont donc deux circonstances favorables. En ce cas le mal peut guérir ; les accès s'espacent, et finissent par disparaître, au bout d'un temps variable : mettons un mois en moyenne.

Ceci dit sur l'évolution du tétanos, il convient d'ajouter un mot sur sa fréquence.

Combien observe-t-on de cas de tétanos sur un chiffre donné de blessés de guerre ? Sur ce point les évaluations sont fort variables.

Le médecin-inspecteur Mathieu fixe à 1 pour 300 blessés la proportion des tétaniques, d'après un ensemble de statistiques relatives à différentes campagnes, conduites à des époques diverses, dans des conditions différentes de milieu, de combat, etc., en des pays divers. C'est une moyenne. Mais les campagnes isolées fournissent des chiffres très dissemblables : la proportion varie de 0,10 à 2.47 %.

Et les travaux des chirurgiens militaires nous font voir, dans les différentes campagnes, une fréquence très différente du tétanos. Cette variabilité ne nous surprend

pas et les chances d'infection tétanique varient énormément selon tant de conditions : celles du combat, celles des soins aux blessés, etc.

A Vichy, au 1^{er} novembre, il avait passé 11 600 blessés, environ : plutôt plus que moins. Or ce total de blessés a fourni 59 cas de tétanos, dont 12 guérisons. Cela fait une proportion d'un tétanique sur 200 blessés. Mais il faut observer que les blessés de Vichy constituent un groupe sélectionné où doit s'observer un maximum de tétaniques, car presque tous les blessés des membres s'y rencontrent (chez qui le tétanos est le plus fréquent), alors que manquent tous les blessés de la tête, du thorax et de l'abdomen, chez qui le tétanos est rare. On doit, à Vichy, observer une proportion de tétaniques au-dessus de la moyenne, en raison de la composition de cette formation sanitaire.

Le tétanos peut-il devenir moins fréquent ? C'est possible, dans la mesure où sa fréquence tient à l'infection des plaies, car les plaies de guerre sont mieux soignées actuellement qu'elles ne le furent autrefois. Mais, d'autre part, si les plaies par éclats d'obus et shrapnells sont celles qui donnent le plus de tétanos, on peut craindre de voir le tétanos s'accroître, au contraire, dans la proportion où s'accroît le nombre des plaies par projectiles d'artillerie. L'avantage que l'on peut avoir d'un côté, on peut donc le perdre de l'autre. Je dois signaler toutefois qu'on n'a pas l'impression que dans la guerre des Balkans, où furent employés les mêmes armes et projectiles, et la même méthode de combat, qui sont actuellement employés dans la plus grande guerre qu'on ait encore vue, le tétanos ait été particulièrement fréquent.

Voyons maintenant à quoi est dû le tétanos, et comment on le traite.

Le tétanos, nul ne l'ignore maintenant, est une maladie microbienne due à la présence, dans l'organisme, d'un bacille spécial, découvert en 1885 par le bactériologiste Nicolaïer, mais isolé et cultivé à l'état de pureté, pour la première fois, par le savant japonais Kitasato. Mais, pour déterminer le tétanos, le bacille tétanique doit être inoculé dans les tissus, sous la peau, par injection, ou bien introduit par une écorchure ou une plaie quelconque. Il traverse le tube digestif impunément, du moment où il n'y a pas de lésions de la muqueuse, sans pénétrer dans l'organisme, et sans y développer la maladie. Tous les jours les chevaux et le bétail avalent du foin sur lequel existe le bacille, sans devenir tétaniques ; mais, en revanche, la dispersion du crottin sur les routes rend celles-ci dangereuses pour les personnes, ou les animaux qui, en tombant, se font une plaie ou une écorchure. Le sol des routes est riche en bacilles tétaniques, d'où l'usage d'inoculer préventivement le sérum antitétanique aux personnes qui s'y blessent, même de façon très superficielle.

Le bacille tétanique est fin, grêle, droit ; parfois il s'allonge en filament. On lui connaît une autre forme, qu'il revêt dans les cultures, ou dans les plaies tétaniques, quand il développe des spores à ses deux extrémités. Ces spores, qui se détachent et deviennent libres, ont une grande virulence et une résistance considérable : elles restent très longtemps vivantes dans les cultures ou dans le sol.

C'est dans le sol que vit le bacille tétanique, à l'état de saprophyte : on le trouve tant qu'on veut dans la terre des champs, dans le sol des rues et des jardins, dans les poussières des maisons, sur le foin, sur la paille, dans le fumier des animaux : il est un peu partout. Mais

comme il est anaérobie, ce n'est que dans les conditions qui lui sont fournies par les plaies, et surtout les plaies présentant des recoins à l'abri de l'air, qu'il prend son développement et manifeste son activité, qu'il élabore ses spores d'une part, et, de l'autre, fabrique sa toxine.

Deux points sont à noter en passant. C'est d'abord que l'introduction des spores dans une plaie ne suffit pas à faire apparaître le tétanos. Car ces spores sont immédiatement englobées et détruites par les phagocytes : ceci a été démontré par Vaillard et Vincent. Il faut le bacille même, pour que se produise le tétanos. En second lieu, le bacille seul ne suffit pas : il doit s'y ajouter certaines conditions, certains agents, favorisants. Comme condition, il faut que la plaie présente des tissus dévitalisés, mortifiés, ayant perdu le pouvoir aseptique de la vie, des tissus contus, écrasés, tués mécaniquement. Cette condition, les plaies de guerre la présentent dans beaucoup de cas : en particulier celles qui sont dues à des shrapnells et à des éclats d'obus qui écrasent les tissus (surtout quand ceux-ci reposent sur un plan osseux qui résiste dans une certaine mesure) au lieu de les déchirer. Les tissus, dans les blessures en question, sont très contus, meurtris, mis en bouillie ; aussi donnent-elles plus souvent que les plaies par balle des accidents tétaniques.

Il y a en outre des agents favorisants, et qui ne font pas défaut, non plus, dans les plaies de guerre : ce sont divers microbes qui facilitent la besogne au bacille tétanique en désorganisant les tissus déjà meurtris, en produisant l'infection. Presque invariablement ils sont inoculés dans la plaie en même temps que le bacille tétanique, et par le même agent : par le projectile lui-même, arrivé septique, ou bien devenu tel par un ricochet préalable contre le sol, ou encore, tout simplement, par

son contact avec la peau avant l'entrée dans les tissus, peau qui est toujours le siège d'une flore microbienne riche et variée. Une plaie opératoire, faite aseptiquement, après désinfection soigneuse de toute la peau à l'entour, ne donne jamais le tétanos, parce que les instruments et la peau sont stériles. Mais une plaie de guerre, faite par un projectile septique, dans une peau riche en microbes, contenant les microbes favorisants, et souvent aussi celui du tétanos, et présentant des tissus contus, meurtris, infectés, sans résistance, finit souvent par le tétanos. L'infection générale de la plaie favorise beaucoup l'infection tétanique. Un fait est à retenir, en ce qui concerne la biologie du bacille tétanique, car il a son importance, c'est que ce bacille ne se généralise pas : il ne se répand pas dans tout l'organisme. Il reste limité à la plaie, et à la surface de celle-ci. Or, comme il est sensible à l'action des antiseptiques, qui en diminuent la virulence, c'est là une circonstance favorable : on peut espérer agir directement sur lui, par le traitement antiseptique. Et il est essentiel d'user d'antiseptiques pour combattre l'infection générale, puisqu'elle favorise l'infection tétanique. Il y a là une raison supplémentaire, mais qui n'était pas nécessaire, du reste, pour pratiquer largement l'antisepsie dans la thérapeutique des plaies de guerre.

Et, pourtant, le bacille tétanique en lui-même est inoffensif. Ce n'est point par sa présence qu'il détermine les accidents. Ceux-ci sont dus à sa toxine, à un poison qu'il élabore, et qui se répand dans l'économie. On ne connaît pas au juste la nature de cette toxine : on y a reconnu, ou cru reconnaître, des ptomaines, des substances albuminoïdes, une diastase, un ferment soluble. En tout cas c'est un poison très actif, qui tue à très

petite dose, et exerce une action spéciale sur le système nerveux : de là les symptômes tétaniques. C'est la toxine qui permet d'obtenir le sérum antitétanique. Pour le fabriquer on injecte à un animal de la toxine additionnée de trichlorure d'iode, et dès lors le sang de cet animal est antitoxique et son sérum vaccine l'animal et l'homme contre le tétanos. L'immunité est de courte durée, mais elle suffit, quand on injecte le sérum quelques heures après les productions d'une plaie qu'on peut soupçonner d'être tétanique, à empêcher le développement du tétanos. Ce sérum est préventif : il n'est pas curatif. Et il n'est guère utile de l'injecter, une fois les accidents manifestés : c'est trop tard. Mais je reviendrai plus loin sur ce point.

La toxine tétanique, a-t-il été dit, agit spécialement sur l'élément nerveux. Cela ressort des études d'anatomie pathologique. On trouve des lésions cellulaires des nerfs et de la moelle. Et ce sont ces lésions des centres nerveux, de ceux surtout présidant à la mobilité, qui déterminent les symptômes bien connus d'excitation musculaire qui finissent par tuer, quand la contracture atteint les muscles respiratoires, d'où mort par asphyxie.

Le point de départ du tétanos est toujours une plaie, une blessure, parfois minime : une simple écorchure. Mais une écorchure contaminée, comme elles le sont toutes. Il n'y a de plaies aseptiques que les plaies opératoires. Les plaies de guerre qui évoluent aseptiquement, et qui sont rares, sont simplement des plaies peu septiques, où il y a peu de microbes, se produisant dans des tissus vigoureux et résistants. Le terrain compte, ici comme ailleurs ; et la dose de l'agent virulent aussi. Sur un bon terrain une petite dose d'agents infectieux peut rester inopérante, et ne déterminer aucun accident.

Les plaies contuses, meurtries, les écrasements, les plaies de guerre, surtout, souvent anfractueuses, avec broiement des tissus, et grosse infection, sont celles qui se compliquent le plus souvent d'accidents tétaniques. Mais l'ambiance joue aussi son rôle. On sait, comme l'a fait remarquer le chirurgien Verneuil, que le tétanos est plus fréquent dans les pays riches en chevaux. Cela est naturel : les chevaux avalent le bacille avec le foin, et le sèment sur les routes, avec le crottin. Les blessures sur la grande route sont plus exposées à l'infection tétanique. D'autre part, il y a certainement des territoires où, pour une raison ou une autre, — mais on ne sait laquelle, — le bacille tétanique semble plus abondant. Il y en a dans la vallée de la Marne, d'après les vétérinaires, et, à Vichy, tous les cas civils de tétanos viennent d'un même secteur des environs : à tel point qu'instruit par une expérience déjà longue, l'excellent chirurgien de l'Hôtel-Dieu, M. Léon Maire, injecte invariablement, à titre préventif, le sérum antitétanique à tout blessé venant de ce secteur.

L'origine tellurique du bacille tétanique est indiscutable.

Il n'est pas hors de propos d'y insister, car on a longtemps attribué une autre cause à ce mal : avant d'en connaître la nature infectieuse, on a beaucoup cru, en particulier, à une influence très marquée de la température, ou plutôt des variations thermométriques, sur le développement des accidents tétaniques, et à une époque qui n'est pas encore très éloignée, le froid et l'humidité, seuls ou ensemble, étaient considérés comme étant la cause de ceux-ci.

Au dix-huitième siècle, après la bataille de Prague, en 1757, des centaines de blessés moururent du tétanos.

On se l'expliqua par la fraîcheur de la nuit succédant à la chaleur de la journée. Larrey, l'illustre chirurgien militaire, se tenait pour satisfait de la même explication. Pour lui, le froid humide succédant à la chaleur suffisait à faire éclore le tétanos. De même Thierry, qui expliqua pareillement 110 atteintes de tétanos au lendemain de la journée de Bautzen. Plusieurs exemples similaires ont été invoqués. Mais que valent-ils ? Je ne le vois guère. Car il est impossible de dissocier l'influence climatologique, si elle existe, de beaucoup d'autres, connues ou inconnues : conditions du combat, nature et siège des blessures, modes de pansement et d'évacuation des blessés, géographie encore, puisqu'il y a des sols plus tétanigènes que d'autres.

Si l'on prend les chiffres du rapport allemand sur la guerre de 1870-1871, relatif aux 220 cas de tétanos observés en France, et aux 71 observés en Allemagne (soldats français seulement), et si on groupe les cas par mois, avec le total des blessés, on arrive au tableau suivant :

		Blessés.	Tétaniques.	%
1870.	Août	47 225	116	0.24
	Septembre	11 445	51	0.44
	Octobre	4 618	51	0.67
	Novembre	4 528	12	0.26
	Décembre	16 263	34	0.20
1871.	Janvier	10 887	38	0.34
	Février	468	9	1.92

Si le tétanos s'expliquait par les variations rapides de température, le maximum aurait dû tomber en septembre plutôt qu'en février. Aussi est-il difficile de se rallier à l'opinion du médecin-inspecteur Mathieu, qui place le maximum de fréquence du tétanos en mars-avril et en

septembre-octobre. Notons que, d'après Larrey, le tétanos serait rare à température basse, égale : il n'a guère sévi après Eylau, Austerlitz, et durant la retraite de Russie ; rare aussi par température haute constante, d'après Bégin : peu de tétaniques après la bataille de la Moskowa. Pourtant les partisans de la théorie faisant du tétanos un mal dû aux variations thermométriques et à l'humidité ne manquent pas de citer bon nombre de faits. Ici c'est Larrey constatant le tétanos chez 7 blessés reçus dans un hôpital humide, dont les murs sont baignés par l'eau du Nil. Puis Sédillot, à Constantine, observe le mal chez des blessés logés dans des chambres torrides de jour et glaciales de nuit. Et bien d'autres. Mais dans toutes ces observations il est un fait dont on ne tient aucun compte et qui est pourtant évident, d'après certaines relations, quand on prend la peine de lire entre les lignes.

Le tétanos est contagieux, inoculable d'une plaie à une autre. Or, n'a-t-il pas dû arriver souvent que des médecins ou infirmiers nécessairement dépourvus des notions de propreté chirurgicale, nées depuis Pasteur et Lister, aient eux-mêmes inoculé le mal, en pansant des non-tétaniques après des tétaniques ? Aujourd'hui, on ne garde pas un tétanique dans un service de chirurgie générale : on met tous les tétaniques ensemble, et les infirmiers chargés de leurs plaies n'en touchent pas d'autres. Les petites épidémies de tétanos observées et qu'on attribuait à la température ont pu tenir tout simplement à des infections dues aux médecins, à des inoculations involontaires.

Cette contagion est mise hors de doute par d'assez nombreux cas qui ont été cités, sans qu'on les ait compris, — car c'était avant la doctrine microbienne, —

d'endémies tétaniques, de locaux, ambulances, lazarets, présentant une proportion exceptionnelle de cas de tétanos en succession ou simultanément. A Sedan, en 1870, dans le même lit quatre blessés moururent successivement du tétanos. On ignorait la nature infectieuse du mal, et on ne désinfectait sans doute pas plus la literie que les mains des chirurgiens.

Autre chose. Un médecin militaire de l'Empire, Murat, cite, à l'appui de la doctrine alors courante, un fait qu'il relate en ces termes :

« Je n'ai, dit-il, jamais vu un aussi grand nombre de tétaniques qu'après la bataille d'Iéna. La quantité immense de blessés força à les déposer dans les édifices publics et particulièrement dans les églises, où, couchés sur un sol humide, à peine recouverts d'un peu de paille, placés au milieu d'une atmosphère à demi glacée, ils purent d'autant plus facilement contracter le tétanos. »

Pareillement, d'après Bertherand et Gaujot, pendant la guerre d'Italie, « cette terrible maladie s'est manifestée presque exclusivement dans les églises transformées en hôpitaux. » Même observation à Castiglione, à Turin, et ailleurs.

Mais la conclusion qu'il faut tirer est tout autre que celle qu'on a proposée. Ce n'est pas le froid qui est en cause : c'est très probablement la paille, véhicule de germes tétaniques, qui n'ont pas de peine à infecter les plaies.

Il y a un autre facteur qui joue son rôle, selon toute vraisemblance. C'est l'état général du blessé. D'après Mac Gregor, durant la campagne d'Espagne on compta :

1	»	»	5 348	»	»	1813.
1	»	»	2 311	»	»	1814.

Des soldats fatigués par la campagne doivent voir diminuer, avec le temps, leur résistance à l'infection tétanique aussi bien qu'aux autres.

Au total, sans vouloir nier absolument l'influence possible de variations thermométriques sur les manifestations tétaniques, il semble nécessaire, d'après ce que nous savons de la nature infectieuse du mal, de réduire beaucoup l'importance qu'on a attribuée à ces variations. Elles peuvent jouer un certain rôle, comme beaucoup d'autres facteurs, en diminuant la résistance à l'infection, mais elles ne sont pas la cause du mal, qui reste unique : l'infection par le bacille tétanique. Seulement, ici comme en beaucoup d'autres cas de maladies infectieuses, il y a deux facteurs : le germe pathogène, qui est indispensable, et les conditions du terrain, de la réceptivité individuelle, très variables selon le moment et le milieu, qui sont, elles aussi, absolument nécessaires.

En est-il d'autres, en dehors de ceux dont je viens de parler ? Peut-on invoquer un facteur ethnique, et dire qu'il y a des races offrant plus de réceptivité au tétanos ? Pirogoff a pensé que les Russes sont dans ce cas, d'après ses observations. Poncet a fait de même à l'égard des Arabes du nord de l'Afrique ; et d'autres ont expliqué par la race encore la fréquence du tétanos chez les noirs durant la guerre de Sécession (1 pour 263 blessés noirs au lieu de 1 pour 495 blessés de race blanche). Pareillement Poggio a compté chez les Espagnols, au Maroc, un cas de tétanos sur 56 blessés, et chez les Français 1 sur 18 (expédition de Constantine). Ce dernier chiffre, qui attribuerait aux Français une prédisposition considérable, comme aux Espagnols, du reste, doit nous mettre en garde contre les considérations d'ordre ethnique. Car il ne cadre nullement, à beaucoup près,

avec la proportion observée en Europe, qui est beaucoup plus faible. Les différences observées, de façon générale, doivent tenir plutôt au milieu, au climat, aux conditions de combat ; aux conditions dans lesquelles ont été faits les pansements aussi. Dans bien des cas, aujourd'hui encore, des blessés ont été pansés sur le sol, par des mains forcément souillées de terre ; ou bien sur de la paille. Jusqu'à plus ample informé, et tant qu'on ne comparera pas des troupes de race différente similairement traitées et soignées, nous devons éviter de conclure à une influence de race, bien que celle-ci soit possible. Beaucoup de différences accompagnent la différence de race : costume, propreté, habitudes diverses, genre de soins, etc., et ce sont peut-être celles-ci qui sont en cause.

Existe-t-il une prédisposition individuelle ? Les sujets nerveux, ou bien particulièrement surmenés, sont-ils plus facilement victimes du tétanos ? On l'a dit. Mais que ne dit-on pas ? On a bien dit que les vaincus avaient plus de tétanos que les vainqueurs. Mais si cela a été vrai dans certaines guerres, cela a été faux dans d'autres. Ne concluons donc pas, tout en reconnaissant qu'il peut y avoir des conditions prédisposant à l'infection tétanique, individuelle et générale. Encore une fois le terrain compte autant que le microbe, et le terrain varie, chez le même sujet, selon les circonstances : il en est de fortifiantes, et d'autres sont déprimantes.

Il convient de s'arrêter un peu plus longuement sur un facteur qui paraît bien avoir son importance : je veux parler de la nature de la blessure.

Le tétanos est toujours consécutif à une blessure ; aussi ne fait-il jamais défaut à la guerre. Mais certaines blessures, par leur origine, ou par leur siège, ne se com-

pliquent-elles pas plus que d'autres de l'infection tétanique ? Il le semble bien ; et c'est une opinion répandue, à juste titre, me paraît-il, que les blessures suivies de tétanos sont surtout celles qui s'accompagnent d'écrasement et de mortification des tissus, cette mortification d'origine mécanique constituant une condition favorisante, en ce qu'elle facilite l'infection de la plaie, et diminue la résistance en donnant aux phagocytes une besogne exagérée.

Pourtant on a pu soutenir une opinion contraire, en se basant sur la statistique de la guerre de Sécession, relative à la fréquence du tétanos après amputations, après résections et après blessures. La voici :

	Cas de tétanos.	%
29 980 amputations	116	0.38
4 656 résections	15	0.32
212 076 blessures	374	0.17

Il semble, à la lecture des chiffres précédents, que la blessure opératoire, amputation ou résection, soit une cause de tétanos plus active que la blessure par projectile. Il le semble.... Mais ceci provient évidemment de ce que la statistique est mal faite. Dans les deux premiers chiffres on ignore, on oublie, que l'amputation ou résection a été commandée par une blessure préalable ; peut-être même y a-t-on eu recours pour combattre le tétanos, car l'amputation est un des moyens thérapeutiques employés. Dès lors la statistique ne vaut plus rien. Elle est d'ailleurs infirmée par ce fait bien connu que le tétanos opératoire était rare, même à l'époque prélistérienne ; aujourd'hui il n'existe pas. Il n'y a donc aucun compte à tenir de la statistique américaine : c'est un cas évident de l'erreur bien connue, *post hoc ergo propter hoc*.

Mais il en est d'autres, au sujet desquels on cite des

observations dont il faut tenir compte. Déjà Larrey remarquait la prédilection du tétanos pour les plaies contuses avec gros délabrements ; d'autres notèrent la prédilection pour les plaies esquilleuses. Certains ont cru les blessures de la main et du pied plus aptes à donner le tétanos. Cette opinion n'est pas confirmée par la statistique allemande de 1870-1871. Mais il semble bien que les blessures du membre inférieur exposent plus au tétanos que celles du membre supérieur, et il est certain que chez les tétaniques les fractures l'emportent sur les plaies des parties molles. Voici du reste les chiffres ; le tableau résume par régions et par variétés de lésions les blessures qui, en 1870-1871, se sont compliquées de tétanos :

	Nombre de tétaniques.	% des tétaniques.	Fractures.	Lésions des parties molles.	Douteuses
Tête.....	12	4.4	7	5	0
Cou.....	—	—	—	—	—
Poitrine.....	5	4.1	5	6	0
Ventre.....	15	5.6	5	10	0
Epaule.....	4	1.5	4	0	0
Bras.....	33	12.2	22	6	5
Coude.....	6	2.2	6	0	0
Avant-bras...	12	4.4	6	2	4
Poignet.....	4	1.5	4	0	0
Main.....	32	11.9	19	0	13
Hanche.....	1	0.37	1	0	0
Cuisse.....	52	19.3	20	23	9
Genou.....	6	2.2	6	0	0
Jambe.....	56	20.7	41	10	5
Cou de pied..	5	1.9	5	0	0
Pied.....	21	7.8	12	3	6
Totaux ...	264		163	65	42

Les blessures accompagnées de fractures sont plus souvent infectées, et dès lors plus exposées à donner le tétanos. Mais, tandis que d'après certaines statistiques le tétanos serait plus fréquent lors des blessures de la

jambe, d'après d'autres il le serait un peu plus après les blessures du membre supérieur. D'après ce que j'ai pu voir à Vichy, les plaies, amputations de jambes, prédisposeraient davantage à la complication tétanique, surtout celles qui s'accompagnent d'un gros fracas osseux et de nombreuses esquilles, et ont été produites par éclat d'obus ou shrapnell, déterminant le maximum de mortification et de délabrement des tissus.

Du temps où l'on croyait à l'origine nerveuse du tétanos, où on le croyait dû à une irritation des filets nerveux par contusion, déchirement, piquûre, etc., on tenait beaucoup à ce que les plaies de la main, riche en filets nerveux, et très sensible, fussent plus souvent tétaniques que les autres. Aujourd'hui cette préoccupation a disparu, et on considère comme tétanigènes les plaies les plus exposées à l'infection : celles qui peuvent le plus avoir été infectées par de la boue, de la poussière, ou déterminées par des projectiles ayant ricoché sur le sol. Ce qui compte, dans cette affaire, ce sont, d'une part la nature de la plaie, les blessures aux tissus contus, écrasés, présentant une plus grande réceptivité à l'infection ; de l'autre, l'infection même, déterminée souvent par le projectile, qui ramasse les bacilles sur la peau, sur les vêtements et sur le sol, avant de pénétrer, ou qui se fait ensuite, par le contact de la plaie avec de la boue, de la poussière, de la paille, de pièces de pansement souillées par des mains malpropres.

Le diagnostic du tétanos ne présente généralement pas de difficultés. Pourtant il convient que le chirurgien connaisse une cause d'erreur possible, qui a toujours existé en chirurgie d'armée, mais qui n'a peut-être pas été toujours soupçonnée. Il y a un faux tétanos, dont j'ai rencontré trois cas, presque ensemble, dans un espace de

cinq jours. Dans ces trois cas il s'agissait de blessés atteints à la cuisse, à la tête et à la jambe, chez qui on observa des symptômes tétaniques.

Chez le premier, B. B., blessé à Saint-Mihiel, présentant une plaie à la cuisse, on constate une contracture de la jambe et des mâchoires. Mais, comme le spasme aux mâchoires disparaît après une extraction dentaire reconnue nécessaire, on soupçonne la contracture à la jambe d'être due à quelque irritation locale. On cherche, on trouve, et on extrait un fragment d'éclat d'obus dans la plaie. La contracture disparaît aussitôt.

Chez le second, A. M., blessé en Argonne, il y a un petit éclat d'obus à la région temporale gauche. On l'extrait, avec des débris de la table externe, et en même temps disparaît un léger trismus qui donnait des inquiétudes.

Chez le troisième, P. V., blessé à Jonchery, c'est une fracture communicative du tibia droit. Durant l'intervention on observe quelques secousses tétaniques des muscles de la plaie. Mais elles cessent bientôt : elles étaient dues évidemment à quelques esquilles qui furent enlevées au cours de l'opération.

Dans les cas dont il s'agit, et dans d'autres qui ont été observés auparavant, il s'agit d'un faux tétanos, d'une affection où le bacille tétanique n'a rien à voir, et qui résulte de l'irritation de filets ou troncs nerveux, soit par des esquilles, soit par des corps étrangers, projectiles, pierres, parcelles de fer-blanc, de carton, de cuir, etc. Bien souvent ces corps étrangers échappent à l'attention ; mais le chirurgien averti les recherche toujours. Les accidents sont tétaniformes, mais non tétaniques, et ils disparaissent dès qu'on a supprimé l'agent irritant.

On a certainement compté comme tétanos des cas

de faux tétanos dans la statistique de 1870-1871, et dans bien d'autres circonstances, à des époques où l'on ne connaissait pas encore la nature infectieuse du mal. Et ce sont certainement du faux tétanos que ces cas dont parlent divers chirurgiens de guerre, qui assurent avoir vu éclater le tétanos dès le jour même de la blessure, ce qui, pour le bactériologiste, est d'une extrême invraisemblance. Dans la statistique de 1870-1871, il y a huit observations qui probablement ont trait au faux tétanos. Ce dernier guérit à merveille quand on nettoie la plaie et qu'on en retire les corps étrangers et les esquilles. Il guérissait aussi par l'amputation, que préconisait Larrey, car, en supprimant le membre, on supprimait la plaie et le foyer d'irritation. Il guérissait aussi par le fer rouge, qui tuait les nerfs irrités.

Du reste, avant l'époque récente de la découverte du bacille tétanique et de la nature infectieuse du tétanos (1885), cette affection était considérée comme d'ordre nerveux. La théorie nerveuse régnait en maîtresse : elle proclamait le tétanos une maladie due à la lésion des nerfs. Les traités de chirurgie antérieurs à 1885 disent tous qu'il suffit qu'un nerf soit contus, déchiré, irrité, enflammé, ou qu'un corps étranger y soit logé, pour faire apparaître le mal. Et tous disent qu'on le guérit souvent par l'ablation de la cause de l'irritation. C'est vrai : on guérit de la sorte le faux tétanos, comme on le guérit encore par la névrotomie, la cautérisation et l'amputation, préconisées par Larrey ; mais le vrai tétanos, lui, ne cède pas aussi facilement, hélas ! C'était le faux tétanos que Larrey et tant d'autres après lui ont guéri par l'amputation ; c'était le vrai qui persistait malgré celle-ci, et que Larrey et ses collègues imputaient à l'opération elle-même, parfois.

Ceci dit sur le faux tétanos, il nous reste à voir de quelle façon on traite le vrai. Nous savons comment dissiper le faux, en supprimant l'agent qui irrite le nerf ; mais comment doit-on s'y prendre pour combattre le tétanos authentique, infectieux ?

Larrey, le plus autorisé des partisans de la théorie nerveuse du tétanos, qu'il contribua à établir, mais qui ne devait pas vivre bien longtemps, employait la cautérisation au fer rouge d'abord, puis, si elle échouait, l'amputation. Ces moyens pouvaient-ils agir sur le tétanos véritable ? Ce n'est pas impossible. La cautérisation peut détruire, et l'amputation supprimer la plaie, le foyer où se font les toxines et où se trouve le microbe. Mais il convient de remarquer que ces pratiques pourraient bien être inutiles, aussi, car, au moment où se déclare le tétanos, les toxines ont déjà atteint et lésé les centres nerveux. Et alors, cela reviendrait à éteindre le foyer initial de l'incendie alors que le feu a déjà gagné toute la maison.

Aussi les méthodes de Larrey ne sont-elles guère employées maintenant.

Par contre, on continue à faire usage, sous une autre forme, du procédé imaginé par le chirurgien de guerre P.-F. Percy, qui traitait le tétanos par les calmants, et plus spécialement par l'extrait gommeux d'opium en injections dans les veines crurale ou médiane, ou encore par l'extrait de *datura stramonium*.

Sur sept blessés russes, à Ménilmontant, en 1815, cette thérapeutique lui donna trois succès. Sur huit autres blessés elle lui en avait fourni cinq. On peut, toutefois, toujours se demander s'il s'agissait exclusivement de tétanos authentique.

Quoi qu'il en soit, l'exemple de Percy fut suivi : les

chirurgiens, nous dit Delorme dans son *Traité de chirurgie de guerre*, donnèrent l'opium « à doses effrayantes. » Ils obtenaient des succès, du reste ; Larrey lui-même en convient, et fit usage, lui aussi, de la méthode préconisée par son confrère.

La méthode de Percy a subsisté dans ce qu'elle a d'essentiel.

C'est aux calmants que l'on a recours, au chloral principalement, que l'on administre à doses très élevées, atteignant 20 grammes et plus par jour, dans certains cas. Cette médication est maintenant classique et bien connue. On peut, sans inconvénient, y joindre les inhalations de chloroforme, l'analgésine. Il faut encore isoler le malade, lui épargner toutes les causes d'excitation, bruits, émotions, le faire dormir et le nourrir. On l'isole aussi, à cause des autres blessés : il ne faut pas risquer de transporter le microbe tétanique de sa plaie à celle des blessés non atteints de sa redoutable maladie. Le chloral à haute dose, telle est la base de la thérapeutique adoptée à l'Hôtel-Dieu de Vichy, comme ailleurs.

Convient-il de faire usage du sérum antitétanique ? Les avis sont très partagés. Nul ne doute de l'action préventive du sérum. Et à coup sûr, si l'on disposait aux ambulances d'assez de sérum pour pouvoir inoculer préventivement, aussitôt relevés, tous les blessés, la mortalité par tétanos pourrait être réduite à zéro, ou peu s'en faut. Mais l'action curative du sérum est très douteuse. Il agit quand il est inoculé, peu après l'introduction du virus, mais plus il s'écoule de temps entre l'inoculation des bacilles et l'injection du sérum, moins celui-ci a d'action.

De fait, les injections de sérum, à titre curatif, semblent ne point avoir d'action. On les pratique, pourtant,

mais sans confiance ; c'est « pour la famille », disent les chirurgiens. Pourtant il convient de signaler des résultats assez encourageants obtenus par MM. C. Walther et A. Jousset (*Presse médicale*, 8 octobre) avec les injections de sérum pratiquées à la région sous-maxillaire. La dysphagie et le trismus ont semblé notablement diminués. Il n'y a pas d'inconvénient à poursuivre les expériences dans ce sens, et il n'y en a aucun à piquer préventivement tout blessé, même si sa blessure date déjà de trois ou quatre jours. Ce qui semble inutile, c'est l'injection chez le blessé présentant déjà les symptômes tétaniques.

Néanmoins, d'après quelques praticiens, on aurait de bons résultats au moyen du sérum en injection intrarachidienne, en plaçant le blessé en position renversée, c'est-à-dire les jambes et le bassin plus haut que la tête, après l'injection, pour favoriser la propagation du sérum vers les centres cérébraux.

Cette technique a été indiquée par le Dr d'Hotel, de Poix-Terron (Ardennes), en 1909. L'injection se répète tous les deux jours (60 centimètres cubes la première fois, et 40 les fois suivantes, au nombre de 2 ou 3). Avec cette thérapeutique, on aurait obtenu le 80 % de guérisons, alors que la mortalité est d'habitude de 75, 80, 90 même.

L'injection intra-cérébrale de sérum a même été conseillée et pratiquée dans un certain nombre de cas, mais ce n'est peut-être pas pendant une guerre, où les chirurgiens sont déjà surchargés de besogne, que ceux-ci trouveront le temps de faire les opérations nécessaires pour cette technique.

Voilà où en est la thérapeutique du tétanos. Il faut le reconnaître, elle n'a pas fait grand progrès depuis qua-

rante ans. Trouvera-t-on mieux au cours de la campagne actuelle ? Mais on n'a pas beaucoup le temps de chercher autre chose ; on est obligé trop souvent de se contenter d'appliquer les méthodes déjà élaborées : il faut du loisir pour en chercher de nouvelles.

Dans le cas présent, celles-ci seraient très désirables. Car le pronostic du tétanos est très sombre. A Vichy, à la date du 1^{er} novembre, il avait passé 11 600 blessés, qui ont présenté 59 cas de tétanos. Or, sur ces 59 blessés 47 ont succombé à leur mal, et 12 ont survécu.

Encore cette statistique est-elle assez favorable. La mortalité est souvent plus considérable. Dans la guerre américaine, sur 358 cas il y a eu 337 morts. Une statistique de Huntington donne 451 morts sur 505 cas. Certains chirurgiens évaluent la mortalité tétanique à 70 % ; d'autres à 80, 90 %. La vérité est probablement entre les deux, vers 75 %. Il convient de remarquer que la proportion des cas varie sensiblement d'une campagne à l'autre, et, dans la même, d'un champ de bataille à l'autre. J'ignore la proportion de tétaniques qu'on a pu voir dans d'autres centres hospitaliers, mais je crois savoir qu'à Vichy nous avons eu une proportion plutôt forte de tétaniques, tenant à ce que nos blessés nous venaient pour la plupart d'une certaine partie du front où l'on s'était beaucoup battu dans des champs qu'on venait de fumer, c'est-à-dire d'enrichir en bacilles tétaniques. Il faut donc s'attendre à une variabilité considérable dans les statistiques de morbidité tétanique : elle est justifiée par des raisons multiples, mais qu'on ne discerne pas toujours, tant s'en faut.

HENRY DE VARIGNY.

VARIÉTÉS

NOTES D'UN TÉMOIN

Nous publions ces notes telles que nous les avons reçues, sans rien changer, comme un document caractéristique; nous le versions au dossier de la vaste enquête qui s'instruit devant l'opinion publique. Ces observations, faites sur les lieux, depuis le début de la guerre, nous viennent d'un correspondant occasionnel.

Voulez-vous me permettre de vous exprimer mes impressions purement commerciales sur les événements actuels?

Resté Suisse avant tout, je promets de vous dire ce que je pense sous un angle absolument neutre où ne percera aucun parti pris.

Parlons aujourd'hui de l'empire germanique.

Pour qui y a vécu longtemps et l'a parcouru en tous sens, l'impression générale est celle d'une ruche féconde où l'ordre, la propreté, la discipline, sous la main de fer d'un organisme parfait, d'un rouage administratif colossal, qui pèse sur l'individu et le sert en même temps, lui permettent de vaquer paisiblement à ses affaires.

Je ne ferai pas l'éloge du succès allemand dans le commerce mondial, ni de son développement énorme dans le courant des vingt dernières années, j'essaierai de vous indiquer les raisons de ce succès, qui est à mon avis une des causes principales de la guerre actuelle.

Lorsque fut fondé cet empire, le gouvernement impérial se rendit parfaitement compte que, pour son développement normal, il avait besoin avant tout de l'étranger, puisque l'Alle-

magne, à l'encontre des puissances qui l'entourent, a une surproduction humaine et industrielle considérable, par contre une production végétale relativement minime.

Le problème économique allemand était facile à résoudre : produire pour exporter marchandises et hommes, faire entrer de l'étranger l'argent nécessaire à la nourriture du peuple, au bien-être du bourgeois, au luxe du parvenu.

Pour faire des affaires il faut, entre autres, l'une ou l'autre de ces trois qualités :

1. Etre l'ami de son client, qui achète les yeux fermés ;
2. vendre meilleur marché à qualité égale (alors l'amitié s'arrête au porte-monnaie) ;
3. avoir un monopole, dans ce cas le client doit se fournir chez vous.

Quel a été le cas du commerçant allemand depuis 1870 ? Tout le monde sait que ses amis n'étaient pas fort nombreux ; des monopoles, il n'y en avait guère ; il ne lui restait donc que la seconde solution, où il a certainement excellé, la preuve en est faite, puisque sans amis ni monopoles il est arrivé dans le monde entier à un chiffre d'affaires fantastique, toujours augmentant d'année en année.

Pour obtenir ce résultat, le gouvernement n'a reculé devant aucun sacrifice.

L'institution d'attachés commerciaux auprès de chaque consulat important a été pour beaucoup dans ce développement. Les attachés ont été les meilleurs agents, stimulant les producteurs, leur signalant avec un zèle digne d'admiration quels articles étaient aptes à être offerts dans leurs circonscriptions. Avant-travail facilitant singulièrement celui des voyageurs de commerce.

Du manque ou de l'insuffisance du capital particulier sont nées les grandes banques allemandes. Ce que cinq ou dix ne peuvent faire, mille à la fois l'ont fait par le crédit en confiant leur capital à ces instituts qui sont aujourd'hui les plus grandes banques *commerciales* du monde : la Deutsche Bank, la Dresdner Bank et la Disconto Gesellschaft.

Et ce crédit a, d'innombrables fois, été accordé sans autre garantie que la confiance et la force de travail du demandeur. Il a permis au jeune homme de s'établir, au commerçant d'envoyer à l'étranger de coûteux voyageurs, de sonder le terrain, d'y fonder des succursales. Il a permis au petit fabricant d'agrandir son usine, d'acheter des machines fort chères, mais faisant baisser le prix de revient de ses articles.

L'augmentation naturelle du nombre d'individus, donc la lutte pour la vie, a provoqué la ténacité proverbiale et la souplesse chez le commerçant allemand. Jointe au large crédit accordé par les grandes banques, elle l'a mis en état de semer avant de récolter, et ce sont les deux principaux facteurs de son succès.

Voyons le revers de la médaille. Grisé par des succès facilement obtenus, le « Herr Fabrikant », habitué à travailler avec de l'argent qui ne lui appartenait pas, n'en a pas appris la valeur. Gagnant gros, il dépensait de même, payant largement les intérêts à la banque prêteuse, mais, comme la cigale, oubliant... l'hiver ou la guerre.

On s'est étonné de voir l'Allemagne, seule des Etats belligérants, ne pas avoir adopté le moratoire. Cela peut paraître paradoxal, mais c'est précisément la situation que je viens de décrire qui en est une des causes principales. Voyons un peu.

Les banques allemandes, à l'encontre de celles de France et d'Angleterre, sont créditrices vis-à-vis du commerce, — en général, bien entendu. Ce seraient elles qui auraient été atteintes les premières par un moratoire. L'empire ayant besoin d'argent, ce sont les banques qui doivent en premier lieu le lui fournir. Ne pas introduire le moratoire n'oblige pas les banques à fournir de nouveaux crédits, mais oblige le débiteur à tenir ses engagements.

L'emprunt de guerre de 5 milliards, voté par le Reichstag le 4 août, a eu un succès relatif, puisque 4 $\frac{1}{2}$ milliards ont été souscrits.

Voici le procédé dont on s'est servi :

Le Bundesrat allemand a favorisé la fondation d'une nouvelle

banque de prêts sur titres (Reichsdarlehenskasse) qui prête à 60 % sur les valeurs allemandes, autorisant en même temps à émettre pour trois milliards de papier, dont il a décrété le cours forcé.

Donc, un rentier qui avait pour cent mille marks de titres les porte à cette banque, reçoit pour soixante mille marks de papier, qu'il porte à la Reichskasse pour souscrire soixante mille marks d'emprunt d'empire à 5 %. Cette opération ne crée pas un centime d'argent nouveau ; ce n'est qu'un déplacement de capital au profit de l'empire. L'épargne publique, donc le nouvel *argent* qui se transforme en *titres*, n'est entrée dans cet emprunt de guerre que pour une proportion très minime.

Actuellement, on oublie volontiers en pays latin un fait très important pour taxer l'Allemagne au point de vue richesse et nombre. L'Allemagne a environ 70 millions d'habitants, dit-on, ce qui au 10 % donne un maximum de 7 millions d'hommes entre 17 et 50 ans. On oublie les 40 millions d'Allemands habitant à l'étranger et dont un nombre considérable est accouru au premier appel. Pendant tout les mois d'août et de septembre, de toute l'Europe et des quatre coins du monde, une armée d'environ deux millions d'hommes est rentrée au pays. En outre, d'après les chiffres officiels, le nombre des volontaires approche d'un million et demi.

Au point de vue du ravitaillement, l'Allemagne se fournit en quantités énormes de produits naturels par la Hollande, la Suède, la Norvège et le Danemark, outre ce qu'elle reçoit de Suisse et d'Italie. Il ne s'agit pas de contrebande de guerre, c'est-à-dire de marchandises importées de pays ennemis, mais de produits agricoles ; les pays scandinaves fournissent également du bétail de boucherie et des chevaux.

Je me souviens que ce printemps la ville de Berlin a augmenté considérablement ses approvisionnements, obligée qu'elle y était par les contrats passés avec l'autorité militaire.

Sauf aux premiers jours d'août, où, comme dans toute l'Europe, des « runs » se sont produits chez tous les marchands de denrées coloniales, ce qui amena forcément une hausse fantai-

siste des prix, ceux-ci sont restés au taux normal et la vie n'a renchéri d'aucune façon.

Les banques ont payé jusqu'au dernier centime les sommes énormes qu'on venait retirer. Quelques jours après, les gens, se rendant compte de l'inutilité de leur démarche, rapportaient tout penauds leur argent. L'or, par contre, est entièrement disparu, et des affiches posées partout, dans les banques et dans les rues, invitent le public à verser tout leur or aux caisses publiques, par patriotisme, chaque pièce de 20 marks en or autorisant la Reichsbank à émettre pour 60 marks de papier.

Dès le début d'août des mesures générales d'économie ont été prises très sérieusement par les gens restés chez eux. J'ai vu des familles aisées, sans que leurs revenus fussent même atteints par la guerre, réduire de trois à un le nombre de leurs domestiques, supprimer même la viande deux fois par semaine et vivre d'une façon beaucoup plus simple.

Les économistes et les autorités recommandent dans tous les journaux la plus grande économie.

En ce qui concerne la bienfaisance, des comités ont été fondés pour s'occuper des enfants de militaires, et les placer dans des familles aisées charitables qui prennent l'engagement de les nourrir et loger gratuitement pendant la durée des hostilités. Avec la plus grande générosité, tous ceux qui pouvaient le faire l'ont fait et on s'arrachait ces enfants. Pour les gens spécialement touchés par la guerre, gens des carrières libérales, artistes, écrivains, etc., vivant au jour le jour, on a fondé des restaurants où, pour dix pfennigs, ils reçoivent un bon plat de viande et légume avec pain. On leur fait payer 10 pfennigs pour ménager leur amour-propre.

En résumé, ce serait une grave erreur de croire l'Allemagne démoralisée ou même atteinte dans sa vitalité. Cette guerre a, comme en France, réveillé le sentiment national et tout le monde, petit et grand, apporte son obole à la patrie. L'amusement proprement dit, das « Bummelleben », a presque entièrement disparu, et une grande quantité de « Lebedamen » se sont

transformées en infirmières qui prennent très au sérieux leur nouveau métier.

Vis-à-vis des étrangers belligérants, à part les premiers jours de la guerre, ou tout ce qui n'était pas allemand était ennemi, l'autorité s'est montrée très humaine. Les hommes-soldats ennemis ont été enfermés, cela se conçoit. Mais les femmes, enfants, jeunes gens et vieillards, y compris ceux qui pouvaient prouver qu'ils n'étaient pas soldats, ont été laissés en liberté chez eux, avec simple obligation de se présenter tous les trois jours au bureau de police de leur quartier.

Jusqu'au dernier jour, chacun espérait que la guerre pourrait être évitée, et, dans le monde du commerce du moins, personne ne la désirait : l'Allemagne entière pouvant être comparée à un commerçant fort engagé dans ses affaires, ayant tout à perdre et rien à gagner dans un conflit pareil.

L'opinion publique, peu de temps avant la guerre, a été profondément échauffée par de fausses nouvelles : le 31 juillet, disait-on, le baron von Schœn, ambassadeur d'Allemagne à Paris, y était lâchement assassiné ; le même jour on arrêtait à Metz et on fusillait sur place deux médecins français surpris en train d'empoisonner les sources d'eau de cette ville avec des bacilles du choléra !

De nombreuses sociétés par actions, dont l'exercice était arrêté au 30 juin 1914, ont supprimé tout ou partie du dividende échu, pour augmenter leurs réserves en prévision des pertes qu'amènera la guerre.

J'ai séjourné, depuis les déclarations de guerre, en Allemagne et en France, et j'y ai vu exactement la même chose : des deux côtés la certitude de vaincre, le dévouement à la cause commune, l'élan, le feu sacré chez chaque individu. C'est ce qui me fait croire qu'hélas la lutte sera fort longue, acharnée ; il me paraît impossible que l'un des partis parvienne à triompher, et ce sera à recommencer sitôt que l'un croira avoir abattu l'autre.

CHRONIQUE ALLEMANDE

Les historiens et la guerre. — Le droit du plus fort et la concurrence vitale. — Idées du général Bernhardi. — Le général Keim et la diplomatie allemande. — Un livre de M. de Bülow. — Le problème anglo-allemand. — La Realpolitik et le libéralisme.

Les historiens ont fait entendre leur voix. Il ne pouvait en être autrement. Les historiens ont toujours été les porte-parole de l'opinion publique en Allemagne. L'économiste Schmoller confessait que sans leur concours jamais l'empire n'aurait pu être mis sur pied et lord Arton, qui leur consacra naguère un essai remarquable, constatait qu'ils mirent l'histoire en contact avec la vie nationale et lui donnèrent une influence qu'elle n'eut nulle part ailleurs, si ce n'est en France.

Les historiens d'aujourd'hui, en dignes disciples de leurs aînés, ont donc voulu dire leur mot sur la guerre. Ils l'ont fait dans deux fascicules de la revue munichoise *Süddeutsche Monatshefte*, dont l'un s'intitule *Manifestation nationale*, l'autre *La nouvelle Allemagne*. On trouve là des essais fort divers d'historiens allemands et autrichiens : des invocations à l'Allemagne, à l'Autriche-Hongrie, à la Prusse ; un appel enflammé à la jeunesse allemande ; des portraits des empereurs François-Joseph et Guillaume II ; un article de Frédéric Menecke sur la guerre et la civilisation ; des considérations de Martin Spahn sur l'Alsace et la guerre ; un chant dithyrambique de Max Lenz en l'honneur du Dieu allemand ; des études fort suggestives sur la pensée nationale de 1870 à 1914, sur la grande Allemagne hier et aujourd'hui, sur l'idée nationale et la démocratie sociale, sur les questions austro-hongroise, russe, anglaise, et française, que traitent à la fois plusieurs historiens.

Une fois au bout de cette lecture, il me revint à l'esprit ce mot de Treitschke : « La pure et impartiale histoire ne saurait

convenir à une nation passionnée et batailleuse comme est la nation allemande. » Eh oui ! les temps sont changés, mais les hommes point. Aujourd'hui comme hier les historiens allemands mettent tout leur talent au service de la patrie ; hier ils identifiaient cette patrie avec la Prusse des Hohenzollern, aujourd'hui avec la grande Allemagne qui doit sur tout le globe étendre les bienfaits de sa culture supérieure. Ils disent aussi que des voisins jaloux, irrités de l'étonnante prospérité de ce jeune et vigoureux pays, se sont coalisés pour l'anéantir. L'Allemagne, nation pacifique, qui ne demandait qu'à vivre en bonne intelligence avec ses voisins, a dû, pour déjouer ces intrigues, mettre flamberge au vent. Mais, ayant le bon droit pour elle, ayant la force aussi, elle triomphera.

Il est curieux de voir des hommes rompus aux bonnes méthodes historiques procéder, comme l'ont fait les intellectuels dans leur appel au monde civilisé, par affirmations péremptaires : « Il n'est pas vrai que, ... nous affirmons que.... » La foi patriotique remplace chez eux l'esprit critique. Et, en lisant certaines de leurs assertions, on songe involontairement aux paroles de Frédéric-le-Grand lorsqu'il envahit la Silésie : « Je prends d'abord, je trouverai toujours des pédants pour prouver mes droits. »

— C'est qu'aussi plusieurs de ces historiens ne s'embarrassent guère de préjugés d'un autre âge. Formés par les leçons de Treitschke et de Nietzsche ils disent, à la suite de Bismarck, que la force marche avant le droit ou plutôt qu'elle est le droit lui-même et que l'homme qui dispose d'arguments même médiocres a toujours raison quand il a pour lui la majorité des baïonnettes. M. Hermann Oncken, professeur à l'université d'Heidelberg, dit qu'on ne lui fera jamais croire qu'une question de sentiment puisse déterminer la politique d'un grand peuple et qu'il se refuse à admettre que l'Angleterre soit entrée en guerre parce que la neutralité de la Belgique a été violée : « On ne fait pas la guerre pour un si pauvre motif. » Il est vrai qu'il s'étonne qu'il puisse y avoir en Allemagne « des personnes honnêtes et sentimentales » qu'un tel acte « ait pu un instant émouvoir. » En

bon disciple de Treitschke, qui prédisait déjà il y a soixante ans, au nom de la concurrence vitale, la disparition des petits Etats pour lesquels l'heure de la mort a sonné, M. Oncken assure qu'il est nécessaire, moral même, qu'on détruise les « parasites qui s'engraissent et vivent au profit de la discorde des grands. » Et nous voici, par des savants, ramenés aux théories du pangermaniste général Keim qui justifiait la politique coloniale en grand de l'Allemagne par la considération qu'elle ne pouvait pas, comme on dit vulgairement, « étouffer dans sa graisse. »

— Un autre apologiste de cette théorie est le général Bernhardt dont le livre récent, *L'Allemagne et la guerre de demain*, a pris, grâce aux événements, une singulière actualité¹. Ce remarquable écrivain militaire qui continue, dans son pays, la glorieuse tradition de Clausewitz et du maréchal von der Goltz, ne se contente point, comme ceux-ci, de soutenir que la guerre est une loi de nature, mais la loi de l'homme ou mieux encore du surhomme. D'autres ont dit qu'elle était l'industrie nationale de la Prusse. Lui élargit la question et affirme qu'elle est l'industrie de tous les peuples supérieurs. Elle revêt donc ainsi un caractère moral, voire sacré. Loïn d'être un mal nécessaire, comme quelques-uns l'affirment, il croit qu'elle est la source de tout bien moral. Pour lui c'est le pacifisme qui est immoral, parce qu'il est la doctrine des matérialistes qui prétendent que la jouissance est le bien suprême de l'homme. C'est chez le militaire qu'il faut chercher le vrai idéalisme, car c'est dans la carrière des armes seulement qu'on glorifie l'effort et la lutte, le sacrifice et l'héroïsme. Comme épigraphe à son livre on trouve ces paroles de Nietzsche tirées d'*Ainsi parla Zarathoustra* : « La guerre et la vaillance ont accompli de bien plus grandes choses que l'amour du prochain. Ce n'est pas notre sympathie, mais notre bravoure qui jusqu'à présent a sauvé l'existence humaine du naufrage. Vous me demandez où est le bien. Je vous réponds hardiment : « Le bien c'est d'être brave. »

Ce qui fait aujourd'hui l'intérêt du livre du général Bernhardt, c'est ce qu'il dit de la guerre qui, à ses yeux, devait tôt ou tard

¹ *Deutschland und der nächste Krieg*. Stuttgart. Cotta'sche Buchhandlung

éclater entre la Triple Alliance et la Triple Entente. Il va de soi qu'il appelle de ses vœux cette guerre où l'Allemagne, champion de la culture universelle, se doit à elle-même, comme elle doit au monde de faire dominer sur le globe une civilisation supérieure. L'Allemagne est destinée par sa force à commander. Son industrie grandissante a besoin de marchés comme ses soixante-cinq millions d'habitants ont besoin de terres nouvelles. Mais M. Bernhardi ne se dissimule pas qu'une telle guerre d'hégémonie sera longue et chèrement disputée. Il n'est point, en effet, de ces chauvins qui vont disant que la France est finie, que l'Angleterre est en décadence. « C'est rendre un mauvais service à son pays, affirme-t-il, que de dire qu'il n'a affaire qu'à des ennemis négligeables. » Connaissant bien les autres pays, leurs qualités et leurs ressources, il s'efforce de convaincre ses compatriotes qu'ils ne vaincront que si la guerre a été préparée dans ses moindres détails militairement et diplomatiquement.

Je ne sais si les militaires ont médité les pages curieuses qu'il consacre à la guerre future envisagée sous son triple aspect, la guerre française, la guerre russe et la guerre anglaise. Je doute par contre que les hommes d'Etat et les diplomates aient suivi ses conseils. Etudiant la préparation diplomatique de la guerre future, il préconise deux moyens : fortifier la Triple Alliance et affaiblir la Triple Entente. Il confesse qu'on a peu d'espoir de réussir sur le second point : tout au plus pourrait-on arriver à un rapprochement du gouvernement russe et du gouvernement allemand, mais il croit que celui-ci sera toujours moins fort que la rivalité des nations. Il ne reste donc qu'à fortifier la Triple Alliance, chose délicate aussi, car l'Italie a des tendances séparatistes et sa politique adriatique va à l'encontre de celle de l'Autriche. Il s'agit donc de lui faire de larges concessions, mais il s'agit surtout d'attirer la Turquie dans l'orbite de la Triple Alliance, qui deviendrait ainsi la Quadruple Alliance.

— Il serait curieux de connaître l'opinion du général Bernhardi sur la valeur diplomatique de la préparation de la guerre actuelle. Je crois qu'elle ne différerait pas fort de celle que le général Keim exposait récemment dans la *Tägliche Rundschau* : « Depuis le

départ de Bismarck, disait-il, l'Allemagne est tombée si bas qu'elle a fini par servir d'enclume aux intrigues nouées entre Paris, Pétersbourg et Londres. Le roi Edouard VII avait trouvé la formule qui a rendu possible l'encerclement complet de l'Allemagne. Le méchant mot : « Les chiens qui aboient ne mordent » pas » a enhardi tous les roquets à attaquer le jeune empire florissant. Et qu'a-t-on vu ? Notre diplomatie a laissé passer toutes les occasions favorables de régler ses comptes avec ses ennemis aux aguets. Lorsqu'en 1908 la Serbie fit le bravache en face de l'Autriche-Hongrie, n'aurait-il pas fallu une fois pour toutes remettre à l'ordre ce peuple méprisable qui a inscrit le meurtre au nombre de ses institutions politiques ? On ne l'a point fait, bien que la Russie, affaiblie par la guerre du Japon, eût été incapable d'agir. Et lors de la seconde crise marocaine en 1911, est-ce que les deux empires n'avaient point une occasion exceptionnelle de faire la guerre ? Il y avait alors une Turquie forte, une Roumanie liée à l'Allemagne, pas de service de trois ans en France. A l'orient et à l'occident l'épée allemande eût eu libre jeu. Au lieu de cela, comme dans le vieux temps, le Michel allemand n'a cherché qu'à s'entendre, à se rapprocher, à rester correct et à éviter toute aventure. Quand des avertissements se faisaient entendre, on criait au chauvinisme. N'a-t-on pas poussé la magnanimité jusqu'à laisser l'Angleterre adresser des menaces « à ceux qui voulaient troubler la paix ? » C'en était trop ! Heureusement que nous nous sommes ressaisis et que nous avons relevé le gant. »

Et le général Keim conclut : « Il est temps que le gouvernement reprenne la méthode de Bismarck et agisse dans son esprit ! Il est temps qu'un nouvel esprit anime tout le monde, du chancelier au simple attaché d'ambassade. Nous avons besoin d'hommes nouveaux et d'hommes forts, puisque les autres ne peuvent pas jeter assez loin le marteau de Thor ! »

Dans les milieux intellectuels on a trouvé intempestive la « sortie » du général Keim, qui viserait davantage l'empereur que sa diplomatie, puisque c'est l'empereur qui constamment

s'est fait l'apôtre de la paix. Les hommes d'Etat et les diplomates en ont-ils été plus habiles pour cela ? C'est une autre question et je crois bien que les reproches du général Keim sont fondés, quoique plusieurs intellectuels prennent leur parti, comme K. T. Heigel, président de l'Académie royale des sciences de Bavière, qui trouve qu'il est profondément injuste de taxer d'impéritie les hommes politiques qui sont à la tête de l'empire. Et M. Erich Marcks, professeur d'histoire à l'université de Munich, qui dans un article récemment publié se demande ce que Bismarck aurait pensé de l'œuvre de ses continuateurs, répond hardiment qu'il les aurait approuvés. « Ils ont agi, dit-il dans un bon esprit bismarckien (*sie haben gut bismarckisch gehandelt*). » Allons, tant mieux ! mais qu'on ne vienne plus nous dire que l'esprit critique est l'apanage des professeurs d'histoire d'aujourd'hui.

— Ces professeurs devraient bien aller prendre des leçons avec les hommes d'Etat intelligents qui, sans parti pris, font l'histoire des événements auxquels ils ont été mêlés. Et il faudrait surtout leur recommander le récent ouvrage du prince de Bülow, *La politique allemande*. Alors qu'au sujet de la guerre actuelle ils s'évertuent à rejeter les torts sur l'Angleterre, qui, à les en croire, se serait constamment et systématiquement mise sur le chemin des ambitions coloniales allemandes, lui affirme que le gouvernement britannique ne cessa jamais d'avoir des intentions pacifiques, qu'à plusieurs reprises il tenta de s'entendre avec l'Allemagne, qu'il lui proposa une limitation d'armements maritimes qu'on aurait observée de part et d'autre, mais qu'il se heurta toujours à un refus. « Pendant les dix années qui suivirent le projet de loi sur la marine et le début de nos constructions de vaisseaux, dit-il, une politique anglaise résolue à tout eût, sans doute, été en mesure d'arrêter net le développement maritime de l'Allemagne et de nous rendre inoffensifs. »

M. de Bülow, certes, s'en étonne et s'en félicite. « Cette répugnance de l'Angleterre à faire la guerre nous a permis, dit-il, de pousser nos serres sur la mer. Aujourd'hui, appuyés sur une

flotte respectable, nous sommes, vis-à-vis de cette puissance, dans une autre posture qu'il y a quinze ans, où il nous fallait autant que possible éviter un conflit avec elle jusqu'à ce que nous eussions construit notre flotte. A l'heure actuelle l'état normal est rétabli. »

Quand plus tard on voudra avec certitude établir les responsabilités de la crise d'aujourd'hui, le livre de M. de Bülow sera un document de premier ordre.

— En connexion avec ce livre il convient de citer une étude parue récemment en anglais sur le problème anglo-allemand ¹. Son auteur, M. Sarolea, professeur à l'université d'Edimbourg, est un Flamand d'origine hollandaise, qui, n'étant point aveuglé par les partis nationaux, se croit en mesure de dire la vérité. Tout pénétré de culture germanique, il a un grand amour pour l'Allemagne et sa culture. Il est vrai qu'il sépare nettement celle-ci du militarisme prussien qui, à ses yeux, est en train de la compromettre. C'est ce militarisme agressif qui a créé autour de l'Allemagne une atmosphère de suspicion d'où peuvent sortir les plus grands dangers (l'auteur écrivait cela deux ans avant la guerre). C'est pour dissiper ces nuages gros d'orages et pour faire cesser les malentendus entre Allemands et Anglais que M. Sarolea s'est décidé à publier son livre. « Ce livre, dit-il, n'est point conçu de l'étroit point de vue nationaliste anglais. Je me suis forcé d'être ce que tous les Allemands cultivés étaient à l'âge d'or de la philosophie et de la littérature classique, un cosmopolite, un bon Européen. C'est en cette qualité de bon Européen que je me risque à quêter un accueil sympathique dans les deux pays. »

Hélas ! je crains bien que les bruits de guerre ne couvrent aujourd'hui complètement sa voix. Où trouverait-on le calme d'esprit nécessaire pour examiner les faits sans parti pris, avec l'unique souci d'arriver à la vérité ? Le livre de M. Sarolea est un document important parce qu'il donne surtout des faits. Tous les témoignages qu'il apporte sur les sentiments des deux peu-

¹ *The anglo-german problem*, by Charles Sarolea, editor of *Everyman*. London, Thomas Nelson & sons. New edition, 1914.

ples les uns à l'égard des autres, sur le manque de compréhension du public anglais pour les choses allemandes, sur le nationalisme agressif des pangermanistes, sur la question de savoir si le socialisme allemand a réellement travaillé pour la paix, sont des témoignages de première main, et, en les commentant sobrement M. Sarolea répond parfois à bien des problèmes que pose la guerre actuelle. Il la prévoyait, cette guerre qu'il aurait voulu empêcher et que d'avance il définissait ainsi : « Un conflit d'une part entre une nation qui croit à la liberté politique et à l'autonomie nationale, qui jouit de la liberté de la presse, dont les gouvernements sont responsables devant l'opinion publique, et d'autre part une nation où l'opinion publique est encore muselée ou sans puissance et où les masses sont encore sous le talon d'un gouvernement absolu, d'un parti réactionnaire de hobereaux militaristes et d'une bureaucratie despotique. »

— Verrons-nous un jour renaître l'Allemagne libérale que nous avons entrevue en 1848 ? Je me le demandais en lisant le remarquable essai qu'un Français, M. Jean de Grandvilliers, vient de consacrer au libéralisme allemand ¹. Comme cette Allemagne alors était grande et sympathique ! Un vieux libéral de la Prusse orientale, qui l'évoquait dans ses souvenirs, disait avec regret : « Il me semble qu'avec le temps nous nous sommes appauvris et qu'autour de nous on n'a plus le sens de la vraie richesse. » Mais ce qu'on a perdu peut revenir. Oui, certes, ces hommes n'ont pas travaillé en vain ! Sans doute, aujourd'hui, dans l'Allemagne impériale ils ne sont qu'une poignée et leur influence est minime. Mais en considérant, comme dit M. de Grandvilliers, que « beaucoup de ce qui a été réalisé de grand dans leur pays, c'est eux qui l'ont fait, » on se prend à espérer en l'avenir. Jean-Jacques Rousseau n'a-t-il pas dit : « Le plus fort n'est jamais assez fort pour être toujours le maître, s'il ne transforme sa force en droit ; tant qu'un peuple est contraint d'obéir et qu'il obéit, il fait bien ; sitôt qu'il peut secouer le joug et qu'il le secoue, il fait encore mieux. » M. de Grandvilliers, qui croit que le libéralisme est pour l'Allemagne une nécessité économique,

¹ *Essai sur le libéralisme allemand*. Paris, Giard & Brière, 1914.

politique et morale, conclut par ces paroles : « Les libéraux allemands veulent-ils sauvegarder leurs conquêtes? Veulent-ils vraiment que la Prusse et l'empire deviennent des Etats, ayant, comme le Wurtemberg, des libertés suffisantes? Qu'ils n'oublient pas le mal causé à leur pays, *et par contre-coup au monde*, par les faiblesses de leurs devanciers. »

Nous qui avons toujours aimé d'un grand amour l'Allemagne intellectuelle et libérale, nous ne pouvons qu'applaudir à ces paroles.

ANTOINE GUILLAND.

CHRONIQUE SUISSE ROMANDE

Les livres : Henri-F. Secrétan, *La propagande chrétienne et les persécutions*. — C.-F. Ramuz, *Chansons*. — La Suisse romande et la guerre; les opinions et les œuvres. — Suisses français et Suisses allemands.

En coupant ce livre jaune, je me demandais à quoi M. Henri-F. Secrétan a pu penser. Nous entretenir de la propagande chrétienne, est-ce une ironie? Nous parler des persécutions, est-ce une allusion un peu éloignée, mais amère? Ou bien, est-ce un rapprochement entre deux époques fort différentes, mais que l'histoire comptera parmi les époques de crise et de renouvellement du monde?

Ce n'est rien de tout cela. M. H.-F. Secrétan s'est proposé d'éclaircir un sujet qui le passionne et de confirmer quelques-unes de ses thèses favorites. Cette fermeté d'esprit me semble digne d'admiration. Voilà donc un écrivain qui nous dit : nous ne sommes pas en état de guerre; sachons résister à l'obsession, faisant le bien que nous pouvons, prêts à tout, attentifs, résolus, gardons cependant notre liberté d'esprit; que la grandeur cyclopéenne des événements qui se déroulent à notre frontière ne nous fasse pas oublier la tâche d'hier et ne nous rende pas impropres à celle de demain. Il faudra bien, pourtant, que la vie recommence, que la pensée reprenne son essor, et que l'homme se

remette à cette vaste enquête qu'il avait entreprise sur ses destinées, sur son passé, sur sa nature, sur ses croyances et sur ses actions. Quand l'incendie sera éteint et que les peuples se ressaisiront pour l'activité féconde, il ne suffira point de nous écrire comme Sieyès : pendant ce temps-là, j'ai vécu. Celui qui aura exploré un coin de l'histoire, élucidé un problème, conduit quelque recherche, celui-là aura entretenu la flamme sur le foyer sacré. Il ne se sera pas abandonné, les yeux fixes, dans une stupeur muette, à l'horreur du spectacle que nous subissons. Agir est la ressource la plus salutaire des peuples et des individus.

Consentons à l'effort que M. Secrétan nous demande ; il nous rend un vrai service en nous arrachant à l'hallucination du présent et en nous entraînant à l'autre bout du monde et de l'histoire.

Et puis la thèse qu'il soutient mérite l'attention par elle-même. Je ne la crois pas juste dans son ensemble, mais elle me paraît vraie en plusieurs de ses parties. Que la dépopulation de l'empire ait été la cause de la chute de Rome, voilà qui est peut-être sujet à caution. Sur le fait de la dépopulation, il est difficile de contester les conclusions du précédent ouvrage de M. Secrétan, *La population et les mœurs*. Ce qu'il étudie dans celui-ci, c'est le rôle de l'Eglise chrétienne dans la lutte des empereurs pour la défense de l'empire à l'intérieur. Il développe en une série de chapitres courts et incisifs ses vues sur l'attitude des chrétiens qui répugnaient au service militaire, refusaient d'obéir aux lois d'Auguste sur le mariage et s'écartaient de la vie publique.

Me permettra-t-il de lui faire tout de suite une remarque, et même deux ? La première, c'est qu'il conviendrait de marquer la différence des temps, dans une si longue suite de siècles. L'Eglise chrétienne n'était plus, à l'arrivée des barbares, ce qu'elle avait été dans les deux premiers siècles. Si elle a contribué à la dépopulation en propageant l'idéal monastique, le célibat, l'abandon du monde, ce doit avoir été au début, quand on attendait le retour du Christ sur les nuées et le jugement. La vision catastrophique a subsisté, je le veux bien ; elle subsiste

encore dans certaines sectes qui annoncent la fin prochaine de notre économie et n'en bâtissent pas moins leurs églises en solide pierre de taille; mais c'est ici affaire de nombre et de proportion. Un parti comme celui des montanistes ou de ces circoncellions qui ravageaient l'Afrique jusqu'à l'époque de saint Augustin, ne faisait pas que le gros des chrétiens ne fût rallié aux moeurs ambiantes beaucoup plus que les puritains ne l'eussent voulu. Et du jour où l'idéal monastique se trouva, en fait, réservé aux moines, on peut dire qu'il a cessé d'agir sur la vie générale. Il semble qu'on lui ait fait d'assez bonne heure une place à part dans les conceptions chrétiennes, en le considérant comme désirable, mais non comme nécessaire. Il inspire encore la morale dite « de conseil », qui n'est pas la morale « d'obligation. »

Pour la thèse de la dépopulation, ou plutôt de la responsabilité de l'Eglise chrétienne à cet égard, la distinction des temps importe donc beaucoup. J'en dirai autant de sa responsabilité en ce qui concerne la décadence et la chute de l'empire. Certains chrétiens ont haï l'empire et ses institutions jusqu'à la fin, cela ne fait pas doute. Mais c'étaient des chrétiens tout à fait christianisés, comme saint Augustin, et qui faisaient exception. C'est là une seconde remarque. On peut affirmer qu'à partir du moment où ils eurent conscience de leur nombre et de leur force, et surtout quand une aristocratie se fut formée parmi eux, ils tendirent naturellement à faire alliance avec le pouvoir. Or, l'établissement définitif de l'épiscopat date à peu près de l'an 250. Il y eut encore des persécutions, mais soixante ans plus tard le christianisme devient la religion quasi officielle et les chrétiens forment le parti gouvernemental. Ce n'est pas en refusant le service militaire qu'ils ont soutenu Constance Chlore et assuré le triomphe de Constantin. De là jusqu'à la fin, que de temps encore ! Deux siècles environ ! Qui, d'ailleurs, a recueilli et transmis l'idée impériale, l'idée d'une domination universelle et d'un commandement unique et suprême, en un mot l'idée de l'*imperium*, qui, si ce n'est l'Eglise ?

On le voit, la thèse de M. H.-F. Secrétan, fort intéressante

quand on la rapporte et la borne aux premiers siècles, perd de sa force quand on la généralise et qu'on en fait l'application à toute la période de l'empire. Les historiens ont trop oublié que l'Eglise chrétienne a été l'héritière de Rome autant que sa rivale, et ne s'est installée dans le monde qu'en s'y adaptant. Nous le voyons par l'histoire du dogme, qui est grec ; du culte, qui, par les gnostiques, a fait tant d'emprunts aux religions établies ; de l'administration, qui, par ses divisions territoriales, est calquée sur l'organisation de l'empire ; nous le voyons par quantité d'autres faits.

Remis à leur juste date, les faits que M. Secrétan a consciencieusement amassés lui permettent d'éclairer, — dirai-je crûment ? — en tout cas d'une façon pittoresque et réaliste qui est bien à lui, les mœurs du christianisme dans les premiers siècles. Par endroits, certains rapprochements s'imposent et l'auteur, sans les souligner, nous convie d'un mot à les esquisser. Quand il parle de « l'antimilitarisme » de l'Eglise, et du « nationalisme » romain, comme de deux forces opposées, sa pensée demeure-t-elle bien éloignée de notre temps ? Il y a là, peut-être, plus qu'un rapprochement, et la comparaison, si l'on se prenait à la pousser, deviendrait assez suggestive. L'auteur, cependant, a résisté à cette tentation et j'userai de la même discrétion que lui.

Le refus du service militaire, l'idéal du célibat, le mépris de la civilisation antique, tels sont, d'après M. Secrétan, les principaux griefs des empereurs contre le christianisme. Il ne refait pas le procès tant de fois recommencé. Nul ne lui reprochera, je pense, de manquer un instant au devoir de l'impartialité. Il a tout le désintéressement de l'observateur et du savant. Outre les motifs légaux et les raisons d'Etat, il nous fait connaître les doléances populaires sur le dépérissement du commerce, sur le trouble causé dans les ménages, sur les actes de prosélytisme. Mais comment n'a-t-il pas vu, ou pourquoi n'a-t-il pas dit que le christianisme a été, dans les deux premiers siècles, un prodigieux mouvement démocratique à forme religieuse, comme il s'en est produit à d'autres époques, au commencement du trei-

zième siècle, lors de la fondation de l'ordre des franciscains, et au commencement du seizième, lors de la Réforme ?

Du reste, je ne prétends point ajouter des suggestions à celles de l'auteur, qui, par elles-mêmes, ont assez de richesse et d'originalité. Il y a dans cet ouvrage et dans le précédent, répandue en chapitres un peu trop déliés mais d'une réelle unité d'esprit, la matière d'un ouvrage approfondi, utile, plein de vie et de science. L'auteur liera-t-il quelque jour sa gerbe et nous donnera-t-il dans une ordonnance plus méthodique ce qu'il a fait passer sous nos yeux dans ces rapides et ingénieuses évocations ?

— Je ne cherche nulle transition pour vous parler de M. C.-F. Ramuz, ni pour dire que le métier de chroniqueur comporte de fâcheuses obligations. En un mot comme en cent, j'ai peur que M. Ramuz ne soit en train de faire fausse route. Il s'est rappelé sa légende rimée du *Sonderbund* et il nous a fait des chansons de route du même ton, du même style, du même goût. Pourquoi revenir en arrière de ses romans ? Il avait beaucoup acquis dans l'intervalle, et justement nous le voyons en passe de rejeter quelques-uns de ses tics de plume, de ceux que ses imitateurs imitent le plus gauchement ; il commençait à s'affranchir de lui-même, je veux dire de cette affectation de l'accent du terroir dont il s'était fait une marque propre, mais aussi une règle et une entrave et qui le gênait visiblement, qui arrêtaient l'évolution de son talent, qui nous faisait sentir une contradiction choquante entre les sujets qu'il choisit et le mode d'expression où il s'emprisonne, entre sa manière de sentir et sa façon de parler. Tout cela semblait en voie de s'accorder ; il tendait vers cette harmonie sans laquelle l'art de rendre la nature est contraire à la nature de l'art.

Et le voilà qui revient tout d'un coup à ses paysanneries que nos paysans ne goûteront guère. Ils ne s'y reconnaîtront point, ni nous, ni personne. Et je n'en aurais touché mot, n'étaient les circonstances.

Nos hommes sont à la frontière. Ils y passeront peut-être l'hiver. Depuis les premiers jours d'août ils ont quitté leur

maison, leur famille, leurs travaux. Que de sacrifices, que d'inquiétudes ! Pour combien de temps y a-t-il du pain ? Et que leur réserve l'hiver qui s'annonce rigoureux ? Et le printemps qui peut ramener la bataille tout près de nous ?

Pour endurer tant d'incertitudes, pour escompter sans plaintes tant de peines déjà sûres et tous les dangers de cette heure effroyable, pour contempler l'Europe en feu et rester inébranlables, petits comme nous le sommes, ne faut-il pas qu'un souffle d'héroïsme anime toutes ces volontés ? Et qu'est-ce donc qui les inspire, qui étouffe les plaintes, enchaîne les murmures et immobilise le citoyen au poste du devoir ? Ce sentiment profond et ardent, voilà ce qu'il fallait rendre ; n'en avons-nous pas vu la force et salué la noblesse, et n'est-ce pas là ce qu'il faut à tout prix entretenir dans notre peuple, parce que c'est là ce qui fait de nous un peuple et que, dans une heure pareille, c'est aux sources mêmes de notre vie nationale, aux sources les plus pures, les plus hautes, qu'il faut puiser largement ? Si nos gens de lettres ne sentent pas cela, que sentent-ils et que vaut leur littérature ? Est-ce qu'ils n'ont pas des yeux pour voir ; est-ce qu'ils ne se rendent pas compte le moins du monde de ce qui se passe, et de notre situation, et des dangers qui menacent la Suisse, notre patrie, au dedans et au dehors ?

Mais le mot patrie, je l'ai cherché en vain dans ces douze chansons. La chose du moins, sinon le mot, pourrait y être. Ce n'est pas le mot qui importe. Hélas !

Qu'as-tu dans ta gourde ?
J'ai rien que du thé.
Ah ! mon vieux, mon vieux, ma vieille,
Que c'est triste d'être troupiér !

Et la fin :

Qu'as-tu dans ta panse ?
Rien qu' du pain moisi,
Ah ! mon vieux, mon vieux, ma vieille,
Quel fichu métier c'est-il !

L'auteur ajoute : « On recommence tant qu'on veut. » Je présume qu'on ne recommencera pas, parce qu'on n'aura pas

commencé. Si les événements tragiques de cette année nous délivrent de la chansonnette de café-concert, que nous devons à l'importation étrangère, puissent-ils nous affranchir en même temps de je ne sais quelle insupportable affectation de vulgarité dont on a voulu nous faire un art national. Et puisse venir un poète, le poète que nous attendons, pour donner une voix à tout ce qui s'agite en nous de pitié, d'enthousiasme, de tendresse et de courage, à tout ce qui ferait la résolution suprême et qui déjà la prépare. Le rôle de nos écrivains n'a pas été ce qu'il aurait dû être. Il y a une gravité, une force calme, un sentiment des réalités poignantes et un indestructible espoir dans le relèvement de l'humanité, que Juste Olivier et Eugène Rambert n'avaient pas ignorés en 1870 et qui ont fait de leur génération un modèle pour celle d'aujourd'hui.

— Notre peuple ne les ignore pas non plus ; il s'est bientôt ressaisi après l'effarement des premiers jours. Quoi de plus naturel, tout d'abord, que ce désarroi ? Il s'est ressaisi dans un grand élan de charité. La petite fille qui tricote pour les Belges, en se rendant à l'école, tient entre ses doigts frêles l'honneur de la Suisse. Quel joli thème de chanson que celui-là, plutôt que celui du pain moisi !

Un immense élan de bonté active qui se propage irrésistiblement et qui nous unira, car ceux qui ont pitié des victimes sont aussi capables de haïr l'injustice. C'en est fait de la neutralité morale qu'on nous avait prêchée et qui aurait consisté à nous taire prudemment ; dangereuse prudence, qui sacrifie le sentiment du droit ! S'est-on porté à un autre extrême ? Y a-t-il eu des violences de langage, de celles que rien ne justifie même quand certains faits les feraient excuser ? Y a-t-il eu des généralisations excessives, des grossièretés ? La censure a mis fin sans réplique à toute tentative de ce genre, et vraiment, il n'y en a pas eu autant qu'on a paru le craindre. Le déchaînement de passions qu'on redoutait en haut lieu ne s'est pas produit. C'est rendre simplement justice à nos cantons romands que de les déclarer exempts, pour l'ensemble de leur population, de tout aveuglement fanatique, de toute haine de race. Le mouvement d'opinion qui s'y

est déclaré dès les premiers jours et se confirme de jour en jour est l'honneur de la Suisse ; ce n'est nullement un mouvement d'aversion contre l'une ou l'autre des nations belligérantes, c'est un hommage spontané et unanime à la cause du droit, de la liberté et de la paix. Ceux qui l'ont entendu autrement ne nous ont pas compris, et, pour quelques-uns, ne veulent pas nous comprendre. Oui, les Suisses romands ont protesté du fond de leur conscience ; ils ont protesté contre la violation de territoires neutres, contre les massacres de civils, contre les spoliations et les exactions, contre les délations perfides et les trahisons, contre les cyniques infractions aux lois de la guerre. Ils protestent chaque jour. Mais c'est les calomnier gratuitement que de les accuser de n'avoir cherché que des prétextes. Quel que fût l'agresseur, ils auraient protesté ; quel que fût l'auteur des actes qui font presque désespérer du genre humain, ils auraient stigmatisé le crime.

A la parole ils ont joint le fait. Des entreprises privées et des entreprises publiques de bienfaisance ont surgi dans nos villes. Je voudrais les énumérer, non pour leur décerner de vains éloges mais pour en consigner le souvenir et pour témoigner du réconfort qu'elles nous donnent. J'en omettrai beaucoup, sans doute ; il y en a, d'ailleurs, qui auront agi avec tant de discrétion que leurs obligés seuls en auront connaissance. Le pays doit un remerciement et un hommage à ceux et celles qui renouvellent sa couronne de charité. La Société de la Croix-Rouge s'est prodiguée. Des raisons majeures l'ont empêchée d'envoyer des ambulances sur le théâtre de la guerre. Beaucoup d'infirmières sont parties toutefois, et je n'ai pas à rappeler le nom des médecins qui ont donné, qui donnent encore leurs soins aux blessés. La Croix-Rouge a créé une agence des prisonniers de guerre qui recueille le nom et l'adresse des prisonniers français en Allemagne et des prisonniers allemands en France. Elle leur transmet les envois de leurs familles. Ils peuvent aujourd'hui communiquer directement ; cependant l'agence n'a pas achevé son œuvre ; elle reçoit encore des demandes de renseignements par milliers, chaque jour.

Une agence des interenés civils a été fondée à Berne. Celle-là aussi déploie une activité infatigable. Elle sert d'intermédiaire entre les belligérants pour le rapatriement des internés. C'est par centaines qu'elle les a recueillis à l'une et à l'autre frontière et les a reconduits dans leur pays. Que de souffrances prévenues, que d'inquiétudes apaisées, que de larmes taries !

Lausanne n'est pas demeurée en reste avec Genève et Berne. Elle a pris, à l'appel de quelques âmes généreuses, l'initiative de l'hospitalisation des réfugiés belges. Plusieurs centaines de ces malheureux sont arrivés déjà ; d'autres viendront encore. Et c'est la population tout entière qui les a accueillis avec une vibrante sympathie où l'on sentait le culte de l'héroïsme. Ils sont répartis dans toute la Suisse romande, et la vague de pitié a gagné la Suisse allemande ; les dons affluent. On se souvient, là-bas, de Strasbourg : noblesse oblige.

Les journaux ont ouvert des souscriptions. Les ouvroirs se sont remplis de vêtements et de lainages ; de petits ateliers se sont improvisés à domicile ; en même temps qu'on s'ingéniait pour les blessés et les réfugiés, il fallait songer à ceux des nôtres que l'occupation des frontières a privés de leur gagne-pain et qui vont souffrir des rigueurs de l'hiver. Là encore, la Croix-Rouge est intervenue ; elle s'est faite la dispensatrice des objets de confection, des chaussettes, des sous-vêtements chauds qui préviendront les maladies, atténueront les souffrances.

Notre pays a pris l'aspect d'une ruche industrielle ; il y a gagné de retrouver son sang-froid. Il y gagnera davantage encore, il y retrouvera ce sentiment de l'unité morale, indispensable à la vie régulière d'une nation. L'œuvre silencieuse des gens de cœur corrigera l'œuvre bruyante des gens de plume. Car le dissentiment de la Suisse française et de la Suisse allemande, dont on parle beaucoup, vient en partie de ce qu'on en parle. Certains journaux ont exprimé le sentiment public avec bien peu d'exactitude quand ils ont interprété la diversité de nos sympathies comme le signe d'un antagonisme entre nos cantons.

Ces agitations de surface n'entament pas le fond solide du bon sens helvétique. Espérons qu'on saura les apaiser sans subs-

tituer un malentendu à un autre. On a presque réussi à persuader à nos confédérés que nous sommes plus Français que Suisses et l'on a voulu nous faire accroire qu'ils étaient moins Suisses qu'Allemands. Il ne faudrait pas qu'on accrût de part et d'autre ce préjugé ridicule en nous prescrivant un silence mutuel, comme on nous prescrivait tantôt le silence au sujet des faits de guerre. Dans l'état où sont les choses, le mieux que nous puissions faire est de nous expliquer à l'amiable pour remettre tout au point. On ne tardera pas à s'apercevoir qu'il y a en Suisse plus de Suisses qu'on ne le croit, et même que tous les Suisses sont Suisses.

MAURICE MILLIoud.

CHRONIQUE SCIENTIFIQUE

L'émission d'électricité par les corps incandescents. Les courants thermioniques. Leur nature probable. Arguments à l'appui de leur nature chimique. Densité des courants. Rôle de la température des phénomènes physiques (volatilisation et liquéfaction). Emission de matière par les corps chauffés. Intérêt de la question pour divers problèmes. — Les courants de l'Atlantique nord et le climat de l'Europe occidentale. Corrélations entre le débit de certains courants et le rendement des récoltes de pêcheries. — Le sommeil et l'irritabilité des plantes. Recherches récentes qui ont besoin d'être reprises.

On sait, depuis les expériences de Guthrie, en 1873, que les corps incandescents émettent de l'électricité avec excédent de positive à la chaleur rouge, et, à la blanche, de négative.

L'électricité positive est probablement la charge d'atomes ou molécules de gaz occlus ou bien d'impuretés. Quant à la négative, elle résulterait d'une sorte d'évaporation électrique des électrons.

Pendant un temps, il a paru que les courants thermioniques — car tel est leur nom — résultaient exclusivement de la température. Mais cette interprétation ne tenait pas devant la constatation de MM. Pring et Parker (*Proceedings of the Royal Society*,

1912), que l'émission thermionique est d'autant moins proportionnelle à la température que la pureté du corps échauffé est plus parfaite, ce qui indique qu'elle dépend en grande partie de la composition chimique de celui-ci.

On en vint donc, l'an dernier, à l'opinion que l'effet thermionique est d'ordre chimique. Entre temps, MM. Harker et Kaye avaient abordé l'étude du problème (*Proceedings* de 1912 et 1914; voir aussi *Nature* du 30 juillet).

Pour obtenir de ces courants, ils employaient le fourneau à résistance de carbone qui leur donna des émissions électriques intenses.

A 3000° C. le courant était de plusieurs ampères et éclairait sans peine une série de petites lampes à incandescence. La conclusion des auteurs, quant à la nature du phénomène, est que les gaz du four et les impuretés contenues dans le carbone, et expulsées sous l'influence de la chaleur, jouent un rôle considérable. Car, si l'on opère en ajoutant, dans le four, des terres rares ou des métaux, on obtient des courants encore plus remarquables. Ainsi, avec la baryte, à 2500° C., le courant est de 4 ampères environ par centimètre carré; avec l'étain ou le fer bouillants, de 2 ampères environ.

La température a son rôle, évidemment; mais la chimie a le sien aussi.

Il peut du reste y avoir autre chose encore : l'intervention d'un changement d'état, d'une volatilisation et peut-être d'une liquéfaction.

Les métaux sont volatils à des températures inférieures à leur point d'ébullition. Chacun en a la preuve dans le noircissement des lampes à filament de tungstène ou de carbone. Et l'étude des dépôts indique que les projections suivent des directions définies. M. Dunoyer (1911) a démontré l'existence d'une émission rectilinéaire, par ses expériences sur le sodium. MM. Reboul et Bollemont ont repris et étendu celles-ci, et montré la volatilisation qui se fait à partir de 400° C. avec le cuivre ou l'argent; ils ont fait voir aussi que la composition du gaz ambiant a son influence.

Plus récemment, MM. Kaye et Ewen ont, en prolongeant l'expérience, rendu applicable à la vue la déperdition de substance, par exemple du fer chauffé quatre heures à 1000° C. dans le vide. La surface présente une quantité de petits cratères formés par l'expulsion de parcelles matérielles, qui accompagne l'émission électrique.

En résumé, aux hautes températures, la matière, représentée en l'espèce par divers métaux et autres éléments, émet de la matière et de l'électricité. Cette constatation a-t-elle un intérêt pratique? On ne sait jamais. Mais elle a son intérêt pour le problème général de l'électricité cosmique, pour celui de l'électricité solaire en particulier, et pour celui de la désintégration de la matière.

Plusieurs des substances avec lesquelles ont été faites les expériences précédentes existent dans le soleil : la chaux, le fer, l'aluminium, et on n'avait pas encore de données sur leur comportement électrique aux hautes températures. Les recherches spectro-héliographiques de Hale l'ont porté à conclure qu'une tache solaire est la région où un tourbillon atteint la surface. Il est évident que la matière transportée ainsi d'une partie à une autre du soleil doit subir des variations de température énormes, et on conçoit très bien, comme conséquence, qu'un tourbillon, une tache solaire, consiste principalement en parcelles électrisées.

Dans le laboratoire on obtient des densités de courant de l'ordre de 4 ampères par centimètre carré, à la température de 2500° C. Mais le taux d'accroissement de l'émission électrique avec l'élévation de température est très rapide, et il semble bien qu'à la température supposée du soleil, soit 6000° C., la densité du courant serait des millions de fois supérieure.

Par conséquent, comme le disent en terminant MM. Kaye et Higgins, malgré la superficie considérable (de 10 à 20 mille kilomètres carrés en moyenne) des taches solaires, il n'y a pas de difficulté à s'expliquer les courants énormes nécessaires à la production des champs magnétiques (ayant de 2000 à 5000 gauss) qui, d'après Hale, accompagnent les taches solaires. Et

c'est par des phénomènes de l'ordre de ceux dont il vient d'être parlé qu'on doit s'expliquer sans doute le magnétisme général du soleil.

— Depuis quelques années, d'intéressantes recherches se poursuivent sur les rapports pouvant exister entre les mouvements de certains courants de l'Atlantique nord et le climat de l'Europe occidentale. Les indications les plus importantes, on les trouvera tout au long dans le tome II du *Report on Norwegian Fishery and Marine Investigations* de M. Johann Hjort, publié en 1910, sous forme d'un long travail de MM. Helland Hansen et Nansen, auteurs d'un mémoire magistral sur l'ensemble de la question ¹.

Le fait initial, en l'affaire, c'est la pénétration régulière dans la mer de Norvège d'eaux atlantiques fournies par le courant du Golfe. C'est aussi que cette pénétration a une importance variable comme quantité d'eau. Le fleuve atlantique a un débit variable de saison en saison, et encore d'une même saison à la correspondante, à des années différentes.

On saisit la conséquence : beaucoup d'eau atlantique équivaut à un apport abondant de chaleur ; peu, à un apport faible. Or, les observations faites sur les courants et sur leur débit montrent que les différences peuvent être très grandes, allant d'un quart à trois quarts.

Il est bien évident que les années où il y a un notable déficit d'eaux atlantiques, le climat doit être frais ; autrement il est plus doux.

Ce qui fait l'intérêt des recherches des deux savants danois, c'est cette circonstance qu'on peut tâter le pouls, pour ainsi dire, au courant atlantique fort loin des côtes, et bien avant le moment où il est sur le littoral, agir sur le climat.

En observant le courant en tels parages au mois de mai, par exemple, on a une idée du climat qui règnera jusqu'à mai de

¹ A ce propos, signalons la nouvelle édition, corrigée, revue, accrue, que M. de Martonne vient de donner de son substantiel traité qui constitue la mine la plus complète de documents existants en ce qui concerne la géographie physique.

l'année suivante ; on pourra prévoir s'il sera tiède, ou bien froid.

On pourra prévoir si les récoltes seront bonnes ou mauvaises, en Norvège. La précision irait plus loin : l'étendue des eaux atlantiques, au bon endroit, ferait connaître le caractère du climat près de deux ans d'avance sur la côte de Mourman.

Remarquons que l'étude du courant atlantique n'indique pas seulement ce que seront le climat et les récoltes dans les parages influencés par celui-ci : elle fait connaître aussi ce que vaudront les pêches. Le poisson est très sensible à la nature des eaux : il recherche les unes et fuit les autres, et les différentes espèces ont des goûts différents.

On peut donc, par l'examen et l'analyse des courants, se procurer des renseignements fort précis sur les caractères généraux du climat, assez longtemps à l'avance, dans la région à laquelle se rapporte le travail des deux Danois.

En est-il de même pour d'autres parages, pour la France par exemple ? C'est bien possible, probablement. D'après M. Hildebrandsson il y a corrélation entre le climat de l'hiver à Thorshavn et celui de l'été de la France du sud : ce dernier est l'opposé du premier.

Les indications que l'on peut demander aux courants sont évidemment d'ordre général : ce sont les caractères dominants des saisons qu'elles doivent fournir, rien de plus. Mais ces indications peuvent être très utiles en orientant l'agriculture.

Quant aux raisons des variations des courants, cause des variations de climat, elles nous échappent. Sans doute elles se rattachent à des phénomènes cosmiques que nous ne discernons pas encore.

— Dans une conférence faite à la Royal Institution, à Londres, et publiée par *Nature* du 22 juillet, M. Jagadis Chunder Bose, un botaniste hindou, a donné quelques curieuses indications sur certaines réactions des plantes, enregistrées par une méthode graphique perfectionnée. On voit toutefois que l'auteur manque un peu d'esprit scientifique. Un cerveau oriental ne s'assimile pas les méthodes et disciplines occidentales du premier coup.

Ainsi, M. J. C. Bose entreprend de chercher s'il y a un sommeil des plantes, caractérisé par une diminution de sensibilité aux excitations. Il a donc interrogé l'irritabilité du mimosa d'heure en heure, pendant un jour et une nuit complets. Et il a constaté que cette irritabilité diminue à partir de 9 à 10 heures du soir jusqu'au matin, moment où elle devient plus vive. Mais aucune expérience n'est faite pour voir quelle peut être l'influence de la température, de la lumière, etc., dans le phénomène. Il lui suffit de constater que le mimosa s'endort le soir pour se réveiller le matin.

Pareillement, M. Bose cherche chez les plantes un phénomène comparable à la pulsation du cœur, une pulsation spontanée, et il l'observe chez le *Desmodium gyrans*, constatant que le phénomène subit l'influence de la température, des anesthésiques, etc. Mais rien ne nous est dit de la cause. C'est ce qu'il faudrait élucider, et peut-être y a-t-il plus de chances de la découvrir chez la plante, de structure et de physiologie plus élémentaires que l'animal.

C'est encore une physiologie un peu simpliste que nous révèle l'auteur quand il assimile la mort de l'organisme végétal à celle de l'animal, ou de l'homme même. Car il relate que, tout comme l'homme meurt dans un spasme contractile, la plante, avant de cesser de répondre aux excitations, présente un spasme contractile aussi, accompagné d'un spasme électrique. C'est la fin, dit-il. Mais il doit savoir que chez l'homme ce n'est point la fin. C'est la terminaison de la vie de certains organes et tissus ; mais d'autres continuent à vivre plus ou moins longtemps, pendant des heures et des jours.

Assurément, comme le dit M. Bose, l'étude des phénomènes plus simples de l'irritabilité chez les plantes peut nous aider à comprendre les réactions physiologiques plus complexes de l'animal. Mais on ne voit pas qu'il en tire le moindre parti, et la science n'en est pas plus avancée.

CHRONIQUE POLITIQUE

L'Allemagne et la guerre. — La situation militaire. — Propagande et information. — L'entrée en scène des Turcs. — Contre-coups diplomatiques : dans les Balkans; en Italie. — Choses et autres.

Est-ce une simple contingence ou faut-il croire, comme l'affirment certains moralistes de l'histoire, qu'un peuple qui a développé jusqu'à la quasi-perfection l'une des branches de son activité souffre sur d'autres points d'inévitables lacunes?

Je ne sais : mais il est certain que si, au génie d'organisation et d'information que l'Allemagne révèle, avaient correspondu le grand art diplomatique chez ses hommes d'Etat et de hautes qualités militaires chez ses généraux, le germanisme aurait tout brisé devant lui. Il n'en a pas été ainsi; heureusement pour la liberté européenne!

La préparation de l'Allemagne à la guerre a été d'une précision et d'une minutie admirables.... Nous savons cela depuis longtemps. Mais, au cours même du conflit, nous avons appris des choses nouvelles : à l'organisation intérieure se joignait une connaissance du théâtre extérieur, de toute la région où les armées impériales pouvaient développer leur action, qui n'a jamais été atteinte à aucune époque, par aucun belligérant.

Que nous sommes loin de cette géographie impeccable qui suffisait à donner aux troupes prussiennes une si grande supériorité sur leurs adversaires de 1866 et de 1870! Aujourd'hui, c'est la situation économique de tous les territoires autour de l'empire qu'on connaissait exactement à Berlin. On savait les ressources de chaque ville, de chaque bourg, de chaque village; on était renseigné sur l'état de fortune, jusque sur les opinions politiques de leurs principaux habitants. C'est à croire que les centaines de milliers d'Allemands qui parcouraient les pays en touristes, en commerçants ou en ouvriers étaient autant d'agents discrets de quelque gigantesque bureau de renseigne-

ments. On avait installé, sous le couvert de l'industrie privée, à grande distance des frontières, des usines et des manufactures où tout était prêt pour le ravitaillement des troupes. Du matériel de chemin de fer, des rails, des pièces de ponts étaient là, attendant l'emploi. On trouvait sur place jusqu'aux plates-formes de ciment nécessaires pour mettre en position les pièces d'artillerie lourde.... Avec cela la guerre devait avancer rapide, irrésistible.

Mais comment se fait-il alors que la préparation diplomatique du conflit ait dénoté une telle maladresse ? Car il est impossible d'admettre que, dans les cercles politiques et militaires allemands où l'on encourageait l'Autriche à accentuer ses rigueurs à l'égard des Slaves du sud, tout en acceptant carrément le risque d'une guerre générale, on eût manifesté une telle confiance si l'on avait prévu que l'Italie ne marcherait pas avec ses alliés et que l'Angleterre se joindrait à l'ennemi.

Et la campagne militaire.... Non seulement le fameux plan allemand qu'un de nos collaborateurs nous exposait ici-même à péché par présomption, mais l'exécution est restée en dessous de l'attente générale. Y a-t-il quoi que ce soit en 1914, sur le front occidental au moins, qui rappelle l'admirable précision du grand état-major prussien dans la guerre de l'autre génération, ou les triomphantes initiatives de généraux commandants d'armées, celle d'un Manteuffel, par exemple, se détournant de sa route et arrivant à point nommé pour écraser la malheureuse cohue de Bourbaki ?

L'invasion de la Belgique n'a pas été seulement une colossale erreur politique ; ce mouvement de trop grande envergure, intéressant la rive gauche de la Meuse, a supprimé tout effet de surprise, alors que la surprise stratégique est un des plus précieux éléments de succès. La fameuse bataille décisive que les augures les plus avertis situaient entre le quinzième et le trentième jour de la lutte s'est muée en une interminable guerre d'usure. Car, une fois les armées allemandes arrêtées sur la Marne, le grand état-major a été incapable de trouver un plan de rechange ; il a persisté, coûte que coûte, à déborder les Fran-

çais sur leur gauche et cela l'a amené à concentrer le principal effort de la lutte sur le secteur nord, entre Ypres et Nieuport, région coupée de canaux et de cours d'eau, que l'inondation peut transformer en lac, connue depuis le temps de César pour les obstacles multiples qu'elle a opposés à tous les conquérants. Voit-on un grand général, un Napoléon I^{er}, transportant dans un pays pareil une guerre qui doit être foudroyante?

Ce choix a paru si étrange qu'on l'a expliqué par autre chose que des considérations militaires. La vive imagination de Guillaume II, a-t-on dit, a été tentée par un projet brillant et le grand état-major, assez embarrassé de réaliser les espérances qu'il avait lui-même provoquées, ne l'a pas contrecarré. L'occupation du littoral jusqu'à Calais était un coup droit contre l'Angleterre. Des canons gigantesques braqués sur la côte commanderaient le détroit jusqu'à l'autre rive. La route serait ouverte à l'invasion et l'armée allemande victorieuse des Alliés, menaçant à la fois Paris et Londres, arracherait enfin la décision de la campagne.

S'il en est ainsi, ce n'est qu'une erreur de plus; car, dans le jeu terrible de la guerre, il n'y a point de place pour les inspirations romantiques. Pendant quinze jours l'attaque des Allemands, plus furieuse que tout ce qu'on avait vu jusque-là, est venue battre les lignées alliées dans le nord de la France. L'héroïsme des soldats de l'empereur s'est déployé en pure perte : ils se sont fait tuer par dizaines de milliers... l'obstacle a tenu bon. Et les armées s'observent et se canonnent, terrées dans leurs tranchées : il ne semble pas, que depuis un mois, la guerre se soit déplacée de façon appréciable.

On dit que le général Joffre, dont la hâblerie ne paraît pas être le péché dominant, s'est fait fort auprès du président de la République de chasser les Allemands de France quand il le voudrait. Il ajoutait que cela lui coûterait 150 000 hommes, ce qui était manifestement trop cher. Vraie ou fausse, cette histoire caractérise la situation. Les Alliés qui ont essuyé les formidables attaques des meilleures troupes de l'ennemi ne le craignent plus : ils ont l'impression que le temps des surprises est passé.

que c'est d'eux désormais que dépend le sort de la guerre ; mais l'état-major tempore, soucieux de la vie des soldats, dans la pleine confiance que le temps travaille pour lui. Et ce pourrait bien être vrai.

L'échec du plan occidental a eu son contre-coup en Orient. Pour dégager la Galicie à moitié occupée par les Russes, les armées austro-allemandes ont dessiné une vigoureuse attaque sur tout le front de la Vistule. Mais ce mouvement, exécuté avec des forces insuffisantes contre un adversaire inébranlable dans la défensive, a parfaitement échoué et provoqué un retour offensif des Russes. A vrai dire, ceux-ci ont le geste lent, ce qui s'explique moins peut-être par les attaques de flanc qu'exécute le général von Hindenburg que par l'extrême difficulté des approvisionnements. Mais ils ont le nombre pour eux ; leur énorme armée pèse maintenant sur la frontière de Silésie. Il est possible d'en détruire des parcelles ; mais, pour la vaincre sur tout le front et ramener battant ces millions d'hommes dans le pays d'où ils sortent, il faudrait joindre aux troupes diminuées de l'Autriche-Hongrie toutes les forces militaires de l'empire germanique. Ce qui est impossible.

Mais pourquoi l'Allemagne a-t-elle entrepris une pareille guerre ?

— Cependant le travail de propagande continue. L'Etat dont le chef responsable, dans l'espèce le chancelier de Bethmann-Hollweg, a considéré les traités comme des chiffons de papier et déclaré, aux applaudissements d'une assemblée enthousiaste, que dans les circonstances difficiles « nécessité fait loi », cherche à persuader au monde entier que, dans cette guerre que lui ont imposée la haine et l'envie, il représente la modération et la justice. Il met à défendre cette thèse difficile une persévérance remarquable.

Le service des renseignements fonctionne aussi comme une machine puissante définitivement lancée. Pour un simple mortel, il n'est pas facile de comprendre en quoi peut être utile à l'Allemagne la multitude des informations qui lui arrivent de pays neutres et inoffensifs sur lesquels elle ne doit pas avoir l'inten-

tion, et pour cause, de diriger ses armées. Mais, dans le nombre, il y a des avis utiles. A preuve l'étonnante bataille navale qui s'est livrée dans les eaux du Chili entre une escadre allemande et une escadre anglaise. Le résultat tactique était fatal : les croiseurs allemands étaient armés de canons à tir plus rapide et à plus longue portée que leurs adversaires. Mais quel chef-d'œuvre de préparation stratégique ! L'un des belligérants, qui ne possède pas dix croiseurs en tout promenant son pavillon sur les océans, tandis que ses ennemis en ont cinquante ou plus, arrive à faire, sur un point donné, une concentration suffisante pour vaincre la flotte adverse.... Quelle minutie d'information, quelle exactitude dans la transmission des ordres cela ne suppose-t-il pas ?

— L'activité de l'Allemagne, l'extrême diffusion de ses agents, ses ingérences dans tous les pays lui ont valu pourtant un succès politique : elle a entraîné les Turcs dans une guerre qui, même dans l'hypothèse la plus favorable, ne peut avoir aucun avantage pour eux ; car, depuis un siècle et plus, on n'a jamais vu l'empire ottoman, quelle qu'ait été son attitude dans la guerre, recueillir de réels bénéfices d'un traité.

Mais il paraît que le Grand-Turc n'était plus maître chez lui. que la Sublime-Porte n'avait que la valeur d'un symbole. Les vrais maîtres, c'étaient les fonctionnaires et officiers allemands qui remplissaient l'administration et l'armée, avec le général Liman de Sanders comme grand-chef ; c'était Enver-pacha, le faiseur de la révolution, qui est arrivé au pouvoir par-dessus le cadavre de Nazim. Dociles aux ordres de Berlin, ils ont mis les ministres dans leur poche et le pauvre sultan, — c'est bien Mahomet V qu'il s'appelle, — qui a tremblé toute sa vie, s'est incliné une fois de plus devant la force.

Maintenant le cheik-ul-islam a lancé un *fatwa* conçu selon le mode habituel : la guerre sainte est proclamée. Allons-nous voir les 300 millions de musulmans disséminés sur un quart de la terre partir en guerre sous l'étendard vert du prophète ? Non pas, le temps est passé où l'islam s'ébranlait tout entier à la voix du sultan de Constantinople. Il est divisé dans ses cadres

et dans ses vues. Pour beaucoup de mahométans, le successeur des padischahs n'est qu'un usurpateur vulgaire ; et si le fanatisme peut encore accumuler des ruines, il est incapable de déclancher le grand effort national ou religieux.

Dans la lutte qui s'engage, les nizams et les rédifs d'Anatolie marcheront, comme ils ont toujours marché, par obéissance héréditaire, dans toutes les guerres qu'on leur a imposées. Ailleurs, sur le littoral africain, il y aura peut-être quelques agitations locales, mais pas d'universelle prise d'armes. Tout manque à la guerre sainte : l'organisation, le mot d'ordre, le prophète. Et les deux armées turques qui s'en vont combattre à grande distance de leur base, l'une sur les frontières du Caucase, l'autre au delà de la presqu'île du Sinaï, pourront bien occasionner quelques désagréments aux deux colosses que sont la Russie et l'Angleterre, elles n'exerceront qu'une imperceptible influence sur l'immense conflit dont les phases sanglantes se déroulent ailleurs.

— Plus passionnante est la partie diplomatique. Sans doute l'Autriche-Hongrie qui, voici dix-huit mois, a rompu l'alliance balkanique et jeté les Bulgares contre les Serbes, ne demanderait pas mieux que de renouveler sa manœuvre dans des conditions autrement tragiques pour elle-même. De Berlin et de Vienne on multiplie les démarches pour persuader les gens de Sofia que leur intérêt est de s'unir étroitement au Turc et de partager toutes ses destinées. Mais l'autre camp travaille aussi et le plan qu'il propose ne laisse pas d'être tentant : la ligue balkanique reconstituée, les Etats qui se sont enrichis des dépouilles de la Bulgarie s'engageant à rendre une partie de leurs conquêtes, quittes à se dédommager ailleurs ; et puis la guerre contre les Turcs : Andrinople reprise, les lignes de Tchataldja forcées cette fois et l'armée bulgare marchant sur Constantinople.

A Sofia, l'on hésite. Le ministère regarde vers l'Autriche. La nation ne peut oublier qu'elle doit son affranchissement à la Russie... On a émis quelques prétentions qui dénotent un appétit énorme. Il ne s'agit de rien moins que de rendre à la Bulgarie

tout ce qu'elle a revendiqué comme sien au temps de sa plus grande exaltation et si possible de le rendre tout de suite. A Bucarest, à Nisch et à Athènes on refuse de traiter sur ces bases. Et l'on attend....

En Italie aussi l'entrée en scène des Turcs provoque quelques répercussions. Il paraît difficile que, si la proclamation de la guerre sainte est vraiment prise au sérieux, des troubles n'éclatent pas parmi les populations mal soumises de la Tripolitaine et de la Cyrénaïque. Il est d'autre part impossible qu'on se désintéresse à Rome du sort du canal de Suez, vestibule de la mer Rouge qui conduit à l'Erythrée. Et les partisans de la guerre déclarent que le moment est venu de prendre parti et de réaliser enfin les aspirations nationales.

Pourtant le ministère Salandra ne bouge pas. Il s'est enrichi de forces nouvelles : à M. Rubini, ministre du Trésor, qui persistait à ménager les deniers de l'Etat, a succédé M. Carcano, vieux garibaldien, partisan de la grande manière ; M. Sonnino, ancien président du conseil, homme de notoriété universelle, a remplacé aux affaires étrangères le marquis de San-Giuliano. Mais ceux qui avaient escompté ces grands noms pour prédire un changement d'attitude en sont pour leurs prophéties ratées : le gouvernement arme sans doute, il dépense même l'argent sans compter ; mais il ne paraît entendre les appels ni de Berlin, ni de Londres ou Paris.

Depuis peu un nouveau mouvement se dessine. On dit que de fréquentes dépêches s'échangent entre Rome et les capitales balkaniques. Il s'agirait d'une ligue des neutres, des neutres qui ont quelque chose à réclamer, au moins ; les Etats alliés presseraient leurs armements et interviendraient à leur heure pour réaliser leurs intérêts essentiels.... Ce n'est point mal imaginé. On disait aux Italiens et aux Roumains : « Hâtez-vous de prendre une décision : il faut avoir été à la peine si vous voulez une part du festin. » N'est-il pas plus simple de laisser les autres s'entre-détruire pour apparaître au moment propice avec des forces intactes et obtenir ce qu'on voudra d'adversaires épuisés ? La morale vulgaire réprouve ces procédés ; mais la

politique ne connaît point ces pudeurs et les princes de la maison de Savoie apprécient fort les méthodes politiques. Il n'est pourtant pas sûr encore que les choses se passent ainsi.

— La guerre a de lointains contre-coups. C'est ainsi que, dans l'Afrique du sud, Dewet, l'insaisissable Dewet de la grande guerre des Boers, tenté sans doute par des agents allemands, s'est insurgé contre le gouvernement de son pays et que son ancien frère d'armes Botha combat maintenant contre lui.

En Extrême-Orient, Tsing-Tao, la belle colonie allemande sur la baie de Kiao-Tchéou, est tombée au pouvoir de ses assiégeants japonais. Simple fait divers aujourd'hui, grosse date peut-être pour l'histoire qui y verra, non seulement le premier recul du redoutable empire germanique, mais le début du retour des jaunes contre leurs éducateurs détestés, les blancs.

De l'Amérique on nous écrit que le général Carranza a fait, il y a beau temps déjà, son entrée triomphale dans sa bonne ville de Mexico, mais que l'infortuné Mexique n'en est pas plus heureux pour cela, au contraire. Nous apprenons encore que le président Wilson, dont le pacifisme procède décidément par des moyens un peu trop subtils, constate avec peine une baisse de sa popularité. Les récentes élections au Congrès, sans assurer la majorité aux républicains, marquent un sérieux retour d'opinion en leur faveur. Mais, par le temps qui court, qui donc s'intéresse à ces choses ? Que c'est loin tout cela !

Lausanne, 25 novembre 1914.

BULLETIN LITTÉRAIRE ET BIBLIOGRAPHIQUE

LA POURSUITE ET LA FAILLITE PENDANT LA GUERRE. Commentaire de l'ordonnance du Conseil fédéral du 28 septembre 1914, par *C. Jaeger*, juge fédéral, traduit par *R. Guex*, greffier du Tribunal fédéral. — 1 vol. in-16. Lausanne, Payot & C^{ie}.

Nous vivons en Suisse depuis quatre mois sous un régime dictatorial. Le peuple et les chambres ont renoncé à leurs prérogatives et ont accordé au Conseil fédéral des pouvoirs illimités propres à assurer la sécurité du pays. Personne ne proteste, car on sait que l'heure n'est pas aux longs débats et qu'il faut agir sans retard.

Parmi les nombreux édits dictatoriaux rendus par la haute autorité, celui dont la répercussion est la plus étendue et la plus immédiate, vise la procédure d'exécution forcée pour le paiement des dettes. De profondes modifications sont apportées au droit existant. Pendant bien des mois encore, les tribunaux appliqueront ces principes nouveaux dictés par les circonstances. Il valait donc la peine d'éditer ce commentaire pratique et limpide.

L.

LA SUISSE FORESTIÈRE. Ouvrage publié par la Société suisse des forestiers. — 1 vol. in-8° illustré. Lausanne, Payot & C^{ie}.

Chose incroyable : il n'existait en Suisse, où la forêt joue un rôle si considérable dans l'esthétique et l'économie publique, aucune publication offrant une vue d'ensemble sur la sylviculture nationale. Pour combler cette lacune, les forestiers suisses publient aujourd'hui un ouvrage de vulgarisation, exposant les conditions forestières de notre pays et cherchant à intéresser le peuple à l'amélioration des massifs boisés.

Ce livre, si complet, si suggestif avec ses nombreuses illustrations et ses cartes, contient des pages d'un grand intérêt scientifique sur les essences forestières, leur utilisation rationnelle, les conséquences d'une bonne exploitation pour le climat, l'hydrographie, la richesse nationale. On y lira aussi des passages dénotant le plus vif enthousiasme pour la belle profession de

forestier et pour le précieux réconfort physique et moral que la forêt prodigue en bonne mère à tous ceux qui viennent y chercher un asile.
L.

MONTAIGNE, textes choisis et commentés par *Pierre Villey*. — 1 vol. in-16. Paris, Plon.

C'est un petit livre infiniment précieux que celui-ci, puisqu'il facilite notre commerce avec un des grands écrivains dont le génie a le moins vieilli, Michel de Montaigne. En un temps où s'accumulent les pesantes monographies, il fait bon relire la biographie idéologique d'un homme simplement soucieux de noter ses idées au jour le jour « livre varié, souple, changeant comme l'esprit qui l'anime, un livre qui a vie. »

On en pourrait dire autant de celui de M. Pierre Villey, tant le commentaire épouse heureusement les textes du moraliste, tant les notes font corps avec la matière dont il est disserté. Ai-je besoin de dire que ces textes ont été choisis avec un soin extrême et que la science du commentateur est à la hauteur des découvertes les plus récentes? On s'en convaincra aisément en feuilletant ces « deux vies », la vie de Montaigne et celle de ses *Essais*, qui se développent parallèlement, mais que M. Villey, par besoin d'ordre et de clarté, a considérées néanmoins l'une après l'autre.
R. F.

MES CAHIERS ROUGES : IX. LETTRES ET TÉMOIGNAGES. —

X. PROSCRITS, par *Maxime Vuillaume*. — 2 vol. in-16. *Cahiers de la Quinzaine*.

M. Vuillaume poursuit, dans les Cahiers de la Quinzaine, le récit de ses souvenirs du temps de la Commune; il y joint les renseignements qui lui parviennent encore et qui émanent, le plus souvent, des témoins de l'époque sanglante. L'un de ces chapitres est intitulé *Genève et Altorf*: Genève, ville éternelle du refuge, Altorf, sanctuaire de la liberté. A Genève, M. Vuillaume fréquenta les exilés se groupant autour de la fameuse *marmite*; à Altorf, l'appui de l'illustre ingénieur Favre lui valut un emploi dans l'administration de l'entreprise du Gothard.

Parmi les documents les plus intéressants mis à jour par M. Vuillaume, citons les lettres de Vermesch, souvent injustes, souvent violentes, retenant toujours l'attention par l'éloquence de la phrase ou l'intérêt de l'avis donné.
ED. CH.





TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE TOME SOIXANTE-SEIZIÈME

OCTOBRE-DÉCEMBRE 1914. — N^{os} 226-228.

	Pages
LA POUDRIÈRE, par <i>René Morax</i>	5
TERRE D'AFRIQUE, par <i>Vahine Papaa</i>	33
M ^{me} DE STAEL ET ETIENNE DUMONT, d'après des documents inédits, par <i>Pierre Kohler</i>	12
A TRAVERS LES RUINES, par <i>Raphaël Lugeon</i>	54
AUTOUR DE LA GUERRE, par <i>Edmond Rossier</i>	63
VARIÉTÉS: BROUILLE DE SAVANTS, par <i>André Morize</i>	76
LE PLAN DE GUERRE AUSTRO-ALLEMAND, par le colonel <i>F Feyler</i>	129
LE TRAITEMENT DES BLESSURES DE GUERRE, par <i>Henry de Varigny</i>	148
LE CHASSEUR TUÉ DANS LA MONTAGNE, par <i>C.-F. Ramuz</i>	177
IDÉOLOGIE DE CASTE, par <i>Maurice Millioud</i>	198
HEUR ET MALHEUR D'UN MÉDECIN WURTEMBERGEOIS DE LA GRANDE ARMÉE, par <i>A.-D. d'Alsheim</i>	231
VARIÉTÉS: LA NEUTRALITÉ ET LA CONCEPTION SUISSE DE L'ÉTAT, par <i>E. Gagliardi</i> . — LA FRANCE ET LA NEUTRA- LITÉ ITALIENNE, par <i>Giuseppe Gallavresi</i>	249
LE RÔLE DE LA SUISSE, par <i>Virgile Rossel</i>	313
CHOSSES VUES. L'HÔPITAL AU COUVENT, par <i>Albert Dauzat</i>	326
HISTOIRE DE DEUX JEUNES HOMMES, D'UN CHEVAL ET D'UN PRÉ, par <i>Henry Chardon</i>	360
EN BELGIQUE, par <i>Henryk Sienkiewicz</i>	371

LA GUERRE AÉRIENNE, par <i>R. W. d'Everstag</i>	375
LE SOLDAT ET LA PATRIE. Vers, par <i>François Franzoni</i> ..	399
LE TÉTANOS, par <i>Henry de Varigny</i>	403
VARIÉTÉS : NOTES D'UN TÉMOIN, par X.	430

CHRONIQUE PARISIENNE.

Novembre. — La guerre	271
-----------------------------	-----

CHRONIQUE ITALIENNE.

Novembre. — Difficulté d'écrire une chronique en ce moment tragique.	
— France et Italie. — La tristesse et l'inconvénient de devoir attendre.	
— La corruption des énergies en activité verbale. — Littérature et art	277

CHRONIQUES ALLEMANDES.

Octobre. — La guerre. — Opinions allemandes et opinions françaises. — Pangermanistes et coloniaux. — Théorie zoologique de l'histoire. — Les idées de M. Alfred Kerr. — Un roman militaire. — Nouveau livre de Frédéric Naumann. — Une confession de Bismarck. — La femme de Bismarck	453
Décembre. — Les historiens de la guerre. — Le droit du plus fort et la concurrence vitale. — Idées du général Bernhardt. — Le général Keim et la diplomatie allemande. — Un livre de M. de Bülow. — Le problème franco-allemand. — La Realpolitik et le libéralisme ...	436

CHRONIQUE RUSSE.

Octobre. — La guerre. — Le poète belge Verhaeren en Russie. — Une phrase qui fait couler beaucoup d'encre. — La guerre et l'union nationale. — Anecdote. — Résurrection de la Pologne. — Les droits civils et politiques des Israélites. — Un livre sur l'évolution de la Russie. — Curieuse statistique. — Enseignement du français et de l'allemand dans les écoles russes. — Le thaumaturge Raspoutine. — Vœux et souhaits	85
---	----

CHRONIQUE AMÉRICAINE.

Novembre. — Le contre-coup de la guerre. — Les Etats-Unis et l'Allemagne. — Une marine marchande américaine en perspective. — Nos nababs, leurs fêtes et leurs palais. — New-York a-t-elle été fondée par un Belge?	286
---	-----

CHRONIQUES SUISSES ROMANDES.

Octobre. — L'été tragique. — Le mémorial de l'instruction publique neuchâteloise. — Un poète à ses débuts, M. P.-L. Matthey. — La Suisse romande et la guerre	104
---	-----

Pages

Décembre. — Les livres : Henri Secrétan, <i>La propagande chrétienne et les persécutions</i> . — C.-F. Ramuz, <i>Chansons</i> . — La Suisse romande et la guerre; les opinions et les œuvres. — Suisses français et Suisses allemands.....	444
---	-----

CHRONIQUE SUISSE ALLEMANDE.

Novembre. — La guerre. — Neutralité et sympathies personnelles. — Penser et parler en Suisses. — Un impérialiste suisse. — Nos écrivains et la guerre. — Un jugement de Georges de Wyss. — <i>Les légendes héroïques de la Suisse</i> , de Meinrad Lienert. — A propos d' <i>Henri le Vert</i> . — Livres.....	294
---	-----

CHRONIQUES SCIENTIFIQUES.

Octobre. — Caractères généraux des explosifs. — La production subite de gaz. — Caractère endothermique des explosifs. — Ce que le dégagement de chaleur ajoute. — Explosions lentes et rapides. — Poudres brisantes, et poudres brisantes atténuées. — Effet balistique et poudres lentes. — Les gaz de l'explosion. — Classification des poudres. — Principaux types; corps employés dans leur confection. — Propriétés diverses. — Poudres sans fumée. — Détonateurs. — Poudres doubles.....	113
---	-----

Décembre. — L'émission d'électricité par les corps incandescents. Les courants thermioniques. Leur nature probable. Arguments à l'appui de leur nature chimique. Densité des courants. Rôle de la température des phénomènes physiques (volatilisation et liquéfaction). Emission de matières par les corps chauffés. Intérêt de la question pour divers problèmes. — Les courants de l'Atlantique nord et le climat de l'Europe occidentale. Corrélations entre le débit de certains courants et le rendement des récoltes de pêcheries. — Le sommeil et l'irritabilité des plantes. Recherches récentes qui ont besoin d'être reprises.....	453
--	-----

CHRONIQUES POLITIQUES.

Octobre. — Les nouvelles de la guerre. — Changements dans quelques pays. — Les neutres. — Les Jeunes-Turcs et les capitulations. — Un nouveau pape. — En Suisse : l'état de guerre..	117
Novembre. — La guerre, le double champ de bataille, forces militaires et ressources des belligérants. — Des morts. — Un changement de trône en Roumanie. — La crise italienne. — En Suisse : la question militaire, les élections au Conseil national.	303

Décembre. — L'Allemagne et la guerre. — La situation militaire.	
— Propagande et information. — L'entrée en scène des Turcs.	
— Contre-coups diplomatiques : dans les Balkans ; en Italie. —	
Choses et autres	459

BULLETIN LITTÉRAIRE ET BIBLIOGRAPHIQUE

<i>Roux, Alphonse, et Veyssié, Robert.</i> — Edouard Schuré, son œuvre et sa pensée	125
<i>de Vaissière, Pierre.</i> — Une famille. Les d'Alègre	126
<i>Romier, Lucien.</i> — Les origines politiques des guerres de religion. Tome II	441
<i>Byse, Charles.</i> — Swédenborg. Tome V	127
<i>Pasquet, D.</i> — Londres et les ouvriers de Londres	128
<i>Claveau, Anatole.</i> — Souvenirs politiques et parlementaires d'un témoin. Le principat de M. Thiers, 1871-1873	128
<i>Coleman, Marguerite.</i> — Les heures intenses. Poésies	312
<i>C. Jaeger.</i> — La poursuite et la faillite pendant la guerre	467
La Suisse forestière	467
<i>Pierre Villey.</i> — Montaigne	468
<i>Maxime Vuillaume.</i> — Mes cahiers rouges : ix. Lettres et témoignages. — x. Proscrits	460

